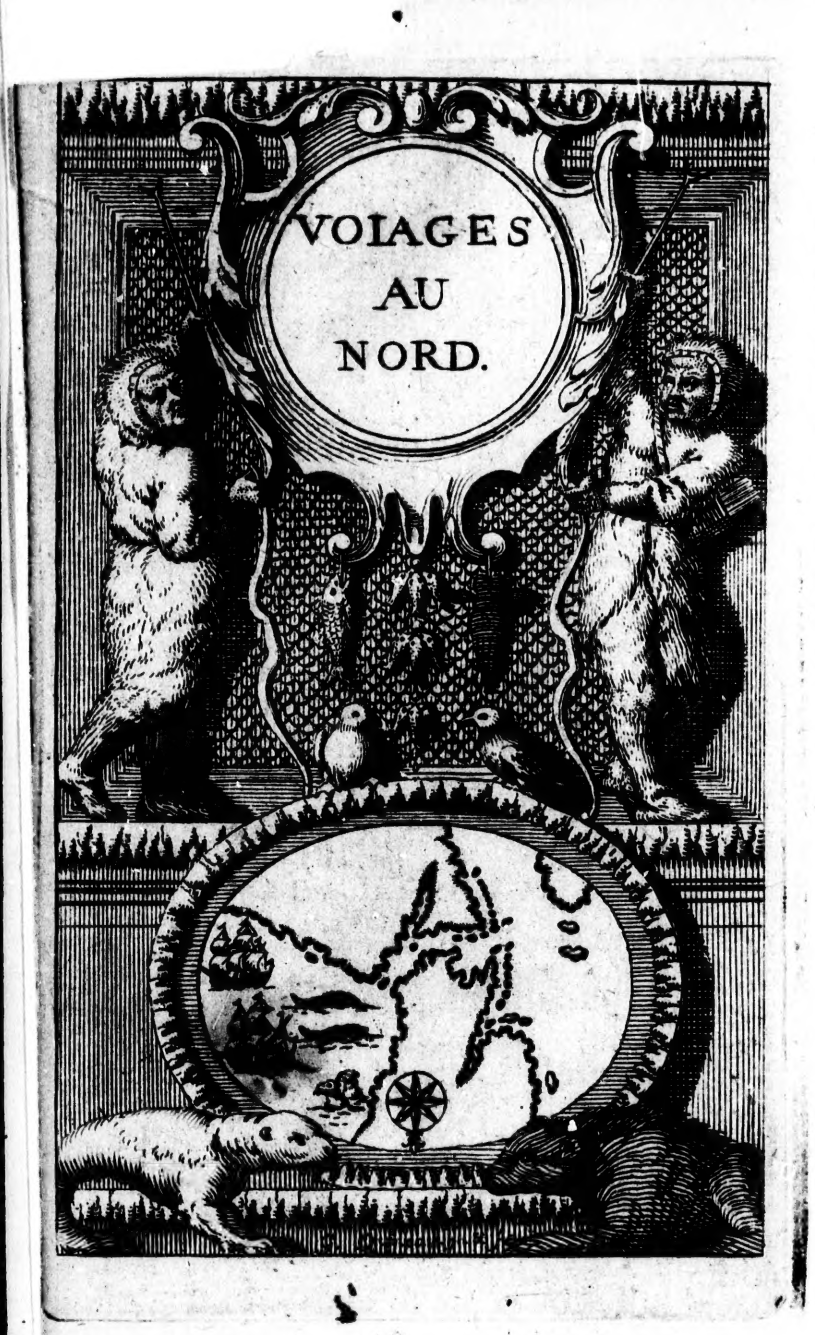
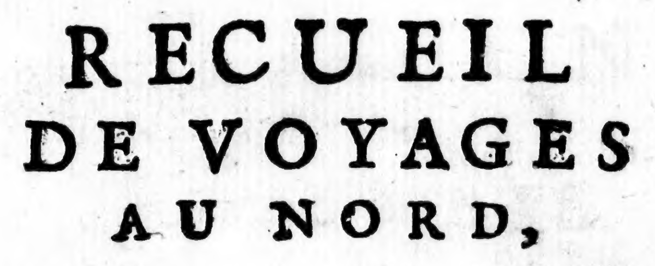

VOIAGES
AU
NORD.



RECUEIL DE VOYAGES AU NORD,

Contenant divers Mémoires très utiles au Commerce & à la Navigation.

TOME QUATRIEME.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & mise en meilleur ordre.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRE'DE'RIC BERNARD,

M. DCC. XXXII.

RELATION DE LA DECOUVERTE DE LA TERRE DE JESSO,

Ou d'*ESO*, au Nord du Japon, par le vaisseau *Castricom* en 1643.

Traduite du Hollandois.

LES Hollandois faisant voile l'année 1643. sur le vaisseau nommé *Castricom*, le long d'une côte éloignée environ de 30. milles d'un Cap du Japon nommé *Nabo* par ceux du pays, & que les Hollandois appellent *Cap de Goerée*, qui est à 39. degrez 45. minutes de Latitude Septentrionale en rangeant la côte de ce pays, depuis le 24. degré, jusqu'au 43. ils trouvérent 20. brasses d'eau, bon fond vaseux & de bonne tenue.

Sous la hauteur de 43. degrez ils virent les villages de *Tocaptie*, *Siraica*, & un peu plus avant *Contchoury* & *Croen*. Aux environs de ces places qui sont proches les unes des autres, il y a plusieurs mines d'argent.

La terre en quelques endroits de ces quartiers leur parut tout à fait ſans herbes, en d'autres endroits ils virent des terres doubles, celles de devant étoient baſſes avec de petits bocages. Ils trouvérent la côte fort poiſſonneuſe, ce qu'ils attribuérent aux baleines qui chaſſent le poiſſon le long de ſes bords, où ils virent beaucoup de chiens qui ſe jettent à l'eau, & ſont dreſſez à prendre le poiſſon, & à le porter à leur maitre.

Nos gens mirent pied à terre ſous la hauteur de 44. degrez 30. minutes. Ils trouvérent que cet endroit de la côte d'Eſo eſt plein de montagnes fort hautes, dont on a appellé la plus haute le *Pic d'Antoine*; ceux qui en ſont proches diſent qu'il y a des mines d'argent fort riches, l'on y voit diverſes ſortes d'arbres fort droits & fort hauts, qui ſeroient très propres à faire des mâts: le terroir eſt de glaiſe, fort humide, & couvert preſque par tout d'ozeille & de ronces.

A la hauteur de 46. degrez trente minutes, il y a un grand Golfe où l'équipage du *Caſtricom* pêcha en quatre jours de tems plus de mille livres de ſaumon le long de la côte. Les terres au dedans ſont couvertes d'herbes, & reſſemblent aſſez à la côte d'Angleterre: la terre y eſt

eſt graſſe, ce n'eſt pas qu'en quelques endroits il n'y ait auſſi des dunes qui s'étendent aſſez loin.

Les habitans ne ſément ni ne labourent point, ainſi ils ne retirent aucun avantage de la bonté de leur terre.

Sous le 48. degré 50. minutes, il y a de petites collines couvertes d'une herbe courte; la terre en cet endroit a à peine plus d'un mille de largeur, & fuit au Nord Weſt; auſſi ne peut on y être à couvert de la mer.

Il y a bon ancrage à un mille ou un mille & demi de la côte, à 40. 35. 30. 25. braſſes fonds de ſable.

Sous la hauteur de 45. degrez 50. minutes, eſt une Ile que les Hollandois ont nommée l'*Ile des Etats*, & plus avant une autre nommée la *Terre de la Compagnie*, qui eſt ſéparée de celle des *Etats* par un détroit qui peut avoir quatorze * milles de largeur. Ils ont mis pied à terre dans l'*Ile de la Compagnie*, proche d'une montagne d'où ſortoit un torrent d'eau de neige fondue: ils y trou-

* *Remarquez que le mot Hollandois* Myl *doit être traduit* Lieue, *ces* Mylen *étant tout au moins d'une heure.*

trouvérent une eſpéce de terre minérale, qui brilloit comme ſi elle eût été toute d'argent. Elle étoit mêlée avec un ſable fort friable, car ayant mis la terre dans de l'eau, elle ſe fondit entiérement. Il y a en cet endroit des montagnes fort hautes, couvertes auſſi bien que les vallées de la côte d'herbe fort longue, d'oſeille, &c. ſans aucun arbre de bois fort, excepté quelques bouleaux & quelques aunes.

Il y a un grand courant le long de cette côte, qui porte au N. O. Il ne fait pas ſûr d'y jetter l'ancre, car le long de la côte il y a pluſieurs rochers.

L'*Ile des Etats* qui eſt plus avant a des montagnes fort hautes, qui paroiſſent ſans arbres & ſans verdure, & dont les ſommets ſont couverts de roches.

Lorſqu'ils furent arrivez à la hauteur de 45. degrez 10. min. en un lieu nommé *Acqueis*, qui eſt au fond d'un Golfe qui entre bien deux milles avant dans les terres, & qui peut avoir un demi mille de largeur; ils trouvérent que la terre qui le borde étoit une haute terre toute couverte d'arbres, c'eſt preſque par tout terre glaiſe, on ne la cultive

cultive ni ne la ſéme point, mais elle ne laiſſe pas de porter de fort bons fruits, des mures, des grozeilles rouges & blanches, des framboiſes, &c. Il y a auſſi beaucoup des chênes, d'aunes, & d'autres arbres qui croiſſent ordinairement ſur les montagnes.

On y trouve dans les vallées des lis d'une hauteur prodigieuſe, puiſqu'ils paſſent de près de la moitié celle d'un homme.

Les riviéres ſont bordées de rozeaux, la gréve le long de la mer eſt pleine de roziers qui portent des rozes rouges; vous les voyez pouſſer parmi les écailles d'huitres, dont tout le terrain eſt couvert: car la mer en cet endroit a beaucoup d'huitres, qui ont pour la plupart une aune & demie de long, & un demi quartier de large. Ils n'y virent point d'autres bêtes ſauvages, qu'un ours noir fort gros, point de moutons, ni d'autre bétail, pas même des canards ni des poules, mais beaucoup d'aigles & de faucons.

Tous les habitans de cette terre d'*Eſo* ſe reſſemblent, ils ſont tous d'une taille ramaſſée, courts & gros, ont les cheveux longs, la barbe de même, ſi bien

que leur visage en est presque tout couvert, hormis sur le devant où ils ont la tête razée. Les traits de leur visage sont assez beaux, ils n'ont point le nez applati, mais les yeux noirs, le front plat, le teint jaune; ils sont fort velus par le corps. Les femmes n'y sont point si noires que les hommes; quelques unes d'entre elles se coupent les cheveux autour de la tête, tellement qu'ils ne leur couvrent point le visage: d'autres les laissent croître, & les relevent en haut comme font les femmes de l'Ile de *Java*, elles se marquent de bleu les lévres & les sourcils. Les hommes aussi bien que les femmes ont les oreilles percées, avec des anneaux d'argent. Elles en ont aussi aux doigts, & quelques unes portent de petits tabliers d'une étoffe de * soye fort légére.

Autant que nous en pouvions juger ils n'ont point de Religion, ou du moins ils n'en ont que fort peu; car on remarqua seulement que lorsqu'ils buvoient auprès du feu, ils jettoient quelques goutes d'eau en divers endroits du feu comme par forme d'offrande. Ils fichent aussi de certains petits

* *D'Armosin.*

tits bâtons coupez, au bout desquels il y a de petits étendards; on en vit de même façon pendus dans leurs maisons. Quand ils tombent malades ils coupent de longs éclats de bois, & les lient sur la tête & sur les bras du malade.

On ne remarque point entre eux aucune police ni forme de Gouvernement, ils sont aussi grands maitres les uns que les autres: ils n'ont point de livres, & ne savent ni lire ni écrire, on les prendroit pour des bandits, ou pour des gens qui auroient été chassez de quelqu'autre pays. Ils ont presque tous des balaffres, ou des cicatrices sur la tête. Chacun d'eux a deux femmes, elles sont occupées à faire des nattes, à coudre les habits de leurs maris, à leur accommoder à boire & à manger, & quand ils ont ramassé du bois dans les forêts, la femme le porte dans la petite barque où elle rame, aussi bien que le mari. Ils sont fort jaloux des étrangers lorsqu'ils approchent de leurs femmes & de leurs filles, & que ces étrangers se familiarisent tant soit peu. Ils se mettroient en devoir de les tuer, s'ils s'appercevoient qu'ils les voulussent débaucher. Les hommes & les fem-

mes aiment également à boire, & s'enivrent aisément. Leur poil & leurs longs cheveux les font paroitre d'abord fort barbares, mais leur maniére de traiter très sage & très avisée montre bien qu'ils ne sont point barbares. Lorsqu'ils doivent paroitre devant des étrangers, ils se parent de leurs plus beaux habits, témoignent beaucoup de modestie, font la révérence en inclinant la tête, & passant & repassant les mains l'une sur l'autre. Ils chantent, mais d'une voix tremblante, comme les Japonnois. Si on leur commande quelque chose, & qu'on leur donne occasion d'agir librement, ils se familiarisent aussitot, & paroissent avec un visage riant & ouvert. Les femmes en couche logent dans une maison particuliére où les hommes n'entrent point durant deux ou trois semaines. Leurs enfans sont tout-à-fait blancs, lorsqu'ils viennent au monde. Quand elles leur donnoient la mammelle, elles le faisoient en sorte que nos Hollandois ne pouvoient rien voir de leur sein, dont elles ne découvrent qu'autant qu'il en faut pour la bouche de leurs enfans.

Les petites filles courent quelquefois tou-

toutes nues par un beau tems, mais lorsqu'elles rencontroient nos gens, elles témoignoient aſſez, en baiſſant la tête & croiſant les cuiſſes, la honte qu'elles avoient de paroitre en cet état. Les femmes portent leurs enfans avec elles, les tenant ſuſpendus au dos, par une ſangle arrêtée à l'entour de leur front. Elles ſont bien plus propres dans leur manger, dans leur boiſſon, & dans leurs chambres, dont elles couvrent le plancher de nattes, que dans leurs habits qui ſont fort mal propres, & qu'elles ne changent point.

Leurs maiſons ſont ſur la pente des collines; il y en a de bâties de planches jointes les unes aux autres, & couvertes d'écorces d'arbres, la plupart ſont dreſſées & ſoutenues de troncs d'arbres plantez en terre, & couvertes par les côtez & par le bout auſſi de grands bouts de planches, & d'écorces d'arbres avec une fenêtre par en haut pour laiſſer ſortir la fumée; car le feu ſe fait toujours au milieu de la chambre. Plus avant on en voit une autre ſéparée du reſte avec une eſpéce de paravant, elle eſt de dix ou douze pas de long & de ſix ou ſept de large, couverte par en

bas de nattes faites de jonc. Elles n'ont d'exhaucement que deux fois la hauteur d'un homme, & sont fort semblables aux maisons des paysans de Hollande: d'ailleurs les portes sont si basses, qu'il se faut courber beaucoup pour y entrer. Dix ou douze de ces maisons sont écartées des autres, & éparses avec cela: on n'en trouve que 15. à 20. ensemble, tout au plus & pour l'ordinaire. Ces assemblages de maisons sont fort souvent à une demie lieue les uns des autres: encore y en a-t-il beaucoup qui ne sont point habitées. Ils n'ont point d'autres meubles que des nattes de jonc, & pour tout ornement des robes du Japon, & quelque peu d'argenterie. Ils ont rarement des chaises ou des lits. Cet hiver dernier il mourut de froid & de famine beaucoup de monde à *Acqueis*. Ils couvroient d'écailles d'huitres ces corps morts; ils les mettent ordinairement dans de petites caisses, qu'ils tiennent élevées de terre sur quatre petits bâtons: les petites huttes sous lesquelles ils les tiennent sont bien travaillées. On ne voit point d'offrandes autour de ces caisses, comme autour des biéres des Chinois.

Leur

Leur nourriture la plus ordinaire eſt le lard de baleine, l'huile de baleine, le poiſſon, & toutes ſortes d'herbages; mais principalement des boutons de roze rouge, dont il y a grande quantité à *Acqueis*; * ils ſont gros comme des neſfles, & après les avoir fait ſécher, on les garde comme une bonne proviſion pour l'hiver. Ils ont de petites coupes vernies de laque, & d'autres petits vaiſſeaux de même qui leur ſervent de plats; chacun a ſon petit plat & ſon vaiſſeau, ils ſe ſervent de petits bâtons au lieu de fourchettes. Ceux qui ſont ſous le 48. degré 50. min., quoiqu'ils ſoient razez comme les Japonois, qu'ils portent comme eux des robes de ſoye, ne leur reſſemblent néanmoins pas de viſage, ils ont le teint un peu plus blanc qu'eux. Lorsqu'ils mangent, ils ne ſe ſervent point de ces petits bâtons.

Ils ſont la plupart habillez à la Japonnoiſe, il y en a peu qui portent des étofes de ſoye; l'habit le plus commun eſt une étoffe qu'ils nomment *Kingan*, avec des

* Knoppen, *c'eſt plutot les gratecus que l'on mange auſſi en Suéde, & qui n'ont pas le gout desagréable.*

des fleurs ſemblables à celles du nenuphar peintes deſſus. Quelques-uns font eux-mêmes l'étofe de leurs robes, ou ſe ſervent de peaux de bêtes. Les manches de leurs robes ſe joignent aſſez étroitement vers les mains, les hommes portent ces robes ouvertes par devant, & les femmes fermées comme une chemiſe.

Ces peuples ſont naturellement pareſſeux, ils ne cultivent la terre, ni ne la ſément ; ils paſſent le tems dans de petits *Praos*, ou barques qu'ils font en creuſant le tronc d'un gros arbre, & en relévent les bords avec quatre planches qui peuvent faire un pied de bord : ils les conduiſent comme font nos payſans lorsqu'ils apportent leur lait au marché dans leurs petits batteaux ; car ils ne mettent point en même tems les deux rames dans l'eau. Ils vont avec ces petits batteaux tirer des * loups-marins, & à la pêche des baleines ; car ils ont des harpons faits d'os, dont la pointe eſt armée de fer ou de cuivre. Ils ont de plus tout ce qui eſt néceſſaire pour cette pêche, & des ſaines pour la pêche des autres

* Robbe *qui ſignifie* Veau-Marin.

tres poissons, semblables à celles dont on se sert en Hollande. Ils dressent un piége aux oiseaux avec un arc, au milieu duquel ils font un trou en rond, où ils mettent une amorce; quand les oiseaux viennent à y toucher, l'arc se débande, & l'oiseau demeure pris. Ils portent toujours leurs coutelas & leurs fléches quelque part qu'ils aillent, dont ils tuent des ours, des cerfs, des élans, des rénes, & autres animaux inconnus en nos quartiers.

Ils filent du chanvre qui vient dans les bois sans être cultivé, ils le tiennent serré par un bout entre leurs dents, & les faisant servir de quenouille le tordent après de leurs mains, & en font d'assez bon fil.

Ils troquent avec les Japonnois leur lard de baleine, des huiles de poisson, des langues de baleine séchées à la fumée, des fourures, plusieurs sortes de plumes d'oiseaux. Les Japonois y viennent une fois tous les ans, & leur apportent du ris, du sucre, des robes Japonoises de soye, ou de cette étofe bleue qu'ils nomment *Cangan*, des pipes de cuivre, du tabac, des boites à mettre du tabac, & des petits vaisseaux

vernis avec de la laque pour y mettre à boire & à manger ; des pendans d'oreilles d'argent, des anneaux de cuivre pour mettre aux oreilles, des haches, des couteaux ; enfin presque tout ce qu'ils ont leur vient des Japonnois. Leur langage même a quelque raport au Japonnois. Ils sont fort subtils & intelligens en ce qui regarde leur commerce : mais point du tout portez au larcin.

Ceux qui sont sous le 46. degré estiment beaucoup le fer, & le prennent volontiers en échange de leurs fourrures & de leurs plumes d'oiseaux qu'ils arrangent fort proprement dans les boites. Ils ont pour armes l'arc & les fléches, avec une épée courte ou couteau orné d'un petit filet d'argent le long du plat de la lame. Ce couteau, ou coutelas est fort semblable à ceux que l'on porte au Japon ; ils le portent attaché à une sangle comme les Persans, & le carquois au côté droit pendu à une écharpe autour de leur tête. Leurs arcs sont de 4. ou 5. pieds de long, & faits de bois d'aune ; les fléches sont longues de demie aulne, fort bien faites, avec un petit harpon de canne au bout qu'ils trem-

trempent dans un poison noir & si violent, que ceux qui en sont blessez meurent subitement. Quand ils veulent faire mourir quelqu'un de leurs ennemis prisonniers, ils l'étendent tout de son long par terre, la face en bas, deux lui tiennent les bras, & deux autres les jambes; pendant que celui qui doit faire l'exécution avec une massue armée de fer qu'il tient à deux mains, prend sa course de dix ou douze pas, & vient en dansant en décharger un coup sur la tête de ce misérable, & après il lui en donne d'autres coups qui se croisent sur le dos.

Ils traittent de même ceux qui sont surpris avec leurs femmes, ou avec leurs filles.

Matsmey est la Capitale du pays, quoiqu'elle ne soit pas fort grande. Avant que d'y arriver, on passe une grande Baye nommée *Cavendo*; & tout proche de la ville il y a 13. pieds d'eau.

C'est là que le Prince ou Gouverneur du pays tient sa résidence, les Japonnois l'appelent *Matsmey Sinnadonne.* Il passe tous les ans à la côte du Japon nommée *Nabo*, & de là il continue son voyage par terre jusqu'à *Iedo* pour faire

la

la révérence à l'Empereur du Japon, auquel il porte pour préſent beaucoup d'argent, des plumes d'oiſeaux, dont ils ſe ſervent pour mettre à leurs fléches, & avec cela quantité de fourrures fines.

Les places qui ſont le plus renommées de ce pays ſont *Matſmey*, *Sirarca*, *Tocapſie*, *Contchoury*, *Groen*, *Acqueis*, *Oubits*, *Porobits*, *Soboſſary*, *Croen*, *Outchoeira*, *Eſan*, & *Sirocany*. Les habitans de *Contchoury* nomment autrement ces places, *Matomey*, *Compſo*, *Paſcour*, *Hape*, *Tocaptſie*, *Abney*, *Sanpet*, *Oubits*, *Groen*, *Sirarca*, *Saro*, *Contchoury* & *Acqueis*.

On dit qu'il y a des mines d'argent fort riches, autour de quelques unes de ces places.

Voila en peu de mots tout ce que nous avons pu apprendre juſqu'à cette heure de ces terres nouvellement découvertes. Nous donnons cette Relation ſur nôtre propre examen, & ſur le rapport d'un Japonnois nommé *Oery*, qui traffiquoit alors à *Matſmey*, où il portoit du ris, du ſucre, des étofes nommées *Kingan* peintes en bleu dont ils font leurs veſtes, des robbes du Japon peintes avec de cer-

certaines eaux, des pipes de tabac, & autres bagatelles, en retour desquelles il rapportoit des fourrures, des plumes d'oiseaux, &c. Ce Japonnois nous dit que *Jesso* ou *Eso* est une Ile, & nous signa la Relation qu'ils nous en fit, & dont nous venons de donner le contenu.

LETTRE

De Mr. de Lisle sur la question, si le Japon est une Ile.

JE me suis engagé, Monsieur, à vous justifier la maniére dont j'ai représenté le Japon sur mes cartes & sur mes Globes, & voici sur quoi j'ai fondé mes conjectures. Je dis mes conjectures, car je vous avoue que je n'ai rien de bien positif sur ce chapitre là.

La question est de savoir si le *Japon* est véritablement une Ile entiérement séparée de la terre d'*Ieço*, par un détroit qui communique les deux mers, c'est-à-dire celle qui est au Septentrion du *Japon*, avec celle qui est à l'Orient du même pays. Il semble que cela doive être

tre de la forte, puisque toutes les Cartes qui ont paru du *Japon*, sans en excepter aucune, en ont fait une Ile, & qu'une personne vous a dit qu'il avoit navigué tout autour ; mais pour l'éclaircissement de la chose, je crois qu'il n'est pas hors de propos de dire un mot de la découverte du *Japon*, & de la terre d'*Ieço*.

On n'a jamais bien su qui a été le premier des Européens qui a ouvert aux autres le chemin du *Japon*. Maffée prétend que ce furent des Portugais, qui s'en allant à la Chine, furent jettez par la tempête sur les côtes de ce pays environ l'an 1540., & l'on voit dans une lettre de Saint François Xavier, datée de *Cochin* l'an 1548. que cette découverte n'étoit faite que depuis peu de tems. Quoi qu'il en soit, les Portugais ayant reconnu le grand profit qu'ils y pourroient faire, continuérent d'y aller, & dans la suite il y alla réglément des vaisseaux de *Malaca* & de *Macao*.

Quand Philippe II. Roi d'Espagne eut fait la conquête des *Philippines*, les Espagnols commencérent aussi d'aller au *Japon*; & ce voyage se fit encore avec plus d'assiduité, lorsque ce même Prin-

ce

ce ſe fut rendu maitre du Portugal, & de toutes les places que les Portugais poſſédoient dans les Indes. Longtems après les Anglois y allérent auſſi, & enfin les Hollandois, qui y font aujourd'hui un commerce qui les enrichit.

Dans le tems que les Portugais ne faiſoient que commencer à y aller, un Japonois qui avoit oui parler à quelques uns d'entre eux de Saint François Xavier, le vint chercher juſques dans les Indes; & ce ſaint Miſſionaire ſe réſolut d'aller lui-même au *Japon*, & il y aborda le 15. d'Aout de l'an 1549.

Quoiqu'il n'eût travaillé dans ce pays là qu'un peu plus d'un an, néanmoins il y convertit pluſieurs perſonnes, & il y laiſſa les affaires ſi bien diſpoſées, que ceux qu'il avoit menez avec lui, & ceux que l'on y envoya dans la ſuite, y firent des progrès conſidérables, & qu'il s'y forma une Egliſe très nombreuſe & très floriſſante, qui fut ſoutenue principalement par les Jéſuites. Et comme le *Japon* n'étoit pas aſſez grand pour borner leur zéle, ils paſſérent dans la terre d'*Ieço*, & furent les premiers qui donnérent aux Européens la connoiſſance de

de ce pays-là. L'an 1565. le P. Louis Frois en écrivit aux Jésuites de Goa. L'an 1615. le P. Jérôme *de Angelis* en envoya une relation au P. Rodriguez Vice-Provincial du *Japon*. L'an 1620. le P. Caravaglio y passa, & l'année suivante comme on témoigna au même *P. de Angelis* que l'on souhaitoit d'avoir une plus ample information de pays-là, il y fut, & en écrivit une seconde relation.

On auroit apparemment plus de connoissance de ce pays-là, sans la persécution qui arriva au *Japon* l'an 1637, & qui continua les années suivantes; car elle fit chasser non seulement les Jésuites & tous les autres Religieux, mais même tous les Espagnols & les Portugais. Il n'y a eu que les Hollandois qui ont trouvé moyen de s'y maintenir, & sont aujourd'hui les seuls parmi les Européens qui font le commerce du *Japon*. Mais ce qu'on a perdu d'un côté, a été en quelque maniére réparé d'un autre par la découverte qu'ils ont faite d'une partie de cette terre d'*Ieço*, qui nous étoit entiérement inconnue : car l'an 1643. voulant reconnoitre la partie Orientale du *Japon* ou de la *Tartarie*, &

la

la mer dont ces pays sont arrosez, ils firent partir deux vaisseaux de *Batavia*, savoir le *Breskens* & *le Castricom*, dont le premier étoit commandé par le Capitaine Schaep, qui étoit Amiral de cette petite flote.

Il avoient ordre de se rendre à la pointe la plus Septentrionale du *Japon*, & de pousser jusqu'au 56. degré d'élévation; mais à 56. lieues d'*Yendo*, la tempête les sépara, & ils ne se revirent plus. *Le Castricom* tint sa route, & découvrit l'*Ile des Etats*, la *terre de la Compagnie*, & la partie Orientale du pays d'*Ieço* jusqu'au 48. degré & 50. mites d'élévation. Mais le Breskens ayant relâché à la côte du *Japon*, & le Capitaine Schaep en étant imprudemment sorti avec quelques uns de ses gens, se laissa amuser par quelques Seigneurs du pays, qui le menérent à *Yendo* avec ses camarades, où il eut bien de la peine à se tirer d'affaire.

L'année suivante les Hollandois envoyérent des Ambassadeurs à l'Empereur du *Japon*, savoir les sieurs Blokhovius & Frisius, & cette ambassade a été magnifiquement imprimée en Hollandois. Après celles là sont venues les deux

deux de Wagenaar en 1656., & en 1658. celle d'Indyk, en 1660. celle de Van Zelderen, & autres qui ont été recueillies & données au public par une personne qui ne s'est pas nommée, mais qui dit s'être trouvée à la plupart de ces ambassades.

Pour revenir à la terre d'*Ieço*, le P. des Anges dit qu'il n'y a point de *Tensaïdon*, c'est-à-dire de Seigneur général à qui tous les autres obéissent comme au *Japon*, ni même de Seigneur particulier, & que chacun y est maitre absolu chez soi sans reconnoitre personne: Cependant les Hollandois assurent que celui qui commande à *Matsmey*, que les Japonois appellent *Masmey-Sinadonne*, va tous les ans à *Yendo* pour y faire la révérence à l'Empereur du *Japon*, & qu'il lui porte pour présent beaucoup d'argent & quantité de riches & de précieuses fourures.

Or quoique cela paroisse être très véritable à l'égard de *Matsmey*, néanmoins il n'y a point d'apparence que tout le pays soit à l'Empereur du *Japon*, puisqu'il n'est pas même entiérement connu aux Japonois. On voit par les relations Hollandoises qu'il y a eu des Japonois qui

qui y sont entrez à diverses fois, pour tâcher d'en découvrir l'étendue, mais qu'ils l'ont fait inutilement; que l'Empereur y a envoyé des hommes exprès, mais qu'après de longs voyages dans ces montagnes & parmi des précipices affreux, ils n'ont jamais pu venir à bout de leur dessein. Il y a plus que cela; car le pays n'est pas même connu aux *Ieçois* de *Matsmey*, à qui le Pére des Anges s'en est informé; & il ne l'étoit pas non plus à ceux que les Japonois rencontrérent dans les montagnes, lorsqu'ils alloient à la découverte.

Il est tems présentement de venir au point qui est en question, & de faire voir pourquoi je n'ai pas fait une Ile du *Japon*, & que je me suis en cela éloigné de toutes les Cartes qui ont paru de ce pays-là. Sur quoi il faut remarquer.

I. Que nous n'avons point de Carte en Europe faite par les Mathématiciens du *Japon*, & qu'il n'y a que les Jésuites qui ayent pu nous en donner de ce pays-là, parcequ'ils sont les seuls des Européens qui ont pénétré dans l'intérieur du pays. Il est vrai que les Hollandois ont fait plusieurs fois le chemin de

de *Nangasaki* à *Yendo*, mais ç'a toujours été sur une même ligne; & s'ils nous donnent quelque autre chose que ce qui se trouve sur cette route, ce sont des choses qu'ils savent par ouir-dire, & qu'ils ne connoissent pas par eux-mêmes.

II. On voit que les Chinois ont des Cartes du *Japon*: mais ces peuples sont fort peu curieux de ce qui est hors de leur empire; & il faut bien que le P. Martinius ne les ait pas cru bonnes, puisqu'il ne les a pas données, & qu'il a mieux aimé nous en donner de faites sur les mémoires de ceux de sa Compagnie. Le P. Briet en a fait une sur les mêmes mémoires, & peut-être sur de plus amples encore, & dans toutes les deux le *Japon* est entiérement isolé.

III. Texeira Cosmografe du Roi de Portugal a fait une Carte pour la navigation des Indes Orientales, & Mr. Thevenot assure qu'on la donne aux pilotes qui vont dans ce pays-là. Cette Carte marque pareillement le *Japon* comme une Ile, aussi bien que celle de Dudley fameux navigateur Anglois, qui a ramassé avec un grand soin tout ce qu'il a pu recouvrer de bon dans son ex-

excellent livre, *Del'arcano del mare*.

IV. Dans la relation que Tavernier a faite du *Japon* au III. tome de ses voyages, il y a une Carte qui fait une I'le du *Japon*, & il y est dit qu'un pilote Hollandois qui a reconnu la côte d'*Ieço* a rapporté qu'elle étoit séparée du *Japon* par un petit espace de mer, que ceux du pays appellent *Détroit de Sangaar*. Mais il y a dans cette relation une autre histoire qui est bien plus positive, pour faire voir que le *Japon* est véritablement une Ile. Il y est dit que dans le tems que Mr. Caron assez connu en Europe & en Asie, étoit Président du comptoir que les Hollandois ont au *Japon*, il manda au Général de Batavia d'équiper deux vaisseaux pour reconnoitre toutes les côtes du *Japon*, & principalement celles qui sont proches des mines d'or, & pour voir si l'on n'y trouveroit pas quelque bon port, & quelque lieu propre à s'y fortifier. Que ces deux vaisseaux firent le tour des Iles, qu'ils s'avancérent sur les côtes d'*Ieço* jusqu'au 47. degré. Qu'ils trouvérent une Ile qu'ils nommérent l'*Ile des Etats*, qu'ensuite ils touchérent à une autre terre qu'ils appellérent *terre de la Compagnie*,

& reconnurent être un même continent avec le *Niew-land* & la *Corée*, & qu'après avoir erré longtems sur ces mers, ils passérent le détroit de Sangaar qui sépare la terre d'*Ieço* d'avec le *Japon*, & revinrent le long de ses côtes à l'Est; mais qu'ils furent surpris d'une tempête, que les deux vaisseaux se brisérent, & qu'il ne s'échapa que l'Amiral & 13. persones qui gagnérent la terre. Que les Japonois les menérent à *Yendo*, que l'Empereur ayant interrogé l'Amiral, celui-ci lui en fit beaucoup acroire, & lui cacha le véritable sujet de sa navigation, & que l'Empereur le fit ramener au comptoir des Hollandois, où il raconta tout à loisir ses avantures au sieur Caron. Il ne se peut rien de plus positif que cela pour faire voir que le *Japon* est une Ile.

V. * On dit que ledit sieur Caron envoya une Carte aux Directeurs de la Compagnie des Indes, où le *Japon* est marqué comme une Ile, & qu'un Japonois qui trafiquoit tous les ans à *Mats-*

* *La relation de* Mr. Caron *&* *celle de* Jesso, *où le rapport du Japonois se trouve, sont insérées immédiatement après cette lettre-ci.*

Matsmey aſſura les Hollandois que la terre d'*Ieço* étoit pareillement une Ile, & qu'il ſigna la relation qu'il leur en fit. Auſſi les Cartes du *Japon* faites en Hollande, ne manquent pas de mettre une mer entre la partie Septentrionale du *Japon* & la terre d'*Yeço*. Enfin dans la Carte de la Tartarie, que l'on a depuis quelques années envoyée de la Chine, le *Japon* eſt auſſi marqué comme une Ile, & par conſéquent entiérement ſéparé de la terre d'*Ieço*.

Voilà bien des préjugez pour iſoler le *Japon*. Mais je répons à toutes ces choſes, qu'il n'eſt pas probable que les étrangers ſoient mieux inſtruits du *Japon* que les Japonnois mêmes, & qu'encore aujourd'hui ils ſont incertains ſi leur pays touche à celui d'*Ieço*, ou s'il en eſt entiérement ſéparé; parceque le Golfe, ou le prétendu détroit, qui eſt entre les deux Pays, eſt bordé de hautes montagnes & de précipices qui ſont inacceſſibles. Que les Jeçois qui viennent en grand nombre au *Japon*, y viennent véritablement par mer, & même *le Matſmei Sinnadone*, quand il va faire ſa cour à l'Empereur, & que les Japonois d'*Aquita* & de *Zungar* qui vont à

Matsmey, font auſſi ce chemin par eau: mais que c'eſt à cauſe des montagnes, qui font que la route par mer eſt plus courte ou au moins plus aiſée, & qu'on a laiſſé la route par terre qui eſt impratiquable, ce qui a fait que l'on n'a pu reconnoitre ſi ces montagnes font la jonction des deux pays. Que s'il y a une mer qui les ſépare entiérement l'un de l'autre, Voſſius dit qu'elle eſt ſi étroite & ſi embaraſſée de rochers, que les Japonois aſſurent que l'on n'y ſauroit paſſer.

Mais les Hollandois eux-mêmes, au moins ceux qui parlent avec le plus de précaution, aſſurent qu'il n'y a point de paſſage. Car il eſt dit dans la grande relation de l'ambaſſade du *Japon*, que le pays d'*Ochio confine à la contrée deſerte d'Ieço*; que le Golfe qui eſt entre Zungar & *Ieço*, *n'a point de ſortie de l'autre côté*, & qu'il s'étend ſeulement environ 40. lieues vers les montagnes deſertes qui couvrent *Ochio* & qui lui ſervent de bornes. Que les Hollandois qui furent jettez vers la côte du Japon environ 42 degrez, *n'ayant point trouvé de paſſage*, inférérent néanmoins qu'ils étoient à la côte d'*Ieço*, bien *que le*

le Golfe qui eſt entre Zungar & Ieço n'ait point de ſortie. Ils diſent même que le P. Louis Frois dans la lettre de 1565. que je n'ai pas vue, dit que la partie Septentrionale du *Japon ſe joint à une fort grande terre. . . .* Celui qui a fait le recueil des derniéres ambaſſades dit la même choſe. *Il eſt certain*, dit-il, *que Jeſſo eſt contigu au Japon, & que le Golfe qui le ſépare du Royaume de Zungar ne paſſe point au travers*, mais qu'il eſt borné après 40 lieues de longueur par les montagnes deſertes qui ſont vers la contrée d'*Ochio* par où *Jeſſo tient au Japon*. Mais parceque le chemin qu'on pourroit prendre le long des montagnes de ce Golfe eſt inacceſſible, on a toujours fait le trajet de Zungar à *Jeſſo* dans de petites barques, dont on ſe ſert encore aujourd'hui.

Que répondroit à cela, Monſieur, celui qui vous a dit qu'il avoit fait le tour du *Japon*? Il devoit bien vous dire auſſi ſur quel vaiſſeau il étoit monté, de quelle Nation étoit ce vaiſſeau, & celui qui le commandoit; vous marquer l'année que cela eſt arrivé, & à quelle occaſion on faiſoit cette navigation. Je ne crois pas que les Hollan-

dois osent se hazarder à cela, après ce qui est arrivé au Capitaine Schaep, ni choquer l'Empereur du *Japon* avec lequel ils ont tant d'intérêt de vivre en bonne intelligence, & qui a néanmoins défendu aux étrangers la navigation d'*Ieço*. Peut-être étoit il sur quelque vaisseau Espagnol qui faisant la route des *Philippines* à la *Nouvelle-Espagne*, fut jetté par quelque vent de ce côté-là. Mais comment s'est il retiré des mains des Espagnols, pourquoi faire le tour du *Japon* & ne pas reprendre sa route? J'aurois une grande curiosité d'entretenir un homme comme celui-là.

Voilà ce que je sai de plus probable touchant la mer qui est entre le *Japon* & la terre d'*Ieço*, que je crois n'être qu'un Golfe. Mais que répondre aux Cartes qui au lieu d'un Golfe, marquent toutes un détroit? Il y a un réponse générale à cela, que les Cartes, quand elles ne sont pas accompagnées d'instructions, ne doivent servir tout au plus qu'à nous donner quelque scrupule, si elles ne sont pas conformes à nos idées; que quand elles seroient les meilleures du monde, je ne pourrois pas les préférer aux plus mauvaises, si je n'avois des con-

connoissances d'ailleurs, & qu'il faut plus que des Cartes pour établir une vérité Géografique.

La Carte de Dudley paroit de meilleur aloi; mais cet auteur s'est étrangement mépris dans l'étendue qu'il donne à la terre d'*Ieço*, trompé par les premiéres relations des Jésuites, qui n'en ont parlé que sur le rapport des Ieçois, qui avouoient eux mêmes ne le savoir pas. D'ailleurs nous avons vu que s'il y avoit un détroit entre le *Japon* & la terre d'*Ieço*, il étoit si serré & si embarrassé de rochers, qu'il étoit impraticable; & cependant Dudley en met un fort large, qui dans l'endroit le plus étroit a au moins 16. lieues de largeur. *

* *On donne ici une nouvelle Carte du* Japon, *fort estimée & dressée par Mr.* Reland *sur la Carte d'un Japonois*

RELATION

concernant

L'EMPIRE

Et le Gouvernement

DU JAPON.

Par François Caron Président de la Compagnie Hollandoise du Japon, dressée par ordre de Monsieur Lucas Directeur Général des affaires de la même Compagnie des Indes Orientales.

Cette Relation est revue par l'auteur, & l'on y a retranché les fausses remarques & additions que Henry Hagenaer y avoit insérées. Ainsi elle est maintenant conforme à l'Original Hollandois, sur lequel on vient de la revoir encore tout nouvellement.

Avis sur la Relation du Japon.

IL est fâcheux que l'on n'ait pas fait davantage de questions à Monsieur Caron

ON

E

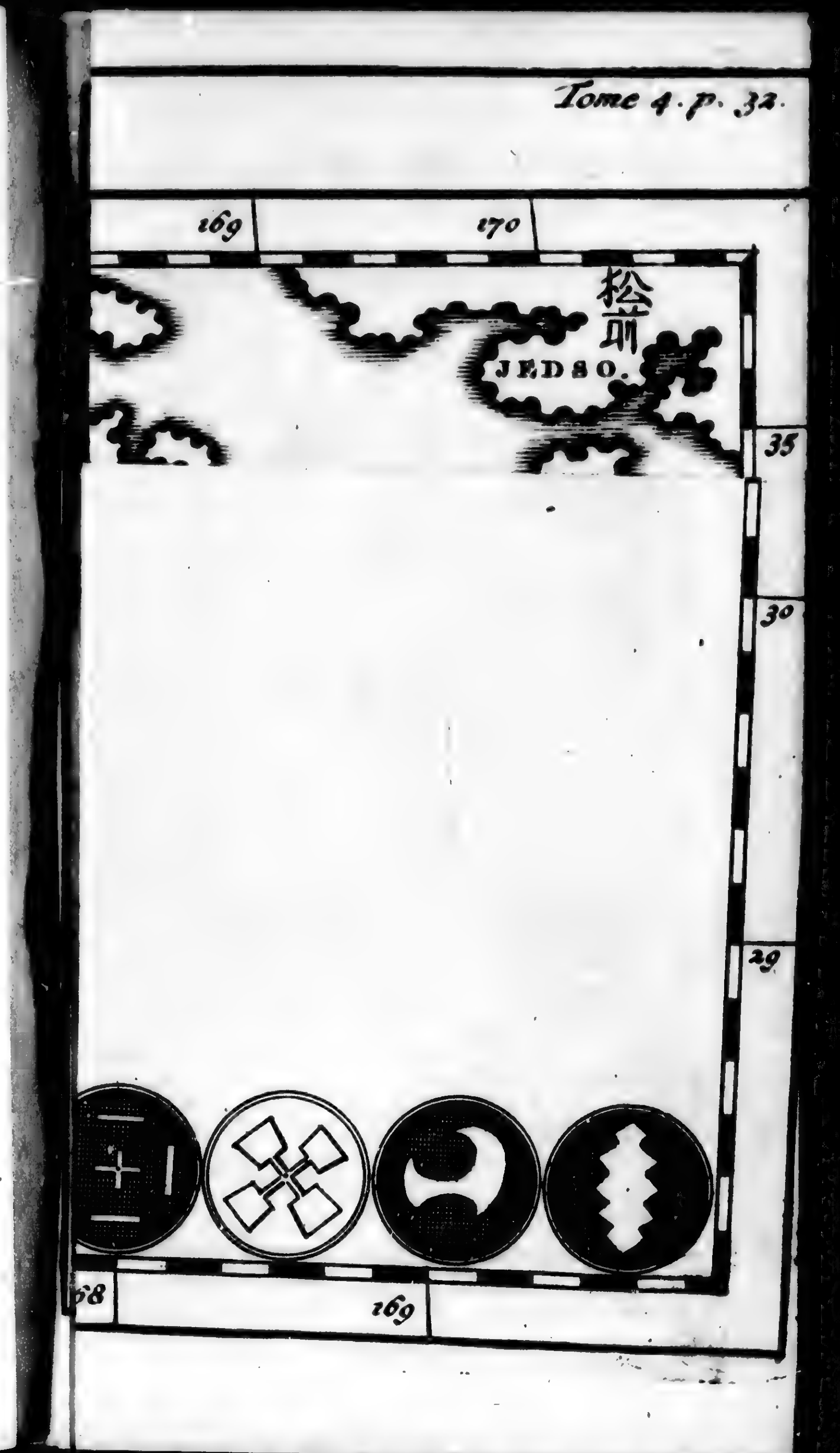
O N.

ent de la
u Japon,
eur Lucas
ires de la
Orientales.

auteur, &
remarques
enaer y a-
maintenant
dois, sur
encore tout

Japon.

pas fait da-
nsieur Ca-
ron




LE JAPON DIVISÉ EN SOISSANTE
CETTE CARTE EST TIRÉE DES CARTES DES J
朝鮮國
COREE.
IKI.
NANGATO.
IWAMI.
IDSOEMO.
FOKI.
INABA.
TAJIMA.
TANGO.
SOEWO.
AKI.
BINGO.
BITJIO.
BISEN.
HARIMA.
TAMBA.
FISEN.
TSUCKUSEN.
BOESSEN.
K I O E.
TSUCO.
BOENGO.
AMAXA.
FIGO.
S I O E.
FIOEGA.
SATSUMA.
OSUMI.
LIQUEO.
IJO.
SANNOKI.
SIKOKF.
TOSSA.
AWA.
AWADSIMA.
KAWATS.
JAMMATA.
IDSOEMI.
KINOKUNI.
Osacka
MER DU
Vue de la Ville de NANGASACKI, et de L'Isle ou les Hollandois Abordent.
Nangasacki
Milliaria Germanica.
Armoiries de L'Emp: du Japon.
157
158
159
160
161
162
163
164
33
34
32
31
30
29


EN SOISSANTE ET SIX PROVINCES,
DES CARTES DES JAPONOIS PAR MONSIEUR RELAND.
JEDSO.
SADO
NOTOTO.
INABA
TASIMA.
TANGO.
WACKASA.
CAGA.
JETSIOE.
JETSIGO.
DEWA.
OSIOE.
TAMBA
JETSISEN.
FITA.
SINANO.
COTSKE.
MINO
J A P A N
SIMOOTSKE.
FITATS.
Osacka
CAAY.
OWARRI.
MOESASI.
CA. WATS.
JAM. MATA.
IGA.
MICAWA.
TOTOMI.
SORROGO
SAGAMI
SMOSA.
IDSOEMI.
ISIE
SMA
GOLFE DE JEDO.
CADSA.
KINOKUNI.
IDSOE.
AWA.
DU
JAPON.
Nangasacki
Armoiries des Gentils Hommes Japonois.

ro
de
n'
la
la
je
lu
co
fis
no
éc
H

av
»
»
»
»
»
»
»
» C
» C
» A
» I
» I
» I
» I
» I
» I

ron qui y répond ſi bien, & avec tant de connoiſſance d'un pays dont nous n'avons eu juſqu'à préſent que des relations fort douteuſes. Lorsqu'il me fit la grace de m'envoyer ſa relation, que je donne ici traduite, je pris occaſion de lui faire de nouvelles queſtions. Voici comment il répondit à celles que je lui fis ſur les livres de médecine des Japonois, & s'il étoit vrai, comme on l'avoit écrit, qu'il en eût traduit quelqu'un en Hollandois.

J'ai demandé à Monſieur Caron s'il avoit ce diſcours de la médecine du Ja-
„ pon dont vous dites que parle P. mais
„ il m'a aſſuré que c'eſt un abus, &
„ que jamais il n'en a eu autre informa-
„ tion de lui que de bouche. Les con-
„ tinuelles occupations qu'il a eues pen-
„ dant ſa demeure dans ce pays là, ne
„ lui ont pas permis, à ce qu'il dit,
„ d'étudier pour entendre leurs livres,
„ quoiqu'il ſût très bien la langue; de
„ ſorte qu'il n'en a apporté aucun. Il
„ m'a pourtant raconté beaucoup de
„ particularitez de la maniére dont on y
„ pratique la médecine, en ayant eſſayé
„ les effets plus d'une fois. Premiérement
„ il dit qu'ils ont une connoiſſance mer-

„ veilleuſe du pous, qu'ils tâtent demie
„ heure durant, & ſans rien demander
„ au malade. Il ſavent par là deviner
„ tout le progrès & les cauſes de ſon
„ mal, & c'eſt ce que Martinius & *
„ d'autres écrivent auſſi des Chinois. Il
„ n'y a point d'apothicaires, mais le
„ valet du médecin le ſuit par tout a-
„ vec une caſſette où il y a douze ti-
„ roirs, dans chacun de ces tiroirs cent
„ quarante quatre petits ſachets, avec
„ des herbes & des drogues différentes,
„ deſquels ils prennent ce qu'il faut, le
„ mêlent & le font cuire chez le ma-
„ lade. Ils ont auſſi cette méthode,
„ comme à la Chine, de faire entrer
„ par la peau des poinçons d'or fort
„ déliez. Il ajoute qu'on l'avoit guéri
„ une fois par ce moyen d'une fiévre
„ violente, en lui appliquant en ſix
„ endroits de ces poinçons, l'un au
„ front entre le crane & la peau, l'au-
„ tre du coude vers en haut, & je ne
„ ſais où les autres: il n'en ſentit point
„ de douleur, ſinon un peu, quand on
„ perça premiérement la peau. Une
„ autre fois étant preſque abandonné,
„ on le guérit en lui brulant la peau
„ en

* *Tout nouvellement le P. le Comte.*

„ en 20 endroits, ce qui ſe fait avec de
„ petites boulettes ou pelottons faits †
„ d'une herbe ſéche qui prend facile-
„ ment feu, leſquels étans réduits en
„ charbon ſur la peau, y laiſſent une
„ marque noire, & tombent après a-
„ voir été un jour ou deux attachez à la
„ peau.

Je dois encore ajouter une relation qui vient de lui, ſur le mépris que ces peuples font de la mort, & touchant leur amour pour la gloire. Monſieur Caron dit que deux Gentilshommes Japonois s'étant rencontrez ſur un eſcalier du Palais de l'Empereur, leurs épées ſe frotérent l'une contre l'autre ; celui qui deſcendoit s'offença que l'autre l'eût touché de ſon épée, & lui en dit quelque parole : l'autre s'en excuſa ſur le hazard, & ajouta qu'enfin c'étoit deux épées qui s'étoient frotées, & que l'une valoit bien l'autre. Je vais vous faire voir, répond ce querelleur, la différence qu'il y a de l'une à l'autre, & s'en ouvrit le ventre ſur le champ. L'autre picqué de cet avantage que l'on prenoit ſur lui, ſe hâte de monter pour ſervir ſur la table de l'Empereur un plat qu'il avoit entre

† *Les Tonquinois pratiquent la même choſe.*

les mains, & revient trouver celui qui lui avoit fait la querelle, & qui expiroit du coup qu'il s'étoit donné. Après lui avoir demandé s'il vivoit encore, il s'ouvrit aussi le ventre, lui disant qu'il ne l'auroit pas prévenu, s'il ne l'eût trouvé occupé à servir son Prince, mais qu'il mouroit satisfait, puisqu'il lui avoit assez fait voir que son épée valoit bien la sienne.

QUESTION PREMIERE.

De quelle étendue est le Royaume du Japon? Est-ce une Ile, ou terre ferme?

LE pays du *Japon* que les habitans nomment *Niphon*, à en juger selon la connoissance que nous en avons jusques à présent, semble être une Ile, & cependant je ne voudrois pas l'assurer: car je trouve qu'une grande partie de ce pays-là est inconnu à ceux mêmes du *Japon*. Les Japonois les mieux informez me disoient que depuis la Province de *Quanto* où est la Ville & le Château d'*Iedo* ou *Yendo* résidence de l'Empereur, & où est la plus grande partie de son do-

domaine, il y a 27. journées de chemin en tirant vers le Nord-Eſt, juſques à la pointe de la Province de *Sunga*. Que l'on paſſoit de là au pays de *Jeſſo* ou *Eſo* ou *Seſſo*, par un bras de mer, qui peut avoir onze milles de largeur. Que ce pays de Jeſſo eſt plein de montagnes & preſque deſert. Que ceux qui l'habitent ont le corps couvert de poil, qu'ils vont tout nuds, qu'ils portent les cheveux & la barbe longue plus ſemblables à des bêtes qu'à des hommes, qu'il y a des fourrures fort précieuſes. Ils ajoutoient que le pays eſt de grande étendue, & que ceux du *Japon* ont pénétré bien avant, ſans en avoir jamais trouvé le bout, & ſans avoir pu apprendre ni par leur voyages, ni par la relation de ceux du pays, juſques où il s'étend : qu'ils avoient entrepris divers voyages pour ce deſſein ; que le manquement de vivres les avoit fait retourner ſur leurs pas, ſans achever cette découverte. Que les relations de ces voyageurs touchant l'étendue de ce pays ſterile & preſque inhabité, avoit ôté à l'Empereur la curioſité de ce deſſein, de même que la difficulté des vivres. Mais pour vous faire voir qu'il eſt encore incertain ſi le *Ja-*

pon eſt une Ile ; vous remarquerez que ce Golfe de mer, qui eſt entre la Province de *Sunga* & *Jeſſo*, a quarante milles de circuit, quoiqu'il n'en ait que onze de largeur; qu'il eſt bordé de hautes montagnes & d'un pays inacceſſible, qui s'étend juſques à la frontiére de la Province d'*Ochio*, ce qui eſt cauſe qu'on a toujours fait le voyage par mer, qui eſt le plus court n'étant que de onze milles. Au contraire le chemin de terre eſt plus long, & peut-être auſſi impratiquable: de là vient que l'on n'a pu reconnoitre ſi ces montagnes ne tiennent point au pays de *Jeſſo*; & qu'il eſt demeuré douteux juſques à cette heure ſi la mer détache en cet endroit le *Japon* de *Jeſſo*, & ſi elle y fait un détroit ou un Golfe.

QUESTION SECONDE.

Quelles ſont les Provinces qui compoſent cet Empire.

LEs deux grandes Iles de *Chiekoch* & *Saykock* ſont de cet empire, elles ont leurs Rois & leurs Seigneurs qui reconnoiſſent l'Empereur du *Japon*. Le *Japon*

pon s'étend depuis ces deux Iles jusques au pays d'*Iesso*, dont on ne connoit pas l'étendue. On le divise en sept Provinces *Saykock*, *Chiekoc*, *Jam Aystero*, *Jetsengo*, *Jetsesen*, *Quanto*, & *Ochio*.

Ces Provinces sont sous la domination de plusieurs Rois, & de différens Seigneurs, comme on peut voir par un état particulier que j'ai mis ici, du revenu que chacun de ces Seigneurs tire des terres où il commande, afin qu'on juge par là de la puissance de cet Etat.

Etat du revenu des Rois & autres Grands Seigneurs du Japon, avec le nom de leurs résidences & de leurs terres.

LE *Cockien*, dont on se sert dans cette relation, vaut environ quatre écus de notre monnoye.

Caugano Tsiunangon, Roi ou Prince des Provinces de *Canga*, *Getchiu* & *Natta*: le château de *Langa* est sa résidence, & a de revenu. 1190000. Cockiens.

Surngano Daynangon, Prince des Provinces de *Surnga*, *Toto* & *Micauwa*: le château de Faytsin est sa résidence. 700000.

On-

Onwarino Daynangon, Prince des Provinces d'*Owary* & de *Mino* : le château de *Mangay* est sa résidence. 700000.

Sendayno Thiunangon, Prince des Provinces de *Massamné* & d'*Ochio*: le château de *Senday*, qui est imprenable, est sa résidence. 640000.

Satsumanon Thiunango, Prince des Provinces de *Satsuma*, *Ossinny*, *Fiongo*, & de *Luchio*. Le château de *Cangasima* est sa résidence. 600000.

Kinocouny Daynangon, Prince des Provinces de *Kino* & d'*Ische*: le château de *Wake-jamma* est sa résidence. 550000.

Catto Fingonocamy, Prince de *Fingo*, & des Provinces voisines. Le château de *Koumamotte* est sa résidence. 554000.

Matsendeyro Jemenosco, Prince des Provinces de *Tsunkisen* & de *Faccata*. Le château de *Foucosa* est sa résidence. 510000.

Matsendeyra Jonocamij, Prince ou Roi en la grande Province de *Jetchesen*: d'*Ocede* est sa résidence. 500000.

Catto S. Kibo, Roi ou Prince en la grande Province d'*Osio*: d'*Ais* est sa résidence. 430000.

Assaino Taysima, Prince de la Province

ce de *Bingo*: d'*Oky* eſt ſa réſidence. 420000.

Matſendeyro Nangato, Prince en la Province de *Sova: Fangij* eſt ſa réſid. 370000.

Mitono T'hiunangon, Prince de la Province de *Fitayts*: *Mit* eſt ſa réſidence. 360000.

Nabiſſima Sinano, Roi ou Prince en la Province de *Fiſien*: *Logioys* eſt ſa réſidence. 360000.

Matſendeyro Sintairo, Prince de la Province d'*Inabafoky*: *Tackabam* eſt ſa réſidence. 320000.

Todo Iſumy, Prince en la Province d'*Inga Icbe*: *de t'Sou* eſt ſa réſidence. 320000.

Matſendeyro Lonvey, Prince de la Province de *Biſen*: d'*Oſſajamma* eſt ſa réſidence. 310000.

Inno Cammon, Prince de la Province de *Totomy*: *Sawajamma* eſt ſa réſidence. 300000.

Foſſo Cauwa Jetchiu, Prince ou Roi de la Province de *Boyſés*: *Cokera* eſt ſa réſidence. 300000.

Ojeſungij Daynſio, Roi en la grande Province de *Jetſengo*: *Gunyſauwa* eſt ſa réſidence. 300000.

Matſendeyro Denrio, auſſi Roi en la même Province de *Jetſengo*: *Formando* eſt ſa réſidence. 300000.

Mat-

Matſendeyro Auwa, Prince de la Province d'*Auwa*: d'*Incts* eſt ſa réſidence. 250000.

Matſendeyro Jetchigonocamij, Prince de la Province de *Conge*: *Tackato* eſt ſa réſidence. 250000.

Matſendeyro T'ſiuſio, Prince de la Province de *Yoo*: *Matsjamma* eſt ſa réſidence. 250000.

Arjama Grimba, Prince de la Province de *T'ſickingo*: *Courme* eſt ſa réſidence. 240000.

Morino Imaſack, Prince de la Province d'*Imaſacka*: le château de *T'ſiamma* eſt ſa réſidence. 200000.

Tory Inganocamy, Prince en la Province de *Sewano*: le château de *Jammangatta* eſt ſa réſidence. 200000.

Matſendeyro Toſa, Prince de la Province de *Toſnacory*: le château de *Tocoſiamma* eſt ſa réſidence. 200000.

Satake Oxiou, Prince en la grande Province de *Wano*, le château d'*Akita* eſt ſa réſidence. 200000.

Matſendeyro Simoſaucamy, Prince de la grande Province de *Simoſa*: le château de *Tattebays* eſt ſa réſidence. 200000.

Foriwo Jamaiſſiro, Prince de la Province d'*Inſmo*: le château de *Maſdayts* eſt

eſt ſa réſidence. 180000.

Ikouma Ikinocamy, Prince de la Province de *Sanike*: le château de *Coquam* eſt ſa réſidence. 180000.

Fonda Kaynokamy, Seigneur de la Province de *Faryma*: le château de *Taytmo* eſt ſa réſidence. 150000.

Sackay Counay, Seigneur de conſidération en la grande Province de *Wano*: le château de *Fackſo* eſt ſa réſidence. 150000.

Taraſauwa Simado, Seigneur en la grande Province de *Fiſen*: le château *Larats* eſt ſa réſidence. 120000.

Kiongock Wakaſa, Seigneur de la Province d'*Wakaſa*: le château d'*Oſamma* eſt ſa réſidence. 120000.

Forij Tango, Seigneur dans la grande Province de *Jetchoſen*: le château *Kewanchiſima* eſt ſa réſidence. 120000.

Minſio Fiongo, Seigneur du pays de *Bingo*: *Foucke Jamma* eſt ſa réſidence. 120000.

Sackopbarra Eskibou, Seigneur du pays de *Kooske*: *Tattays* eſt ſa réſidence. 120000.

Matſendeyro Tawayts, Gouverneur ou Capitaine du château de l'Empereur en la Province de *Quana*. 110000

Oec-

Oeckendeyro Imasacka, Seigneur du pays de *Simotske* : le château de *Oetsnomio* est sa résidence. 110000.

Sannada Jus, Seigneur en la Province de *Sinanode* : *Koske* est sa résidence. 110000.

Taytsibanna Finda, Seigneur en la Province de *Sickingo* : le château de *Imangouwa* est sa résidence. 110000.

Ongasaura Ouckon, Seigneur au pays de *Farima*: *Kays* est sa résidence. 100000.

Indatij Voutomij, Seigneur du pays de *Gio* : d'*Itasima* est sa résidence. 100000.

Nambou Sinano, Seigneur de grande qualité en la Province d'*Ochio* : le château de *Morriamma* est sa résidence. 100000.

Niwa Groseymon, autre Seigneur de qualité en la grande Province d'*Ocbio* : le château de *Sirakauwa* est sa résidence. 100000.

Abeno Bitchiou, Capitaine du château d'*Iwatsuky*, qui est à l'Empereur du Japon au pays de *Mousays*. 80000.

Kiongock Oenieme Seigneur du pays de *Tanga* : le château de *Tanabe* est sa résidence. 70000.

Makino Surnga, Seigneur en la grande

de Province de *Jetbingo*: le château de *Wangarecka* eſt ſa réſidence. 70000.

Nackangauwa Niſien, Seigneur en la Province de *Bongo*: le château de *Nangoun* eſt ſa réſidence. 70000.

Mathſendeyro Camba, Seigneur du pays de *Sinano*: *Matſmoutet* eſt ſa réſidence. 70000.

Nayto Samma, Seigneur en la Province de *Fitayts*: le château de *Iwaysko* eſt ſa réſidence. 70000.

Jeckenda Bitchiou, Capitaine du château de *Metsjamma*: le château de *Bitchiou* eſt ſa réſidence. 60000.

Matſura Fiſennocamij, Seigneur en la Province de *Fiſen*: le château de *Firando* eſt ſa réſidence. 60000.

Sengoock Fiwo, Seigneur en la Province de *Sinano*: le château d'*Oienda* eſt ſa réſidence. 60000.

Catta Sewado, Seigneur en la Province de *Gyo*: *Outs* eſt ſa réſidence. 60000.

Toſauwa Okiou, Seigneur en la Province de *Dewano*: le château de *Shincbiro* eſt ſa réſidence. 60000.

Matſendeyro Iwamy, Seigneur en la Province de *Farima*: le château de *Biſongory* eſt le lieu de ſa réſidence. 60000.

Mats-

Matskourra Boungo, Seigneur en la Province de *Fisen*: le château de *Simabarra* eſt le lieu de ſa réſidence. 60000.

Jeſcouwa Tonnomon, Seigneur en la Province de *Bongo*: le château de *Fita* eſt ſa réſidence. 60000.

T'ſungaer Jetchiu, Seigneur en la grande Province d'*Ochio*: le château de *T'ſungaer* eſt ſa réſidence. 60000.

Ongaſauwara Sinano, Seigneur en la Province de *Farima*: le château de *Sekays* eſt ſa réſidence. 60000.

Itho Chiury, en la Province de *Fonga*: le château *Oraſy* eſt ſa réſidence. 50000.

Fourra Fiwo, Seigneur en la Province de *Iwamy*: le château de *Dayſiro* eſt ſa réſidence. 5c000.

Wakiſacka Arbays, Seigneur en la Province de *Sinano*: le château de *Ino* eſt ſa réſidence. 500000.

Touky Nangato, Seigneur en la Province de *Jobe*: *Toba* eſt ſa réſidence. 50000.

Arima Seymonoske, Seigneur en la Province de *Nicko*: le château de *Accouda* eſt ſa réſidence. 5000ɔ.

Outa Fiwo, Seigneur en la Province de *Jumatta*: le château d'*Ouda* eſt ſa réſi-

résidence. 50000.

Matsendeyro Dewado, Seigneur en la grande Province de *Jetsesen* : le château d'*Oune* est sa résidence. 50000.

Minsnokuyts Foky, Seigneur en la grande Province de *Jetsengo* : le château de *Ribatta* est sa résidence. 50000.

Inaba Minbou, Seigneur en la Province de *Boungo* : le château d'*Oustbiro* est sa residence. 50000.

Croda Caynokamy, Seigneur en la Province de *Chinano* : le château de *Camro* est sa résidence. 50000.

Matsendeyro Sovodonno, Seigneur en la Province d'*Isumy* : le château de *Kisnowadda* est sa résidence. 50000.

Tonda Sammon, Seigneur en la Province de *Sounocammij* : le château d'*Amangasack* est sa résidence. 50000.

Stotsianangij Kemmots, Seigneur en Province d'*Ichie* : le château de *Cangou* est sa residence. 50000.

Fonda Ichenocamij, Seigneur en la Province de *Micauwa* : le château d'*Okasacka* est sa résidence. 50000.

Mathsendeyro Jamaysfiro, Seigneur en la Province de *Tomba* : le château de *Cassajamma* est sa résidence. 50000.

Morij Caynocamij, Seigneur en la Province-

vince d'*Inga Iche* : le château de *Sourosada* est sa résidence. 50000.

Tonda Notanocamij, Seigneur en la Province de *Farima* : le château de *Fimens* est sa résidence. 50000.

Akito Sionoske, Seigneur en la Province de *Fitayts* : le château de *Chichindo* est sa résidence. 50000.

Assano Oenime, Seigneur en la Province de *Chione* : le château de *Cassame* est sa résidence. 50000.

Neyto Cinocamij, Seigneur en la même Province de *Chione* : le château d'*Akandate* est sa résidence. 50000.

Catto s'Kibodo, Seigneur en la grande Province d'*Ochio* : le château d'*Anys* est sa résidence. 50000.

Sama Daysiennocamij, Seigneur en la même Province d'*Ochio* : le château de *Soma* est sa résidence. 50000.

Fonda Jamatta, Seigneur en la Province de *Taysima* : le château d'*Issius* est sa résidence. 50000.

Ouckob Cangato, Seigneur en la Province de *Mino* : le château de *Cunno* est sa résidence. 50000.

Neyto Boysen, Seigneur en la Province de *Dewano* : le château de *Jodata* est sa résidence. 50000.

Ina-

Inawa Aways, Seigneur en la Province de *Tamba*: le château de *Fouckuytſiamma* eſt ſa réſidence. 40000.

Camy Dyrick, Seigneur en la Province d'*Iwamy*: le château de *Mongamy* eſt ſa réſidence. 40000.

Cattayngiri Iſmou, Seigneur en la Province de *Jammata*: le château de *Tatſta* eſt ſa réſidence. 40000.

Chonda Pindanocamy, Seigneur en la grande Province de *Jetſeſen*: le château de *Maroka* eſt ſa réſidence. 40000.

Matſendeyro Bongo, Seigneur en la grande Province de *Iwamy*: le château de *Nackaſima* eſt ſa réſidence. 40000.

Fonda Nayky Seigneur en la Province de *Farima*: *Fimeris* eſt ſa réſidence 40000.

Matſendeyro Jango, Seigneur en la grande Province d'*Ochio*: Sucky eſt ſa réſidence. 40000.

Canna Maury Iſoumo, Seigneur en la Province de *Finda*: le château d'*Oumory* eſt ſa réſidence. 40000.

Ciongock Chiury, Seigneur en la Province de *Tango*: *Tannabe* eſt ſa réſidence 30000.

Outta Giwe, Seigneur en la Province de *Mino*: *Itſnoday* eſt ſa réſidence. 30000.

Matſendeyro Getſio, Gouverneur du château de *Jouda* en la Province de *Ja-*

mayſiro. 30000.

Matſendeyro Ouckon, Seigneur de la Province de *Faryma* : *Ako* eſt ſa réſidence. 30000.

Minſonoja Ichenocamy, Seigneur de la Province de *Kooske* : le château de *Chinotuyuez* eſt ſa réſidence. 30000.

Jammaſacka Kaynokamy, Seigneur de la Province de *Bitchiou* : le château de *Narſe* eſt ſa réſidence. 30000.

Matſendeyro Jammatto, Seigneur en la Province de *Jetſeſen* : le château de *Catsjamma* eſt ſa réſidence. 30000.

Inno Fiwo, Seigneur en la Province de *Coſtie*: *Anna* eſt ſa réſidence. 30000.

Matſendeyro Tonnomon, Seigneur en la Province de *Mikauwa* : le château *Juffinda* eſt ſa réſidence. 30000.

Akiſuckis Nangako, Seigneur en la Province de *Nico* : *Sumyno* eſt ſa réſid. 30000.

Savo Inaba, Seigneur en la Province de *Sinano*: *Soija* eſt ſa réſidence. 30000.

Foyſſimo Fongo, Seigneur en la même Province de *Sinano*: *Tackaboyts* eſt ſa réſidence. 30000.

Sunganoma Ouribe, Seigneur en la Province de *Totomy*: *Seſe* eſt ſa réſidence.

ce. 30000.

Simaes Oemanoske, Seigneur de la Province de *Nicko* : *Sando Barra* eſt ſa réſidence. 30000.

Kinoſtay Jemon, Seigneur en la Province de *Bongo* : *Fins* eſt ſa réſidence. 30000.

Sono t'Siuſſima, Seigneur de l'Ile *T'ſiuſſima.* 30000.

Koyndo Fimano, Seigneur en la Province de *Tonga* : *Okodu* eſt ſa réſidence. 30000.

Fonda Fimoſa, un des plus vaillans Seigneurs de tout cet Etat, & Gouverneur du château de *Niſſiwo* en la Province de *Mikauwa.* 30000.

Gorick Serſnokamy, Seigneur en la Province de *Mikauwa* : le château de *Fammamats* eſt ſa réſidence. 30000.

Chinſio Suraga, en la Province de *Fitayts* : *T'ſuitoura* eſt ſa réſidence. 30000.

Secuma Fiſen, Seigneur en la Province de *Sinano* : *Irajamma* eſt ſa réſidence. 30000.

Todo Toinſima, Seigneur en la Province de *Mino* : *Cannajamma* eſt ſa réſidence. 30000.

Fonda Iſumy, Seigneur en la Province de *Fitaits* : *Minnangauwa* eſt ſa réſidence.

ſidence. 30000.

Tongauwa Toſa, Seigneur en la Province de *Bitchiou*: *Nikais* eſt ſa réſidence. 30000.

Matſendeyro Toſa, Seigneur en la Province de *Jetſeſen*: le château de *Kommatta* eſt ſa réſidence. 30000.

Sugyfarra Foky, Seigneur en la Province de *Fitayts*: *Oungoury* eſt ſa réſidence. 20000.

Kinoſtay Counay, Seigneur en la Province de *Bitchiou*: *Kouroſt* eſt ſa réſidence. 20000.

Matſendeyro Koyſero, Seigneur en la Province de *Farima*: le château de *Farima* eſt ſa réſidence. 20000.

Inaſacka T'ſonnokamy, Gouverneur du château du Roi, en la Province d'*Oſacca*. 20000.

Matſendeyro Kenmots, Seigneur en la Province de *Tamba*: le château de *Cammejomme* eſt ſa réſidence. 20000.

Maſteyſacke, Seigneur en la Province d'*Ochio*: *Sanbonmats* eſt ſa réſidence. 20000.

Oumoura Minbou, Seigneur en la Province de *Fiſen*: *Daymats* eſt ſa réſidence. 20000.

Matſendeyro Iſumy, Seigneur en la

Pro-

Province de *Mino*: le château de *Iwamoura* est sa résidence. 20000.

Matsendeyro Chinocamy, Seigneur en la Province de *T'sounocouny* : le château de *Faynotory* est sa résidence. 20000.

Minsuo Fayto, Seigneur en la Province de *Micauwa* : *Coria* est sa résidence. 20000.

Nyto Tatewaky, Seigneur en la Province de *Chiono*: *Iwayssowo* est sa résidence. 20000.

Ongasawary Wakasa, Seigneur en la Province de *Simosa*: *Sekijada* est sa résidence. 20000.

Fichicatta Cammon, Seigneur en la Province de *Chiono*: le château de *Manassa* est sa résidence. 20000.

Swaki Sirrosy, Seigneur en la même Province de Chiono : le château de *Jeboura* est sa résidence. 20000.

Rekongo Fiongo, Seigneur en la Province de *Dewano*: *Jurij* est sa résid. 20000.

Tackenacca Oenieme, Seigneur en la Province de *Bounga*: le château de *Founay* est sa résidence. 20000.

Mourii Ichenocancij, Seigneur en la Province de *Boungo*: le château d'*Ounaiis* est sa résidence. 20000.

Wakebe Sackion, Seigneur en la Province de *Totomy*: *Oumiso* est sa résid. 20000.

Isisois Insnocamy, Seigneur en la même Province: *Cosioïs* est sa résidence. 20000.

Il y a outre cela plusieurs autres Seigneurs qui ont des revenus fort considérables, savoir.

Sangoro Saffioie.	20000.
Fory Minnasacka.	20000.
Qua Jamma Sammon.	15000.
Fossacauwa Gemba.	15000.
Fackina Deysen.	15000.
Matsendeyro Deysen.	15000.
Gottoways, Seigneur de l'Ile de *Gotto* près de *Firando*.	15000.
Cattayngiry Iwamy.	15000.
Cussima Jetsingo.	15000.
C[illegible]ubory Tomoty.	15000.
Tackandy Mondo.	15000.
Miake Jetsingo.	15000.
Saccan Ouchon.	15000.
Couda Iwamy.	15000.
Nasno Jeuts.	15000.
Oudaura Bisen.	10000.
Tpjamma Giwo.	10000.

Fira

Fira Oucka Givemon.	10000.
Oſeki Jemmon.	10000.
Fayſſien Gouwa s'Kibon.	10000.
Outano Tango.	10000.
Fieno Ouribe.	10000.
Auby Ceynocamy.	10000.
Otana Mouſoys.	10000.
Majuda Jammatta.	10000.
Taytſibanna Sackon.	10000.
Cackebe Saingoro.	10000.
Mynangauwa Chinamocamy.	10000.
Jaydſio Dewanocamy.	10000.
Coungay Inaba.	10000.
Oictana Caweyts.	10000.
Niwa s'Kibon.	10000.
Fory Arbays.	10000.
Foſio Mimaſacka.	10000.
Sayngo Wakoſacka.	10000.
Tonda Inaba.	10000.
Miangy Sinſen.	10000.
Sannanda Niki.	10000.
Iton Tangou.	10000.
Ikenday Jetſeſes.	10000.
Touda Nayki.	10000.

Il y a auſſi le revenu des Seigneurs de la Cour, qui ſont actuellement dans le ſervice, & qui eſt trop conſidérable pour n'en parler point.

Doyno Oydonno, Président.	150000.
Sackai Outadonno, Chancelier.	120000.
Nangay Sinadonno.	100000.
Sackay Sannickodonno.	90000.
Audo Oukiondonno.	60000.
Inote Cawaytsdo.	50000.
Inabe Tangedonne.	40000.
Sackay Auwado.	30000.
Sackay Jammeſſirodonno.	30000.
Nayta Ingado.	20000.
T'ſintſia Winbondonno.	20000.
Miſſou Oukiendonno.	20000.
Matſendeyro Jemondonno.	20000.
Jammanguyts Tayſſimadonno.	20000.
Matſendeyro Jurdonno.	20000.
Abe Bougodonne.	15000.
Auwe Jamma Ouckerodonne.	15000.
Ciongock Sinſendonno.	15000.
Itacoura Nyſiendo.	15000.
Narſie Jucdonno.	15000.
Akimouta Tayſimaddonno.	15000.
Forita Cangadonna.	10000.
Miura Simaddonne.	10000.
Maynda Gonoskedonno.	10000.
Miſſonno Jammatta.	10000.
Fory Itſuocamy.	10000.
Miury Oemenoskedonno.	10000.
Fondo Sanjadonno.	10000.

Tout

Tout ce revenu monte à la ſomme de 19345000.

La table, la garderobbe de Sa Majeſté, & l'entretien de ſon Palais, montent à la ſomme de 4000000.

La Garde du Corps en laquelle ſont diviſez les principaux de ſa Nobleſſe, qui eſt payée directement ſelon ſa charge. 500000.

Ainſi la dépenſe de la maiſon du Prince, jointe à ce qu'il donne aux principaux Seigneurs du pays, monte tous les ans à la ſomme de 28345000. cockiens de 4. florins piéce.

TROISIE'ME QUESTION.

Quels titres prend ce Prince, & quelle eſt ſon autorité.

LE Prince du Japon prend le titre d'Empereur. Les Rois & les Seigneurs du pays le reconnoiſſent pour Souverain: il a le pouvoir de les envoyer en exil, de leur ôter leurs revenus & leurs terres, & de les donner à d'au-

d'autres, comme il eſt ſouvent arrivé durant le ſéjour que j'y ai fait.

QUATRIE'ME QUESTION.

De lieu de ſa réſidence, de ſa Cour, & de ſa ſuite.

LA Ville d'*Yeddo*, où le Prince tient ſa réſidence, eſt fort grande. Le circuit du château peut être d'une lieue & demie, il eſt entouré de trois foſſez, revétus de groſſes pierres taillées en pointe, avec trois contreſcarpes, lesquelles ſe communiquent, la derniére avec la ſeconde, & la ſeconde avec la premiére; mais cette communication eſt coupée par des ponts-levis, des corps de garde, & par tant d'ouvrages divers, qu'il ſeroit très difficile d'en donner le plan. Dans l'eſpace que comprennent ces trois contreſcarpes, l'on y rencontre huit ou neuf portes qui ne ſont pas directement opposées les unes aux autres; car ſi vous avez trouvé la premiére ſur la main droite, la ſeconde ſera ſur la gauche & ainſi des autres. Il y a une place d'arme entre l'une & l'autre de ces portes, avec une compagnie de

de gardes. On trouve plus loin un grand degré de pierre, qui porte ſur une platte-forme, au delà de laquelle on deſcend de l'autre côté, & l'on entre dans de grandes eſplanades bordées de galleries pour ſervir de couvert contre le ſoleil & la pluye, & où l'on pourroit mettre pluſieurs Régimens en bataille.

Les rues du château ſont fort larges, & les Palais qui les bordent d'un côté & d'autre ſont fort magnifiques. Le Palais de l'Empereur eſt dans l'enceinte intérieure du château, avec le ſerrail de ſes femmes, des parcs, des viviers, des jardins, & autres diverſitez que l'art y a faites, & qui ſurpaſſent celles que la nature fait ailleurs. Les portes de ce château ſont renforcées des deux côtez de plaques de fer, épaiſſes d'un pouce, diſpoſées en croix: les Princes du Sang ſont logez dans la ſeconde enceinte, avec les Conſeillers d'Etat, qui approchent le plus de la perſonne du Prince. Dans le troiſiéme circuit ſont les Palais des Rois & des principaux Seigneurs du pays. Les perſonnes de moindre conſidération ſont logées au dehors de cette troiſiéme enceinte: ſi bien que lorſque l'on voit de loin ce grand château, il

paroit comme une montagne d'or ; car tous ces Seigneurs tâchent à l'envi l'un de l'autre de faire quelque chose de superbe dans leurs bâtimens, & de mériter la faveur du Prince, en contribuant ainsi à l'embellissement du lieu de sa résidence. Les enfans de ces Seigneurs, que l'on présume leur devoir succéder, demeurent dans des Palais comme autant d'ôtages de la fidélité de leurs péres.

La Ville d'*Jedo*, où est ce château, a trois lieues de long & deux de large : les bâtimens y sont aussi pressez qu'ils le puissent être dans les Villes les plus peuplées de l'Europe. Ces Seigneurs ont un si grand train, tant de chevaux, tant de Gentilshommes qui les suivent, tant de Palanquins qu'on leur porte, & le peuple y est en si grand nombre, qu'il est très mal aisé de se démêler de la foule des rues. Le Roi sort quelquefois à cheval, & quelquefois aussi dans un Palanquin ouvert de tous côtez : il est ordinairement suivi d'un nombre de Seigneurs, qu'on nomme les Seigneurs de la Compagnie du Roi, qui tiennent un grand rang dans le pays, & qui tirent de grands

appointemens du Prince. Ils ne lui rendent point d'autre service que celui de l'accompagner. Ces Seigneurs sont tous remarquables par quelque mérite singulier; les uns sont musiciens, les autres jouent des instrumens, il y a parmi eux des peintres, des savans, des poëtes, quelques uns font profession d'éloquence, enfin il n'y en a point qui n'ait quelque mérite particulier. Les Gardes du Corps marchent en suite; cette Garde est composée d'un nombre choisi des enfans que les Rois & les plus Grands Seigneurs ont eus de leurs concubines du pays, & qui par cette raison sont exclus de l'espérance de succéder à leurs péres. Il y en a beaucoup au Japon: Le Roi de *Mito* oncle de l'Empereur avoit de mon tems cinquante quatre garçons, & bien plus de filles. On voit après cela une brigade de la seconde Compagnie des Gardes; elle est de mille hommes, cinq cens desquels marchent ayant leurs Officiers à la tête, à une portée de canon devant Sa Majesté, les cinq cens autres marchent après & dans la même distance. Quoique ce nombre de Gardes soit grand, il n'y entre personne qui n'ait été auparavant soi-

gneusement examiné. Les qualitez requises pour y entrer sont la bonne mine, l'exercice à toutes sortes d'armes, l'étude des lettres, & les bonnes moeurs: si bien que quand Sa Majesté sort, on voit une infinité de personnes bien faites à pied & à cheval, toutes vétues de soye noire, qui gardent soigneusement leurs rangs, & observent un silence si grand que l'on n'entend pas une parole. On tient nets les rues & les chemins par où il doit passer, on les sable même de sable blanc lorsqu'on est averti de sa sortie. Les portes des maisons qui sont sur les mêmes rues sont toutes ouvertes; pas un des habitans dans ce tems-là ne met la tête à la fenêtre, & n'a la hardiesse de demeurer debout devant sa maison: chacun est retiré, ou à genoux sur un tapis devant sa porte, pour voir passer le Prince.

Quand Sa Majesté fait le voyage de *Meaco*, ce qui n'arrive qu'une fois en 5. ou 6. ans, on travaille une année auparavant aux préparatifs de ce voyage: on régle la quantité de monde qui le doit suivre, quel jour de chaque mois chaque Seigneur se doit rendre auprès de la personne de l'Empereur pour le suivre; une

une partie des Seigneurs qui ſont du voyage, partent un jour ou deux avant Sa Majeſté. L'Empereur part enſuite avec ceux du Conſeil, & quelques jours après le reſte des Rois qui le doivent accompagner. On voit dans ce tems-là ſur les chemins une incroyable multitude de monde, & lorsque ces troupes ſont arrivées à *Meaco*, quoiqu'il y ait plus de cent mille maiſons dans cette grande ville, elle ſe trouve trop petite pour y loger une ſi grande affluence de gens, & on eſt obligé de dreſſer des tentes hors des murailles de la ville.

La viſite du *Dario*, ou *Dairo*, eſt le ſujet de ce voyage. On compte d'*Yedo* à *Meaco* 125. milles, l'on rencontre pluſieurs villes & villages ſur cette route à trois ou quatre milles les unes des autres. Il y a ſur tout ce chemin vingt huit logemens, dans chacun desquels l'Empereur trouve une nouvelle Cour, qui le doit ſuivre dans le voyage, de nouveaux Gentilshommes, d'autres ſoldats, des chevaux frais, d'autres proviſions, & tout ce qui eſt néceſſaire pour la Cour d'un Prince qui marche avec un ſi grand train. Ceux qui ſont partis d'*Yedo* avec le Prince, s'arrêtent au premier logement;

ment ; ceux qui l'attendoient au premier logement le ſuivent jusques au ſecond, ceux du ſecond jusques au troiſiéme, & ainſi de ſuite jusques au dernier : ſi bien que chaque troupe ne marche qu'une demie journée avec Sa Majeſté. Mais auſſitot que le Prince eſt arrivé à *Meaco*, toutes les troupes s'y rendent les unes plutot, les autres plus tard, ſelon l'ordre qu'elles en ont reçu : & il ne demeure dans ces logemens qu'ils ont quittez que la garniſon ordinaire : l'Empereur retourne avec le même ordre de *Meaco* à *Yedo*.

L'année 1636. on dreſſa un ſuperbe monument à la mémoire du pére de Sa Majeſté dans un lieu nommé *Niko*, qui eſt à quatre journées de chemin de *Iedo* ; on ſuspendit devant le temple cette couronne de cuivre, dont la Compagnie des Indes fait préſent à l'Empereur. Ce monument a la forme d'un château entouré de doubles foſſez, les remparts ſont revêtus de pierre : on auroit juré que c'étoit là l'ouvrage de pluſieurs années, il eſt cependant vrai que ce monument fut bâti en cinq mois de tems, & que les maſſons, peintres, verniſſeurs, orfévres, & enfin tous

tous les artiſans y travaillérent ſans aucun ſalaire. Ce château eſt fort avant dans le pays, en un lieu où il ne ſauroit ſervir à autre uſage qu'à loger l'Empereur pendant les deux journées qu'il s'y arrête, lorsqu'il va viſiter ce ſepulchre.

On ſait en général que les tréſors de Sa Majeſté conſiſtent en or & en argent enfermé dans des caiſſes qui peuvent peſer chacune mille *taylés*, c'eſt à dire à peu près quatre vingts livres, poids de Hollande. Ces caiſſes ſont diſtribuées dans les tours de ſon château: il y en a qui y ont été miſes il y a plus de cent ans, auſquelles on ne touche point, comme ſi cette vieilleſſe méritoit quelque reſpect; ainſi ces tréſors augmentent tous les jours, car la dépenſe de chaque année ne monte presque pas à la recette, & au revenu de deux mois.

Le pére de l'Empereur d'aujourd'hui, fils de cet Ongoſſchio, qui après avoir ſauvé l'Etat des derniéres guerres civiles, lui avoit donné la forme de gouvernement qu'il a maintenant, mourut l'an 1631. âgé d'environ cinquante ans. Etant au lit de mort, il dit entre autres choſes à ſon fils; „ tout le tréſor

„ de

„ de mon Empire eſt préſentement à
„ vous, mais il y a des choſes que je
„ veux vous donner moi-même. Vous
„ trouverez dans ces coffres les ancien-
„ nes loix de l'Etat, des recueils de
„ toutes les maximes que le bon ſens
„ des plus ſages de notre Nation a pro-
„ duites, avec les pierreries & les ba-
„ gues; j'ai toujours eu beaucoup d'es-
„ time pour ces choſes, auſſi bien que
„ mes ancêtres, & vous en devez fai-
„ re grand cas par cette même rai-
„ ſon ".

Les Japonois eſtimoient plus que tous ces tréſors les curioſitez ſuivantes, que l'Empereur du Japon, dont je parle ici, laiſſa.

Un cimeterre courbé en arc, marqué ſous le nom de Jouky Maſſame.

Un autre cimeterre, marqué ſous le nom de Samois.

Un autre plus petit cimeterre, qui porte le nom de Bungo Doyſſero.

Un petit vaiſſeau pour préparer le Tſia ou Thé, ſous le nom de Narais-ſiba.

Un autre plus grand, ſous le nom de Stengo.

Un

Un livre écrit à la main, intitulé Aue Kokikendo.

Il laiſſa outre cela à ſon frére ainé Roi d'*Ouwai Atſtano Mie*, un tableau appellé Darme, que l'on ne regarde que par l'envers.

Un cimeterre, appellé Maſſame.

A ſon ſecond frére, Roi de *Kinocouny*, un cimeterre ſous le nom de Teeſmaſſamme. Un tableau de grenouilles.

Au troiſiéme frére, Roi de *Mito*, un cimeterre ſous le nom de Sandamné.

Un livre écrit à la main nommé Sçache.

Et bien que ces ſix derniéres piéces ne puſſent pas entrer en comparaiſon avec celles qu'il avoit léguées à ſon fils, ſi eſt-ce qu'il n'y en avoit pas une qui ne valût plus de mille oebans d'or, qui valent quarante ſept mille thayls. Il laiſſa outre cela à pluſieurs Princes & Princeſſes du Sang, à des Seigneurs & Dames de qualité, à des ſoldats & des domeſtiques, pour plus de trente millions d'or en legs.

L'Empereur d'aujourd'hui n'étoit pas marié quand il vint à la couronne, il a même depuis été longtems ſans avoir de

de femmes; le peu d'eſtime qu'il a pour elles, & une inclination criminelle qu'il a pour les garçons, l'ayant toujours éloigné du mariage. Le Dayro, pour le détourner de cette abomination, lui envoya deux filles les plus belles du pays, le priant de prendre pour femme † Midai celle qui lui plairoit davantage. Il en choiſit une, avec laquelle néanmoins il n'eut aucune habitude, demeurant toujours dans le même train de vie: cette Princeſſe en devint malade d'affliction, mais elle cachoit le ſujet de ſon mal, pour ne ſe pas attirer la diſgrace du Prince. La nourrice de l'Impératrice, qui étoit en poſſeſſion de lui parler avec aſſez de liberté, lui toucha quelque choſe de l'horreur du vice auquel il s'adonnoit, & de la beauté de ſa femme. A ce diſcours il changea de viſage, & donna ordre ſur le champ au Surintendant de ſes bâtimens de faire bâtir un grand Palais, avec des murs élevez, & des foſſez bien profonds, pour y enfermer cette belle Impératrice, & toutes les Dames de ſa ſuite qui y ont été depuis gardées fort étroitement. La nourri-

† *Midai en Japonois ſignifie l'Impératrice.*

nourrice du Roi qui avoit été jusques alors fort conſidérée, en fut outrée au dernier point: elle voyoit avec regret que l'Empereur n'avoit point d'enfans, & que cette débauche ne laiſſoit point de lieu d'en espérer: elle fit donc choiſir dans les ſerrails de tous les Rois du pays les plus belles perſonnes qui y fuſſent, & prit ſon tems de les faire paroitre devant l'Empereur à des heures qu'elle crut les plus favorables à ſon deſſein. Il s'arrêta principalement à la fille d'un ſellier qui étoit fort belle; les autres Dames à qui celle-ci avoit été préférée en eurent une ſi grande jalouſie, qu'elles conſpirérent enſemble de faire mourir l'enfant que le Prince avoit eu de la fille du ſellier, ce qu'elles exécutérent, & l'on dit que l'on a tenu jusques à cette heure la choſe ſecrette à l'Empereur, pour épargner le ſang que la découverte d'une ſemblable conjuration auroit fait répandre.

Les Croniques du Japon rapportent que le pays étoit gouverné il y a cent ans par un Prince nommé † *Dairo*, qui y commandoit par droit de ſucceſſion.

Les

† *C'eſt le titre qu'on donnoit à ce Prince.*

Les peuples le reconnoiſſoient pour leur ſouverain, & l'avoient en opinion de ſainteté ; auſſi n'y eut il de ſon tems aucune guerre civile, les Japonois étant perſuadez que c'eût été aller contre Dieu même, que de s'oppoſer aux commandemens de ce Prince. Quand un Roi du pays avoit quelque choſe à démêler avec un autre, ce ſouverain connoiſſoit de leurs différends, comme ſi Dieu l'eût envoyé pour les gouverner ſouverainement. Quand ce Prince prétendu ſaint marchoit, il ne devoit point toucher à terre ; il falloit empêcher que le ſoleil ni aucune lumiére n'éclairaſſent ſur ſa tête ; c'eût été un crime de lui couper la barbe & les ongles. Toutes les fois qu'il mangeoit, on lui préparoit ſon manger dans un nouveau ſervice de cuiſine qui n'étoit employé qu'une fois : il avoit 12. femmes qu'il épouſoit toutes avec beaucoup de ſolemnité : ces femmes le ſuivoient dans leurs caroſſes, ſur leſquels on voyoit leurs armes & l'inſcription de leurs titres. Il y avoit dans ſon château deux rangs de maiſons, ſix de chaque côté : ſur chacune des portes de ces maiſons étoient les armes & les titres de celle

de

de ces femmes qui l'habitoit: il avoit de plus un serrail pour ses concubines. Ce qui se pratiquoit au tems de ce fameux *Dairo*, s'observe encore aujourd'hui dans la Cour des Princes qui lui ont succédé sous le même nom, qu'ils retiennent tous. On aprête tous les jours un superbe souper dans chacune de ces douze maisons: l'on y prépare une musique de même, sans savoir dans laquelle des douze le Prince doit souper: lorsqu'il en a choisi une & qu'il y est entré, l'on y porte aussitot tout ce qui a été préparé dans les autres maisons, & les onze autres Dames y viennent aussi avec leur suite & leur musique, pour servir celle que le *Dario* a choisie ce jour là. Ce ne sont alors que jeux, que comédies, & que divertissemens, selon que l'on les juge devoir être agréables au Prince. Quand le *Dairo* a un fils, pour lui choisir une nourrice on assemble quatre vingts des plus belles femmes du pays & de la premiére condition. Les douze femmes du *Dairo*, & les Princes du Sang, régalent ces quatre vingts femmes à l'envi les uns des autres. A l'occasion de ce premier choix on fait de grandes réjouissances, & le jour suivant on

on en choisit quarante entre ces quatre vingts. On les reçoit même encore avec plus de cérémonie, à cause qu'elles sont réduites à un plus petit nombre. Le jour que ce second choix se fait, se passe en fêtes & en réjouissances: les quarante qui n'y sont point entrées, sont congédiées, & ne retiennent rien d'une grandeur de si peu de durée, que les présens qu'on leur a faits, & l'honneur d'être entrées dans le premier choix. Entre ces quarante on en choisit dix, & de ces dix on en choisit trois, & enfin de ces trois on en choisit une. Le choix se fait avec beaucoup de cérémonie & de régal, & les plaisirs vont toujours en augmentant jusques à la fin, l'honneur du choix augmentant aussi à mesure que le nombre des personnes choisies diminue; le dernier choix par cette raison est encore solemnisé avec plus de magnificence que les autres. La nourrice, pour prendre possession de sa place, donne solennellement le sein pour la premiére fois au Prince, & l'on fait de nouvelles fêtes le jour de cette prise de possession. Il y a tous les jours quelque nouvelle réjouissance à la Cour; ils en font à l'occasion des mariages, des ac-
cou-

couchemens, & des fêtes de leur Religion. Toutes ces mêmes choses se pratiquent encore aujourd'hui dans la Cour du *Daïro*; car bien que ce Prince ait perdu la Souveraineté du pays, il ne laisse pas de s'être conservé toutes les richesses qui peuvent fournir à des dépenses si excessives.

La charge de Général des armées du *Daïro* étoit ordinairement exercée par le second de ses fils: le *Daïro* l'ayant voulu diviser & en faire part à un troisiéme, dont il aimoit passionnément la mére, il la partagea entre ces deux fréres, avec ce réglement qu'ils la posséderoient l'un après l'autre l'espace de trois ans. Il arriva que l'un de ces deux fréres s'y établit si puissamment, que le *Daïro* ne le put obliger ni par promesses, ni par menaces, de céder la place à celui qui devoit commander à son tour. Il fallut enfin appeller à son secours les Princes voisins, & faire la guerre à ce fils rebelle qui y perdit la vie; voila la premiére revolte dont l'histoire du pays fasse mention. L'autre de ces fils qui commandoit ces troupes victorieuses s'en servit à se rendre maitre de l'Etat, laissant à son frére ai-

ainé, que cet Empire regardoit après la mort du *Daïro*, les mêmes richesses & les mêmes revenus dont il jouissoit auparavant. Cette usurpation donna sujet à une seconde guerre, & à l'élection d'un nouveau Général d'armée, qui déposséda le premier, & se rendit maitre absolu du pays. Une troisiéme guerre qui suivit après cela acheva de mettre tout l'Empire en combustion, il n'y avoit point de petits villages qui ne coussent aux armes les uns contre les autres. La même division se trouvoit parmi les principaux Seigneurs du pays, & cette division ne cessa que par la conquête qu'un homme de conduite & de courage, nommé *Taïco*, fit de l'Empire. Ce *Taïco* parvint de simple Capitaine d'une troupe de cinquante hommes, & eut une si bonne fortune, qu'il mit en trois ans de tems tout le pays sous son obéïssance, laissant aux Princes de la maison du *Daïro* toutes les marques de leur premiére fortune. Ce nouveau conquérant fut couronné Empereur avec beaucoup de pompe par le *Daïro* même. Cependant *Taïco* jugea bien que les Rois & les Seigneurs du pays s'accomoderoient mal aisément d'obéir à une personne de la condition

dition de *Taïco*; il envoya par cette raison les principaux d'entre eux, & ceux principalement qu'il croyoit les plus remuans, dans la Corée, avec une armée de soixante mille hommes pour la subjuguer, à ce qu'il disoit, & les tint occupez dans cette entreprise l'espace de sept ans, les animant toujours à ne point penser au retour, qu'ils n'en eussent achevé la conquête. Ces troupes desespérées de ne pouvoir revoir leurs femmes & leur patrie déchargérent leur rage sur les habitans du pays qui s'étoient rangez sous la domination des Japonois, & en attendoient par cette raison un traitement plus doux. Ils firent leurs plaintes à *Taïco*, & le priérent de les délivrer de cette oppression. L'Ambassadeur qu'ils lui envoyérent reconnut bientot qu'il n'y avoit point d'espérance d'obtenir qu'on rappellat ces troupes, puisqu'on les entretenoit dans la Corée par maxime d'Etat; & porté qu'il étoit d'un véritable amour pour sa patrie, il ne trouva point d'autre moyen pour venir à bout de sa commission, que de faire empoisonner l'Empereur. La chose lui réussit comme il l'avoit projettée: car les principaux Seigneurs qui comman-

 doient

doient les troupes dans la Corée, ayant appris la mort de l'Empereur retournérent au Japon, ſans attendre d'ordre.

Lorsque *Tayco* mourut, Fideri ſon fils n'avoit que ſix ans; *Tayco* avoit choiſi un des principaux du pays nommé *Onguoſchio*, & l'avoit déclaré par ſon teſtament tuteur de ce jeune Prince, après avoir tiré de lui une promeſſe écrite du ſang d'*Onguoſchio*, que lorsque *Fideri* auroit l'âge de quinze ans, il le feroit couronner Roi du Japon, & lui remettroit entre les mains toute l'autorité & toutes les forces qu'il laiſſoit à ſa disposition durant le bas âge de ſon pupille. Mais *Onguoſchio* bien loin de ſatisfaire à cette promeſſe, conduiſit les choſes à un tel point, que *Fideri* deſespérant de pouvoir rentrer en poſſeſſion de l'Empire par d'autres voyes, crut être obligé de faire des troupes, & d'y employer la force. *Onguoſchio* avoit travaillé de longue main à le ruiner dans l'esprit des peuples & des plus Grands du pays; il lui imputoit la ruine qui devoit ſuivre de cette guerre, & l'accuſoit auprès d'eux de s'être fait rendre des honneurs qu'il ne devoit prétendre qu'après ſon couronnement. Après cela il ramaſſa toutes

toutes ses forces dans la Province de Sunga, & s'étant mis à leur tête, il assiégea ce Prince dans la place où il faisoit sa résidence. Il le pressa si bien, qu'il fut enfin obligé de se rendre, à condition qu'on lui sauveroit la vie, renonçant de son côté à la prétention de l'Empire, & se contentant de demeurer dans la condition des Seigneurs particuliers du pays qui reconnoissent en fiefs de l'Empereur les terres où ils commandent. Il envoya même sa femme qui étoit fille d'*Onguoschio*, pour mieux assurer ces conditions. *Onguoschio* évita de lui donner audiance, & cependant fit mettre le feu au Palais où ce malheureux Prince étoit logé avec toutes ses autres femmes & toute sa Cour. Il fit mourir ensuite toutes les personnes de condition qui avoient tenu le parti de *Fideri*, & regna depuis, sans que personne osat s'opposer à sa fortune. *Onguoschio* étant mort fort vieux, son fils *Coubosanna* fut solemnellement instalé en sa place, & l'Empereur qui regne aujourd'hui nommé *Chiougon* est fils de ce *Coubosanna*.

CINQUIE'ME QUESTION.

Du nombre de ses Soldats, & de leurs armes.

LE revenu des Rois & des Seigneurs du pays monte à la somme de cent quatre vingts millions quarante mille florins, comme je l'ai justifié par le compte du revenu * de chacun en particulier. Chaque Seigneur doit entretenir des soldats pour le service de l'Empereur, à proportion du revenu dont il jouit. Celui par exemple qui a dix mille florins d'appointement, doit entretenir vingt fantassins & deux cavaliers. Le Seigneur de *Firando*, qui a six cens mille florins entretiendra selon la même proportion douze cens fantassins, & six vingts maitres, sans y comprendre les valets, les esclaves, & les autres dépendances d'une semblable troupe; si bien que le nombre des soldats que les Rois & les Seigneurs du pays sont obligez d'entretenir au service de l'Empereur,

* *On compte 4. Florins d'Hollande pour le Cockin.*

reur, monte au nombre de trois cens ſoixante & huit mille fantaſſins, & de trente huit mille huit cens maitres. Sa Majeſté Japonoiſe entretient encore de ſon revenu propre environ cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux, qui compoſent les garniſons de ſes places, & les troupes de ſa garde. Ajoutez à cela que la plupart des grands Seigneurs ſe picquent d'entretenir une fois plus de monde au ſervice du Prince, qu'ils n'y ſont obligez réellement, comme on l'a aſſez vu, dans les derniéres guerres des Arimaſes. Les cavaliers ſont armez de pied en cap, leurs armes ſont des carabines fort courtes, des javelots, des dards, & le ſabre.

Les fantaſſins ſont diviſez par compagnies, cinq ſoldats ont un homme qui les commande: cinq de ces chefs qui ſont avec leurs gens vingt cinq hommes, en reconnoiſſent un autre qui eſt par deſſus eux; tellement qu'une compagnie de deux cens cinquante hommes a deux chefs principaux, & dix autres ſubalternes, mais les uns & les autres ſont commandez par un ſeul qui a le commandement ſur toute la troupe; ces compagnies ſont ſubordonnées à un offi-

cier ſupérieur. La même gradation s'obſerve dans la cavalerie. Les armes de l'Infanterie ſont le ſabre, la pique, le mousquet plus peſant ou plus léger ſelon les forces de celui qui les doit porter, & le pot ou morion pour toutes armes défenſives. L'Empereur peut ſavoir exactement le nombre de ſes ſoldats, celui de ſes ſujets, combien il y en a dans les villes, combien de laboureurs ſont occupez à la campagne. Les maiſons des villes ſont diviſées cinq à cinq, & ſont unies enſemble ſous un chef, qui doit tenir un rolle de ceux qui meurent ou qui naiſſent dans leur département. Il porte ce rolle à un officier qui eſt au deſſus de lui, cet officier le porte au Seigneur du lieu, le Seigneur du lieu au Roi de la Province, & celui-ci délivre ces rolles à deux officiers que l'Empereur a deſtinez à cette charge.

SIXIE'ME QUESTION.

De l'autorité de ses Ministres, & des principaux de son Conseil.

IL a quatre principaux conseillers qui font toutes les affaires: les Rois & les Seigneurs du pays les considérent également: les plus riches de ces conseillers ont de revenu jusques à deux millions de livres, & les moins riches deux ou trois cens mille livres de rente.

Ils ne peuvent pas faire deux fois les mêmes remontrances au Roi sur les choses à l'égard desquelles il s'est expliqué, ni différer l'exécution de ses ordres. Ces conseillers sont choisis entre les principaux du pays, qui ont été nourris auprès de lui, & l'espérance d'occuper cette place tient les courtisans fort soumis, & fort appliquez à pressentir ses pensées & ses inclinations, & à y accommoder toutes leurs actions & leurs réponses. C'est là la régle de tous leurs conseils, & dût tout le pays tomber ensuite dans un desordre affreux, ils n'oseroient en parler au Prince, à moins

de trouver une conjoncture favorable d le pouvoir faire ſans danger : ſi bien que les plus importantes affaires dépendent des occaſions & du tems auquel on les porte.

Tous les autres qui compoſent ſon conſeil ont chacun leurs départemens, n'y ayant que ces quatre qui ayent une autorité générale ſur toutes les affaires du Royaume.

SEPTIE'ME QUESTION.

De l'autorité des principaux Seigneurs du pays, & quelles ſont leurs forces.

LE revenu des Seigneurs du pays eſt grand, comme nous l'avons dit ; mais leur dépenſe l'eſt encore davantage à proportion : ils ſont obligez de demeurer ſix mois à la ſuite du Prince. Ceux qui ont leurs terres du côté du Nord & de l'Orient y paſſent ſix mois. Ceux du Midi & de l'Occident les relévent, & lorsque les uns entrent en ſervice, & que les autres en ſortent, ce ne ſont que fêtes & magnificence. Il y a de ces Seigneurs qui ont quatre & cinq mil-

mille hommes à leur ſuite ; le Seigneur de *Firando*, dans le pays de qui ſe trouve le magazin de notre compagnie, quoiqu'il ſoit un des moindres, a toujours à ſa ſuite dans ſes voyages, au moins trois cens hommes, & il entretient dans les deux maiſons qu'il a à *Yédo* plus de mille bouches.

Les autres Seigneurs en font de même à proportion de leurs revenus. Il n'y a point de ville plus peuplée que *Yedo*. La grande afluence de peuple y rend toutes choſes fort chéres ; leurs bâtimens, la livrée de leurs valets, leurs femmes, les préſens & les feſtins, font que leur dépenſe excéde ordinairement leur revenu. Ajoutez à cela que l'Empereur les oblige quelquefois à entreprendre de grands deſſeins. Il arriva de mon tems qu'on diſtribua à chacun d'eux une partie d'un grand bâtiment, & ils fourniſſoient tous les jours certain nombre d'ouvriers ſelon leurs revenus. Je conſidérois avec étonnement la diligence & l'ardeur avec laquelle les maſſons & les autres artiſans tâchoient à l'envi l'un de l'autre de fournir leur tâche, & d'avancer un ouvrage dont ils devoient être mal payez.

Quand un grand Seigneur bâtit une maiſon, outre la porte qui doit ſervir ordinairement à entrer & à ſortir, il en fait faire une autre ornée de bas reliefs, dorée, & couverte par tout de ce beau vernis que nous appellons vernis de la Chine. Quand la maiſon eſt achevée, on la couvre de planches, de peur que la pluye ou le ſoleil n'en gâtent la beauté : elle demeure ainſi couverte jusques au tems que l'Empereur y vienne. On lui donne un ſuperbe feſtin dans ce nouveau Palais; il entre & ſort par cette porte, on la ferme & condamne enſuite, perſonne ne devant paſſer après le Prince par une porte qui a eu l'honneur de donner paſſage à ſa perſonne. On invite le Prince à ce feſtin trois ans auparavant qu'il ſe faſſe ; & ces trois années s'employent à en faire les préparatifs. Tout ce qui doit y ſervir eſt marqué aux armes de l'Empereur.

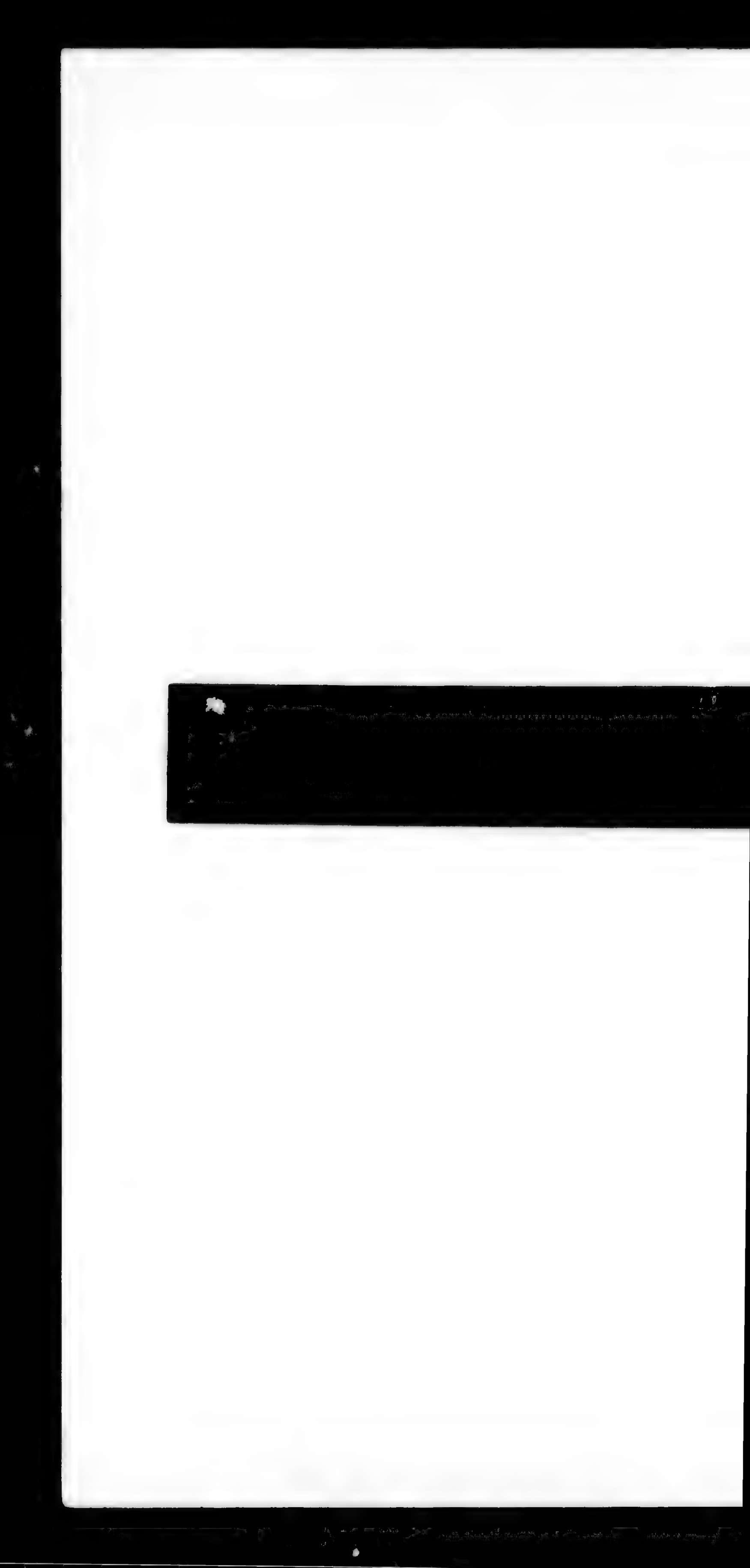
Cette ſuperbe réjouiſſance & ce feſtin durent trois mois : la dépenſe du feſtin & celle du bâtiment pourroient épuiſer les richeſſes & le capital des plus puiſſans de nos Princes. L'Empereur fait quelquefois la faveur à un de ſes Seigneurs de lui envoyer comme par grace quel-

qu'une

qu'une des grues que les oiseaux de sa fauconnerie ont prise. C'est là une si grande faveur pour ces Gentilshommes, que je ne finirois jamais, si j'entreprenois de rapporter tous les festins & toutes les differentes réjouissances qu'ils en font. La premiére fois que l'Empereur fait l'honneur à quelqu'un d'aller manger chez lui, la coutume veut que l'Empereur lui fasse * quelque don pour leurs chevaux, comme ils disent. Il en fit un il n'y a pas longtems à Satsouma dans cette occasion, qui valoit plus de six cens mille livres. Le Roi fait tous les mariages des Grands. Ils rendent même des respects extraordinaires à la personne qu'il leur a donnée pour femme: ils font bâtir de nouveaux palais pour la loger, ils lui donneront quelquefois deux cens femmes pour la servir, enfin ils lui entretiennent une cour superbe. Le dedans de leurs maisons est vernis, la dorure n'y est point épargnée, on voit même en quelques unes des statues & des bas reliefs.

Lorsque ces Dames sortent pour aller voir

* *L'Original Hollandois porte*, tot boonen voor sijne Paerden.



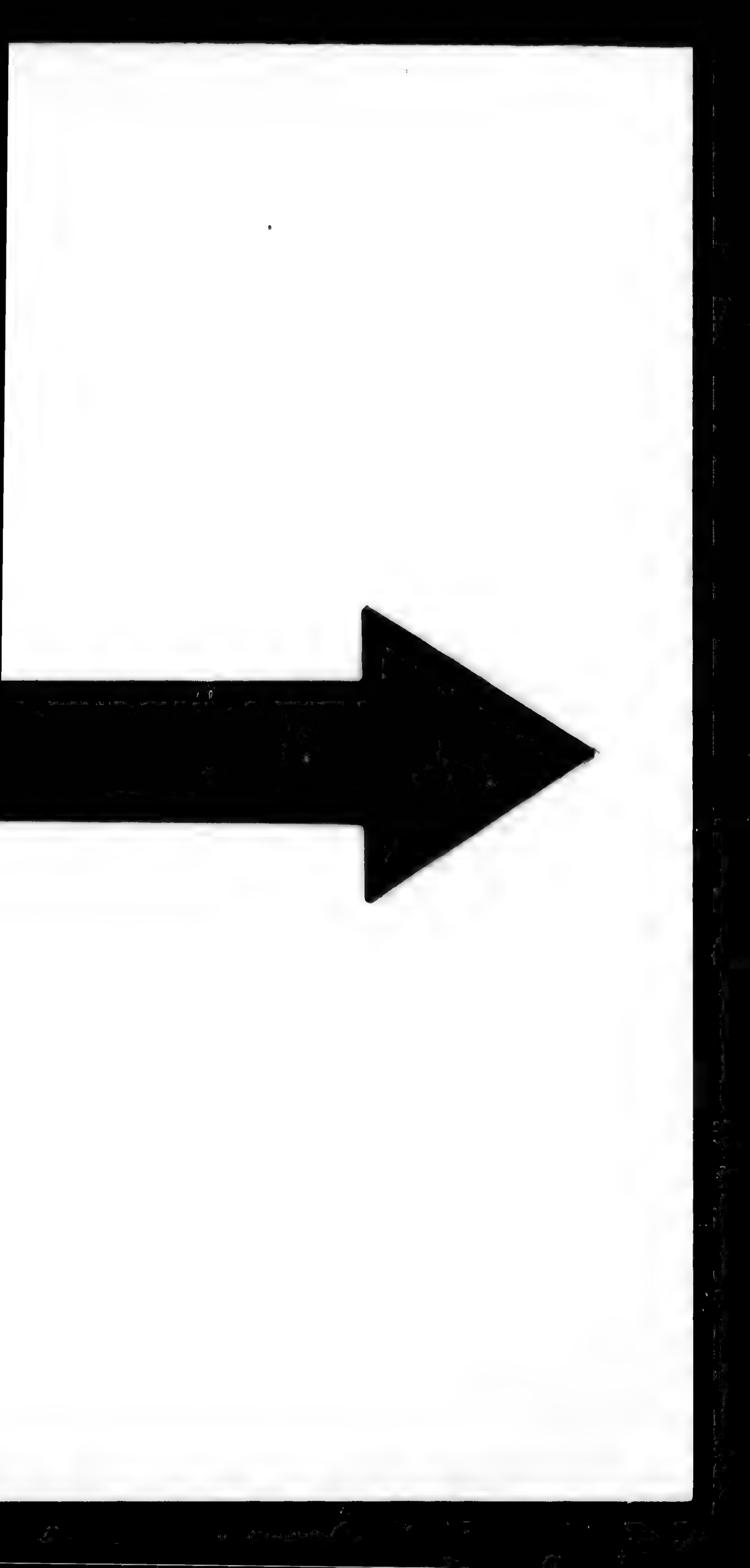
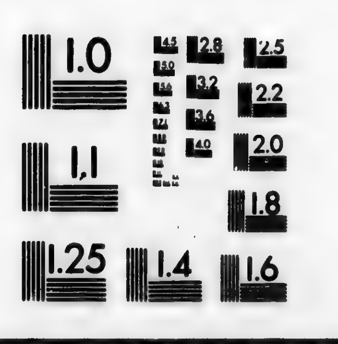
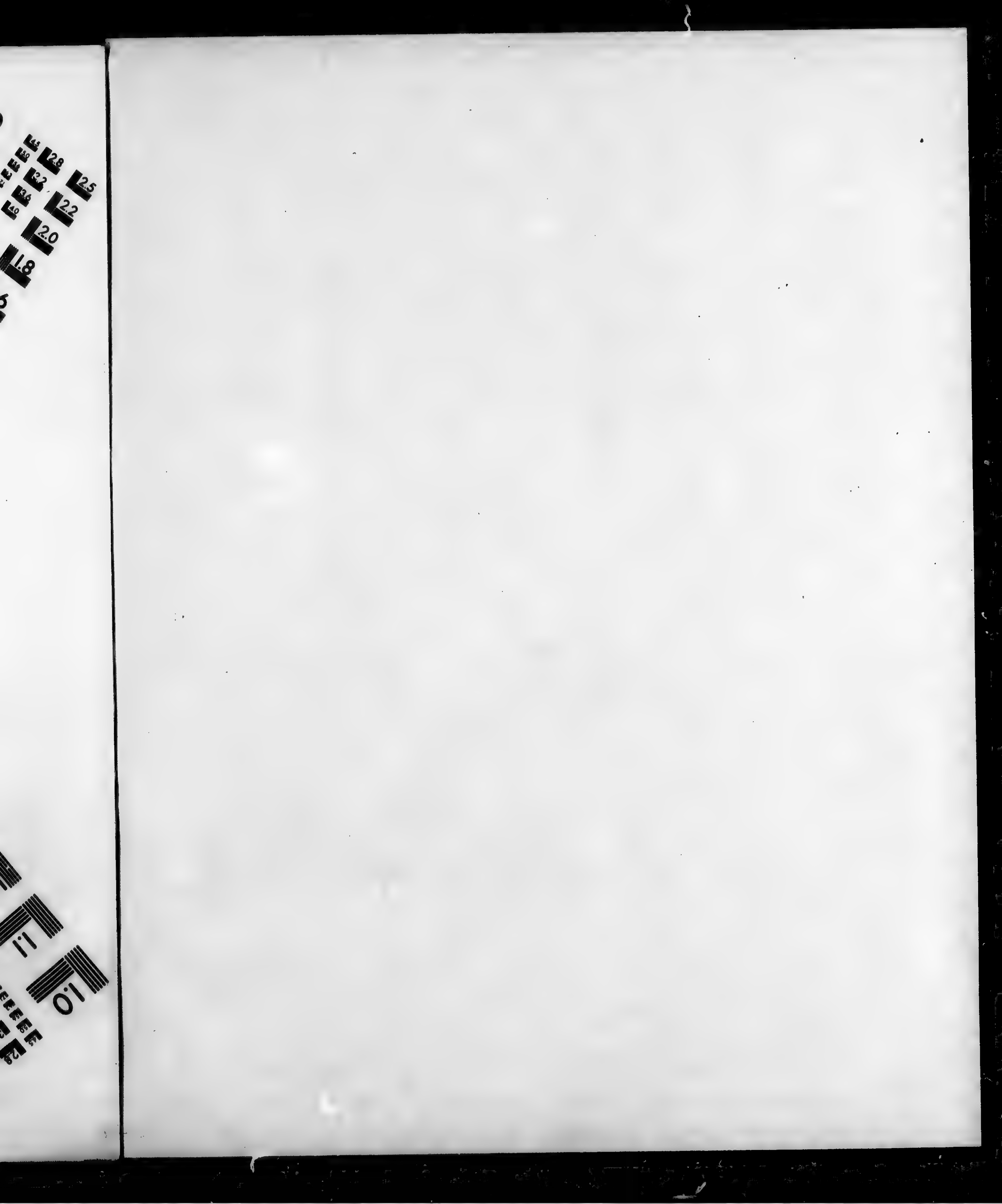


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

voir leurs parens, ce qu'elles ne font qu'une fois l'année; toutes les Dames qui sont à leur service les suivent dans des Palanquins fermez: telle de ces Dames en a jusques à cinquante à sa suite. Les Palanquins sont dorez, vernis & ornez en quelques endroits d'or & d'argent massif, les enfans qu'ils ont de ces femmes données par l'Empereur succédent à leurs Etats, & s'ils meurent sans enfans, ces mêmes Etats passent en d'autres familles selon la disposition du Prince. Ils ont beaucoup de concubines, de là vient ce grand nombre d'enfans qu'ils ont dans leurs maisons; mais ceux-là ne succédent pas aux Etats de leurs péres. Tout ce qui se peut imaginer pour le plaisir de la vie, se trouve dans leurs serrails; des jardins, des canaux, des bois, des vollières; tous les jours ce ne sont que comédies, musique, & semblables divertissemens. Les hommes n'y entrent point, s'ils ne sont de leurs plus proches parens; & cela même ne leur arrive pas souvent, car on fait dans ces maisons une garde fort exacte. Les Dames soit qu'elles soient vieilles ou jeunes ne peuvent avoir aucune conversation avec les hommes de dehors:

hors:

hors: elles passent dans cette cloture tout le tems de leur vie, on ne leur pardonne rien, & l'on punit de mort jusques au moindre soupçon de crime. Les filles qui sont destinées à servir dans ces lieux sont choisies avec grand soin, & servent leurs maitresses avec une modestie très grande & beaucoup d'addresse. On les divise par troupes de seize personnes, chaque troupe a sa Dame qui lui commande: ces troupes servent leur maitresse chacune à son tour, & dans l'ordre qu'elles ont appris; car on leur fait des leçons de bien servir comme on leur apprend ailleurs à danser ou à faire quelque ouvrage. La différence de ces troupes se fait encore remarquer autrement: chacune a ses habits d'une couleur & d'une étoffe particuliére. Si dans une troupe elles sont habillées de rouge avec des rubans verds & une coeffure de même, l'autre troupe aura du blanc avec des rubans rouges. Elles sont pour la plupart des premiéres maisons du pays, belles, bien élevées, & ont les maniéres fort nobles: elles s'engagent à servir pour le moins pour quinze ou vingt ans, & la plupart même pour toute leur vie. Ils les prennent quelquefois fort jeunes

dès

dès l'âge de quatre ou cinq ans, & lorsqu'elles ont servi jusques à celui de vingt cinq ou trente ans, ils les marient à quelques uns de leurs Gentilshommes ou personnes de leur suite, chacune selon sa condition. Celles qui passent dans ce service l'âge de trente ans, y demeurent ordinairement le reste de leurs jours. Toutes les femmes depuis celles qui sont de quelque condition jusques aux premiéres Dames du pays sont fort savantes, aussi n'ont-elles point d'autre occupation. La coutume du pays leur défend d'entrer en connoissance d'aucune affaire qui regarde le gouvernement des Etats, & de la maison de leurs maris: elles se tiennent fort sur leur garde de ce côté là, & n'entrent jamais dans cette matiére. Les hommes d'ailleurs, quand ils passent dans leur serrail, n'y portent point d'autres pensées que celle de se divertir, & il n'y a point de femmes au monde qui ayent plus d'adresse pour se faire aimer. Ils apportent pour raison de cette garde étroite de leurs femmes, & de l'ignorance dans laquelle ils les tiennent de leurs affaires, que les femmes sont faites pour donner du plaisir, & pour élever leurs enfans; qu'ils en usent ainsi pour éviter les jalousies, les bri-
gues,

gues, les querelles, les guerres, & les autres desordres qu'une plus grande liberté fait naitre dans les pays où la même chose n'est point observée. Ces femmes d'ailleurs sont fort fidelles à leurs maris; je n'en rapporterai ici qu'un ou deux exemples qui arrivérent de mon tems. L'Empereur fit mourir secrettement dans le Royaume de Fingo un Gentilhomme de mérite qui avoit une belle femme; quelques jours après sa mort l'Empereur fit venir cette Dame & la voulut obliger à demeurer dans le Palais. Elle savoit la mort de son mari, & dit à ce Prince en dissimulant; „ je dois me réjouir & m'estimer fort „ heureuse de ce que vous m'avez jugée „ digne de votre amitié; je reçois donc „ cette grace comme je dois la recevoir, „ mais je prens la liberté de vous de„ mander le terme de trente jours pour „ achever de pleurer la mort de mon „ défunt époux: permettez qu'après „ cela je puisse régaler ses parens dans „ l'une des tours de votre château; car „ je voudrois finir par cette réjouissance „ le déplaisir de sa perte ". Le Roi lui accorda cette priére, qui ne différoit que de quelques jours le plaisir qu'il

se

ſe promettoit de la jouiſſance de cette Dame: il but par excès le jour du feſtin. La Dame prit ce tems, & faiſant ſemblant de vouloir s'appuyer ſur l'un des balcons de cette tour, ſe précipita du haut en bas en la préſence du Roi, ſatisfaiſant ainſi à ſon honneur, & à la fidélité qu'elle devoit à ſon mari.

Un des principaux Seigneurs du pays devint paſſionnément amoureux d'une fille de ſon ſerrail, qu'il avoit ôtée à la veuve d'un pauvre ſoldat. Cette veuve écrivit un billet à ſa fille, pour lui repréſenter la pauvreté où elle étoit, & le Seigneur la ſurprit liſant cette lettre. Il la preſſe de la lui montrer: mais la fille ayant honte de découvrir la pauvreté de ſa mére, fit un bouchon de la lettre & l'avalla avec tant de précipitation, qu'elle lui demeura dans la gorge & l'étouffa. Ce Seigneur qui rapporta la choſe à quelque amitié ſecrette, lui fit ouvrir la gorge, on déploye la lettre, & on trouve qu'elle avoit été écrite par la mére de cette fille. Il en fut au deſeſpoir; mais n'ayant point d'autre moyen de réparer ſa faute, il appella auprès de lui la mére de cette fille,

fille, & elle y eſt encore entretenue avec toutes les commoditez qui lui manquoient auparavant.

Une fille ſervant ſon maitre, & faiſant effort pour atteindre à un plat qui étoit ſur la table un peu loin d'elle, ne put retenir un vent que l'on n'attendoit pas. Elle s'en punit elle même, ſe mordant le ſein qu'elle porta à ſa bouche & dont elle expira ſur le champ de rage & de honte.

Les principaux Seigneurs & tous ceux qui ont de grands Etats ont outre leur nom propre, encore celui de leurs terres ou du château de leur réſidence, nom par lequel ils ſont plus connus; mais ils ont cela de particulier au Japon qu'ils changent tous trois fois de nom. Les enfans changent le nom qu'ils ont eu dans l'enfance, dès qu'ils ont atteint l'âge de virilité, & ce nom qu'ils portent alors ne ſe donne jamais ni aux enfans ni aux vieillards: le troiſiéme & dernier nom ſe prend dans la vieilleſſe. Mais cependant, outre ces trois noms dont ils changent, ils retiennent toujours celui de leur famille.

Les Japonois ſont fort retenus dans leurs diſcours, il leur échape rarement de

de dire quoi que ce ſoit de ſale, & quand il arrive à quelqu'un d'eux de manquer à cette retenue, les plus jeunes ſe lévent & s'en vont. Ils portent beaucoup d'honneur & d'amitié à leurs parens, ils croyent que ceux qui manquent à ce devoir ſeront punis par leurs Dieux. Ils s'abstiennent une fois le mois de manger des choſes qui ayent eu vie, & font même abſtinence l'anniverſaire du jour que leurs péres & leurs méres ſont morts. Mais pour retourner aux revenus des Seigneurs du pays, je dirai que les uns les tirent des grains, les autres des mines d'or, les autres des mines d'argent : quelques uns du cuivre, du fer, de l'étain & du plomb : d'autres les tirent de leurs bois, de leurs grains, de leurs cottons, & de leurs ſoyes. Ces revenus ſont exactement comptez, & le compte en eſt fidellement rapporté à ceux des officiers de l'Empereur qui ont commiſſion d'en tenir regiſtre.

L'Empereur tient auprès de chacun de ces grands Seigneurs, un Chancelier. Voici la teneur de la lettre qu'il écrit au Seigneur à qui il l'envoye. „ Notre „ bien aimé, vos Etats ſont de grande „ étendue, vous avez grand nombre de „ Su-

„ Sujets, & c'eſt pour cette raiſon que
„ j'ai jugé à propos de vous envoyer
„ un homme ſage & de confiance, qui
„ eût été élevé à ma Cour. Je l'envo-
„ ye donc pou vous ſoulager dans le
„ ſoin que vous devez avoir de vos Su-
„ jets, & pour le tenir auprès de vous
„ dans vos conſeils: ſervez vous de lui,
„ & recevez comme vous devez le ſoin
„ que je prens de ce qui vous regarde".
L'Empereur prend ordinairement pour cet emploi des perſonnes qui ont été élevées à la Cour, dont la fidelité eſt connue, & avant que de partir, ils ſignent de leur ſang qu'ils avertiront le Roi de ce qui viendra à leur connoiſſance dans les affaires qui regardent l'Etat, & qu'ils tiendront un journal exact de toutes les actions du Prince auprès duquel on les place. Ainſi les Princes ne peuvent rien faire ſans le communiquer à ces perſonnes, & on peut dire que ces conſeillers, ou plutot ces eſpions gouvernent les Etats de ces Princes.

La plupart des grands Seigneurs ont entre leurs ſerviteurs des perſonnes de bon ſens, qu'ils obligent de les avertir tous les jours des fautes qu'ils remarquent dans la conduite de leurs maitres: car

car ils ſont perſuadez que les hommes ne ſe faiſant point juſtice ſur ce point là, ne ſauroient connoitre leurs défauts. Ils ſavent auſſi que les hommes nourris dans le commandement & élevez à une grande autorité, ſont encore plus expoſez à ce défaut commun à tous les hommes, qui eſt de ſuivre la pente de leurs paſſions: ils diſent donc qu'ils aiment mieux que leurs domeſtiques les avertiſſent de leurs fautes, que d'attendre les reproches que les étrangers leur en pourroient faire.

Quand quelque Seigneur meurt, il ſe trouve ordinairement quinze ou vingt de ſes ſujets qui ſe fendent le ventre & meurent avec lui: presque tous ceux qui ſe tuent de la ſorte ſe ſont obligez à cette condition en entrant au ſervice de leur maitre. Le ſacrifice de ces ſujets ſe fait de cette maniére ci. Ils aſſemblent leurs parens dans une égliſe, ils mangent avec eux dans le même lieu & le font avec beaucoup de joye, ſans que l'approche de la mort paroiſſe en rien troubler la réjouiſſance du feſtin; ils ſe fendent enſuite le ventre en forme de croix. D'autres plus braves encore, après s'être fait cette inciſion, ſe coupent la gorge: les uns

uns se fendent en croix, les autres d'une autre façon, & ceux qui se font les plus belles incisions & les mieux ouvragées, meurent aussi avec plus de gloire que les autres.

Lorsque ces mêmes Seigneurs bâtissent quelque grand bâtiment pour le Roi, ou pour eux-mêmes, il se trouve entre leurs serviteurs des gens qui les viennent prier de permettre qu'ils se jettent dans les fondemens de leur bâtiment; car les Japonois ont opinion que les murs bâtis sur des corps humains sont exemts de tous les accidens qui arrivent aux autres. Ainsi ces bons valets, ou plutot ces pauvres malheureux se jettent dans les fondemens, & sont écrasez par les premiéres pierres que l'on y met.

Le Roi a plusieurs châteaux: les deux principaux sont les châteaux d'*Osacca* & de *Yedo*. Je n'ai pas vu les châteaux des principaux Seigneurs du pays: mais je sai par la relation de ceux qui y ont été, qu'ils ont des villes & des châteaux considérables. Leurs villes sont toutes d'une même enceinte, & les villages d'une même mesure: chaque rue

a soixante leckiens de circuit, chaque leckien est de deux cens aunes. Deux portes ferment la rue pendant la nuit: on fait garde, & on tient de la lumiére à chacune de ces portes. La distance des grands chemins est marquée par des colonnes miliaires: il y a dans chacune deux personnes qui en ont le soin, & qui doivent aussi rendre compte de ce qui se passe parmi le peuple commis à leur direction. Ces commis portent leurs plaintes à leurs supérieurs, & les informent des besoins publics, ce que le commun peuple ne pourroit pas faire avec la même bienséance.

VIII. QUESTION.

Quels sont leurs revenus, & en quoi ils consistent.

LEs villes & les villages n'ont aucun revenu, on ne paye au Seigneur du Pays ni impôt ni redevance, sinon ce qui se donne pour le fond sur lequel les maisons sont bâties: ce droit se paye à proportion de la grandeur de ces lieux, les moindres payent vingt sols, & les

plus

plus grands jusques à vingt livres. Quand il se présente quelque occasion où le Seigneur a besoin de monde, chaque maison fournit un homme à son Seigneur. Il arrive peu que l'on exige d'eux de semblables corvées: on ne les retient quelquefois que l'espace d'une demie journée. Tous les fruits de la terre, tous les profits de la mer composent les revenus du Prince. Les Gentilshommes & les soldats subsistent des appointemens qu'il leur donne, le marchand des gains qu'il fait, les artisans du travail de leurs mains, & les laboureurs, qui sont comme esclaves, de la partie des fruits de la terre qu'ils ont cultivée, & qu'on leur laisse pour leur subsistance.

IX. QUESTION.

Comment la Justice y est administrée.

CHaque Seigneur particulier, depuis l'Empereur jusques au moindre bourgeois, a droit de justice sur ses Sujets & sur ses serviteurs.

L'Empereur, dans toutes les juris-

dictions des villes & des villages, a ses officiers qui administrent la justice. On fait l'honneur à un Gentilhomme qui a mérité la mort de lui permettre de se couper ou fendre le ventre, & de se défaire ainsi lui même: on n'accorde pas le même privilége aux autres personnes de moindre condition. On n'y fait aucune estime des marchans, à cause, disent-ils, que l'occupation des marchans est de débiter des faussetez, pour mieux vendre leurs marchandises. Les artisans sont tout aussi peu estimez par cette autre raison, que l'artisan est comme le valet du public. Les Gentilshommes au contraire, & les soldats sont honorez de tout le monde, & il semble que les autres soient obligez de les entretenir, & de leur rendre toutes sortes de devoirs.

X. QUESTION.

Quels sont les crimes que l'on châtie le plus rigoureusement.

ON punit de mort les moindres crimes, mais principalement le larcin, quand il ne seroit que de la valeur d'un

sou.

ſou. C'eſt un crime capital que de jouer de l'argent; toutes ſortes d'homicides y ſont punis de mort. Il y a de plus des crimes que l'on punit, non ſeulement par la mort du criminel, mais auſſi par celle de ſon pére, de ſes enfans, de ſes fréres: tous ſes biens ſont confiſquez, ſa mére, ſes filles & ſes sœurs ſont vendues pour être esclaves. Les biens qui viennent de ces confiſcations ne vont point au profit du Prince, mais ſont dépoſez entre les mains de certains adminiſtrateurs qui les employent ſelon l'occaſion, tantot à bâtir des temples, tantot à réparer les chemins, & toujours pour l'ornement ou pour la commodité du public. Voici les crimes capitaux: contrevenir aux Edits de Sa Majeſté, la malverſation d'un officier dans ſa charge, détourner l'argent du Prince, exiger des Sujets des droits auſquels ils ne ſont pas obligez, la fauſſe monnoye, l'incendie, le violement, le rapt. C'eſt pour ces crimes, que non ſeulement le criminel, mais auſſi ſes plus proches parens ſont punis de mort. Si la femme eſt complice, elle eſt punie de même, ſinon on la vend pour être esclave; ainſi la femme ne meurt jamais que pour ſon

 propre

propre crime. Les ſupplices chez les Japonois ſont le feu, la croix où l'on attache le patient la tête en bas & les pieds en haut, faire tirer par quatre chevaux, & l'eau ou l'huille bouillante.

Il arriva qu'un valet qui avoit meilleure opinion de ſoi-même qu'il ne la méritoit, s'offrit à un Gentilhomme pour entrer en ſervice, en qualité de celui qui devoit porter les ſouliers. Le valet demanda beaucoup plus de ſalaire du Gentilhomme, que le Gentilhomme qui étoit pauvre ne lui en pouvoit donner; il ſe crut même offenſé de la prétention injuſte de ce valet, mais il en cacha le reſſentiment, & ſe contenta de lui dire ; „ vous mettez à trop haut prix „ votre ſalaire, mais vous me plaiſez, „ je vous prendrai à mon ſervice ". Trois jours après le Gentilhomme lui envoya faire un meſſage, & lui reprochant au retour qu'il avoit demeuré trop longtems, il le fit mourir, ſe ſervant de ce prétexte pour ſe vanger de l'offenſe qu'il prétendoit avoir reçue de l'autre.

Il n'y a pas longtems que le Roi de *Firando* fit enfermer dans des caiſſes garnies de pointes de fer trois Dames de ſon ſerrail, l'une à cauſe des pratiques ſecret-

tes

tes qu'elle avoit eues avec un Gentilhomme qui ſe tua ſur le champ en s'ouvrant le ventre; les deux autres furent punies ſeulement à cauſe qu'elles avoient eu connoiſſance de ces intrigues. Lorsqu'un mari trouve ſa femme enfermée avec un homme, il les peut tuer tous deux. Quand le mari eſt en voyage, le pére, le fils, ou le frére pendant l'abſence du mari ont le même droit de faire cette juſtice, ſes domeſtiques même la peuvent faire: de là vient qu'ils ont peu d'exemples d'adultéres. Lorsque j'étois dans le pays, un mari ſurprit ſa femme avec ſon galand, il tua l'homme, & lia la femme dans cette même chambre où il les avoit ſurpris, la laiſſant toute la nuit en cet état. Le jour ſuivant il invita tous ſes plus proches parens & ceux de ſa femme, tant les Dames que les hommes: diſant qu'il leur vouloit donner à tous enſemble un feſtin. Bien que ce ne ſoit pas la coutume des Japonois, que les femmes s'invitent ainſi avec les hommes, cependant la choſe fut réglée de la ſorte pour cette fois là. Les Dames qui étoient dans une chambre à part demandoient de tems en tems à voir la mai-

 treſſe

treſſe du logis, & ce fâcheux mari leur répondoit qu'elle étoit occupée à donner les ordres pour les bien recevoir. Mais auſſitot que les Dames & les hommes furent à table, le mari ſe déroba de la compagnie, & alla couper les parties viriles de l'homme, qu'il avoit tué la nuit précédente. Il mit ces parties parmi des fleurs dans une boëte, après quoi allant trouver ſa femme, il lui fit prendre un habit de deuil, après l'avoir déliée, & lui mit entre les mains cette boëte fermée, lui diſant, „ allez préſenter ce régal à vos parens „ & aux miens, afin qu'ils jugent ſi je „ dois vous faire grace ". Cette femme à demi morte s'alla jetter aux pieds des principaux de la compagnie, leur criant miſéricorde, & leur préſentant la boëte. Les parens l'ouvrirent, mais la vue de ce qu'elle renfermoit fit tant d'horreur à la femme, qu'elle en tomba évanouie, & dans cet inſtant là le mari lui coupa la tête.

Un homme qui s'étoit obligé de fournir une certaine quantité de pierres & de bois de charpente, avoit corrompu ceux qui devoient examiner la qualité & la quantité de ces marchandiſes; la choſe

fut

fut ſue, les examinateurs furent obligez de s'ouvrir le ventre. L'Entrepreneur fut condamné à être mis ſur une croix, mais comme il étoit aimé de la plupart de ceux du Conſeil, quoiqu'il ne ſoit pas ordinaire de demander au Roi la grace de perſonne, ils ne laiſſérent pas de s'aſſembler, & de demander celle de ce miſérable.

Le Roi leur fit une réponſe qu'ils n'attendoient pas. „ Je ne puis, *dit-il*, „ aprouver votre priére; mais ce que „ j'y trouve de plus mauvais, c'eſt qu'il „ me ſemble qu'elle me fait connoitre „ que vous avez perdu l'eſprit. Eſt il „ juſte qu'un ſi grand crime demeure „ impuni? D'où vient donc que vous „ me demandez la grace de ce criminel? „ Vous a-t-il corrompus, comme il a „ corrompu les autres? Avez-vous com„ me eux quelque deſſein ſur mes finan„ ces, & vous devez-vous ſervir ainſi „ de la la liberté que je vous ai don„ née"? Il arriva de mon tems qu'un Gentilhomme, dont les terres étoient proches d'*Yedo*, exigea de ſes payſans des ſommes plus grandes qu'il n'en devoit exiger. Les payſans ſe plaignent, le Conſeil en eſt averti, on condamne le Gentilhomme à ſe fendre le ventre avec toute ſa race. Il avoit

un fils à deux cens quarante sept milles de là du côté de l'Occident au service du Roi de *Fingo*, & un oncle encore plus éloigné de vingt milles dans la Province de *Satsouma*: un autre fils au service du Roi d'*Ecquinoccouni*: un autre petit-fils de sa fille qui étoit du côté d'Orient à cent dix milles d'*Yedo*, au service du Roi de *Massane*: un autre fils auprès du Gouverneur du château de *Quovano*: deux autres fréres qui étoient au service de Sa Majesté: un fils le plus jeune de tous qui avoit été marié à la fille unique d'un fort riche marchand, dont la personne est fort connue de Messieurs de la Compagnie des Indes Orientales. Toutes ces personnes, quoique les unes vers l'Orient, les autres vers le Midi, & fort éloignées les unes des autres, furent exécutées non seulement au même jour, mais à une même heure: tant les Japonois sont exacts à donner leurs ordres, & à les faire exécuter. Vous remarquerez que ces criminels devoient être les propres exécuteurs de cet ordre, car ils étoient de condition à s'ouvrir eux-même le ventre.

Le marchand d'*Osacca*, dont la fille avoit épousé le fils de ce malheureux pére,

pére, mourut d'affliction, & sa fille après que son mari se fut ouvert le ventre, se voulut tuer de ses propres mains; mais on la garda si étroitement, qu'elle ne put venir à bout de sa résolution. Cependant elle s'opiniâtra à ne vouloir ni boire ni manger, & mourut ainsi au bout de neuf jours.

Enfin ces peuples envisagent la mort sans en témoigner aucune appréhension, & sans marquer le moindre regret de quitter la vie, lorsqu'il faut l'abandonner. Mais les exemples de ce mépris de la vie sont encore plus ordinaires entre les femmes. On punit la menterie de mort, lorsqu'elle a pour sujet les affaires de la justice, ou celles du Gouvernement. Toutes les punitions que je viens de dire regardent les Gentilshommes & le reste du peuple: mais pour les Rois du pays, quand ils ont fait quelque faute, on ne les condamne point à la mort. A quatorze milles d'*Yeddo* il y a une Ile nommée *Faitsmchima*, qui peut avoir une lieue de circuit: cette Ile est le lieu d'exil des Rois du *Japon*. A toutes les pointes de l'Ile il y a des corps de garde pour empêcher que ceux de dehors n'ayent correspondance

avec les exilez, & ne leur rendent aucune assistance. Tous les mois, lorsque le vent le permet, l'on vient relever la garde, & l'on y porte ce qui est nécessaire tant pour la subsistance des Soldats, que pour celle des exilez. Cette subsistance se réduit à peu de chose, & consiste en quelque peu de ris & quelques racines; les exilez ont pour logement de petites maisons fort basses, où les incommoditez de l'hiver & de l'été se font sentir également. Ajoutez à cela qu'ils sont obligez de travailler à ramasser de la soye, & à la préparer dans la quantité & selon la tâche qui leur a été donnée.

Lorsqu'un Empereur du Japon mourut, en 1631., tous les exilez & tous les prisonniers qui étoient dans l'Etat furent délivrez à même heure & même jour. On donna même quelque argent à chacun de ceux d'entre les prisonniers, qui étoient pauvres, pour les mettre en état de commencer une meilleure fortune.

ONZIE'ME QUESTION.

Quelle est leur Religion?

CEtte Nation est peu attachée aux superstitions de sa Religion. Ils ne prient Dieu ni le matin, ni le soir, ni devant, ni après leurs repas: les personnes Religieuses vont seulement une fois le mois dans le temple. Ils se servent souvent dans leurs priéres de la parole de *Namanda*, qui doit être le nom d'un de leurs Dieux, ausquels ils ont plus souvent recours. Leurs Prêtres prêchent ordinairement trois fois l'année, & les peuples qui sont de leur croyance s'assemblent dans ces temples, quand ils sont malades. Dans leurs maladies ils ont recours aux hermites qui s'asseyent auprès d'eux, & leur lisent certaines paroles, dont on ne peut entendre un seul mot. Il en est de même de toutes les écritures qui regardent la Religion, la médecine & les autres arts & sciences; car il n'y a que les savans du pays qui les entendent & les puissent lire, & par conséquent il faut

s'en remettre entiérement à leur bonne foi.

DOUZIE'ME QUESTION.

Quels sont leurs temples?

LE nombre des temples & des idoles du Japon est incroyable, les plus grands ont jusques à vingt Prêtres, & les plus petits en ont deux.

TREIZIE'ME QUESTION.

Quels sont leurs Prêtres?

TOus ces Prêtres n'ont d'autre exercice que de lire devant les idoles, d'ensevelir les morts, ou de les bruler, & d'enterrer ensuite avec beaucoup de cérémonies les cendres des corps morts qu'on a brulez.

QUATORZIE'ME QUESTION.

Quelles sont leurs Sectes?

IL y a parmi eux douze sectes différentes, il y en a onze dont les Prêtres ne mangent rien qui ait eu vie. Ces Prêtres ne peuvent avoir aucune habitude avec les femmes. S'ils manquent à ces obligations, on les condamne à être enterrez au milieu d'un chemin jusques à la ceinture, & tous ceux qui passent par là, qui ne sont pas Gentilshommes, sont obligez de leur donner une estreinte d'une corde, qu'ils ont attachée au col. Ils demeurent dans ce supplice trois ou quatre jours avant que de mourir.

Il n'y a point de temples plus riches ni de Prêtres plus à leur aise que ceux de la derniére secte; quelques-uns de ces temples ont la Seigneurie & le revenu des terres où ils sont situez. Chaque Japonois a son temple affecté avec quelque Prêtre de sa secte; ils les entretiennent par principe de piété, toute leur dévotion est renfermée dans ce soin. Cha-

que secte à ses opinions particuliéres: les unes croyent que l'ame est immortelle, que l'esprit passera dans l'autre monde, où il sera heureux ou malheureux selon le mérite de ses actions; pas une d'elles ne croit que le monde doive finir. D'autres ne croyent point l'immortalité, & disent qu'il n'y a rien à craindre en ce monde, que la justice des hommes. Les plus dévots d'entre eux font de leurs temples des lieux de divertissemens, & ces temples sont situez ordinairement dans les lieux les plus agréables du pays, sur des éminences au milieu de quelque beau bois de haute futaye. Ces temples leur servent encore de réduit, lorsqu'ils se veulent aller divertir à la campagne; ils y boivent & mangent en la compagnie de leurs Prêtres, ils y ménent même des femmes de débauche, sans que leurs Prêtres y trouvent à redire. Je ne les ai jamais entendu disputer sur la prééminence de leur secte, & il y a peu de ces dévots qui ayant affaire d'argent, ne changent leur Religion ou secte pour cent richedalles.

La douziéme & derniére secte est la plus suivie. Les Prêtres n'y observent aucune distinction pour les viandes, ils se marient. Cette secte se nomme *Ikko*,

&

& a plus de superstitions que toutes les autres. Celui qui est le supérieur de tous leurs Prêtres & de tous leurs temples, qui, comme je l'ai dit, sont en grand nombre, est suivi & respecté comme un Dieu, jusques-là que ceux qui sont de la secte lui font des priéres lorsqu'il passe par les rues dans un Palanquin. Tous les Prêtres reconnoissent pour supérieur le grand *Daïro*, qui a le même rang & est dans la même estime parmi eux que le Pape entre les Catholiques. L'Empereur même est obligé de faire un voyage tous les trois ans à *Meaco*, pour lui faire la révérence. Le Prêtres Japonois, les plus grands Seigneurs du pays, & les Gentilshommes sont fort adonnés à l'amour pour les garçons.

QUINZIE'ME QUESTION.

De la persécution des Catholiques.

AU commencement ils faisoient couper la tête à ceux qui s'étoient faits Chrétiens, & les mettoient après cela sur une croix. D'abord ce supplice

parut fort rude, mais ils virent que les Chrétiens se présentoient sans faire paroitre aucune altération. Il ne se lit rien dans l'histoire des plus grandes persécutions de l'Eglise ancienne, qui puisse approcher des supplices qu'ils ont trouvez, pour mettre à bout la constance des martirs Chrêtiens. Une fois l'an on fait une inquisition ou recherche générale, on les oblige tous de signer dans un livre, qui se garde dans leurs temples, qu'ils sont tous bons Japonnois, & que la Religion des Chrétiens est fausse. Mais avec tout cela ils n'ont pu empêcher les progrès du Christianisme, & tous les ans il s'en trouve plusieurs centaines que l'on fait mourir dans les tourmens. Ils ont publié depuis peu qu'un Chrétien qui auroit été condamné à être attaché sur une croix la tête en bas, seroit exemt de ce supplice, s'il en déceloit un autre; & il arrive que ne pouvant souffrir ce supplice, qui est le plus grand de tous ceux qui ont jamais été inventez, ils se dénoncent souvent les uns les autres. Les Japonnois espérent de ruiner la Religion par ce moyen, car ils tiennent un registre exact de ceux qui se sont sauvez par

cette voye, avec intention, comme je l'ai appris, de les faire tous mourir en une fois, lorsqu'ils croiront être venus à bout de tous les autres. Entre les divers exemples de la constance de ces nouveaux Chrétiens, il n'y en a point de si admirables que ceux qu'en donnent quelquefois des enfans de dix ou douze ans. Ils refusent la vie qu'on leur offre; „ nous voulons, *disent-ils*, suivre „ l'exemple de nos péres, & aller avec „ eux dans un pays de joye, où nos per-„ sécuteurs ne nous pourront plus faire „ de mal ". Il s'en est rencontré d'autres, qui après avoir accepté la grace qu'on leur offroit, sont retournez au supplice, & se sont jettez dans les flammes, suivant en cela l'exemple & l'exhortation de leurs péres qui leur disoient, „ venez, mes enfans, délivrez-vous de „ la persécution de ces méchans hom-„ mes, nous vous ménerons dans un „ pays, où il ne manque rien pour la dou-„ ceur de la vie ". On fit une recherche dans ces derniers tems de tous les ladres du pays; on en trouva dans les hôpitaux entre autres malades trois cens cinquante quatre Chrétiens, que l'on divisa sur deux vaisseaux pour les envoyer aux Iles Phi-

Philipines, en forme de présent aux Espagnols qui y commandent.

Les Chrétiens d'ordinaire sont conduits comme les autres criminels au lieu du supplice : mais les Prêtres, soit qu'ils soient Portugais, Espagnols, ou Japonnois, y sont conduits sur quelque méchant cheval, avec un baillon à la bouche : la moitié de la barbe & de la tête razée. L'endroit où le poil est razé est peint de couleur rouge : le baillon qu'ils ont à la bouche tient à une corde, laquelle étant attachée bien fortement par derriére les oblige d'avoir toujours la tête haute, & cela se pratique ainsi, pour empêcher ces Prêtres d'émouvoir par leurs discours, ou par leurs signes, ceux qui les voyent mener au supplice.

SEIZIE'ME QUESTION.

Quels sont les meubles de leurs maisons ?

LEurs maisons sont toutes bâties de bois, dont ils ont si grande abondance dans le pays, qu'encore qu'il s'en consume quantité pour le chaufage & pour

pour les bâtimens, il ne laisse pas d'y être à fort bon marché. Le premier plan de leurs maisons est élevé de quatre pieds au dessus du rez de chaussée; & comme elles sont fort sujettes à être brulées, elles ont toutes un espace & un lieu, qui est moins exposé à ce danger, & où ils mettent ce qu'ils ont de meilleur. Leurs murailles sont faites de planches & couvertes de grosses nattes, qu'ils joignent fort exactement les unes avec les autres.

Ils habitent la partie la plus basse de leurs maisons, & tiennent fort propres les chambres où ils reçoivent leurs amis.

Les maisons des personnes de condition sont divisées en deux appartemens, d'un côté est le logement des femmes qui ne paroissent jamais. L'appartement où ils reçoivent ceux qui leur vont rendre visite est de l'autre côté. Les femmes ont plus de liberté dans les maisons des marchans & des bourgeois, celles-là se laissent voir. On traite les personnes de ce sexe avec beaucoup de circonspection, & l'on trouveroit fort mauvais que dans la conversation on leur eût manqué de respect, jusques dans les moin-

moindres choses, ou qu'elles eussent souffert ce manquement de respect.

La vaisselle dont ils se servent est peinte & dorée, les portes & les cloisons de leurs chambres, sont couvertes de papier, même dans les maisons les plus magnifiques, mais ce papier est tout couvert d'or. Ils ont plusieurs chambres de plain pied séparées les unes des autres par des cloisons de planches; ces cloisons sont disposées comme nos paravents, si bien qu'en couchant ces cloisons les unes sur les autres ils peuvent faire de plusieurs petites chambres une grande salle; le plafond de leurs chambres est embelli de peintures. Ils tiennent sur leurs fenêtres des fleurs dans des pots, le pays fournit ces fleurs pendant toute l'année. Presque toutes les maisons ont une galerie, qui sert de passage pour aller au jardin. Les jardins sont ornez de *termes*, & de bois toujours verds; ils sont ordinairement disposez de telle sorte que l'on en a la vue du principal appartement de la maison. Les belles vaisselles, les cabinets, les beaux vernis du Japon, ces coffres qu'on nous apporte de ce même pays, ne leur servent point pour orner la partie de leur maison, qui est en vue. Ils

les

les tiennent dans des lieux où perſonne n'entre, que leurs amis les plus particuliers ; pour le reſte de la maiſon ils l'ornent de porcelaine, de pots pleins de *Tſia*, ou thé, de peintures, de livres manuſcrits, & de leurs armes, & armoiries.

DIX SEPTIE'ME QUESTION.

Comment ils reçoivent ceux qui les viſitent.

LEs perſonnes de condition auſſi bien que les autres, reçoivent leurs amis & les étrangers avec beaucoup d'honnêteté. On fait aſſeoir, on préſente du tabac & du *Tſia*, ou thé, on apporte du vin ſi l'on en demande, le maitre du logis le préſente lui-même dans une taſſe verniſſée. On donne le régal de la muſique tant que dure le repas, & il y a cela de bon parmi eux, qu'après avoir fait la débauche ils ſe retirent ſans faire du bruit, & ſans chercher de querelles. Il n'y a point de cabarets ni de tavernes dans le pays ; & cependant ils ne laiſſent pas de manger ſouvent enſemble,

ble, mais c'est dans leurs maisons particuliéres, & cela n'empêche pas que ceux qui * voyagent ne soient fort bien logez, & ne trouvent des hôtelleries fort commodes.

DIX HUITIE'ME QUESTION.

Quelle forme de Mariage ils ont:

ILs se marient sans s'être connus, les péres & méres du côté de l'homme & de la femme, ou leurs plus proches parens, font le mariage. S'il se rencontre qu'après quelque tems le mari ne soit pas content de sa femme, il peut se séparer d'elle; le mari n'est point puni pour voir des femmes publiques †, il peut même, outre sa femme, avoir encore des concubines: mais la femme, comme nous l'avons dit, est punie pour le moindre crime: on la punit même de mort pour avoir parlé

* *Le Hollandois fait cette remarque, à cause que le contraire se pratique en Hollande.*

† *Le Hollandois fait encore cette remarque, à cause que le contraire se pratique en Hollande.*

parlé en ſecret à un homme. Et la grande contrainte des femmes & la grande liberté des hommes font qu'elles s'étudient de connoitre bien l'humeur de leurs maris, & qu'elles ont mille addreſſes pour s'en conſerver l'affection. Les femmes publiques ſont esclaves des Seigneurs dans le pays desquels elles ſe proſtituent. Il y a par tout de ces lieux publics, de peur que les hommes n'attentent à la pudicité des perſonnes libres, ou des femmes mariées.

XIX. QUESTION.

Comment ils élévent leurs Enfans.

ILs élévent leurs enfans avec beaucoup de ſoin; ils ne leur crient point inceſſamment aux oreilles, ni ne les rudoyent point. Lorsqu'ils pleurent ils ont une patience merveilleuſe pour les appaiſer, connoiſſant bien que c'eſt un défaut de l'âge, & que les enfans ne peuvent pas profiter des réprimandes qu'on leur feroit en ce tems. Cette conduitte leur réuſſit ſi bien, que les enfans de onze ou douze ans y paroiſſent

ſages comme des vieillards. Ils ſavent les coutumes de leur pays, ils parlent & répondent à propos. Ils ne leur font rien apprendre qu'ils n'ayent atteint l'âge de ſept ou huit ans, ils ne croyent pas que devant cet âge ils ſoient capables d'inſtruction ; & quand le tems de les envoyer à l'école eſt venu, ils les font étudier ſans les contraindre. Ils ne les obligent point à apprendre des choſes pour leſquelles ils croyent qu'ils ont quelque répugnance. Ils tâchent de les animer à ſuivre la vertu, par les exemples qu'ils leurs mettent ſouvent devant les yeux, des perſonnes de leur condition qui ſe ſont élevées. Ils leur donnent pour modelle la conduite de leurs parens qui ſe ſont établis par la vertu, & ils réuſſiſſent mieux dans cette éducation pleine de douceur, que les autres qui y employent la rigueur & le châtiment. Cette conduite d'ailleurs eſt fort propre à l'humeur de ceux du pays, qui ne ſe peut gagner par la force & par la violence.

XX.

XX. QUESTION.

Comment les Enfans succédent aux biens de leurs Péres.

LOrsqu'ils sont en âge de pouvoir prendre connoissance des affaires, & de vivre selon leur condition, le pére quitte sa profession, & la laisse exercer à l'ainé de ses enfans, il le loge dans le principal appartement de sa maison, il le met en possession de la plus grande partie de ses biens; & lorsqu'il est lui-même assez riche, il lui abandonne la maison toute entiére, & en prend une autre, ne retenant de son bien que ce qui est nécessaire pour sa propre subsistance, & pour celle de ses autres enfans.

Les femmes n'aportent rien en mariage à leurs maris. Les personnes de condition donnent bien quelque argent à leurs filles lorsqu'elles se marient, mais cet argent se renvoye dès les premiers jours du mariage; car ils ne veulent rien recevoir de leurs femmes, de peur, disent-ils, qu'elles n'en tirent avantage, & qu'elles ne leur en fassent quelque jour des reproches.

XXI. QUESTION.

De la fidélité de cette Nation.

CEtte Nation est estimée fidelle, elle l'est en effet par principe d'honneur, qui fait leur plus grande passion: aussi il n'arrive guéres que l'on attaque l'honneur de personne, & ils exposent fort résolument leurs vies pour le défendre. J'en raporterai ici cet exemple. Quand ce *Fideri*, dont nous avons parlé, fut trahi par son tuteur, il avoit auprès de soi la femme du Roi de *Cocora*; les enfans de *Cocora* y étoient aussi avec plusieurs femmes de Rois & de Seigneurs du pays, qui demeuroient en sa Cour comme en ôtage. *Cocora* se déclara avec le tuteur contre *Fideri*: *Fideri* fit dire à cette Dame qu'elle le vînt trouver. Elle lui manda qu'elle devoit obéissance à son mari, qu'il falloit commander à son mari de lui ordonner ce que Sa Majesté desiroit d'elle. *Fideri* fut piqué de cette réponse, & lui fit dire qu'elle vînt dans son château, ou qu'il l'y feroit venir par force. Cette femme qui étoit de grande

grande condition, & croyoit que ce fût manquer à son honneur & à celui de son mari de sortir de sa maison, se résolut de mourir plutot que d'obéir à ce commandement. Mais comme elle connoissoit qu'elle ne pouvoit pas résister à l'autorité du Prince, elle s'enferma avec sa nourrice, ses enfans, & quelques unes de ses demoiselles, qui étoient résolues de mourir avec elle. Elle fit dresser quantité de bois à l'entour de cette chambre, écrivit son testament, fit même quelques vers sur sa mort, & remit ces papiers entre les mains d'un Gentilhomme de son mari, le chargeant de les aller présenter à son maitre, aussitot qu'il verroit sa chambre en feu: ce qui fut exécuté comme elle l'avoit commandé. Ils se gardent encore cette fidélité les uns aux autres, que si quelqu'un prie son ami de défendre son honneur & sa vie, ils se tiennent si obligez de cette confiance, qu'il n'y a danger auquel ils ne s'exposent volontiers pour la mériter. Lorsqu'il s'est fait quelque crime, & qu'on tâche par la torture d'obliger l'un des criminels à déclarer ses complices, quoique les tourmens soient insupportables,

& qu'ils sachent que la mort les doit finir, ils ne les dénoncent jamais.

XXII. QUESTION.

† *Quel est le traffic du Pays, & par les mains de qui il passe.*

TOut le commerce qui se fait dans le Japon passe par les mains des étrangers; ce commerce n'est pas grand à proportion des richesses du pays, par cette raison peut-être qu'ils ont en abondance toutes les choses qui sont nécessaires à la vie. Entre les étrangers, les Chinois y ont traffiqué de tout tems, les Espagnols & les Portugais y ont négocié l'espace de cent ans, les Anglois aussi quelque tems; mais ils s'en sont retirez à cause du peu de profit qu'il y à faire. Il y vient tous les ans deux vaisseaux des Royaumes de Camboya & de Siam, mais ce trafic est fort diminué depuis peu. Les Hollandois y sont bien établis

† *On a joint à la suite de cette Relation, quelques Mémoires touchant le Commerce du* Japon.

blis. Toutes les marchandises des étrangers sont portées dans la ville de *Meaco*, qui est comme un étape où ils portent leurs marchandises, pour les vendre & en acheter d'autres. Il y en vient quelquefois de plus de trois cens milles avant dans le pays. Et comme ce pays est fort inégal & plein de montagnes, toutes les voitures se font sur des chevaux, dont le nombre est incroyable.

On y aporte tous les ans quatre ou cinq mille picols de soye, quantité d'ouvrages de soye, deux cens mille peaux de cerf, 100. mille peaux vertes, beaucoup de chanvres & de toiles, de la laine, du vif argent, du spiaulter ou zinch, des cloux de girofle, du poivre, du musc, du bois de sappan, du bois de Bresil, du sucre, de la porcelaine, du canfre, du borax, du calamba, des dents d'éléphant, du corail rouge, & toutes sortes de merceries que les Chinois y apportent ordinairement.

XXIII. QUESTION.

Quel est le traffic dans les Pays, & quels voyages ils font par Mer.

IL y a à *Meaco* plusieurs marchans fort riches, ils y ont eu autrefois grand commerce avec les peuples de la Chine: Les Rois mêmes de ces deux pays s'envoyent tous les ans des ambassadeurs respectivement l'un à l'autre: mais il arriva que dans un tumulte les Japonois qui se trouvérent dans une ville de la Chine prirent les armes, & saccagérent cette ville: le Roi de la Chine fut étonné d'apprendre qu'un si petit nombre d'hommes eût eu l'avantage sur tout un peuple de ses Sujets. Il en considéra la conséquence, & fit sortir de ses Etats tout ce qu'il y avoit de Japonois. On dressa une colonne où étoit gravé l'Edit de leur bannissement, & la défense aux Chinois de passer au Japon, ce qui peut-être a été observé plus étroitement autrefois qu'on ne l'observe a cette heure: peut-être aussi que les Chinois lorsqu'ils viennent au Japon, font

font ce voyage secrettement, ou sous d'autres prétextes. Du côté du Japon ils n'y trouvent point de difficulté ; car soit que l'Empereur veuille rendre le bien pour le mal, ou qu'il ait considéré que les siens s'étoient attiré par leur faute ce mauvais traitement, il permet l'entrée du Japon aux Chinois, de même qu'aux autres Nations qui ont la permission d'y venir.

Depuis que les Japonois furent bannis de la Chine, ils allérent à *Tay-Ouan*, où les Chinois leur portoient leurs marchandises : mais on fit enfin défenses aux Chinois de continuer ce traffic. Cent ans ou environ après cette défense ils se remirent à ce commerce : & les Japonois obtinrent de l'Empereur du Japon des passeports & des permissions d'aller à *Tay-Ouan*, à *Camboya* & à *Siam*. Dans ces passeports étoient contenus les réglemens de la maniére dont ils se devoient comporter à l'égard de ceux du Pays, & cela pour prévenir le desordre qui leur étoit déja arrivé, comme nous avons dit : mais diverses considérations ont obligé depuis Sa Majesté Japonoise à révoquer ces passeports, & à ne point souffrir que ses Sujets sortent du pays.

Une des raiſons de cette défenſe eſt qu'ils croyent qu'il y va de l'honneur de la Nation, de l'expoſer à recevoir des traitemens ſemblables à ceux qu'elle avoit déja reçus à la Chine.

L'autre raiſon eſt qu'il leur importe d'empêcher qu'on ne faſſe pas quelque transport d'armes hors du pays, choſe dont ils ſont fort jaloux. Il n'y a pas longtems que l'on fit mourir un Chinois avec ſon fils, tous deux ayant été ſurpris dans ce trafic de contrebande. Ils alléguent pour troiſiéme raiſon la crainte que les Japonois, en traitant avec les étrangers, n'apportent dans le pays la Religion & les opinions des Chrétiens.

XXIV. QUESTION.

Du profit du Commerce.

IL n'y a aucun impôt ſur la marchandiſe, l'Empereur ni le Seigneur, dans le pays de qui ſe fait le trafic, n'en tirent aucun avantage: avec cela les gains ſont fort médiocres, ſoit à cauſe de la dépenſe du long transport des marchandiſes, ou

ou de la grande quantité de peuple qui se mêle du trafic.

XXV. QUESTION.

Quelle correspondance il y a de l'Empereur avec ses voisins.

L'Empereur du Japon n'entretient point d'Ambassadeurs auprès d'aucun Prince, qu'auprès de l'Empereur de la Chine. Le Roi d'Espagne, celui de Siam, & le Pape même, lui en ont envoyé en diverses rencontres. Il les a tous reçus avec magnificence; mais il n'en a point renvoyé à ces Princes. *

XXVI. QUESTION.

Marchandises qu'on tire du Japon.

L'Empire du Japon a tout ce qui peut être nécessaire à la vie; de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, du

* *Il a fait mourir les derniers Ambassadeurs Portugais.*

du plomb, & de tous ces métaux en abondance; du coton, du chanvre, du poil de chévre, de la soye en picols, trois ou quatre mille picols de filoselle, beaucoup de peaux de cerf, & ouvrages de menuiserie: beaucoup de drogues qui sont en usage dans la médecine, & grande abondance de ce qui est nécessaire pour la nourriture des hommes, ou pour leur entretien.

XXVII. QUESTION.

Quelle est leur Monnoye, quelles sont leurs Mesures & leurs Poids.

COmme on ne parle qu'une langue dans tout le Japon, & que tout le monde y est habillé de la même façon, il y a de même par tout une même monnoye, un même poids & une même mesure. Les *Casies* à la vérité ont été autrefois de différente valeur dans des Provinces différentes, mais l'Empereur les a fait refondre, & a fait faire une nouvelle monnoye de *Casies* de cuivre qui court par tout; il a même acheté l'ancienne plus qu'elle ne valoit, pour retirer

retirer par ce moyen tout ce qu'il y avoit dans le pays de cette vieille monnoye: ce qu'ils ont fait en quatre ans de tems. Outre ces *Cafies* il y a encore trois sortes de monnoyes d'or, dont la plus haute pése le poids de six réales qui font quarante tayles; chaque tayle peut valoir cinquante sept sols; dix piéces de la moyenne pésent ensemble six réaux & demi, & font six tayles & demi: les dix piéces de la troisiéme & de la plus petite de ces monnoyes d'or pésent cinq huitiémes d'une réale, & chacune de ces piéces fait un tayle, & une seiziéme partie d'un tayle. Pour l'argent, l'alliage est le même que celui des écus. Les piéces d'argent sont en forme de bâtons, sans qu'elles ayent de poids certain; on pése ensemble autant de ces bâtons, ou lingots d'argent, qu'il en faut pour faire cinquante tayls; on les envelope ensemble dans un sac de papier, & on compte les sacs sans les dépaqueter. Il y a encore une petite monnoye d'argent qui a la figure d'une féve ronde, qui n'a point aussi de poids arrêté, & qui pése depuis une maes ou schelling jusques à dix maes; les casies suivent après, il y en a de différente valeur, le millier vaut de-

puis huit jusques à vingt six schellins *; L'aune, le boisseau pour mesurer les grains, & le poids des cattis sont les mêmes par tout le pays.

XXVIII. QUESTION.

Quel Bétail & quel Gibier on trouve dans le pays.

ILs ont toutes les sortes d'oiseaux, de gibier, de venaison, & de bétail que nous avons ici ; grand nombre de chevaux, vaches & taureaux : ils ne châtrent point le bétail, & ainsi ils n'ont point de boeufs. On y trouve grand nombre de cerfs, sangliers, cochons, ours, cignes, canars, grues, faucons, faisans, pigeons, poules, & toutes les sortes de petits oiseaux que l'on se puisse imaginer.

* *Ou Escalins Monnoye de Hollande de six sols pièce.*

XXIX. QUESTION.

Quelles sont les Eaux Médecinales?

ILs ont divers bains d'eaux chaudes, qui paſſent par des mines de cuivre, de ſalpêtre, de ſoufre, de ſel, de fer & d'étain: ils s'en ſervent utilement pour la guériſon de pluſieurs maladies. J'en ai vu un entre autres qui venoit d'une mine d'étain, & ſortoit d'une grotte qui étoit au pied d'une montagne. L'entrée avoit bien dix pieds d'ouverture, & autant que la vue ſe pouvoit étendre dans l'obſcurité de cette grotte, on voyoit tout autour de l'ouverture des pierres taillées en pointes comme des dents d'éléphant attachées aux côtez de cette grotte: la chaleur de cette eau eſt tempérée, elle coule inceſſamment: on y peut ſans peine tenir la main. J'en ai vû une autre qui étoit auſſi au pied d'une montagne proche la mer, elle a cela de particulier, qu'elle ne coule que deux fois le jour, & chaque fois l'eſpace d'une heure: mais lorsque le vent ſouffle du côté de l'Eſt, & qu'il eſt violent,

la fontaine coule à trois & quatre différentes reprises dans le tems de vingt quatre heures.

Il y en a une autre qui sort d'une espéce de puits, dont les côtez sont garnis de pierres fort grosses & fort pesantes. Quand l'heure à laquelle elle doit couler est venue, elle coule avec un vent si fort, & donne une si grande abondance d'eau, que ces grosses pierres dont je viens de parler, en sont ébranlées. La premiére eau en sort à la hauteur de trois ou quatre brasses ; & cette eau est chaude jusques à un degré, auquel on ne peut point échauffer notre eau ordinaire. Elle conserve aussi sa chaleur beaucoup plus longtems que l'eau commune; le canal par où doit couler cette eau est revétu de pierres des deux côtez des murailles, de peur qu'elle ne brule la campagne. De ce canal on la conduit en plusieurs petites maisons, où les malades se logent.

XXX. QUESTION.

Comment se passe l'Audiance que l'Empereur donne aux principaux Seigneurs du Pays, aux Gentilshommes &c. & avec quelle suite ils s'y présentent.

L'Empereur donne son audiance tous les jours des fêtes solemnelles, entre lesquelles le premier jour de l'an est la premiére, & la plus grande. Le troisiéme jour du troisiéme mois est la seconde. La troisiéme se rencontre au cinquiéme jour du cinquiéme mois. La quatriéme le septiéme jour du septiéme mois. La cinquiéme le neuviéme jour du neuviéme mois.

Outre ces jours de fête il la donne encore deux fois tous les mois à la nouvelle & à la pleine lune. Le rang dans cette audiance est réglé; & la suite avec laquelle on va au Palais de l'Empereur de même. Ceux des grands Seigneurs du pays qui ont cent mille livres de rente, y vont avec cent personnes, les autres plus ou moins selon leurs facultez; & il y a de ces Seigneurs de la premiére qualité

qualité qui ont chez eux jusques à quatre ou cinq mille hommes & femmes. Ils ne peuvent entrer dans la ville, ni avoir auprès d'eux dans la premiére enceinte du château où logent les grands Seigneurs, que le nombre d'hommes permis à ceux de leur condition, & ceux qui en peuvent avoir cent dans la premiére enceinte. Lorsqu'ils entrent dans la seconde où demeurent les Conseillers d'Etat & les Princes, ils n'en peuvent avoir que vingt, mais personne ne peut entrer à cheval dans cette enceinte.

Ceux qui sont de qualité à y entrer autrement sont portez dans des palanquins, ou dans des chaises, les autres y entrent à pied. Les rues de ces Palais sont pavées au milieu de grandes pierres de taille, & au côté de petits cailloux; mais ils les tiennent avec cela si propres, qu'il n'y paroit pas la moindre ordure. Pour ce qui est de la troisiéme enceinte du Palais, où est la demeure de l'Empereur, personne n'y peut entrer qu'à pied & sans aucune suite. Seulement les plus grands Seigneurs ont deux valets auprès d'eux, & un jeune garçon pour porter leurs souliers; ceux

d'une

d'une condition médiocre un valet, & celui qui porte leurs souliers ; & les autres un porteur de souliers seulement.

Dans cette multitude infinie de monde l'on n'y entend pas le moindre bruit ni la moindre parole, tout le monde composant ses actions, & y demeurant avec le même respect que s'il étoit en présence de l'Empereur. Non seulement les supérieurs gardent entre eux leur rang, mais même leurs valets aussi: il n'y a point de lieu où l'on se puisse asseoir, mais tout autour sont des galeries où sont rangez & à couvert les soldats de la garde. Il y a par tout des gens qui ont l'œil pour empêcher les desordres. Les moindres bruits qui se commettent en ce lieu sont punis de mort. Ils y sont avec tant de respect, qu'il y a peu d'exemple que l'on en vienne à cette rigueur.

L'on garde encore un tel ordre dans toutes les villes, que les rues sont divisées selon une certaine mesure, & fermées chacune par des grilles que l'on ferme, & où l'on fait garde pendant la nuit: personne ne peut passer en ce tems-là d'un quartier à l'autre, s'il ne montre au Corps de garde le sceau du Gou-

Gouverneur de la ville, qu'il va prendre chez le commissaire de sa rue, qui lui donne la permission par écrit. Ainsi l'on n'entend jamais parler qu'il se soit fait aucun desordre la nuit.

XXXI. QUESTION.

Quelle est leur Ecriture, leur Aritmétique, & s'ils ont des Histoires.

LEs Chinois, les Japonois, ceux de la Corée & du Tonquin, ont chacun un langage particulier, & tout à fait différent l'un de l'autre; si bien qu'ils ne s'entendent point, & leurs lettres mêmes sont differentes. Mais ceux de ces quatre Nations qui ont étudié, ont une maniére d'écriture, qu'ils savent lire chacun dans leur langage. Ils écrivent fort nettement avec des pinceaux: tous leurs messages se font par billets; & comme leur écriture abrége beaucoup, ils mettent peu de tems à les écrire. Leurs requêtes, leurs écrits, leurs lettres, & tous les formulaires de leurs secretaireries tiennent peu de place, & font exprimez par peu de caractéres, quoiqu'ils

qu'ils contiennent beaucoup de choſes. La maniére des Italiens de tenir des livres de compte, n'approche point de l'exactitude avec laquelle ils tiennent les leurs. Ils font toutes les régles d'aritmétique, la diviſion, la multiplication, la régle de trois, & les fractions, auſſi vite que pas un de nos plus habiles Hollandois. Ils ont grand nombre de livres; & pluſieurs d'entre eux ont des bibliothéques: elles n'y ſont pas néanmoins ſi communes qu'en Hollande. Les annales du pays ſe gardent chez le *Dairo*, c'eſt lui qui les continue. Tous les livres qui ſe font ſortent de cette Cour, c'eſt l'occupation de ceux de cette famille. Les Seigneurs & les Gentilshommes du *Dairo* y travaillent auſſi avec leurs femmes & leurs filles; car pour l'ordinaire elles ne ſe marient point, & partagent avec les hommes cette occupation: ſi bien que cette Cour, qui eſt compoſée d'environ huit cens perſonnes, preſque toutes d'une même race, n'a point d'autre penſée que de gouter les plaiſirs de la vie, & de s'exercer dans l'étude de la ſageſſe; c'eſt ce qui ſe conſidére principalement dans cet Empire. On ne s'y avance que par cette voye;

& chacun y tient le rang que ſon esprit & ſon étude lui ont acquis : ce genre de vie leur donne une ſi bonne opinion de leurs perſonnes, qu'ils n'ont point d'eſtime pour le reſte des hommes, & nulle converſation avec ceux qui ne ſont pas de leur cour ni de leur profeſſion. Le quartier de la ville où ils demeurent, eſt ſéparé du reſte par des murailles. Ils ſe diſtinguent auſſi par une façon particuliére d'habits ; leur langage eſt plus figuré que celui du commun, & ils écrivent de cette écriture qui n'eſt lue & entendue que par les ſavans. Il y a plus de cent Prêtres entre eux qui paſſent pour être plus nobles que l'Empereur même, & auſquels on donne par cette raiſon des titres plus relevez.

Ils entendent parfaitement bien l'art de fondre le fer, & ils le fondent à découvert. Plus il fait froid, plus croyent-ils que le tems eſt propre à cette fonte ; ils ſe ſervent pour cet effet d'une tonne, la rempliſſent de terre franche ou de glaiſe, ne laiſſant au milieu qu'une ouverture de demi pied de diamétre, ils la renforcent par dehors avec des cercles de fer ; & fondent

leur

leur fer à force de vent. Ils le tirent de ces tonnes avec leurs cuilléres, & le jettent dans leurs formes, avec toute l'adresse des plus grands maitres en ce métier.

L'imprimerie & l'artillerie ont été connues au Japon environ un siécle & demi avant qu'elles fussent en usage en Europe, si on en croit leurs histoires. Ils ont appris ces arts des Chinois. Leurs histoires ou chroniques sont pleines d'événemens étrangers. J'aurois encore mille particularitez à dire des révolutions de cet Etat, de ses loix, de ce qu'il y a de plus particulier, de la maniére de vivre de ses habitans, mais qui seroient trop longues pour les joindre aux réponses que j'avois à faire à vos demandes, ausquelles ayant satisfait le mieux qu'il m'a été possible, je finirai ici, & je demeurerai, &c.

AD-

ADDITIONS ET ME'MOIRES TOUCHANT LE JAPON.

* LA plupart veulent que les Japonnois soient venus des Chinois, dont je suis d'accord. Ce n'est pas pourtant que je croye que tous ceux du Japon soient absolument sortis des Chinois, n'y ayant point de doute que les Tartares Orientaux n'ayent aussi habité le Japon, & qu'ils n'y soient entrez par les terres de Yedo, qui en sont proches & voisines, n'étant séparées ni détachées du Japon que par un petit détroit, qu'on peut traverser avec de petits bateaux. Peut-être y sont-ils entrez lorsque les eaux étoient prises de glace; car il est constant qu'il y fait grand froid, & que les hivers y sont fort rudes. Trois choses m'obligent de le croire. La premiére,

* *L'origine de ceux du pays.*

miére, que ceux du Japon coupent leurs cheveux comme les Tartares, & n'en laissent que fort peu, le reste de la tête est ras, comme s'ils étoient chauves; ils s'arrachent le poil du menton avec des pincettes; ce qui n'a jamais été en usage ni pratiqué dans la Chine. La seconde, est qu'en parlant ils employent quelquefois le D, & l'R, ce qui n'est point usité parmi les Chinois, qui n'ont aucun de ces deux caractéres. Pour l'R, c'est une lettre qu'ils ne peuvent jamais prononcer, quelque soin & diligence qu'ils y employent. La troisiéme raison, est que la langue du Japon est fort différente de celle de la Chine, avec laquelle elle n'a aucun rapport ni convenance.

* Or ceux là se trompent qui écrivent que les Grands & les principaux de la Chine furent releguez au Japon & dans les autres Iles pour punition de leur revolte; que là ils changérent presque toutes leurs anciennes coutumes & façons de faire, & en prirent de nouvelles, pour cacher par ce moyen leur origine & l'histoire de leur rebellion, qu'ils tirent en effet des Chinois. Ceux du Japon

* *Erreur touchant l'origine des Japonois.*

Japon tirérent leur Religion & leurs ſciences de ceux de la Chine, environ 600. ans après la naiſſance de Chriſt ; comme je le prouve manifeſtement dans mon abrégé de l'hiſtoire des Chinois, qui contient leurs commencemens & leur origine jusqu'au ſiécle où nous ſommes. Il eſt bien vrai que ceux du Japon ont changé quelques-uns de leurs caractéres, & en ont ajouté d'autres d'un uſage plus commode, & pour écrire en leur langue avec plus de facilité. Du reſte il n'eſt fait aucune mention de ce banniſſement ou exil dans toute l'hiſtoire de la Chine; quoiqu'elle ne laiſſe pas de remarquer de petites choſes, & qui ſont d'une bien moindre conſéquence. Ajoutez que l'habit dont ceux du Japon ſe ſervent, eſt le même que celui dont les Chinois s'habilloient dès le têms de la famille de Hana, ſous laquelle on inventa le rezeau pour lier les cheveux, avec les robes qui descendent jusqu'aux talons, qui avoient les manches fort longues & fort larges, comme une eſpéce de ſurplis, & autres ſemblables habits qu'on portoit de ce têms-là, & dont les Chinois ſe ſervent encore à préſent. Par là il eſt aiſé de voir que tant s'en faut que

que ceux du Japon ayent changé de mode pour les habits, qu'au contraire ils la gardent & retiennent encore aujourd'hui.

† Je remarque au reste dans les histoires de la Chine, (d'où j'ai apporté avec moi leurs principaux livres aussi bien que ceux de Géographie) que beaucoup de Chinois furent au Japon sous le regne de Xius, & que même ils y demeurérent; ce qui arriva de cette sorte. S'il y eut jamais Empereur de la Chine considérable pour ses belles actions, ce fut Xius sans doute; mais n'étant point content d'avoir conquis & subjugué toute la Chine, il en voulut aux Tartares principalement, & aux autres nations étrangéres. Il envoya pour ce dessein des armées navales dans les prochaines Iles, même jusqu'aux Indes; ses armes furent par tout victorieuses sous la conduite de ses Lieutenans, mais son jugement l'abandonna au milieu de ses plus heureux succès, & de tant de belles qualitez. Il tomba dans une folie ordinaire aux grands Seigneurs de la Chine, qui n'ont aucune connoissance de l'autre monde; il s'imagina qu'on

† *Opinion plus véritable.*

pouvoit trouver quelque moyen de rendre perpétuelle cette vie qui ne dure qu'un moment, & dépensa beaucoup pour ce dessein, comme je le remarque ailleurs. Enfin un de ses Amiraux qui avoit été au Japon, & avoit vu que ce grand & excellent pays n'étoit peuplé & gardé que de peu de personnes, & encore gens grossiers & sauvages, se mit en tête de s'en faire un Royaume. Il donna avis à l'Empereur d'un nouveau pays qui avoit été découvert, où on trouvoit un remede qui rendoit les hommes immortels; mais que pour y faire une descente, il avoit besoin de trois cens jeunes hommes à marier, & d'autant de filles qui sembloient être destinées & ordonnées par le Ciel pour le trouver. Xius écoute une proposition si vaine, lui accorde une armée navale avec tout ce qu'il desiroit; l'Amiral retourne au Japon, & y méne cette jeunesse au nombre de six cens, & beaucoup d'autres qui lui voulurent tenir compagnie. Commençant de faire cultiver un pays si fertile, & de dresser ce peuple à la douceur & à la civilité, il jetta ainsi les premiers fondemens du Royaume du Japon. Ceux qui savent de quel poids & autorité est l'histoire

toire de la Chine, & avec quel ſoin & diligence elle eſt écrite, ſauront aiſément par même moyen (comme je le dis ailleurs) ſi on doit douter de ce recit. Les Chinois écrivent auſſi que le Roi du Japon avoit accoutumé d'envoyer des Ambaſſadeurs & des préſens à l'Empereur de la Chine; mais ces ambaſſades ont ceſſé depuis que l'Empereur Tartare fondateur de la famille de Ivena, après avoir ſubjugué entiérement la Chine, commença d'envoyer des armées navales au Japon: car les Japonnois ne s'étant pas contentez de les avoir repouſſez, chaſſérent de leur pays tous les Tartares qu'ils purent trouver; de ſorte qu'ils n'ont rien oſé entreprendre ſur le Japon depuis ce tems-là. C'eſt là deſſus qu'ils reprochent aux Chinois qu'ils ont manqué de courage en s'aſſujettiſſant aux Tartares, & c'eſt de là que ſont venues ces haines naturelles, qui ont fort ſouvent dégénéré en cruelles guerres entre ceux du Japon & les Chinois: ceux du Japon ayant ſouvent fait des deſcentes dans la Chine, & pillé les principales places maritimes, ſur tout l'Ile ou Presqu'Ile de Corée, qu'ils ont ſouvent miſe à feu & à ſang. M. Polo de Veniſe trai-

te de cette guerre des Tartares de la famille de Ivena contre ceux du Japon, mais briévement.

* Ceux de la Chine nomment le Japon Gueique, Voçu, & Gepuen. Quant au premier nom, il vient de ce que cet Amiral qui fut envoyé au Japon par Xius, étoit de la famille Chinoise de Guei. Pour le nom de Voçu, c'est le nom d'un peuple & non pas d'un pays ; ils appellent ainsi ceux du Japon, comme des hommes qui parlent une langue barbare. Le nom propre est Gepuen, qui signifie le lever & la naissance du soleil, parceque c'est le plus éloigné de tous ceux qui sont connus vers l'Orient, & que c'est la premiére terre, qui, à l'égard de ceux de la Chine, est éclairée du soleil ; car c'est de là qu'ils le voyent lever & paroitre, ne croyant pas autrefois qu'il y eût d'autre monde, ni par conséquent que le soleil en fît le tour. Les Chinois ppellent aussi le pays qui est à leur couchant, & le plus proche d'eux, Jeuco, c'est-à-dire la vallée obscure, où ils croyent que le soleil se cache quand il est nuit. Le nom de Gepuen dont

* *D'où vient le nom de Japon:*

dont ceux du Japon s'appellent, ne diſfére pas beaucoup de celui de Jeuco, & peut être une dialecte, ou un mot corrompu de la langue Japonnoiſe. Marco Polo l'a nommé Zipangri, y ajoutant l'R à la façon de Tartares, comme ſi on diſoit Gepuengin: car Ge ſignifie le ſoleil, Puen le lever ou la naiſſance, & Gin un homme. Mais je ne ſaurois comprendre d'où le Royaume de Japon a pu auſſi recevoir le nom de Chryſe: peut-être eſt-ce un mot Tartare, dont ils nomment le Japon, de même que la Chine le Catay.



MEMOIRE

Pour

L'ETABLISSEMENT DU COMMERCE AU JAPON,

Dressé suivant l'ordre de

Monseigneur COLBERT

Par Mr. CARON.

AYant eu l'honneur d'être entretenu le 31. du passé par Monsieur *Colbert* & par V. E. sur les voyes les plus propres de mettre en train le négoce de la Compagnie, & sur la ferme résolution du Roi de la maintenir de tout son pouvoir, & de la couvrir de sa royale protection; j'ai apris, entr'autres choses, ce que j'avois déja oui dire en Hollande, que la Compagnie a dessein de faire peupler l'Ile de *Madagascar* avec

l'aide

l'aide Sa Majesté : d'y envoyer un nombre de gens de guerre & d'ouvriers, & de s'en servir d'entrepôt & de rendez-vous. Ce dessein est à la vérité bien concerté. Les vaisseaux, qu'on envoyera aux Indes, pourront se fournir promtement & abondamment de vivres en cette Ile, & apparemment la Compagnie en tirera les autres avantages qu'elle s'en promet, & qui pour n'avoir pas été recherchez par la Compagnie Hollandoise, ne lui sont pas connus, ni à moi non plus. Cependant, sauf l'opinion de V. E., l'Ile de *Madagascar* est un peu éloignée des quartiers du Sud, savoir de la Côte de l'*Inde*, de celle de *Malabar*, de *Bengale*, de *Surate*, de *Coromandel*, & de *Perse* : & l'on pourroit bien, à ce qu'il me semble, trouver une autre place plus propre vers ces quartiers du Sud, qu'on pourroit fortifier plus facilement & mieux, parcequ'elle seroit de petite étendue.

Monseigneur *Colbert* m'a fait aussi connoitre que le dessein de la Compagnie est d'établir son commerce premiérement dans les quartiers du Sud, ce qui étoit bien mon avis aussi : & je trouve qu'on ne sauroit mieux commen-

cer que par l'envoi de deux petits vaisſeaux, de 400. tonneaux chacun, à la *Chine*, & au *Japon*, pour demander la liberté du commerce, & pour le mettre en train, après en avoir eu la permiſſion; car il ſe paſſera à cela au moins deux ans, & peut-être plus.

Ces navires, outre les envoyez du Roi, & les préſens pour ces pays-là, devront avoir pour commencement de négoce une petite cargaiſon, conſiſtant en draps, en ras de Chalons, en étamines, en ſergettes, en perpétuanes, & en toute autre ſorte de ſerges; le tout aſſorti de couleurs rouge, violet, incarnat, cramoiſi, bleu céleſte, & autres ſemblables couleurs, avec un peu de noires, un peu de blanches, & un peu de gris de perle, le tout pour environ 50000. livres. Il faudra y charger auſſi pour environ 25000. d'ambre jaune, & de quincaillerie de la ſorte demandée à la *Chine* & au *Japon*, & que les Hollandois y envoyent depuis quelques années, pour autres 25. mille livres de poivre, que les vaiſſeaux iront acheter à la Côte de *Malabar*: & 250000. livres d'argent comptant.

Cette ſomme, qui monte à 350000. livres,

livres, ſera employée en ſoyes, & en étoffes de ſoye, propres pour la *France*, & non pour le *Japon*; parcequ'il n'eſt pas permis de porter aucunes marchandiſes au *Japon* qu'après avoir eu audience de l'Empereur, & après en avoir obtenu la liberté du négoce. Il faut donc que le vaiſſeau qui ira premiérement au *Japon*, aille à vuide, & ne ſerve que pour l'ambaſſade de Sa Majeſté, ſans être chargé ni de marchandiſes, ni de marchans. Il n'y a point d'endroit au monde où la politique & le point d'honneur ſoient ſi ſcrupuleux. On s'y arrête beaucoup moins dans le reſte des Indes. Ce ſera une très bonne affaire pour la Compagnie, que la liberté du commerce à la *Chine* & au *Japon*. Celui du *Japon* pourra être fait avec tout ce qu'on y portera de la *Chine*, avec des ſoyes, & des étoffes de ſoye, de *Bengale*, & de *Tunquin*; & avec un aſſortiment de toute ſorte d'étoffes de laine faites en France.

Les préſens du Roi pour les Empereurs de la *Chine* & du *Japon*, ſeront compoſez de toute ſorte d'armes à feu, des plus curieuſes de l'arſenal: de fins

& beaux draps les plus exquis qu'on pourra trouver: des plus fines ferges, & de quelques riches brocards de soye. Il faudra faire entendre que tout cela est du fruit du pays. On pourra envoyer encore quelques piéces rares par l'usage & par l'invention. Il faudra, entr'autres, qu'il y ait dans le présent pour le *Japon*, trois machines de la nouvelle invention pour éteindre le feu. On en trouve à Amsterdam, & elles seront agréables au *Japon*, parceque les maisons y sont assez sujettes à l'incendie: plus trois marbres en forme de bassins, cizelez sur le bord, aux armes de l'Empereur du *Japon*. Un bassin sera de marbre blanc, l'autre de marbre rouge, l'autre de marbre blanc & noir. On se sert de ces bassins au *Japon* à se laver les mains: & il n'y en a point d'autres que d'un marbre vert sombre, mêlé de brun. Il les faudra semblables à la figure qui est à la marge: & les enfermer soigneusement dans des caisses de bois pour empêcher toute sorte d'accidens. On ne doit pas faire difficulté de prendre cette peine & de faire cette dépense pour le *Japon*, parceque les étrangers n'y payent nulle sorte de droits ni d'impôts de tout le commerce

merce

merce qu'ils y font, ſoit d'entrée, ſoit de ſortie, quelque opulent & riche que ce commerce puiſſe être. Ils ſont obligez ſeulement d'aller tous les ans une fois faire la révérence à l'Empereur & à ſes Miniſtres, & leur faire quelques préſens, petits dans le fonds, quoique proportionnez néanmoins à leur commerce. C'eſt un honneur pour les Nations étrangéres que cette viſite; car les vaisſeaux de l'Empire ſont obligez à la même choſe; mais cette viſite & ces préſens annuels ne ſe feront pas au nom du Roi, mais au nom de ſes Sujets négotians au *Japon*.

Les lettres pour ces Empereurs ſeront écrites en caractéres d'or, non ſur du parchemin, mais ſur de grand papier fort épais, lequel doit être fin pourtant & uni le plus qu'il ſe pourra. La lettre ſera miſe en une boëte d'or garnie d'un cercle de diamans, & la boëte enfermée en un ſac carré de drap d'or très riche & couſu d'or trait. Le ſac en une boëte d'argent de même forme, en laquelle il entre bien juſtement & ſur laquelle il y ait une chaſſe gravée des deux côtez, & on mettra enfin cette boëte d'argent en une caſſette de bois marbré

& poli, le plus beau qu'on pourra trouver. Il faut que la lettre ait toutes ces parures, & quant à la forme, il la faut d'une bonne grandeur, & de la longueur du papier, prenant bien garde de ne la plier point la moitié, en sorte que le haut & le bas portassent l'un sur l'autre.

Il faudra donner à l'Envoyé des instructions amples, exactes, & précises, & l'engager à les suivre dans la dernière exactitude; car tout dépend absolument de la conduite & des déportemens de l'Envoyé. Cela se peut observer dans les ambassades faites au *Japon*, l'une de la part du Roi d'Espagne l'an 1624. par deux Chevaliers de la Toison d'or; & l'autre de la part de la Compagnie de Hollande l'an 1628. & dans l'ambassade faite à la *Chine* de la part de la même Compagnie l'an 1656. Il ne fut point donné d'audience aux Ambassadeurs Espagnols ni aux Hollandois au *Japon*; & il ne fut rien octroyé à ceux-ci à la *Chine*: tout cela pour avoir voulu agir à leur fantaisie, & s'être écartez de leur instruction. Les Ecclésiastiques de la Religion Romaine sont fort estimez & considérez à la Cour
de

de la Chine. Ils pourront aider beaucoup aux affaires de la Compagnie Françoise, & les mettre en bon chemin. Au reste, comme d'une part la négociation est difficile, & de l'autre qu'il faut prendre les *Monsons* à point nommé pour le voyage, le retardement d'un mois, ou de vingt jours seulement, en cette occurrence, entraine la perte d'une année. Et comme il peut arriver d'ailleurs que la négociation languisse & soit retardée en ces Cours par des accidens, soit de maladie, ou de mort du Roi, & d'autres, qu'on ne sauroit prévoir; il est très nécessaire de se hâter, & Votre Excellence voit sans doute fort clairement que le plutot qu'on mette la main à l'œuvre, ce sera le meilleur, afin qu'on puisse semer à loisir pour recueillir ensuite une ample moisson; jusqu'à ce que l'on puisse avoir le fruit attendu & desiré, il faut faire compte qu'il se passera beaucoup de tems malgré nous. C'est tout-à-fait mon avis que si ce commerce de la *Chine* & du *Japon* réussit à souhait, il rendra beaucoup plus de profit que celui de tout le *Sud*. Il y a grande quantité de cuivre au *Japon*, & qu'on peut avoir à 6. ou à 7. sols la livre au plus:

il peut servir de lest aux navires destinez pour le retour : & être vendu ici quinze sous la livre.

L'envoi qu'on fera à la *Chine*, doit prendre port en la riviére de *Nanquin*, située entre les 30. & 31 degrez de latitude *Nord*. On y peut cingler à pleines voiles jusqu'à quatorze lieues de la ville. Il seroit meilleur de prendre port en la riviére de *Pekin*, car elle est plus haute & plus proche de la Cour ; mais elle a moins de fonds. Le dernier Ambassadeur de la Compagnie de Hollande ne sachant où il valoit mieux aborder, alla jetter l'ancre à *Canton* située vers le 20. degré, mais il échut assez mal, parceque *Canton* est une Province remplie de Tartares. Cependant c'est un pays où il semble que l'on pourroit faire un débit considérable d'étoffes de laine, chose qu'il faudra observer dans la suite.

Pour exercer ce commerce de la *Chine* & du *Japon*, qui est en effet si utile & si nécessaire, & celui des pays des *Malays* & de tout *l'Ouest*, & particuliérement des *Moluques*, de la côte de *Ceram*, & des quartiers qui en dépendent, & où croît le poivre de *Bantam*, de *Palimbang*, de *Jamby*, de *Benjar-massing*,

sing, de *Solor*, de *Timor*, tous lieux situez à *l'Ouest*; pour exercer ce commerce, dis-je, il sera fort nécessaire d'un rendez-vous propre, qu'on ne sauroit mieux choisir qu'en l'Ile de *Banca*. La Compagnie de Hollande s'est mille fois repentie de n'avoir pas fortifié cette Ile, & de n'en avoir pas fait la Capitale de sa résidence & de ses forces: & cela à cause des grandes guerres & des siéges qu'elle a soutenus à *Batavia* contre le Roi de *Bantam* d'un côté, & contre celui du *Grand Mataram* de l'autre, qui ne la laisseront jamais paisible & en repos. Il y a de très beaux & bons endroits en cette Ile de *Banca* pour l'ancrage des vaisseaux, & pour en bâtir, & pour en radouber. Le bois propre pour cela se tirera de la côte de *Java*, & on tirera de là, & de plusieurs autres endroits, tout ce qui sera nécessaire pour les atteliers. Il y faudra bâtir des logemens, & une forteresse, afin d'être en sureté. L'Ile de *Banca* est presque toute couverte de bois. Il faudra en couper une partie, défricher la terre, & la planter de quelques milliers de cocotiers. Cet arbre de coco est d'une extrême utilité, & fait beaucoup de profit. La Compagnie reconnoitra avec le

tems

tems la bonté de cette Ile à l'égard de sa situation, & de tous les avantages qu'on en tirera. Il y faudra établir des officiers habiles & de mérite. Il y a présentement à Amsterdam un certain *Vander-Muyden*, qui a été Conseilier ordinaire des Indes & Gouverneur de Ceylan. On y attend l'été prochain un nommé *Coyet*, qui a été aussi Conseiller des Indes & Gouverneur de *Formose*. Ces deux hommes rendroient de grands services à la Compagnie. Il y a encore en Hollande un *Denis des Maitres*, qui a servi la Compagnie de Hollande en qualité de marchand, & quelques pilotes très expérimentez dans les mers des Indes, à la connoissance des côtes & des marées, & des endroits périlleux, de laquelle dépend souvent la conservation des navires. Il seroit fort nécessaire d'attirer de ces sortes de gens, & de se fournir pour ce long voyage de gens qui l'ayent fait plusieurs fois; parceque comme l'on ne doit pas donner bataille contre un ennemi puissant, sans des soldats courageux & des officiers expérimentez & sages; il ne faut point non plus entreprendre ce grand ouvrage, ou en espérer d'heureux succès, si l'on n'a des gens

gens pour les conduire douez d'expérience & de capacité. J'ai appris il y a déja du tems que la Compagnie a pris à son service un Hollandois, nommé *Mr. de Ligne.* Il a une grande connoissance de tous les quartiers du Sud, & est habile homme d'ailleurs. Il est bien desirable que la Compagnie engage beaucoup de telles gens à son service, pour le bien & le profit de ses affaires, parcequ'il y a beaucoup de lieux aux Indes, & tous importans, où il faut s'établir. Je veux croire que quand ils sauront que je suis au service de la Compagnie Françoise, ils se résoudront plus facilement à y entrer.

Il faut avoir un grand soin des marchandises & des victuailles, prenant très exactement garde que rien ne manque aux emballages & aux futailles; car autrement les unes & les autres se gâtent, & il arrive que les marchandises, pour être endommagées, ne rapportent aucun profit, & que les victuailles pour être gâtées rendent le monde malade & le font mourir, avec quoi la Compagnie tombe dans l'inconvénient d'un cavalier démonté. Un bon cavalier a un soin particulier de son cheval,

val, & ne lui plaint pas l'avoine. La Compagnie doit faire de même envers les matelots, & les ſoldats, & le reſte du commun qui la ſert. C'eſt le cheval qui tire la charrue, on ne ſauroit rien faire ſans lui. La Compagnie de Hollande l'a bien appris à ſes dépens, & avec de grandes pertes, durant plus de cinquante ans qu'il lui a fallu pour remédier aux défauts de ſon établiſſement, & pour redreſſer toutes choſes. Les hommes ſont chers aux Indes, parcequ'il coute beaucoup à les y paſſer, & parcequ'on n'y en peut trouver de frais; les Indiens ne ſont nullement propres à naviger ſur des vaiſſeaux Européans: & ils ſont de plus grands voleurs & meurtriers. La Compagnie de Hollande ne s'en ſert jamais.

Il faut obſerver ſoigneuſement d'avoir toutes les bariques & pipes neuves, pour mettre l'eau deux fois au moins, remplies & rafraichies de nouvelle eau une fois par ſemaine; ſans cela l'eau devient noire, & cauſe de grandes maladies. Il faut obſerver auſſi que toutes les pipes d'eau, de vin, de vinaigre, d'huile, de bœuf, de lard, & de chair, & généralement toutes celles qu'on enferme au fond

fond de calle, soient des futailles fortes, neuves, & reliées de cercles de fer. Les cercles de bois se rompent durant les chaleurs, & ce qui est dedans se perd, comme on en a fait plusieurs & fort dommageables épreuves. Il faut encore plus prendre garde que les ancres, les cables & les cordages ne soient ni affoiblis, ni endommagez, ni étouffez, en les estivant. Egards qui semblent de peu d'importance, & dont cependant l'inobservance peut causer de grands retardemens, & d'autres malheurs, par la raison qu'un petit accident empêche souvent un grand exploit. La Compagnie doit les considérer tous, & d'autant plus que les cargaisons de ces navires seront riches, & les équipages nombreux. Je croi, & l'apparence le dit, qu'on aura en Hollande plus commodément, & à meilleur prix, tout ce qu'il faudra pour l'équipage des navires.

J'ai parlé ci-dessus des lettres qu'il plaira au Roi d'écrire aux Indes. Voici un modelle pour celle de Sa Majesté à l'Empereur de la Chine.

„ Au grand Empereur des Tartaries „ Orientale & Occidentale, Roi de la „ Chine, &c. un perpétuel accroisse-„ ment

„ ment de bonheur, & longue vie, sou-
„ haite le Roi de France & de Navar-
„ re.

„ J'ai appris avec joye l'accroisse-
„ ment de votre Empire, & les triom-
„ phes que vous avez remportez sur vos
„ ennemis depuis quelques années. Moi,
„ qui marche sur les traces de mes an-
„ cêtres, Rois de mes Royaumes, Prin-
„ ces très glorieux, renommez par tout
„ le monde, j'ai une inclination parti-
„ culiére de faire connoissance avec Vo-
„ tre Majesté, célébre dans tout l'uni-
„ vers. C'est ce qui m'a porté à vous
„ offrir ma bonne affection, & à vous
„ faire connoitre le desir que j'ai de fai-
„ re tout ce qui pourra donner du con-
„ tentement à Votre Majesté. J'envoye
„ expressément pour cela à Votre Ma-
„ jesté le porteur de cette lettre, N. N.
„ mon Envoyé, avec les présens ici
„ marquez, le tout comme un signe de
„ ma cordiale affection; ils consistent
„ en . . . . . . J'assure Votre Majes-
„ té que je serai ravi qu'il y ait quelque
„ chose dans mes Royaumes qui lui
„ puisse être agréable, & qu'il n'y a
„ rien que je ne fasse très volontiers
„ pour entretenir une longue correspon-
„ dance

„ dance & alliance entre les Royaumes
„ de Votre Majeſté & les miens. C'eſt
„ en cette vue que je prie Votre Majeſté
„ d'accorder à mes Sujets un libre accès
„ & un libre commerce dans ſes Etats a-
„ vec ſes Sujets, ſans nul trouble & nul
„ empêchement. Je lui ouvre de tout
„ mon cœur toutes les portes des miens,
„ afin que Sa Majeſté en faſſe transpor-
„ ter tout ce qu'elle trouvera de propre
„ & d'utile à ſon ſervice. Ecrit en mon
„ Palais du Louvre.

A Paris.

(L.S.) Le grand Sceau. Le Roi,

LOUIS.

II. INſtruction pour N. N. Envoyé du Roi de France, au Grand Cham, Empereur de Tartarie, & Roi de la Chine, ſuivant laquelle il ſe conduira pour l'exécution des ordres qui lui ont été donnez.

Sa Majeſté ayant agréé & trouvé bon les très humbles propoſitions, & très inſtantes priéres, qui lui ont été fai-

tes par les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, d'aider & de favoriser leur commerce de sa royale protection; & ces Directeurs lui ayant représenté en particulier le desir qu'ils ont d'établir leur commerce à *la Chine*, si la liberté leur en étoit octroyée par le Roi de ce pays-là; Sa Majesté a trouvé bon de la faire demander par une expresse députation, afin de l'obtenir plus aisément du Roi de *la Chine*, & avec plus d'avantages: & afin aussi de donner plus de poids, & plus de crédit au commerce de la Compagnie. C'est à ce dessein que Sa Majesté a fait choix de votre personne pour vous envoyer en son nom au Roi de *la Chine*, avec sa lettre royale, & les présens qui sont mentionnez dedans. Vous la délivrerez avec toute sorte de respect & de révérence, par les voyes qui vous seront ouvertes & montrées quand vous serez à *la Chine*.

Vous ferez votre voyage d'ici aux Indes, suivant l'instruction qui vous sera donnée pour cela par la Compagnie, & vous le poursuivrez de là à *la Chine* lorsqu'elle vous l'ordonnera. Vous ferez vos efforts d'aller à la hauteur de *Macau*, place Portugaise, située entre le 19. & le

le 20. degré de latitude au dessous du Tropique du Nord. Vous chercherez là des pilotes Chinois, & tâcherez d'attirer en votre Compagnie tous les hommes qui connoissent par expérience la côte de la Chine, & qui vous pourront conduire à la riviére de *Nanquin*. S'il ne vous est pas possible d'en rencontrer de tels, ou pas assez pour vous confier sur eux du succès de votre voyage, vous monterez plus haut jusqu'au 23. degré vers la riviére de *Chincheu*. Les Hollandois y seront apparemment établis. Vous trouverez infailliblement en chemin beaucoup de vaisseaux Hollandois, & de bâtimens Chinois, qui vous fourniront le moyen de faire surement votre route, jusqu'en ladite riviére de *Nanquin*, car il y a toujours des gens sur ces bâtimens avec qui vous pourrez parler.

Il pourra arriver qu'avant d'être à la hauteur de *Macau*, vous soyez rencontrez par les vaisseaux du fameux Pirate *Jacquun*. On dit qu'il fait sa retraite dans la grande Ile d'*Aynan*, & qu'il a de nouveau une autre puissante armée de mer. Vous vous garderez de cingler droit où vous verrez plusieurs voiles, ou de les attendre si elles viennent à vous.

vous. Vous les éviterez le plus qu'il vous sera possible, en continuant pourtant votre route. Vous ne devez point avoir peur d'un, ni de deux, ni de trois navires; mais vous devez cependant être toujours sur vos gardes, vous mettre en défense & en bon ordre, à toutes occasions. Si vous rencontrez des vaisseaux Hollandois, & que vous ayez besoin de quelques munitions de navire, vous les pourrez demander, en offrant de les payer raisonnablement. Vous leur cacherez soigneusement votre dessein, & leur direz seulement, *nous allons vers le Nord reconnoitre ce qui s'y peut faire.*

Etant arrivé, Dieu aidant, en la riviére de *Nanquin*, vous ferez voile avec toutes les circonspections possibles pour éviter les mauvais accidens. Les sables vous retiendront à environ quinze lieues de la ville, & là les pêcheurs Chinois viendront en grand nombre à votre bord. Vous en louerez un, celui que vous jugerez le plus propre, & vous envoyerez avec lui deux de vos gens du commun au Gouverneur de la Ville, avec une lettre en François, & la traduction en Chinois. Vous lui manderez qu'il est arrivé en ce lieu un Envoyé exprès de la

la part du Roi de France, avec des lettres & des présens pour le grand Empereur de la Chine : & qu'il lui plaise d'envoyer au plutot quelqu'un à la Cour savoir l'état des affaires, afin de pouvoir ensuite travailler à exécuter la députation en toute la diligence & en la maniére convenable, suivant les ordres de l'Empereur. Il faudra attendre patiemment la réponse, ne laissant pas entrer trop de monde à la fois dans vos vaisseaux. Agissez cependant avec toute sorte de courtoisie & de civilité envers un chacun, & que vos gens qui iront par la ville faire emplette des choses nécessaires, en usent de même, se gardant de toute surprise & mauvaise avanture. S'il y a, par exemple, vingt ou trente Chinois à bord d'un vaisseau par visite, ou pour curiosité, & qu'il y en voulût entrer davantage, vous leur ferez dire qu'ils prennent la peine d'attendre que les autres en soient sortis, & qu'alors on les recevra volontiers. Il pourroit arriver aussi que le Gouverneur de la ville, ou le Viceroi de la Province, vous priveroient de quelques effets, & vous feroient en cela quelque injustice, fondez sur ce méchant prétexte que vous ne seriez pas

encore en la protection de son Roi. Il faudra vous servir de toute votre prudence en ces fâcheuses rencontres: ne refusez pas tout à plat, & n'accordez pas aussi tout ce qu'on demandera. Il faudra faire de nécessité vertu, vous tenant content d'avoir essuyé ces importunitez, non comme vous auriez voulu, mais comme vous aurez pu. Vous prierez toujours & sans cesse le Gouverneur & les autres Magistrats d'accélérer l'arrivée de votre expédition de la Cour selon leur pouvoir, & de donner les passeports nécessaires pour aller surement avec vos gens à *Pekin*, qui est la résidence du *Grand Cam*.

Le Gouverneur de *Nankin* vous fera conduire, & remettre entre les mains du Chancelier du Royaume à *Pekin*. Vous le supplierez d'abord de vous permettre par grace de porter en personne aux yeux de l'Empereur la lettre & les présens de Sa Majesté, avec toutes les solemnitez accoutumées, & de vous procurer une favorable audience. Quand le jour en sera venu, & que vous serez devant l'Empereur, vous lui déclarez que vous êtes envoyé expressément de la part du Roi votre Seigneur, pour savoir

savoir l'état de sa santé, & pour lui souhaiter un regne long & heureux. Vous lui présenterez ensuite vos services, & vous supplierez très humblement sa Majesté de vouloir répondre favorablement à la lettre du Roi votre Seigneur. Il est indubitable, qu'avant votre audience, vous aurez assez de tems de vous entretenir avec diverses personnes, pour en tirer le plus de lumiéres que vous pourrez, vous le ferez particuliérement avec les Ecclésiastiques Romains, qui sont en cette Cour-là & fort estimez & considérez. Vous avez pour eux des lettres de recommandation des Prélats de Paris. Vous les engagerez de tout votre pouvoir à vous aider en votre dessein.

Après avoir délivré la lettre & les présens du Roi, vous en ferez d'honnêtes au Chancelier de l'Empire, & aux autres Ministres qui vous pourront servir, à chacun à proportion de son emploi, & selon la coutume du pays. Vous ne manquerez point de gens qui vous conseilleront justement, à qui, & comment, il en faut faire; parceque tous les Chinois, & particuliérement les Marchans, ravis de votre venue dans le re-

gard du négoce lucratif qu'ils espéreront de faire avec les François, s'intéresseront dans la liberté du négoce que vous venez demander. Ils vous conseilleront droitement ce qu'il faudra faire pour l'obtenir le plutot, & le mieux, & rechercheront sincérement votre amitié. Vous serez honnête, civil, & affable à tous, selon que votre expérience vous aura déja enseigné de l'être, & particuliérement aux gens qui sont en charges, & à ceux qu'on vous aura donnez pour escorte en chemin, & pour gardes à la Cour : faisant vos efforts d'obliger tout le monde à publier le mérite de votre personne, & de votre Nation. Et il faut pour cela tenir sévérement en devoir toute votre maison, & les autres gens qui dépendent de vous.

Après avoir eu audience de l'Empereur, & lui avoir fait vos présens, & aux Grands de la Cour, vous sollicitérez le Chancelier d'obtenir de Sa Majesté l'octroi & la liberté demandée dans votre lettre : & particuliérement celle de vendre les marchandises, & d'employer le capital que la Compagnie vous aura donné. Quand vous l'aurez obtenue, vous

vous en ſervirez: & votre ſoin principal doit être d'obſerver très exactement quelles manufactures de France ſont les plus demandées, quelles ſortes de marchandiſes ſont le plus de débit à la Chine, & ce qui peut y donner le plus de profit. Vous employerez enſuite votre capital en marchandiſes, ſavoir les deux tiers en fine ſoye crue, blanche, par aſſortiment, vous informant toujours ſoigneuſement s'il n'y en a pas de meilleure ſorte que celle qu'on vous montrera; car il eſt certain que s'il n'y a pas des gens fort connoiſſeurs commis à cet achat, on ne vous en préſentera pas d'abord de la meilleure ſorte. La Province de *Nanquin* produit la meilleure ſoye de la *Chine*, mais elle n'eſt pas toute d'une ſorte. Vous employerez l'autre tiers en étoffes de ſoye, ſavoir en peling blanc, ſimple, demi double, & triple, presque tout ouvré, & peu d'uni. Les étoffes de *Nanquin* ſe vendent presque toutes par aſſortiment, tant pour l'uſage du pays, que pour le négoce du *Japon*. Elles conſiſtent en *Pelings*, *Linthées*, *Panghfils*, *Ghilams*, & *Armoſin*. Les Hollandois n'apportent de tout cela que des *Pelings* en leur pays, parceque c'eſt ce qui donne

le plus de profit. Vous apporterez néanmoins cent piéces des sortes nommées pour servir de montre, & à même dessein, quatre vingts ou cent livres de soye de Bogi, de soye de poil, de soye à coudre, & de soye à broder; & pas plus de chacune, parceque votre cargaison ne sera pas portée au *Japon*, mais apportée en France. Il ne se fait ni velours, ni brocards, ni damas, ni satin, ni pous de soye en la Province de *Nanquin*. Les Portugais en ont établi des manufactures dans celle de *Canton*, vers le Sud. On en pourroit apporter pour servir de montre. Le *Picol* de soye qui est de 125. livres poids de Hollande, se vendoit de mon tems à la *Chine* 300. piastres. La premiére sorte, c'est environ 4. livres 15. sous la livre; la seconde sorte 4. livres 5. sous; & la troisiéme sorte 3. livres 10. sous la livre. Sur ce pied la soye de *Nanquin* assortie coute 4. francs la livre, & se vend au moins sept francs au *Japon*. Il est fort important en l'achat des soyes ouvrées, & des étoffes de soye, d'acheter tout au poids à raison de la bonté. Les unes & les autres donnoient autrefois soixante & quatre vingts pour cent de profit au *Japon*.

pon. Les étoffes ſimples coutent 4. francs 10. ſous à 5. francs la piéce. Les entiéres coutent entre 12 & 15. Tout conſiſte à avoir égard au poids, & à la qualité de la ſoye. Il faut agir avec d'autant plus de circonspection en ce premier achat, que ce ſera la leçon où la Compagnie étudiera ici ce négoce, & où les Chinois obſerveront notre capacité.

Votre négoce de vente & d'achat doit être exécuté avec toute la diligence poſſible, pour ne perdre point de tems: & quand il ſera achevé, vous ferez demander votre congé à l'Empereur par le Chancelier. Vous le ſupplierez très humblement de remercier Sa Majeſté, de l'aſſurer que les agens de la Compagnie ne manqueront pas de revenir l'année prochaine, & toutes les années enſuite avec un grand fonds d'argent & de marchandiſes: & de requerir humblement en votre nom la bienveillance & la protection de Sa Majeſté pour notre Nation.

Enfin tenez un Journal exact & juſte de tout ce qui ſe paſſera ſur mer, & ſur terre, tant ſoit peu remarquable. Donnez le à tenir à quelque ſujet capable, curieux, & deſireux d'apprendre, qui faſ-

ſe toutes les recherches poſſibles, & mette tout par écrit. Il ſeroit bon de laiſſer à *Pekin* deux ou trois jeunes hommes d'esprit, prudens, & de bonnes mœurs, pour apprendre le Chinois. Il en faut avoir permiſſion du Chancelier, & l'on laiſſe à votre diſcernement les termes de la demande & le tems de la faire. Il ſera bien le mois d'Octobre avant la fin de votre négociation; c'eſt le tems que les vents du Nord commencent à ſouffler, vous vous en ſervirez pour vous rendre au lieu qui vous aura été marqué à votre départ des Indes pour la Chine. Dieu veuille donner ſa bénédiction à votre voyage & à vos affaires.

Quand le commerce aura été octroyé au Japon, & qu'il y ſera établi, les navires qu'on y envoyera ſe devront rendre environ la mi-Mai vers la ligne, pour pouvoir être à la fin de Juin à la *Chine*, & partir de là au commencement d'Aout pour le *Japon*; car c'eſt-là le meilleur tems: & ſi on ne le prend pas, la navigation eſt ſujette à beaucoup de fatigues & à beaucoup de dangers.

Au

Au Souverain, & Très haut Empereur & Régent du Grand Empire du Japon, dont les sujets sont très soumis & obéissans. Le Roi de France souhaitte une longue & heureuse vie, & beaucoup de prospérité en son Regne.

PLusieurs guerres, que mes ancêtres, les Rois de France, ont faites, & plusieurs victoires qu'ils ont remportées, tant sur leurs voisins, que sur les Royaumes éloignez, ayant été suivies d'un grand repos dont je jouis à présent; les marchans de mes Etats, qui négocient en toute l'Europe, ont pris occasion de me supplier très humblement de leur ouvrir le chemin de voyager, & de négocier dans les autres parties du monde, comme font les autres Nations de l'Europe. Leur supplication m'a été d'autant plus agréable, qu'elle est appuyée & du desir des Princes & Seigneurs mes Sujets, & de ma propre curiosité, d'être exactement informez des mœurs & des coutumes des grands Royaumes hors de l'Europe, dont nous n'avons rien su jusqu'ici que par les relations de nos voisins

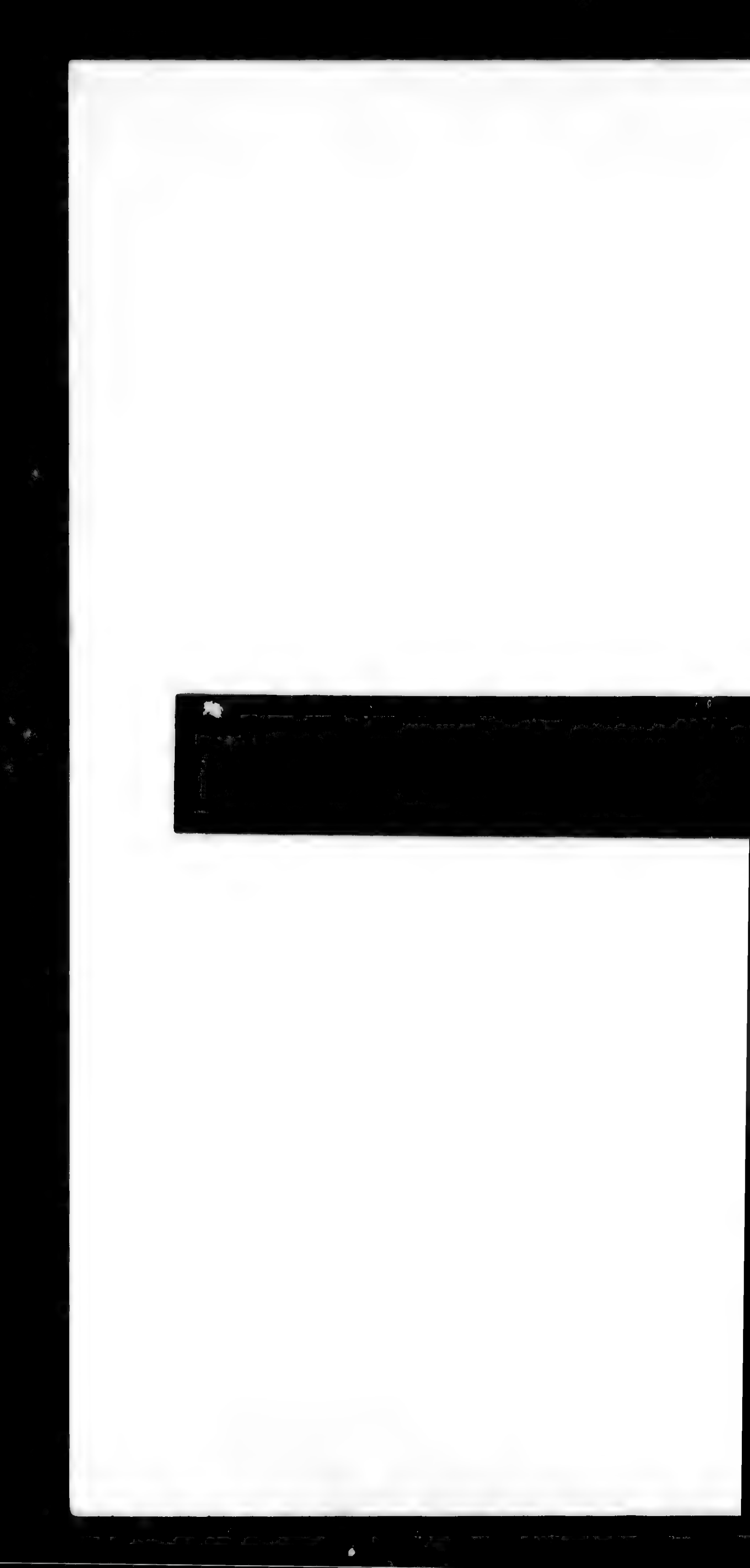
qui voyagent en Orient. J'ai donc résolu, pour satisfaire & à ma propre inclination & aux priéres de mes Sujets, d'envoyer mes Deputez en tous les Royaumes de l'Orient. J'ai choisi pour envoyer à Votre Haute & Souveraine Majesté *François Carron*, qui sait la langue Japonnoise, & qui a eu plusieurs fois l'honneur de faire la révérence à Votre Majesté, & d'en avoir audience. C'est pour cela que je l'ai fait venir exprès en mon Royaume: & parcequ'il est, comme je le sai fort bien, de bonne extraction, déchu de sa fortune à la vérité par le malheur des guerres, mais rétabli par moi en son premier état, & élevé en honneur & en dignité, pour être plus digne d'aborder Votre Haute & Souveraine Majesté, avec le respect convenable. Je l'ai choisi d'ailleurs, de peur qu'un autre, pour ne savoir point les sages ordonnances & coutumes établies par Votre Majesté, ne commît quelque chose contraire à leur intention, & ne vînt ainsi à déplaire à Votre Majesté: & qu'ainsi mes lettres & ma demande vous soient présentées par ledit *François Carron* avec les solemnitez requises, & soient par là mieux reçues de Votre

tre Majesté : & afin aussi qu'il lui fasse connoitre ma bonne affection, & le franc desir que j'ai d'accorder à Votre Souveraine Majesté ce qu'elle me demandera, en reconnoissance de l'octroi des demandes que je lui fais ; lesquelles consistent en ce que les marchans de mes Royaumes & Etats, unis en corps de Compagnie, ayent le commerce libre en tout l'Empire de Votre Majesté, sans trouble, ni empêchement. Je vous envoye le présent ici marqué bien que ce soit chose de peu de valeur. . . . . Je souhaite qu'il soit agréable à Votre Souveraine Majesté, & qu'il se trouve en mes terres quelque chose qui lui soit utile, je lui en laisse volontiers toutes les portes ouvertes & libres.

A Paris la 24 année de mon Regne.

(L. S.) Le grand Sceau. Le Roi

LOUIS.



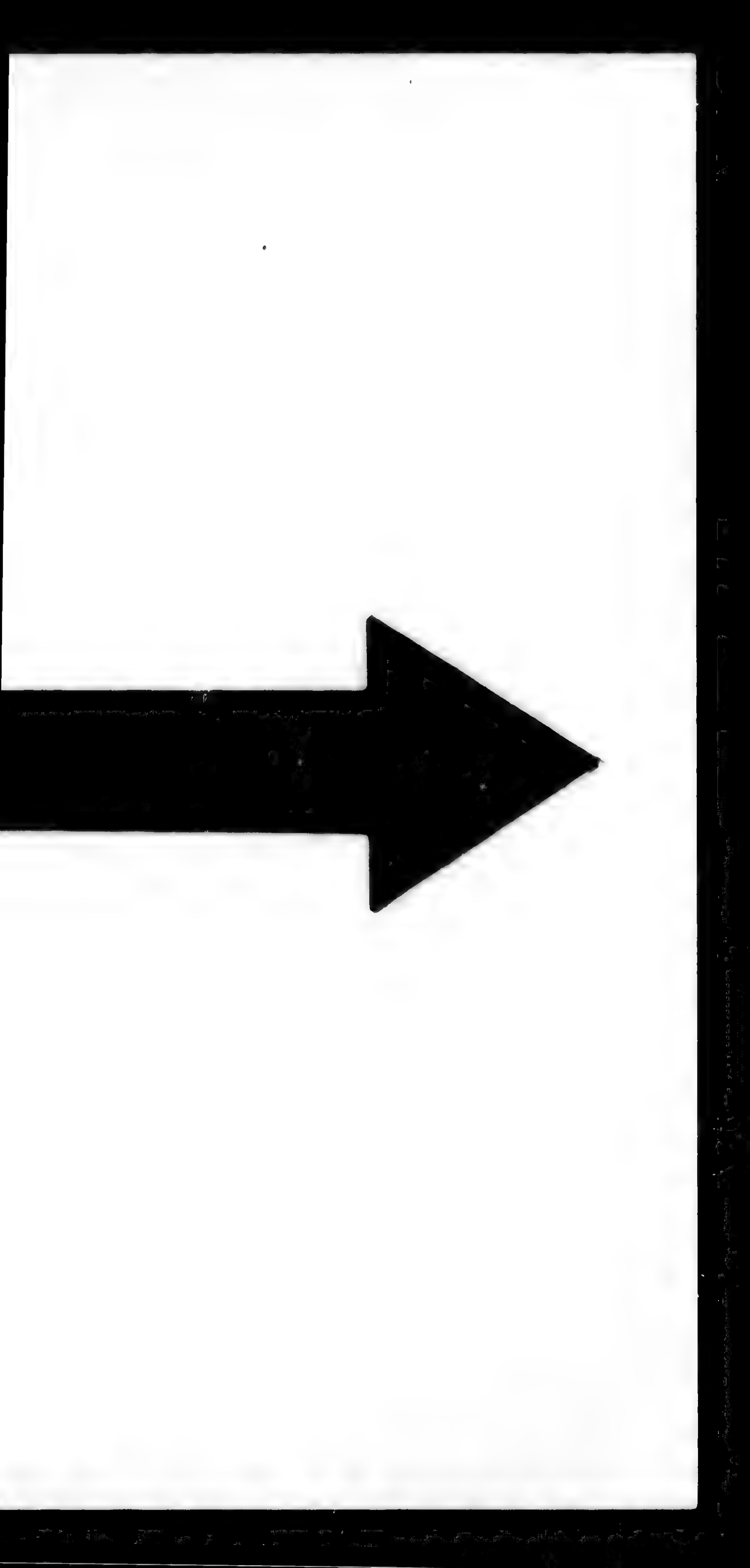
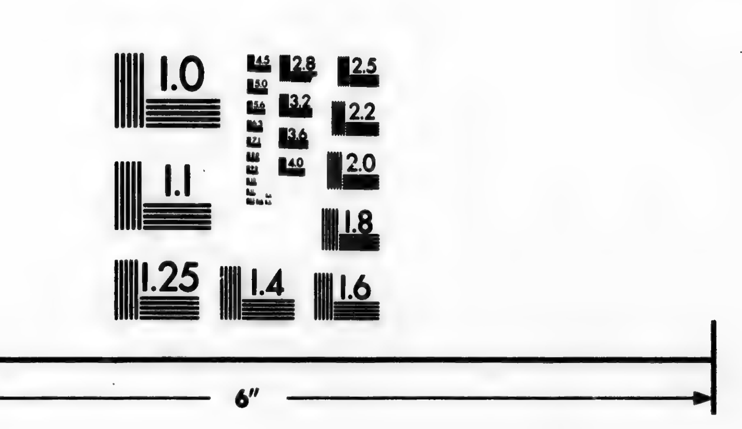


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

III. *Instruction pour* François Carron, *Envoyé du Roi de France & de Navarre à l'Empereur du Japon, pour lui délivrer la lettre & le présent de Sa Majesté: & suivant laquelle il se conduira pour l'exécution des affaires projettées, & qui lui sont commises.*

LA Compagnie vous donnera une Instruction pour votre voyage aux Indes, & pour ce que vous ferez vers le Sud. Quand vous en aurez rempli tous les ordres, vous en partirez à la *Mossoum*, pour pouvoir être à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, sous la ligne. Vous prendrez de là votre route à la *Chine*, droit au lieu de l'établissement de la Compagnie; non pour y prendre aucunes marchandises, mais pour apprendre seulement l'état de ses affaires, & afin d'en faire rapport au *Japon*: car il est fort nécessaire que si l'on a obtenu la liberté du négoce à la *Chine*, on le fasse savoir aux Ministres du *Japon*.

Vous irez de là au Nord chercher le *Japon*. Vous prendrez garde sur toutes cho-

choses de n'aborder à aucune place hors d'une extrême nécessité, & du péril de la vie : & vous vous rendrez à la baye de *Nangasaky* située à 33. degrez 40. minutes. Vous y entrerez sans crainte jusqu'à demie lieue de la ville. Il est infaillible qu'avant d'arriver à ladite baye, il viendra à votre bord des barques de la garde des côtes. On vous demandera d'où est le navire, & à qui il est. Vous répondrez que le vaisseau vient de France avec une lettre & des Envoyez exprès du Roi de France pour le Haut & Souverain Empereur du *Japon*, & qu'il leur plaise de vous montrer l'ancrage, & d'aller ensuite faire rapport de votre arrivée au Gouverneur de la ville, prendre ses ordres & vous les apporter, parceque vous vous réglerez là dessus parfaitement. La chose paroitra nouvelle & rare, & vous saurez promtement ce que vous aurez à faire. Si l'on ne vous méne pas d'abord chez le Ministre de l'Empereur, établi audit lieu en qualité d'Agent & d'Intendant des affaires étrangéres, à cause que vous êtes l'Envoyé d'un Roi ; on députera à votre bord des gens de qualité pour Commissaires. Ils auront grand train, & plusieurs interpré-

tes, vous ferez couvrir de tapis le lieu où vous les recevrez, & les ferez asseoir dessus. Ces Commissaires vous interrogeront, & feront écrire mot à mot toutes vos réponses, & tous vos discours. Leurs demandes seront quelles affaires vous amènent? D'où vous venez? Quel est votre pays? De quel Royaume vous êtes? A quel dessein vous êtes venu? Et ce que vous avez apporté? Il faudra répondre que vous venez du Royaume de France: que vous êtes envoyé du Roi de France, avec une lettre & un présent pour les porter (après la permission nécessaire) au très Haut & Souverain Empereur du *Japon*; que vous avez apporté des victuailles & les choses nécessaires pour votre voyage seulement: que toute votre commission & votre ordre consiste uniquement à demander, à la façon accoutumée dans le *Japon*, audience de l'Empereur, afin de pouvoir délivrer en la forme requise, & avec les solennitez accoutumées, la lettre & le présent de votre Roi à sa Haute & Souveraine Majesté du Japon.

Ces Commissaires vous interrogeront ensuite fort amplement sur diverses choses, & sur celles mêmes dont ils seront

instruits,

instruits, & feront écrire vos réponses comme auparavant. Entr'autres quel pays est la France? Quelle est son étendue? Quels ses limites? Ce qui y croît? Si le Roi en est Souverain absolu? Quelles armées il entretient? Contre qui il fait la guerre? Qui sont ses alliez? quelle est la police, quelle est la Religion, quelles les coutumes de son Royaume? Et cent questions semblables. Davantage quelle personne vous êtes, vous son Envoyé, de quelle qualité, & condition, & quel est votre emploi? Si vous avez des charges? Quelle sorte de lettre est celle du Roi? Comment elle est écrite, comment elle est cachettée, comment elle est empâquettée, & de quelle façon vous la gardez?

Il vous sera fait bien des semblables questions, tant par les Ministres de *Nangasacky*, que par ceux de la Cour, & par d'autres personnes considérables. Il faut que vous preniez fort garde à vos réponses: qu'elles soient non seulement toujours prêtes en votre mémoire; mais encore que vous en teniez registre pour l'uniformité, en sorte qu'il ne se trouve pas la moindre variété en vos discours. Les Japonnois observent naturellement

les

les étrangers de fort près, & sur tout depuis la surprise qu'on leur fit l'an 1628. qu'un Ambassadeur Hollandois leur en fit acroire. La Compagnie de Hollande l'avoit envoyé pour féliciter l'Empereur de son avénement à l'Empire. Il dit qu'il étoit Envoyé du Roi de Hollande: & là-dessus, il reçut le traitement & les honneurs qu'on fait-là à l'Ambassadeur d'un Roi; mais celui-ci ayant mal gardé son caractére, & s'étant équivoqué dans ses réponses, parcequ'enfin la vérité ne se déguise pas longtems aisément, il fut reconnu pour Ambassadeur de la Compagnie, & on le renvoya avec deshonneur, & sans lui vouloir donner audience. Il faut donc que vous agissiez avec bien de la prudence, & bien de l'attention, pour ne tomber en aucun des piéges qu'on tendra à votre langue, & afin que le respect dû au Roi, votre Seigneur, soit maintenu, & que ses demandes soient accordées.

Vous répondrez sur tous ces articles franchement & sans déguisement: que la *France* est le premier & le plus considérable Royaume de l'Europe; le plus grand, & situé dans le plus heureux climat,

climat, le plus fertile, & le plus riche, qui fournit de plusieurs choses toute l'Europe, à chacun selon ses besoins. Qu'il a ses limites à l'*Espagne* d'un côté, à l'*Allemagne* d'un autre, & à l'*Italie* de l'autre, étant flanqué de deux grandes mers, l'une la *Méditerranée*, l'autre celle qui entoure l'*Angleterre*.

Que la France a une si grande puissance qu'elle tient en bride toute l'Europe, & tous ses voisins en balance, sans s'agiter pour cela extraordinairement, qu'elle entretient toujours cinquante mille hommes bien équipez, tant de cavalerie, que d'infanterie : qu'elle en peut lever trois fois autant dans les nécessitez pressantes, qu'elle est gouvernée par un Roi Souverain, qui a pouvoir sur la vie & sur les biens de ses Sujets, de quelque qualité qu'ils soient; lequel dès son enfance a fait diverses guerres contre ses voisins, principalement contre l'*Espagne*, l'*Italie*, & l'*Allemagne*; qu'il a encore envoyé de puissantes armées de trente à quarante mille hommes en *Hongrie*, en *Pologne*, & en *Suede*, &c. les unes pour attaquer, les autres pour défendre, selon l'intérêt de la France. Que ce grand Prince est à présent en paix avec tout le mon-

monde, l'ayant faite & acquise par la puissance de ses armes, & par sa sage politique. Que son Royaume est une école de sciences, d'arts, de loix, & de coutumes auxquelles presque toute l'Europe se conforme, & où on envoye de toutes parts la Noblesse s'instruire & s'élever.

Vous direz sur l'article de la Religion, que celle des François est de deux sortes: l'une, la même que celle des Espagnols, l'autre la même que celle des Hollandois: que Sa Majesté ayant appris que la Religion des Espagnols est desagréable au *Japon*, elle a ordonné qu'on y envoye de ses Sujets qui professent la Religion des Hollandois. Que c'est ce qui s'exécutera ponctuellement: & que les François ne seront jamais convaincus de vouloir contrevenir aux commandemens de l'Empereur. Ils feront une objection, savoir, si le Roi de France dépend du *Pape*, comme le Roi d'Espagne, & d'autres. Vous répondrez qu'il n'en dépend point, le Roi de France ne reconnoissant personne au dessus de lui, & qu'il est facile de voir la nature de la dépendance que Sa Majesté a au *Pape*, en ce qui arriva il y a deux ans, pour

un outrage fait à Rome en la personne de l'Ambassadeur de Sa Majesté. Car le *Pape* ne l'ayant pas fait réparer assez tot, Sa Majesté envoya une armée en Italie, dont tous les Princes, & le *Pape* même, ayant été effrayez, le *Pape* lui envoya un *Legat à latere*, chargé de supplications trés humbles & très instantes, auxquelles Sa Majesté ayant égard, rappella ses troupes déja campées sur les terres du *Pape*. Qu'ainsi le Roi n'est pas seulement très souverain & absolu dans ses Etats, mais qu'il fait encore la loi à plusieurs autres Potentats, étant un jeune Prince, âgé de vingt cinq ans, vaillant, sage, & puissant, plus que tous ses ancêtres; & de plus si curieux, qu'outre une particuliére connoissance de toute l'Europe, il recherche avidement de savoir la constitution des autres pays du monde.

Voilà les plus particuliéres questions qui vous seront faites, ausquelles il faut que vos réponses soient toujours égales, & que vous ajustiez là dessus tous vos discours, & tout ce que vous ferez, sans varier aucunement dans la substance de vos paroles.

Vous serez conduit à terre, & logé, pen-

pendant que les couriers dépêchez à la Cour porteront les nouvelles de votre venue. Vous aurez grand ſoin alors que tous vos gens ſe comportent ſagement, civilement, & humblement avec les Japonnois, & de vous conduire en toutes choſes comme le Gouverneur vous preſcrira. S'il arrivoit que vous ne fuſſiez pas tout-à-fait logé & traité à votre aiſe, n'en témoignez ni incommodité, ni chagrin: & penſez toujours que c'eſt de l'Empereur que vos aiſes & vos commoditez doivent venir. Vous garderez vos plus beaux habits, & que vous n'aurez jamais mis au *Japon*, vous & ceux de votre ſuite, pour quand vous ſerez à la Cour, & pour le jour de l'audience. Dès que vous y arriverez vous ferez chauſſer vos gens avec de petits eſcarpins de cuir, & des pantouffles. Les planchers des maiſons ſont couverts de tapis au *Japon*, c'eſt pourquoi il faut ôter les ſouliers en y entrant, & en avoir ſans cartiers afin de les quitter plus facilement.

Dès les premiers ordres qui viendront de la Cour à votre ſujet, & peut-être avant, on vous demandera à voir la lettre du Roi, & on en voudra faire la tra-

duction

duction par écrit. Vous ne le refuserez point, & délivrerez une copie de la minute qu'on vous en aura donnée. La cassette, où sera la lettre du Roi, doit être enfermée dans le plus beau de vos coffres, ou en quelque beau cabinet. Vous le porterez en la haute place de votre chambre, sur quelque estrade, ou quelque pied haut élevé. Vous n'en devez jamais approcher la tête couverte. Ce n'est point la coutume du *Japon* d'être couvert près des gens de qualité & des gens de mérite, comme on fait assez souvent en Europe. Il faudra suivre en cela la coutume du pays, & sur tout, quand on ouvrira le cabinet, ou le coffre, où sera la cassette de la lettre, quand on la regardera, & quand on la remuera. Si les Japonnois ne vous donnent personne pour la remuer & apporter quand vous le direz, vous choisirez deux officiers des plus honorez de votre suite, qui tête nue & les bras étendus la prendront des deux mains, & la porteront là où vous ordonnerez. On mettra cette cassette dans une caisse qu'on emballera bien: & on la fera porter seule dans un *Palanquin*, (qui est une sorte de brancard) en vous menant à la Cour. Faites

tes toujours marcher ce brancard devant vous, & le suivez incessamment. C'est pour témoigner votre respect envers la personne du Roi votre Seigneur, & envers sa lettre: & pour exciter les Japonnois à en user de même, comme ils ne manquent point de faire aux lettres & aux Ambassadeurs des Rois. Si votre commission & cette lettre étoient pour féliciter d'un mariage, pour des affaires d'Etat, pour offrir assistance, ou pour la demander, ou même pour une simple congratulation, comme on a dit que les Hollandois en envoyérent faire une l'an 1628.; il faudroit alors observer bien d'autres cérémonies: aller avec plus de train & d'appareil, qu'il n'en sera apparemment nécessaire en cette occasion ci; parcequ'il ne s'agit que d'une liberté de négoce pour un Corps de marchans: & les marchans sont beaucoup moins estimez au Japon qu'en Europe. Cependant les Japonnois, selon toutes les apparences, ne vous recevront pas si simplement. Mais s'il arrivoit néanmoins au contraire, que le défrai ne fût ni à votre gré, ni assez splendide, il vous faut abstenir très particuliérement d'en rien témoigner, & recevoir & prendre toutes

toutes choſes avec tous les remercimens poſſibles, & tout le contentement apparent que vous pourrez démontrer: & à même tems vous ferez acheter ſous main ce de quoi vous ne pourrez vous paſſer. Ayez ſoin jusqu'au ſcrupule de témoigner en toutes rencontres des civilitez & affabilitez extrêmes aux Commiſſaires qui vous méneront, & à ceux qui vous garderont à la Cour. Suivez toujours leur conſeil, lors même qu'il eſt le plus contraire à votre humeur, & à toutes les maximes, & lumiéres du raiſonnement d'Europe. Leurs mœurs & leurs coutumes ont mille choſes toutes oppoſées aux notres: ils les eſtiment; & ils mépriſent au contraire ce que nous ſuivons. L'unique moyen d'être reſpecté & conſidéré parmi eux, c'eſt de ſe faire à leurs maniéres, comme une longue expérience l'a montré.

Les préſens du Roi pour l'Empereur ſont ſpécifiez exactement dans la lettre du Roi à l'Empereur. Vous vous informerez de ceux que vous devez faire aux Miniſtres, & aux autres perſonnes de qualité. Vous trouverez aſſez de gens qui vous conſeilleront juſtement ce que vous leur devez préſenter: & ils ne vous

diront

diront point d'en trop faire, les officiers étant taxez en ce qu'ils reçoivent des étrangers, & ne se hazardant jamais à prendre par dessus. Vous composerez ces présens des étoffes de laine, qu'on vous aura données pour cela. Lorsque vous approcherez de sa personne, on sera bien aise, & on vous en estimera beaucoup, si vous ôtez votre épée & la donnez à garder à un de vos gens, avant qu'on dise de le faire, comme il arriveroit assurément qu'on vous le diroit. Vous n'aurez rien sur la tête, pas même une calotte, tout le tems que vous verrez le visage de l'Empereur. Ce sera un grand Seigneur qui vous présentera à Sa Majesté, savoir celui qui sera de garde ce jour-là. Il sera à genoux proche des présens & de la lettre, au milieu de l'espace qui vous séparera de l'Empereur. Il recevra vos paroles, & les lui portera, vous lui direz le commandement que vous avez reçu du Roi, d'assurer de sa bonne volonté & affection Sa Majesté Impériale, à qui vous souhaittez une longue & heureuse vie, & toute sorte de prospéritez en son regne. Vous la supplierez de vouloir favorablement octroyer les demandes contenues dans la let-

tre du Roi votre Seigneur, & de vouloir prendre en sa protection la Nation Françoise qui viendra au *Japon*. Il pourra arriver que l'Empereur aura avec vous un peu d'entretien, il sera court, sans doute, & s'il a des demandes à vous faire, ce sera par l'entremise du Seigneur qui vous aura mené à l'audience. Ils en usent de même avec toutes sortes d'Ambassadeurs, non par mépris, mais par honneur; & c'est ainsi qu'ils l'expliquent. Votre audience vous sera donnée à la nouvelle, ou à la pleine lune, parcequ'alors tous les Rois, les Princes, & autres Grands du *Japon* viennent à la Cour voir l'Empereur, & lui faire la révérence.

Après votre audience, vous irez saluer les Ministres du Conseil, qui auront quelque influence en votre négociation. Vous leur ferez des présens: vous les supplierez de vous avoir une favorable & promte réponse à la lettre de Sa Majesté. On ne vous fera point languir après, & elle vous sera apportée avec des présens de Sa Majesté. Vous recevrez le tout avec beaucoup de révérence & de respect, & ferez porter toujours la lettre de Sa Majesté comme la lettre du Roi

votre Maitre. Vous reconnoitrez, à votre retour, par des présens réciproques ceux qu'on vous aura faits en chemin en allant à la Cour; ne faisant profusion de rien, & ne demeurant redevable de rien. Vous en userez de même envers le Gouverneur de *Nangasacky*, quand vous y serez de retour: & vous le supplierez très instamment de favoriser la Nation Françoise qui viendra au *Japon*; supportant ses ignorances dans les maniéres & coutumes du pays, & les lui faisant enseigner le mieux qu'il se pourra. Vous partirez ensuite, & si le tems le souffre, vous passerez par la *Chine*, pour voir ce que fait la Compagnie. Ne vous exposez pas néanmoins aux vents & tempêtes qu'il fait sur la côte de la *Chine* durant la *Mousson* du Nord. Allez ensuite, supposé que le libre commerce du *Japon* ait été obtenu, comme l'on espére, à la côte de *Java*, prendre terre à *Bantam*, pour vous transporter de là au grand *Mataram*.

IV

IV. *Ordonnance de l'Empereur du Japon envoyée par deux Commissaires de S. M. Impériale à tous les Gouverneurs des Pays & terres maritimes & des environs, portant ordre d'empêcher les Portugais d'aborder au Japon.*

„ LEs commandemens exprès & réi-
„ térez contre la promulgation de la
„ *Religion* & *Doctrine des Chrétiens* ont
„ été bien & duement publiez & répan-
„ dus par tout. Mais s'étant trouvé
„ qu'ils n'ont pas eu le pouvoir de les
„ retenir d'agir à l'encontre, il leur a
„ été défendu d'aborder avec leurs ga-
„ liottes, & autres bâtimens de mer, les
„ côtes du *Japon*. Mais au mépris de
„ ces défenses, quelques uns sont venus
„ à *Nangasacky*, où aussi en punition
„ d'une telle offense, il a été ordonné
„ de les mettre à mort. On vous man-
„ da l'année derniére par un comman-
„ dement exprès, expédié par écrit à
„ chacun en particulier pour les pays &
„ terres, qu'en cas que quelque bâti-
„ ment de mer vînt à se montrer sur les
„ côtes ou dans les ports, il y fût ad-

„ mis à jetter l'ancre, qu'on mît forte
„ garnison dessus, & que leur message,
„ & ce qu'ils proposeroient fût envoyé
„ à Sa Majesté. Ce commandement-
„ là est révoqué & aboli, & l'on
„ vous donne celui-ci à la place, que
„ l'on vous ordonne & enjoint à chacun
„ en particulier, par ces présentes, d'e-
„ xécuter exactement. C'est que ces bâ-
„ timens-là, sans écouter ni ouir au-
„ cune parole de ceux qui seront dessus,
„ quelque affaire que ce puisse être,
„ quelque allégation qu'ils puissent ex-
„ poser, on les détruise & consume par
„ le feu entiérement, & que tout le
„ monde du bâtiment, jusqu'au dernier,
„ soit mis à mort.

„ Il est de plus fortement commandé
„ à chacun de vous, de construire & é-
„ lever dans les pays & terres de son
„ Gouvernement, des redoutes à senti-
„ nelles, sur la pointe des montagnes,
„ tout le long des côtes, & de faire fai-
„ re continuellement bonne garde pour
„ découvrir les bâtimens de mer des *Por-*
„ *tugais*, afin qu'incessamment, & en
„ toute diligence, la nouvelle de leur
„ venue se répande par tout. Car s'il
„ avient

„ avient que quelque tel bâtiment ſoit „ découvert d'un lieu éloigné, plutot „ que des plus proches, & l'avis expé- „ dié plutot, on imputera à crime de „ s'être laiſſé dérober la vue de ce bâti- „ ment, & de ne l'avoir pas découvert „ avant & plutot que les ſentinelles plus „ éloignées; & le Gouverneur ainſi pris „ en négligence, ſera privé de ſes Gou- „ vernemens & emplois.

„ A l'inſtant qu'on aura découvert „ un bâtiment *Portugais*, de quelque „ grandeur qu'il ſoit, on en envoyera la „ nouvelle en poſte au Seigneur d'*Ar-* „ *nua*, aux Régens de *Nangaſacky*, & à „ *Oſacca*, ſans oublier de l'envoyer auſſi „ aux lieux & pays voiſins.

„ Il vous eſt bien expreſſément dé- „ fendu d'attaquer ni moleſter aucun bâ- „ timent *Portugais* en mer, mais ſeule- „ ment lorsqu'il ſera en quelque rade, „ havre, ou port de cet Empire; en „ quoi vous vous conduirez ſelon les „ ordres qui vous ſeront envoyez par le „ Seigneur d'*Arnua*, ou les Régens de „ *Nangaſacky*, à moins que la néceſſité „ ne vous forçat à agir avant que de les „ avoir reçus; & en ce cas, vous exé-

 „ cu-

„ cuterez ce qui vous eſt preſcrit ci-
„ deſſus.

„ Quant aux bâtimens d'autres Na-
„ tions, vous aurez, ſelon la teneur des
„ Ordonnances par écrit, que vous a-
„ vez reçues ci-devant, à les compter,
„ viſiter, & examiner: & après les a-
„ voir remplis d'une forte garde, ſans
„ avoir laiſſé perſonne descendre à terre,
„ les envoyer en toute ſureté à *Nanga-
„ ſacky*.

V. *Relation d'un fait mémorable arrivé en l'*Ile de Formoſa, *proche de la* Chine, *du tems qu'elle appartenoit à la* Compagnie des Indes Orientales de Hollande, *entre le Gouverneur & deux grands vaiſſeaux* Japonnois.

„ L'An 1627. le Conſeil de *Batavia* a-
„ voit envoyé en Ambaſſade au *Ja-
„ pon* le Sieur *Pierre Nuyts*. Cet hom-
„ me n'ayant nulle expérience de ces
„ pays-là, & ne voulant ſuivre que ſon
„ propre esprit, eut un fort méchant
„ ſuccès; car il fut contraint de s'en re-
„ tourner ſans rien faire, & même avec
„ deshonneur. On ne laiſſa pas de lui

„ don-

„ donner à ſon retour à Batavia le Gou„ vernement de *Formoſa*. La principa„ le cauſe de ſon mauvais ſuccès, c'eſt „ qu'il s'étoit dit Ambaſſadeur du Roi „ de *Hollande*, bien qu'en effet il n'étoit „ envoyé que par le Conſeil de *Bata„ via*. Les *Japonnois* le crurent, comme „ il le diſoit, Ambaſſadeur d'un Roi, „ & le traittérent comme tel. Mais a„ yant reconnu de qui il étoit envoyé, „ ils furent fort indignez de la ſuperche„ rie, & qu'on les eût pris pour dupes. „ Ils ne voulurent plus traiter avec ce „ trompeur, & ils le renvoyérent ſans „ réponſe.

„ Les *Japonnois* avoient encore alors „ la liberté de ſortir de leur pays pour „ aller où il leur plaiſoit; & comme le „ commerce de *la Chine* leur étoit le plus „ connu, ils venoient tous les ans à „ *Formoſa*, d'où ils retournoient char„ gez de ſoye, & d'autres riches mar„ chandiſes de *la Chine*. Il y en vint „ deux grands vaiſſeaux l'an 1629. por„ tant quelques 500. hommes, & au„ deſſus, partie marchans. C'étoient „ les premiers *Japonnois*, qui y étoient „ venus, depuis l'arrivée de *Nuyts*. Ce „ Gouverneur, qui avoit toujours gar-

 „ dé

„ dé un vif ressentiment de l'affront „ qu'il avoit reçu au *Japon*, (quoi- „ qu'il le méritat tout à fait) & qui s'é- „ toit bien promis de s'en venger de tout „ son pouvoir à la premiére occasion, „ empoigna celle-ci avidement. Mais „ comme il n'osoit employer la force „ ouverte, de peur de causer du préju- „ dice au commerce de la *Compagnie de* „ *Hollande au Japon*, il résolut d'y em- „ ployer l'artifice & la malice. Il en- „ voya d'abord pour visiter ces deux „ navires, & pour les desarmer, comme „ on fait ceux de la *Compagnie* au *Japon*; „ c'est-à-dire apporter à terre canons, „ armes, munitions, voiles, & gouver- „ nail: chose qui ne s'étoit jamais pra- „ tiquée à *Formosa*. Les *Japonnois*, sur- „ pris & émus de cette nouveauté, y fi- „ rent une longue résistance; mais com- „ me ils manquoient d'eau, cette extrê- „ mité les obligea de subir la loi du plus „ fort: car le Gouverneur ne voulut „ jamais permettre qu'ils en fissent un „ seul tonneau, qu'ils n'eussent été au- „ paravant visitez & desarmez. Ils y „ consentirent donc: mais après avoir „ bien & solemnellement protesté aupa-

„ ravant

„ ravant de la violence qu'on leur fai-
„ soit.

„ Ayant fait eau, & ayant employé
„ quelques jours à trafiquer, ils deman-
„ dérent leur équipage maritime, pour
„ continuer leur voyage à la *Chine*. Le
„ Gouverneur, qui ne commençoit que
„ de se venger, le leur refusa, avec des
„ feintes civilitez, sous le spécieux pré-
„ texte du danger des corsaires, qui in-
„ festoient alors les côtes de la *Chine*.
„ *J'attens à toute heure*, leur dit-il, *des*
„ *navires de* Batavia *pour* la Chine, *&*
„ *des ordres pour y envoyer ceux qui sont*
„ *déja en ce port. Ils vous escorteront. Le*
„ *risque est trop grand pour deux vaisseaux*
„ *seuls; & l'on me rendroit responsable au*
„ Japon *de vous avoir laissé aller sans es-*
„ *corte, en une conjoncture dangereuse*. Les
„ *Japonnois* s'apperçurent bientot que
„ c'étoit-là une excuse frivole, & un
„ vain amusement, dans la vue de leur
„ faire perdre, par un esprit de haine,
„ la *mousson* de *la Chine*, c'est-à dire la
„ saison de l'année en laquelle seule on y
„ peut aller.

„ Ils la perdirent en effet par sa mé-
„ chanceté de ce Gouverneur; & quand
„ ils la virent passée, sans qu'on eût eu

„ nouvelle des vaisseaux de *Batavia*, dont
„ il les leurroit, ils l'allérent trouver de
„ nouveau, & le priérent de leur ren-
„ dre l'équipage de leurs navires, pour
„ retourner au *Japon*, puisque le tems
„ d'y passer étoit venu, au lieu que ce-
„ lui d'aller à la *Chine* étoit passé. *Com-*
„ *ment*, dit le Gouverneur de *Formosa*
„ aux *Japonnois*, faisant fort l'étonné &
„ le surpris, *vous voudriez retourner au*
„ Japon, *avec votre capital*, *sans avoir*
„ *fait le commerce pour lequel vous vous*
„ *êtes mis en voyage*, *& par conséquent*,
„ *sans fruit de tant de peines & de tant*
„ *de dépenses! Ce n'est point là un parti*
„ *à prendre. Donnez-vous un peu de pa-*
„ *tience*, *nos navires viendront; & si vous*
„ *ne pouvez aller à* la Chine, *nous tâ-*
„ *cherons de vous faire employer votre ca-*
„ *pital ici*, *de maniére que vous y puis-*
„ *siez gagner assez*. Le Gouverneur leur
„ donna journellement d'autres belles
„ paroles semblables; mais son dessein
„ étoit uniquement de leur faire perdre
„ aussi la saison de retourner au *Japon*,
„ afin de les consumer en frais, & de
„ les dégouter ainsi de revenir jamais à
„ *Formosa*.

„ Les *Japonnois*, qui ne pouvoient
„ dou-

„ douter de la méchante volonté du
„ Gouverneur *Hollandois*, répondirent
„ qu'ils ne pouvoient risquer leur re-
„ tour, qui étoit certain en partant ſans
„ délai, contre l'incertitude de l'arrivée
„ des vaiſſeaux *Hollandois*, dont il les fla-
„ toit, & contre celles du négoce qu'il
„ leur propoſoit; & que ſoit qu'ils fiſ-
„ ſent affaire ou non, il alloit de tout
„ pour eux de ne pas perdre le tems
„ de retourner chez eux. L'évidence
„ de leurs raiſons ſautoit aux yeux,
„ mais ils n'en avançoient pas davan-
„ tage leurs affaires. Le Gouverneur
„ les accabloit de diſcours & de promeſ-
„ ſes vagues, où il n'y avoit ni bon
„ ſens ni ſolidité. Il redoublérent leurs
„ inſtances, & les plus humbles prié-
„ res, qu'on les laiſſat aller, proteſtant
„ qu'ils recevroient leur congé pour la
„ plus grande faveur qu'on leur pût
„ faire. Le Gouverneur repliqua que
„ de les laiſſer ainſi retourner à vuide
„ au *Japon*, lui pourroit être imputé
„ à crime en ce pays-là: qu'il avoit
„ eu le malheur d'y déplaire à la Cour,
„ lorſqu'il y avoit été envoyé en ambaſ-
„ ſade, la fortune l'ayant mis fort in-
„ juſtement dans la meſeſtime des *Ja-*

„ *ponnois* : que ceci augmenteroit leur
„ mépris & leur haine pour lui : qu'il
„ ne pouvoit donc consentir à leur de-
„ sir.

„ Les *Japonnois* voyant qu'ils ne ga-
„ gnoient rien, se retirérent à leur lo-
„ gement. Ils délibérérent sur les mo-
„ yens d'obtenir promtement leur con-
„ gé. Ils proposérent d'y employer les
„ présens, l'intercession de quelques a-
„ mis, & toutes les autres voyes qu'ils
„ purent imaginer; mais nul expédient
„ ne leur paroissoit efficace, & ils vo-
„ yoient trop pleinement que le Gou-
„ verneur étoit résolu de leur faire per-
„ dre la saison de retourner au *Japon*
„ cette année-ci. L'indignation d'un si
„ injuste traitement, leur intérêt, & la
„ passion de retourner chez eux, les
„ déterminérent à une entreprise des
„ plus hardies, mais pourtant judicieu-
„ se: c'étoit de forcer le Gouverneur
„ le poignard à la gorge de les laisser
„ partir, ou de périr dans l'entreprise.

„ Ils élurent entr'eux pour la con-
„ duite de ce complot neuf personnes,
„ qui étoient les principaux, de même
„ que les plus braves des deux navires.
„ Ils se devoient saisir de la personne du

„ Gou-

„ Gouverneur, de ſon fils, qui étoit „ toujours à ſon côté, & des autres „ gens qui ſe pourroient rencontrer a-„ vec lui. A ces 9. chefs des conjurez, „ ils en joignirent vingt quatre, auſſi „ d'élite, qui devoient les accompagner, „ comme leurs ſerviteurs, ou de leur „ ſuite. C'eſt la coutume des *Japonnois* „ de mener toujours beaucoup de mon-„ de avec eux. Ces 24. hommes étoient „ deſtinez à ſe jetter ſur les Gardes du „ Gouverneur, qui étoient toujours „ dans la ſalle, au nombre de douze, „ avec 5. ou 6. hallebardiers. Après „ ces deux petits corps, on en forma un „ autre de cinquante hommes, pour les „ ſuivre de loin, avec ordre d'entrer „ chez le Gouverneur par pelotons; & „ puis un autre encore de 100. hom-„ mes, diviſez en petites bandes, pour „ ſe tenir aux environs du château, „ prêts à ſe raſſembler au premier ſignal, „ & à ſe jetter dans le Palais du Gou-„ verneur. Les choſes ainſi diſpoſées, „ ils mirent, comme ils purent, leurs „ deux vaiſſeaux en état de ſe mettre en „ mer, ayant fait deux voiles pour cha-„ que navire, de quelques vieilles voiles „ & déchirées, qu'on ne s'étoit pas ſou-

„ cié d'emporter, comme ne pouvant
„ servir.

„ La conjuration ainsi formée assez
„ prudemment, fut exécutée de même,
„ & avec beaucoup de valeur, dans le
„ mois de Juillet. Les *Japonnois* armez
„ de deux sabres, un long & un court,
„ comme c'est la coutume, se mirent
„ en marche, comme ils l'avoient con-
„ certé. Les neuf qui faisoient la tête,
„ avec leur nombreuse suite, entrérent
„ au Palais, & demandérent à parler au
„ Gouverneur. Ils furent reçus, selon
„ la coutume, avec beaucoup de civili-
„ té, & introduits dans sa chambre. Il
„ étoit seul avec son fils, & un Con-
„ seiller du Conseil d'Etat & Justice. Ils
„ débutérent par un long étalage de
„ plaintes d'être retenus à *Formosa* depuis
„ plus d'un an, sans accusation intentée
„ contre eux, sans plaintes, sans cou-
„ leur de justice, mais sous le bisarre
„ prétexte du danger de la mer; chose
„ qui les regardoit proprement, & nul
„ autre. Que cependant sous cette vai-
„ ne couleur, on leur avoit fait per-
„ dre la saison de passer à *la Chine*, le
„ but de leur voyage, ce qui leur a-
„ portoit un extrême dommage en
„ deux

„ deux maniéres; l'une que leur comptant & leurs marchandises destinées „ pour ce pays-là, leur demeuroient „ sur les bras; l'autre c'est qu'ils a- „ voient avancé l'année passée le prix „ de 25. mille livres pesant de soye à „ des marchans *Chinois*, à condition de „ la leur délivrer à la premiére saison, „ & que ce gros capital demeurant mort „ à *la Chine*, faute de s'y être rendus à „ tems pour le retirer, joint à l'intérêt „ qu'il leur en falloit payer, les acca- „ bloit; sans faire mention du risque „ des débiteurs, qui étoit pourtant une „ chose de poids dans le négoce. Ils „ ajoutérent, que joignant à ces pertes „ les frais pendant un an de détention, „ ou de retardement dans son port, qui „ ne pouvoient être que très grands „ pour deux vaisseaux, qui portoient 5. „ à 600. hommes, il étoit clair que son „ procédé envers eux les ruinoit entié- „ rement. Qu'ils avoient tous leurs fa- „ milles au *Japon*, à qui il falloit donner „ à vivre, & qui se consumoient en leur „ absence.

„ Ayant ainsi exposé les griefs, ils „ ajoutérent qu'ils vouloient bien oublier „ ces torts, quoique si considérables,

„ mo-

„ moyennant qu'on les laissat desormais
„ aller; de quoi ils le supplioient très
„ humblement & très instamment, &
„ qu'on ne les retînt pas davantage à
„ leur ruine entiére, sans profit pour les
„ *Hollandois*, ni pour lui-même. Le
„ Gouverneur de l'*Ile* reprenant ses fein-
„ tes dissimulations précédentes, fit des
„ réponses illusoires, comme il en avoit
„ fait cent fois, de belles promesses, &
„ grandes protestations; tout aboutissant
„ à les faire attendre encore un peu, &
„ qu'il les renvoyeroit contens. Les rai-
„ sonnemens ayant duré assez longtems,
„ sans rien produire, on en vint à la
„ contestation, qui ne faisant pas plus
„ de fruit, les *Japonnois* changérent de
„ ton, & dirent qu'ils ne vouloient pas
„ attendre davantage, & qu'absolument
„ ils vouloient s'en aller. Ils répétérent
„ cela tant de fois, avec chaleur & a-
„ vec fermeté, que le Gouverneur s'é-
„ chaufa aussi violemment; & les re-
„ gardant avec indignation, il leur dit
„ qu'il n'en feroit rien, mais qu'au con-
„ traire ils demeureroient. Les *Japon-*
„ *nois* mis ainsi au desespoir, se regar-
„ doient l'un l'autre, & sembloient s'en-
„ tredire qu'il étoit tems d'exécuter le

„ com-

„ complot. Le chef fit le ſignal, & ſubitement lui & deux autres ſe jettérent ſur le Gouverneur, & lui liérent les mains au cou. Trois autres prennent le Conſeiller à la gorge. Un autre ſe ſaiſit de l'enfant, & l'enveloppe en ſa robe; & les deux autres ſortent, & donnent le ſignal de ſe jetter ſur tout ce qui ſe rencontreroit. A l'instant les 3. troupes de *Japonnois*, au nombre de 174. qui attendoient ce ſignal, bien préparez, font main baſſe, en criant, *tue*, *tue*. Le Corps de garde, & toute la maiſon du Gouverneur furent paſſez au fil de l'épée, excepté peu de perſonnes qui ſe ſauvérent à la fuite. Tout ce qui étoit dans le voiſinage, artiſans, marchans, officiers, & domeſtiques de la Compagnie, & tout ce qu'on put attraper, fut égorgé; & enfin, les *Japonnois* ne voyant plus perſonne paroitre, ils ſe retirérent dans le logis du Gouverneur, & s'y barricadérent.

„ La nouvelle du maſſacre avoit cependant volé au château, qui ſe mit à tirer pluſieurs volées de canon, mais ſans oſer pointer au logis du Gouverneur; de peur d'accabler ſa famille,

„ auſſi.

„ auſſi-bien que l'ennemi: car l'on ne
„ ſavoit pas diſtinctement la conjura-
„ tion, ni l'état des choſes. Les *Japon-*
„ *nois*, qui appréhendoient d'être fou-
„ droyez du canon, obligérent le Gou-
„ verneur à faire ſignal de ne pas tirer
„ davantage, le menaçant de l'égorger,
„ s'il ne crioit des fenêtres qu'il étoit
„ ſain & qu'il ne couroit aucun danger;
„ & ils le forcérent de l'écrire de même
„ au château, & de faire défenſes de ti-
„ rer. Les officiers du château aſſem-
„ blérent là-deſſus le Conſeil; il fut ré-
„ ſolu d'obéir à l'ordre du Gouverneur,
„ & de lui envoyer deux députez, pour
„ ſavoir ce qui étoit arrivé, & l'état
„ des choſes, & deux autres aux *Japon-*
„ *nois*, pour leur demander ce qui les a-
„ voit portez à commettre ſubitement un
„ tel carnage, & quelle étoit leur inten-
„ tion. Les *Japonnois* répondirent qu'on
„ ne pouvoit pour l'heure parler au
„ Gouverneur, & que pour eux, ils ne
„ pouvoient non plus donner de répon-
„ ſe: qu'ils avoient aſſez fait pour un
„ jour, mais que le lendemain, ils s'ex-
„ pliqueroient & feroient connoitre leur
„ intention. C'étoit une excuſe frivole,
„ dont ils payoient celles avec lesquelles

„ on

„ on s'étoit moqué d'eux un an durant ;
„ car dans le même tems ils traitoient a-
„ vec le Gouverneur & avec le Conseil-
„ ler, qu'ils tenoient tous deux à la gor-
„ ge, & qu'ils obligérent à signer les
„ articles suivans.

„ Premiérement, que leur entreprise
„ entiére, selon qu'elle avoit été faite &
„ exécutée, étoit reconnue pour juste,
„ légitime, & nécessaire pour leur pro-
„ pre conservation, & pour la réputa-
„ tion des *Japonnois*.

„ Secondement, qu'ils seroient libres
„ de retourner au *Japon*, quand bon
„ leur sembleroit, & que pour cet effet
„ on leur rendroit incessamment l'équi-
„ page entier de leurs deux vaisseaux, &
„ tout ce que l'on en avoit amené à
„ terre.

„ 3. Qu'afin que les *Hollandois*, qui
„ étoient au port, ne pussent venir après
„ eux, pour les insulter, ou pour les ra-
„ mener, ils seroient obligez d'envoyer
„ à terre leurs gouvernails & leurs voi-
„ les, le soir avant leur départ, qui se-
„ roit le premier jour d'Aout.

„ 4. Que pour sureté de l'exécution
„ de l'accord, on leur donneroit pour

„ ô-

„ ôtages 5. *Hollandois* des principaux de
„ l'Ile.

„ 6. Que puisque leur détention vio-
„ lente, & contre le droit des gens, les
„ avoit empêchez de passer à *la Chine*
„ pour recevoir les ving cinq mille li-
„ vres pesant de soye qu'ils y avoient
„ achettée & payée l'année précédente,
„ le Gouverneur leur en feroit livrer
„ autant, de la même qualité, qu'ils
„ choisiroient dans les magazins de la
„ Compagnie, & qu'il prendroit en
„ change les reçus & obligations des
„ marchans *Chinois*, qui leur devoient
„ livrer ces 25. mille livres pesant, &
„ qu'il s'en feroit payer.

„ Voilà les conditions que les *Japon-*
„ *nois* se firent accorder par le Gouver-
„ neur, desquelles ils ne voulurent rien
„ relâcher dans la suite. Leur résolu-
„ tion étoit de tuer le Gouverneur & son
„ fils, & de se tuer eux-même après, en
„ cas que leur conspiration n'eût pas eu
„ un entier succès; & cela, pour con-
„ server l'honneur de la Nation *Japon-*
„ *noise*, qui tient pour principal point de
„ Religion, & pour loi inviolable, de
„ mourir plutot, que de souffrir un affront.

„ Le Gouverneur, reconnoissant sa
„ mé-

„ méchante conduite, ne voulut plus a-
„ gir de sa tête. Il assembla le Conseil,
„ & leur communiqua ce qu'on l'avoit
„ forcé d'accorder. Il y fut conclu de
„ ratifier l'accord tout du long, & sans
„ marchander, & de donner une entié-
„ re satisfaction aux *Japonnois*. Tout fut
„ donc exécuté de bonne foi. On leur
„ rendit, comme ils le souhaitoient, l'é-
„ quipage de leurs vaisseaux; on leur
„ donna les ôtages; on porta à leur bord
„ la soye; on desarma tous les navires
„ *Hollandois*; & cela fait, les *Japonnois*
„ élargirent le Gouverneur; & à même
„ tems, ils levérent l'ancre.

„ Le principal motif du Conseil à ra-
„ tifier un accord si honteux à la Nation
„ *Hollandoise*, & si dommageable à la
„ Compagnie, fut l'appréhension que
„ son établissement au *Japon* ne portat la
„ peine de ce qui se passeroit à *Formosa*.
„ On ne doutoit pas que l'Empereur ne
„ fît mourir tous les *Hollandois* qui é-
„ toient en ses Etats, ne confisquat leurs
„ effets par represailles, & ne les bannît
„ ensuite à perpétuité; & cela seroit in-
„ failliblement arrivé, si l'on eût exercé
„ des actes d'hostilité contre ces navires
„ *Japonnois*. Car autrement il étoit fort
„ aisé

„ aisé de les faire périr & tout leur monde, sans qu'il s'en pût sauver un seul: vû qu'il y avoit alors 600. hommes de garnison au château, & en d'autres redoutes aux environs de la ville, & sept navires au port, montez de plus de 600. hommes propres au combat. Les *Japonnois* n'auroient pu résister à cette puissance. Ils le savoient bien: ils disoient franchement que leur entreprise n'étoit qu'un coup de desespoir: qu'ils étoient fort résolus & fort contens de périr, pourvû qu'ils se vengeassent de l'outrage qu'ils avoient reçu du Gouverneur. Celui-ci fit si bien par ses soumissions, & par ses promesses, qu'il se conserva la vie. D'ailleurs c'étoit un homme de si peu de courage, qu'il n'auroit pas voulu la perdre quand les choses auroient tourné encore plus à sa honte & à son deshonneur, s'il eût été possible.

„ Dès que les *Japonnois* furent de retour en leur pays, les principaux allérent en diligence à la Cour, & y contérent tout ce qui s'étoit passé à *Formosa*, en faisant de grandes plaintes contre l'injustice & contre la violence des *Hollandois*. La Cour fut fort irritée

„ ritée de leur procédé, & elle résolut „ de s'en venger hautement. Il y avoit „ alors neuf navires de la Compagnie „ au *Japon*. On les mit tous en arrêt: „ on renferma dans une prison les ôta- „ ges de *Formosa*: on apposa le scellé à „ leurs magazins, dans lesquels étoit „ renfermée la cargaison de ces neuf na- „ vires, & un grand nombre d'autres ef- „ fets, & enfin on leur interdit tout „ commerce & trafic. Les *Hollandois*, „ frapez comme d'un coup de foudre, „ ne savoient à quoi imputer un si ri- „ goureux traitement, ni ce qu'ils de- „ voient faire ou dire. Ils passérent quel- „ ques jours dans l'étourdissement de „ leur surprise. Enfin, ils présentérent „ des requêtes très humbles & très ins- „ tantes, d'avoir la liberté de vendre „ leurs marchandises, & de renvoyer „ leurs navires. Elles ne furent pas ré- „ pondues, & ce qui les desespéroit, c'est „ qu'on ne leur disoit point la raison de „ ces hostilitez, non plus que ce qu'on „ vouloit qu'ils fissent. On ne leur di- „ soit pas même que l'Empereur eût du „ mécontentement contre les *Hollandois*; „ au contraire, on affectoit tellement de „ les traiter avec la civilité & l'accueil

„ or-

„ ordinaire, qu'il ne sembloit pas qu'il
„ fût mal satisfait d'eux. Mais ces ru-
„ des hostilitez, savoir la détention de
„ leurs vaisseaux & de leurs effets, & l'in-
„ terdiction de tout commerce, faisoient
„ bien connoitre qu'on étoit fort irrité
„ contr'eux; & la Cour se persuadoit
„ qu'ils étoient bien informez quelle en
„ étoit la cause. Ils présentérent plu-
„ sieurs requêtes aux Ministres, & ils en
„ envoyérent plusieurs directement à
„ l'Empereur. Ils n'y pouvoient avoir
„ de réponse; mais tantot on leur di-
„ soit que le Conseil étoit fort occupé,
„ tantot que l'Empereur étoit malade, &
„ on ajoutoit toujours qu'ils prissent pa-
„ tience, sans se lasser. Cela se faisoit
„ ainsi à l'imitation, ou pour mieux di-
„ re, par vengeance des amusemens sem-
„ blables, dont leur Gouverneur de *For-*
„ *mosa* avoit lassé la patience des *Japonois*.
„ Le point sur lequel les *Hollandois* insis-
„ toient le plus dans leurs requêtes, &
„ dans leurs représentations aux Minis-
„ tres, étoit le dépérissement de leurs
„ marchandises dans les magazins où on
„ les avoit renfermées, & le dommage
„ qui naissoit de l'interdiction de les
„ vendre. Comme il y avoit beaucoup
„ de

„ de justice en ce fait-là, le Conseil y
„ eut enfin égard, & on leur donna per-
„ mission de tout vendre; mais la Cour
„ nomma des Commissaires pour assis-
„ ter aux ventes, avec ordre qu'à mesu-
„ re que les marchandises se délivre-
„ roient, le provenu en fût enregistré
„ exactement, & déposé dans le même
„ magazin; & ainsi de suite, jusqu'à ce
„ que tout fût vendu, après quoi, on re-
„ mettroit le scellé aux magazins, ce
„ qu'on exécuta ainsi ponctuellement,
„ de maniére que les *Hollandois* ne tou-
„ chérent pas un sou de cette vente, qui
„ avoit produit plus d'un million d'é-
„ cus.

„ Cependant l'on avoit écrit à *Bata-*
„ *via*, par la voye des vaisseaux *Portugais*
„ & *Chinois* la funeste avanture des *Hol-*
„ *landois* au *Japon*, & le misérable état
„ où les affaires de la Compagnie s'y
„ trouvoient réduites. Le Conseil de *Ba-*
„ *tavia* étoit fort empêché comment il
„ se falloit prendre avec cette Nation é-
„ galement jalouse & superbe, & avec
„ qui il importoit extrêmement à la
„ Compagnie de se bien entretenir, pour
„ les grands profits qu'on tire du com-
„ merce qui s'y fait. On n'osoit y en-

» voyer des navires, de peur qu'ils ne fussent arrêtez comme les autres. Le parti qu'on prit, fut d'y faire aller un vaisseau, sous le nom d'un marchand de *Batavia*, comme étant le vaisseau d'un négociant particulier, qui n'avoit rien de commun avec la Compagnie. La chose réussit comme on s'étoit proposé, les officiers du vaisseau allérent se présenter droit aux *Japonois* en descendant à terre, leur demandant la liberté de vendre la cargaison de leur vaisseau, qu'ils déclarérent apartenir à un marchand particulier & être pour son compte propre & unique. Un verbal de cet exposé fut envoyé à la Cour, qui y ajouta foi, & qui ordonna que ce navire jouît de la liberté du commerce, comme tous les marchans particuliers l'avoient. Qu'il fût traité avec civilité, & qu'il eût permission de s'en retourner quand il voudroit. Tout cela fut exécuté. Le navire déchargea, vendit, acheta, & rechargea; & ensuite retourna à *Batavia*, sans trouble, ni traverses Le Conseil des *Indes* eut par cette voye d'amples informations de l'état des affaires de la Compagnie *Hollandoise* au

» *Ja-*

„ *Japon*, & qu'il étoit toujours au même
„ état. Il y demeura 5. ans entiers ſans
„ altération, & ſans le moindre adouciſ-
„ ſement. Il n'y avoit pas moyen de faire
„ ouvrir la bouche aux *Japonnois*, ni ſa-
„ voir d'eux ce qu'ils vouloient faire des
„ *Hollandois* qui étoient au nombre de 6.
„ à ſept cens: de leurs neuf vaiſſeaux &
„ de ce grand capital qu'ils tenoient en
„ arrêt. Les Miniſtres gardoient là-deſ-
„ ſus un profond ſilence, & tout ce
„ qu'ils pouvoient arracher d'eux de
„ tems en tems, ſe réduiſoit à ces deſeſ-
„ pérantes remiſes, *Attendez, ne vous*
„ *impatientez pas.* Le Conſeil de *Bata-*
„ *via* perdoit l'eſprit à ce procédé
„ *Japonnois*, & ne ſavoit qu'imagi-
„ ner pour délivrer ſes gens & ſes
„ vaiſſeaux de cette captivité, avec tou-
„ tes les richeſſes qui avoient été ſai-
„ ſies en même tems. A la fin, ils pri-
„ rent l'expédient de ſacrifier le coupable,
„ en envoyant ce malheureux Gouver-
„ neur de *Formoſa* aux *Japonnois*, pour
„ en diſpoſer à leur volonté. On l'a-
„ voit fait amener priſonnier à *Batavia*,
„ dès qu'on avoit apris ſon étrange a-
„ vanture, fruit funeſte de ſa folle

„ conduite, & il y avoit été toujours
„ gardé en prison.
„ Il tomba pâmé d'horreur & d'effroi,
„ lorsqu'on lui signifia l'arrêt du Con-
„ seil, & l'ordre de l'exécuter incessam-
„ ment. Il s'emporta en gémissemens:
„ il attestoit ciel & terre: il protestoit
„ contre la Compagnie d'une sentence
„ qu'il chargea d'injustice & de barba-
„ rie. Il implora la compassion du peuple,
„ le conjurant de le protéger. Il sup-
„ plioit qu'on lui fît son procès, protes-
„ tant être prêt de mourir, si l'on trou-
„ voit qu'il méritat la mort; mais qu'on
„ ne le mît point entre les mains de ses
„ ennemis, & d'un peuple cruel & of-
„ fensé. Mais tous ses cris & ses la-
„ mentations ne servirent de rien, la
„ Compagnie fit mettre le navire qu'on
„ destinoit à le porter, en état de partir.
„ On y embarqua l'infortuné *Pierre*
„ *Nuyts*, malgré lui, & par force. C'é-
„ toit l'an 1634.
„ Le vaisseau arriva heureusement au
„ *Japon*: & aussitot qu'il eut jetté l'an-
„ cre à *Firando*, le port accoutumé de
„ la Compagnie, le Président & Conseil
„ des *Hollandois* envoyérent une requête
„ à la Cour, portant que l'homme qui
„ avoit

„ commis une action, laquelle avoit dé- „ plu à l'Empereur, étoit arrivé au *Ja-* „ *pon*; qu'il plût donc à S. M. I. de don- „ ner maintenant par grace main levée „ des navires *Hollandois*, de leur équipa- „ ge, & des effets de la Compagnie & „ de leur permettre de partir. L'Em- „ pereur ayant reçu la requête, envo- „ ya incontinent des Commissaires, avec „ les principaux *Japonnois* qui avoient eu „ le démêlé à *Formosa*, reconnoitre si „ c'étoit véritablement le même hom- „ me, ce même *Nuits*, Gouverneur de „ cette Ile-là, avec qui ils avoient eu „ prise. L'examen fut fait avec des pré- „ cautions & une exactitude à peine i- „ maginables, & avec des formalitez „ pleines de bagatelles; mais enfin, le „ personnage ayant été reconnu à tous „ les indices possibles, on écrivit à la „ Cour Impériale que c'étoit l'homme „ en question.

„ La Cour en étant assurée, ordon- „ na aux Commissaires de faire au Pré- „ sident, & au Conseil des *Hollandois*, „ les questions suivantes de la part de „ l'Empereur. Premiérement, si cet „ homme, ci-devant Gouverneur de „ *Formosa*, est venu de lui-même, & de

 „ son

„ ſon propre mouvement ; & en ce cas,
„ à quel deſſein il vient : ou bien, ſi c'eſt
„ le Général de *Batavia* qui l'envoye ;
„ & en ce cas, à quel deſſein il eſt en-
„ voyé.

„ Secondement, s'il ſe préſente pour
„ ſe juſtifier, pour charger les *Japonnois*,
„ & pour plaider ſa cauſe ; ou ſi c'eſt
„ pour reconnoitre ſa faute & pour l'a-
„ vouer, pour en témoigner ſon repen-
„ tir, & pour en demander le pardon.

„ Troiſiémement êtes vous contens, &
„ conſentez vous que ce perſonnage ſoit,
„ ou grillé ſur les charbons, ou brulé,
„ ou écorché, ou mis en croix, ſelon
„ que S. M I. & ſon Conſeil trouve-
„ ront qu'il aura mérité d'être traité, &
„ que le cas l'exigera?

„ Voila ce qu'elle vous demande ; &
„ afin que vous y puiſſiez répondre plus
„ murement, elle vous donne trois jours
„ pour y penſer. L'Empereur requiert
„ au reſte que vous lui donniez votre ré-
„ ponſe par écrit.

„ Le Conſeil *Hollandois* eut bien de la
„ peine à convenir de la réponſe qu'il
„ falloit faire. Le Général & Conſeil
„ de *Batavia* avoient envoyé un modelle
„ de ce qu'il falloit dire aux Miniſtres,

„ en

„ en leur remettant le coupable; mais il
„ avoit laiſſé la liberté au Conſeil *Hollandois* de *Firando* de changer ce modelle, ſelon que les occurrences le requereroient. On ſe partagea en deux avis, l'un de livrer le coupable ſans apologie; l'autre au contraire de ne l'abandonner pas abſolument, & ſans réſerve. Car une partie étoit d'avis d'avouer tout le tort, en l'immolant à la diſcrétion des *Japonnois*, parce-qu'en effet ſes parties n'étoient pas exemtes de crime en leur procédé. Mais les *Hollandois* du Conſeil, qui avoient connoiſſance comment les choſes s'étoient paſſées, étoient du premier avis, lequel étoit auſſi conforme à l'inſtruction de *Batavia*. On réſolut donc de faire la réponſe que le Général avoit propoſée, & l'on la ſuivit mot à mot. Elle portoit que cet homme, nommé *Pierre Nuyts*, étoit ce Gouverneur de *Formoſa*, qui cinq ans auparavant y avoit commis le crime, qui avoit attiré le courroux de l'Empereur, à qui le Général l'avoit envoyé pour ſubir la peine qu'il lui plairoit d'ordonner. Qu'au ſurplus, les *Hollandois* étoient fort perſuadez de l'équité de S.

„ M. I. en l'exercice de la Justice, & que
„ S. M. I. ne fait souffrir personne sans
„ cause & sujet, mais au contraire, qu'elle
„ pardonne dans sa clémence les fautes
„ mêmes de ses propres Sujets; &
„ qu'ainsi ils se promettoient qu'elle
„ pardonneroit d'autant plus à un étranger,
„ qui s'étoit rendu coupable par ignorance,
„ & pour n'avoir pas su les
„ coutumes des *Japonnois*, & nullement à
„ dessein d'offenser Sa Majesté. Que c'étoit-là
„ le dessein dans lequel on livroit le
„ coupable entre les mains de la justice.
„ Après quoi S. M. étoit très humblement
„ suppliée de relâcher tant de pauvres
„ gens innocens, qui périssoient en
„ cette longue détention de cinq ans passez,
„ & de leur donner la liberté d'emmener
„ les vaisseaux de la Compagnie,
„ avec leurs effets.

„ Cette réponse franche, qui remettoit
„ absolument le coupable à la discrétion
„ de l'Empereur, sans condition,
„ l'appaisa entiérement, & lui donna &
„ à toute sa Cour beaucoup de satisfaction
„ de la conduite des *Hollandois*. On
„ leva sur le champ la saisie faite de leurs
„ vaisseaux, de leur monde, & de leurs
„ effets, avec permission de partir quand

„ il

„ il leur plairoit. On leva l'interdiction „ de négoce qui leur avoit été faite ; & „ quant au coupable S. M. ordonna qu'on „ le fît sortir de la prison où l'on l'avoit „ renfermé à son arrivée, & qu'on lui „ donnat prison libre. Les *Japonnois* ap„ pellent *prison libre*, avoir des gardes, „ & c'est-là uniquement en quoi elle „ consiste : on demeure & l'on va où „ l'on veut : on fréquente qui l'on veut, „ & on fait tout ce qu'on veut. La „ contrainte consiste uniquement à avoir „ toujours ses gardes autour de soi ; car „ ils ne quittent point le prisonnier. Ces „ gardes sont des soldats de l'Empereur, „ à qui on n'est point obligé de rien don„ ner du tout. Il est fort certain que si „ l'on avoit pris un autre tour dans la ré„ ponse que l'on donna à l'Empereur, le „ Gouverneur *Nuyts* eût été exécuté à „ mort ; & tout ce qu'on auroit pu ob„ tenir en sa faveur, eût été sur le gen„ re du supplice, & que c'eût été la croix, „ ou la décolation.

„ Il n'est pas facile de représenter la „ joye du Conseil de *Batavia* à la vue de „ leurs neuf vaisseaux du *Japon*, avec „ tout leur monde, même les ôtages de „ *Formosa*, & avec une riche cargaison ;

,, apprenant par dessus tout cela; que
,, l'Empereur s'étoit appaisé envers la
,, Compagnie, & aussi, chose tout à
,, fait admirable, envers l'auteur de tout
,, le mal.

,, La Compagnie fait tous les ans un
,, présent à l'Empereur du *Japon*. Elle
,, en envoya un l'année suivante, qui é-
,, toit l'an 1636. beaucoup plus riche
,, qu'à l'accoutumée. Il y avoit entr'au-
,, tres, un chandelier de laiton à trente
,, branches, piéce rare & sans pareille,
,, tant par la beauté de l'ouvrage, que
,, pour la hauteur, qui étoit de quator-
,, ze pieds. Il arriva, par un rare bon-
,, heur, que ce présent vint à la Cour,
,, justement comme on étoit occupé aux
,, aprêts des funérailles de l'Empereur
,, défunt, pére de l'Empereur regnant,
,, auquel on devoit faire des obséques
,, d'une magnificence extraordinaire: &
,, cette piéce augmentoit merveilleuse-
,, ment la décoration du mausolée. S.
,, M. I. l'admira, disant qu'on n'avoit
,, jamais vu une si belle piéce au *Japon*.
,, Elle demanda avec empressement d'où
,, cela venoit, & à quel dessein une tel-
,, le rareté avoit été apportée. Un des
,, Ministres d'Etat, celui qui avoit cette

„ année-là les affaires des *Hollandois* en „ son département, & qui étoit bien „ leur ami, répondit de son propre mou- „ vement, & sans avoir été aucunement „ ni instruit, ni requis par les *Hollandois*: „ *Sire, ce sont les Hollandois, qui ont envoyé* „ *ce chandelier, pour servir aux funérailles de* „ *l'Empereur votre pére, qu'ils ont su de-* „ *voir se faire en ce tems.* L'Empereur „ extrêmement satisfait d'un présent si „ beau, & fait si à propos, s'informa „ s'ils demandoient quelque chose. *Rien* „ *autre, Sire*, répondit le Ministre, *que* „ *la grace de V. M. I. pour un Gouverneur* „ *Hollandois, qui s'est rendu coupable en-* „ *vers elle, pour avoir manqué contre la* „ *loi & les coutumes de Japon, non à des-* „ *sein, mais par pure ignorance.* L'Em- „ pereur répondit qu'on eût à le relâ- „ cher, & à le leur rendre à l'heure mê- „ me, & ordonna de plus de faire un „ riche présent d'argent & de marchan- „ dises aux *Hollandois*, qui avoient ap- „ porté ce chandelier. Tout cela fut e- „ xécuté sur le champ; car il n'y a point „ ici de délai aux ordres du Souverain. „ Les *Hollandois* qui étoient à la Cour, „ & ceux qui étoient à leur bureau or- „ dinaire, sur la côte de mer, furent a-

„ gréablement surpris d'un événement si
„ favorable & si imprévu, & ils ne pu-
„ rent découvrir de plusieurs jours d'où
„ leur venoit cette faveur singuliére. Car
„ selon les loix du *Japon*, il est défendu
„ de demander la grace des prisonniers
„ d'Etat qu'au bout de neuf ans, & il
„ n'y en avoit que deux que *Nuyts* avoit
„ été remis à l'Empereur. La Compa-
„ gnie aprit deux choses de cette fâcheu-
„ se & dangereuse avanture. La pre-
„ miére, de s'entretenir toujours par
„ tous les soins imaginables un bon ami
„ auprès de la personne du Roi; puis-
„ qu'un ami pouvoit rendre si à propos
„ de si excellens offices. L'autre, qu'il
„ falloit traiter rondement avec les *Ja-*
„ *ponnois*, sans prétendre se servir avec
„ eux de la politique de *Machiavel*, par-
„ ceque c'est un peuple adroit & fin,
„ autant que nul autre du monde, & de
„ plus fort jaloux & fort sévére sur
„ l'honneur & sur l'autorité.

VI. *Récit historique de la démolition d'une Forteresse, & de quelques Edifices construits à* Firando, *dans le* Japon, *par les* Hollandois *établis dans cet Empire. Tiré & traduit de leur* Journal *de l'année* 1640.

„ A *Firando*, l'An 1640. Premier „ Novembre.

„ NOus avons reçu des avis de la „ Cour par diverses voyes, portant que l'Empereur a été informé du „ bâtiment que nous faisons, & en est „ mécontent: que S. M. I. a envoyé „ un Commissaire à ce sujet, mais sans „ avoir communiqué ses ordres, ni son „ instruction, au Conseil: & que les „ Ministres de nos amis nous recommandent tous de bien prendre garde à no- „ notre conduite, parcequ'assurément il „ y a quelque chose de très important „ sur le tapis.

„ Le 4. le Gouverneur de *Nangasacky* nous fit donner avis qu'il se mettoit „ en chemin pour aller au devant du

„ Commissaire de S. M. I. nommé *Inoie Tsikingoe*, qui venoit par mer, & „ devoit arriver incessamment.

„ Le 8. sur le soir, on découvrit les „ barques du Commissaire & du Gouverneur de *Nangasacky*, & à l'instant „ nous les fimes saluer du canon de nos „ vaisseaux, qui continuérent de tirer „ jusques à leur arrivée. Nous nous „ trouvames à leur débarquement, pour „ rendre nos devoirs au Commissaire & „ lui faire la bien venue. S. E. nous demanda de le mener au plus grand de „ nos vaisseaux, ce que nous fimes. Ce „ vaisseau se nommoit l'*Eléfant blanc*. „ Nous y régalames S. E. & le Gouverneur de *Nangasacky*, & leur nombreuse suite, le mieux qu'il nous fut „ possible. Ils allérent par tout le vaisseau, haut & bas, & en tous endroits, „ ne cessant de l'admirer, avec de grandes exclamations. La nuit venant, ils se „ rendirent en grande pompe & magnificence à *Firando*. Nous les y accompagnames, & leur y donnames le divertissement d'un feu d'artifice, que „ nous avions fait préparer, avec d'autres régals; & ayant diverses fois congratulé le Seigneur Commissaire sur

„ son

„ son heureuse arrivée, avec toutes les
„ marques de respect & de soumission
„ que nous pouvions donner, nous re-
„ çumes notre congé, & nous primes le
„ chemin de notre loge.

„ Le 9. sur les 8. heures du matin,
„ le Commmissaire & Gouverneur sus-
„ nommez vinrent avec une grosse suite
„ faire la visite du bureau de la noble
„ Compagnie, tant des dehors, que du
„ dedans, des greniers aux caves, avec
„ les magazins, lesquels étoient alors
„ pleins de marchandises. Il n'y eut pas
„ un seul endroit qu'ils ne visitassent de
„ près, avec une particuliére exactitude,
„ non seulement des yeux, mais aussi
„ des mains; ce qui se faisoit pourtant
„ avec courtoisie: car tantot c'étoit l'un,
„ & puis c'étoit l'autre de leurs officiers,
„ & sous divers prétextes, pris néan-
„ moins la plupart de leur curiosité, ou
„ de la nouveauté des choses. C'étoit à
„ dessein de trouver quelques ornemens
„ d'Eglise, ou quelque piéce servant au
„ culte de notre *Religion Chrétienne*; mais
„ n'ayant rien trouvé de tel, ils entré-
„ rent en une salle, où après quelques
„ discours peu importans de part & d'au-
„ tre, ils s'en retournérent au Palais du
„ Sci-

„ Seigneur de *Firando*, où le Commis-
„ faire étoit logé, & où peu après il
„ nous manda de le venir trouver, avec
„ tous nos commis, & tous les officiers
„ de notre bureau, sans exception, à
„ quoi nous obéimes sur le champ. Voi-
„ ci le discours qu'ils nous tint.

„ *Sa Majesté Impériale est très bien in-*
„ *formée que vous autres, ni plus ni moins*
„ *que les* Portugais, *êtes tous* Chrétiens.
„ *Vous gardez le* Dimanche. *Vous dat-*
„ *tez de la naissance de* Christ, *& vous*
„ *mettez cette datte sur le frontispice de*
„ *vos maisons, & de tous les bâtimens que*
„ *vous faites de mer & de terre, où ce nom*
„ *est ainsi exposé aux yeux de notre Nation.*
„ *Votre Souveraine* Loi *est celle des* dix
„ Commandemens; *votre* Priére *est l'*O-
„ raison de Christ; *& votre* confession
„ de foi, *celle de ses Disciples. Vous la-*
„ *vez* d'eau *les Enfans qui naissent, &*
„ *vous offrez en votre culte religieux du*
„ pain *& du* vin. *Votre livre est l'*Evan-
„ gile. *Les* Prophétes *& les* Apôtres
„ *sont vos* Saints. *Bref, (car à quoi bon*
„ *un plus grand détail?) votre créance &*
„ *celle des* Portugais *n'est qu'une même*
„ *affaire, & la différence qu'il y peut a-*
„ *voir entre vous, que vous prétendez con-*
„ *sidé-*

„ *sidérable, nous l'estimons légére. Nous*
„ *avons bien su de tout têms que vous é-*
„ *tiez* Chrétiens; *mais comme nous vous*
„ *voyons ennemis l'un de l'autre, les* Por-
„ tugais *& vous, nous pensions que c'étoit*
„ *un autre* Christ *que vous adoriez, &*
„ *non celui des* Portugais. *L'Empereur,*
„ *après cet énoncé, vous fait signifier par*
„ *moi, son Envoyé exprès, que vous ayez*
„ *à mettre bas incessamment toutes vos ha-*
„ *bitations & bâtimens, où cette datte est*
„ *marquée, sans exception d'aucun, com-*
„ *mençant par le quartier Septentrional:*
„ C'étoit celui que nous avions achevé
„ le dernier.

„ *Nous ne voulons point souffrir que vous*
„ *observiez le* Dimanche *ouvertement afin*
„ *que la mémoire de ce nom prenne entiére-*
„ *ment fin.*

„ *Le* Capitaine, *ou* chef *de votre Na-*
„ *tion en cet Empire, ne pourra plus de-*
„ *mais y demeurer qu'une année, mais vous*
„ *le changerez annuellement, de peur qu'un*
„ *plus long séjour ne produise un épanche-*
„ *ment de votre doctrine parmi le peuple du*
„ *pays. Faites état que le contraire de ce*
„ *qui vous vient d'être prescrit donneroit*
„ *des défiances de votre docilité aux ordres*
„ *de l'Empereur. Pour ce qui est du reste*
„ *de*

„ *de la conduite que vous aurez à garder à*
„ *l'avenir, les Seigneurs Régens de* Firan-
„ do *vous le feront savoir.*

„ La réponse que nous fimes fut en
„ ces termes. *Nous savons que sur l'in-*
„ *timation des commandemens de l'Empe-*
„ *reur il ne faut dire autre chose qu'oui,*
„ *& obéir; & que quand même il y au-*
„ *roit quelque remontrance, ou quelque*
„ *supplication à faire, ce n'est point à*
„ *présent qu'il faut le découvrir, mais*
„ *dans la suite. Tout ce qu'il a plu à*
„ *S. M. I. de nous commander, nous l'e-*
„ *xécuterons ponctuellement, & entière-*
„ *ment.* Nous donnames cette réponse
„ d'un ton sérieux & ferme, & en ter-
„ mes graves, mais toutefois très res-
„ pectueux.

„ Notre réponse faite, on nous don-
„ na congé & nous passames en la
„ grande salle, où nous nous assimes,
„ attendant d'apprendre quelque chose
„ sur notre funeste affaire. Il y vint
„ après quelques momens des Gentils-
„ hommes du Commissaire, qui étoient
„ dans la salle lorsqu'il nous parla,
„ lesquels nous rapportérent que dès
„ que nous avions été levez, il avoit
„ témoigné hautement beaucoup de sa-

„ tis-

„ tisfaction, & beaucoup de joye de
„ notre réponse, par raport à la dispo-
„ sition parfaite où nous avions témoi-
„ gné d'être d'obéir rondement, & qu'il
„ avoit dit ces mots ensuite. *Je n'eusse*
„ *jamais cru cela d'eux: mai je ne me*
„ *pouvois ôter de l'esprit, sur la connois-*
„ *sance que j'ai de la* Nation Chrétien-
„ ne, *par la grande fréquentation que*
„ *j'en ai faite, qu'ils ne manqueroient*
„ *point de se jetter, ou sur des plaintes, ou*
„ *sur des excuses, ou sur des supplica-*
„ *tions. Ç'a été leur salut, que cela ne*
„ *soit point arrivé; car par là ils sont*
„ *échapez, & ils m'épargnent beaucoup de*
„ *travail, beaucoup de meurtres, & beau-*
„ *coup d'effusion de sang.*

„ Aussitot que nous fumes revenus
„ en notre maison, nous mimes tout
„ notre monde à déménager en grande
„ hâte, selon que l'ordre le requeroit.
„ Comme nous étions après il nous fut
„ raporté en très grand secret, que
„ quand le commandement de S. M.
„ I. nous avoit été signifié par le Com-
„ missaire, en présence des Seigneurs
„ de *Firando*, & du Régent de *Nanga-*
„ *sacky*; s'il nous étoit arrivé d'user de
„ remontrances sur notre qualité d'a-

„ gens

„ gens & de commis, que nous ne
„ pouvions disposer du bien de nos
„ maitres, & de demander des délais,
„ sous couleur de les informer & de
„ requérir les ordres; ou bien de nous
„ jetter, soit sur les plaintes de mauvais
„ offices à nous rendus, qui nous atti-
„ roient l'indignation de l'Empereur,
„ soit sur les suplications, pour avoir
„ du tems: en un mot, que si nous a-
„ vions témoigné la moindre répu-
„ gnance à l'exécution immédiate des
„ ordres de Sa M. I. qu'il nous signi-
„ fioit, vingt gardes armez, assis à nos
„ côtez, & derriére nous, auroient re-
„ çu un signal, auquel il leur étoit don-
„ né ordre de nous foudroyer de ces pa-
„ roles, *Desobéissans aux commandemens*
„ *de l'Empereur, vous êtes indignes de*
„ *vivre*; & à même tems, ils nous au-
„ roient percez de coups. On auroit à
„ même tems arrêté tous nos subalter-
„ nes, que nous avions amenez; &
„ aussitot on auroit fait avancer les
„ troupes des Seigneurs de *Fingo*, de
„ *Tsukingo*, & d'*Arnua*, qui n'étoient
„ qu'à une heure de la place, où le
„ Commissaire les avoit fait avancer,
„ sans qu'on en sût le sujet. On seroit
„ subi-

„ subitement entré dans notre *Isle*, qui „ ne pouvoit résister, & de-là on au„ roit pris & détruit notre flotte, (qui „ étoit considérable,) selon que les oc„ currences en eussent fourni le moyen.

„ Sur le soir, le Seigneur de *Firando* „ nous fit avertir, en grand secret par „ une personne affidée que Monseigneur „ le Commissaire ayant envoyé deux „ fois, d'une heure à l'autre, observer „ quelle diligence on faisoit à déména„ ger & à abattre, le rapport qu'il en „ avoit eu l'avoit mis en colére, & qu'il „ avoit dit & répété, avec quelque em„ portement: *Je connois les artifices du* „ *Capitaine des Hollandois, qui est un* „ *homme rusé. Je m'imagine qu'à l'heure* „ *qu'il est, il dépêche à la Cour, aux* „ *Conseillers & Ministres d'Etat*, Samin„ kedo, Cangado, Taeckemondo *& à* „ *d'autres Seigneurs ses amis, & affec„ tionnez à sa Nation, comme eux, que* „ *je sai qui le sont beaucoup. Mais je sai* „ *aussi que ni leurs Excellences, ni nul au„ tre Ministre d'Etat, que moi seul, qui* „ *ai reçu tête à tête de la bouche de l'Em„ pereur les instructions & les ordres sur* „ *cette importante affaire, n'en ont aucune* „ *connoissance. Oui assurément, ce Capi-*

„ *taine*

„ *taine n'oublie ni prières, ni promesses,*
„ *ni présens, pour obtenir seulement quel-*
„ *que délai. Cependant, si je découvre*
„ *quelque sorte de lenteur dans l'exécution*
„ *de l'ordre que je lui ai signifié, & que*
„ *les gens n'aillent pas tous plus vigou-*
„ *reusement qu'ils ne font à abatre leurs*
„ *édifices, je ferai couper la tête aux 8. ou*
„ *10 principaux Hollandois, en présence*
„ *du Capitaine ou Résident. Et si cela ne les*
„ *fait pas encore aller avec l'empressement*
„ *requis à accomplir les commandemens de*
„ *l'Empereur, je ne retarderai pas d'un*
„ *moment les exécutions de ses ordres,*
„ *quelque chose qu'il en puisse arriver.* Le
„ Gouverneur de *Firando* nous faisoit
„ donner cet avis en particulier par mo-
„ tif d'affection, & nous exhortoit cor-
„ dialement, mais franc & net, de nous
„ hâter tout autrement que nous ne fai-
„ sions à abatre nos édifices: qu'il par-
„ tageoit avec nous la détresse où nous
„ étions jettez, & y étoit sensible, d'au-
„ tant plus qu'il avoit un intérêt person-
„ nel dans notre triste avanture, puisque
„ la chose se passoit en un lieu de son
„ Domaine & Seigneurie propre. Nous
„ fimes remercier S. E. avec toute l'ar-
„ deur imaginable; & considérant qu'il

„ y

„ y alloit de notre salut particulier, & „ du commerce entier de la Compagnie, „ de redoubler nos efforts à mettre nos „ maisons à bas avec un extraordinaire „ empressement, nous fimes venir sur le „ champ 200. hommes de nos vaisseaux, „ louames du monde, & primes encore „ pour nous assister les marchans avec „ qui la Compagnie avoit coutume de „ traitter, tant pour l'achat que pour la „ vente, au nombre d'autres 200. hom- „ mes, gens forts & robustes, qui „ joints à ceux qui étoient déja à l'ou- „ vrage, firent un incroyable effort pen- „ dant toute la nuit, à transporter les „ effets & marchandises hors des maga- „ zins du côté Septentrional en ceux du „ côté opposé, & dans les chambres & „ les sales, & en des magazins & des „ maisons des Bourgeois de *Nangasacky*, „ qne nous empruntames pour cela.

„ Le 10. on travailla avec tant de vi- „ gueur, 6. ou 700 hommes que nous „ avions, que le coin Septentrional de „ l'édifice fut ruiné à fleur de terre.

„ Nous eumes au soir un message se- „ cret du Gouverneur de *Firando*, qui „ nous conseilloit d'aller rendre visite à „ Monseigneur le Commissaire, qui n'at-

„ ten-

„ tendoit pour s'en retourner à la Cour,
„ que de voir la démolition de nos édifices avancée, mais que nous prissions bien garde de ne témoigner ni de parole, ni de contenance, aucun mécontentement ni déplaisir de ce qui se passoit : chose que nous exécutames ainsi avant la nuit.

„ Le Commissaire nous fit un accueil fort affable, & après quelques comcomplimens, il se mit à témoigner beaucoup d'affliction & d'ennui des peines & du chagrin qu'il avoit endurez à notre sujet, mais que cela étant venu du bon plaisir de Sa Majesté Impériale il devoit le supporter non seulement patiemment, mais aussi d'un esprit content, comme il le faisoit aussi. Nous répondimes dans le même esprit, & d'un air & d'un ton calme & nullement embarassé, que nous étions parfaitement disposez à obéir & à nous soumettre, avec une entiére résignation, à tout ce qui nous seroit imposé ou prescrit de la part de Sa Majesté Impériale, & que nous suppliions très humblement & avec ardeur S. E. de vouloir nous marquer & prescrire la conduite que

„ nous

„ nous aurions à tenir à l'avenir. Le „ Commiſſaire, prenant un air plus que „ ſérieux, & un ton de voix triſte, „ nous répondit ces paroles : *Ce m'eſt „ un grand ſujet d'affliction d'avoir été dé- „ puté Commiſſaire de Sa Majeſté Impéria- „ le pour vous apporter une nouvelle & „ des ordres, dont je n'ignore pas le mor- „ tifiant effet, & vous n'en pouvez pas „ douter en conſidérant la connoiſſance & „ l'amitié qu'il y a depuis longtems entre „ nous, dont nous nous ſommes donné ré- „ ciproquement des marques aux occaſions. „ Mais mettez vous par grace à ma pla- „ ce, & conſidérez que j'étois chargé de „ cet ordre, & que c'étoit le commande- „ ment d'un très haut & redoutable Em- „ pereur, dont la volonté doit toujours être „ exécutée avec promtitude & avec zéle. „ Pour ce qui regarde la conduite que vous „ aurez à tenir, tant ſur le commerce, que „ pour les déportemens civils, on vous en „ donnera l'ordre dans la ſuite. Vous „ pourrez cependant vous ſervir de vos ma- „ gazins, & de vos logemens du côté du „ Midi, jusques à la fin de vos affaires, „ & du départ de votre Flote, & vous „ pouvez confidemment vous repoſer là- „ deſſus.* Nous remerciames avec tout

„ le

,, le zéle possible ce Seigneur Commis-
,, saire de sa bonté & de son affection
,, envers nous, dont nous le suppliames
,, très instamment d'accorder la conti-
,, nuation à notre Nation, & nous pri-
,, mes ainsi congé de S. E. toujours si
,, consternez de notre desastre, que nous
,, n'étions pas capables de gouter l'a-
,, doucissement qu'on y apportoit.

,, Le 11. nous achevames de mettre
,, bas tous nos édifices du côté du Sep-
,, tentrion, & à droite & à gauche, dont
,, on rangea soigneusement les matériaux,
,, pierre & charpente, les uns sur les
,, autres, en piramide, au milieu de l'*I-*
,, *le*, où est la place ou le marché. Le
,, Commissaire ayant vu les choses en
,, cet état, partit de *Firando* au coucher
,, du soleil, pour s'en retourner à la
,, Cour, avec tout son train & toute sa
,, suite, en dix grandes barques. Il fut
,, accompagné par les Seigneurs & par
,, les Magistrats de *Firando*, & nous l'ac-
,, compagnames aussi. Mais qui pour-
,, roit exprimer notre douleur, en pas-
,, sant devant notre Ile couverte des rui-
,, nes de nos édifices, qui étoient sur
,, pied seulement quatre jours aupara-
,, vant?

RE-

RELATION

Du naufrage d'un

VAISSEAU HOLLANDOIS,

Sur la Côte de l'Isle de Quelpaerts:

Avec la description du Royaume de Corée.

NOus partimes du Texel sur le soir du 10. de Janvier de l'année 1653. avec un fort bon vent, & apres avoir essuyé beaucoup de tempêtes & de mauvais tems, nous mouillames le 1. Juin à la rade de Batavia. Comme nous nous fumes rafraichis là pendant quelques jours, Monsieur le Gouverneur Général de la Compagnie des Indes nous ayant commandé d'aller à Tapowan, nous mimes à la voile le 14. du même mois, & partimes avec notre même vaisseau qu'on

nommoit l'Eprevier. Monſieur Corneille Leſſer vint avec nous, pour prendre poſſeſſion du Gouvernement de Tapowan & de Formoſa, & de leurs dépendances; à la place de Monſieur Nicolas Verbourgh, qui avoit été là trois ans, ſuivant la coutume du pays. Nous fumes ſi heureux, que le 16. de Juillet nous jettames l'ancre devant Tapowan. Auſſitot Monſieur Leſler prit terre, & fit décharger notre navire. Enſuite, de l'avis du Conſeil, il nous donna ordre d'aller au Japon; de ſorte que le 30. du même mois ayant notre charge & notre congé, nous nous remimes en mer. Le lendemain, après avoir eu beau tems presque tout le jour, ſur le ſoir, au ſortir du canal de Formoſa, il s'éleva une tempête, qui augmenta beaucoup durant la nuit.

Le premier jour d'Aout, nous apperçumes dès le matin une petite Ile aſſez proche de nous. On fit auſſitot tous ſes efforts pour ſe mettre derriére à l'abri, pour trouver quelque endroit où l'on pût jetter l'ancre, car toute cette mer eſt presque ſans fonds. Nous en vinmes pourtant à bout, mais ce ne fut pas ſans grande peine, à cauſe que nous craignions

gnions d'aprocher d'un radeau qui bruloit assez près de nous. Notre pilote en mettant la tête à la fenêtre avoit heureusement découvert cette Ile, & sans cela nous étions perdus, parceque nous n'en étions pas éloignez de la portée du mousquet. Le brouillard étant dissipé, & faisant fort clair, nous nous trouvames si proche des côtes de la Chine, qu'il nous étoit aisé de voir des hommes armez, répandus par bande le long du rivage, attendant notre perte pour en profiter. Mais Dieu merci leur attente fut vaine, quoique la tempête augmentat plutot que de diminuer. Nous demeurames donc le reste du jour à leur vue, & toute la nuit à l'ancre.

Le lendemain, le vent étant tombé, nous remarquames que le nombre des Chinois étoit augmenté de beaucoup; ce qui nous obligea d'être toujours sur nos gardes, résolus de nous éloigner d'eux le plutot qu'il nous seroit possible. Mais le calme, qui dura tout le jour & la nuit suivante, nous en empêcha. Nous trouvames cependant le troisiéme que l'orage nous avoit détournez environ vingt lieues de notre route, si bien que nous vimes une seconde fois en vue de

la côte de Formosa. Nous voguames entre cette Ile & la terre ferme par un tems un peu froid, & ce qui nous fâchoit le plus, c'est que l'inconstance des vents & les calmes nous retinrent dans ce canal jusqu'à l'onziéme du mois, qu'un vent de Sud-Est émut une tempête accompagnée d'une grosse pluye, qui nous força d'aller Nord-Est, & Nord-Est à l'Est. Les trois jours suivans, le tems fut encore plus orageux, & nous fumes battus de tant de sortes de vents, que nous ne faisions incessamment que hausser & caler les voiles Cependant les divers & fréquens coups de mer, avoient fort affoibli notre vaisseau, & les pluyes continuelles nous empêchant de prendre hauteur, nous fûmes contraints d'abatre tout à fait les voiles, & de nous abandonner à la merci des vents.

Le quinziéme le vent soufla avec tant d'impétuosité, qu'on ne pouvoit s'entendre parler, ni déployer le moindre coin de voile; & pour comble de maux, notre navire faisoit eau en si grande abondance, qu'on ne pouvoit l'étancher quelque effort qu'on pût faire. D'ailleurs nous étions si souvent couverts des vagues,

gues, que nous nous attendions à tous momens d'être noyez. Le soir notre esquif & presque toute notre galerie furent emportez, ce qui ébranla fort notre beaupré, & nous fit appréhender de perdre notre proue. On fit tout ce qu'on put pour réparer le desordre, & pour en empêcher les suites; mais ce fut inutilement, car les coups de vent étoient trop violens, & se suivoient de trop près, outre que le flot nous submergeoit de moment en moment. Enfin ne voyant point d'autre remède pour nous sauver, que d'abandonner notre vaisseau & les marchandises de la Compagnie; on résolut de déployer une petite voile sur l'avant, afin d'éviter les plus grosses vagues. Mais comme on travailloit à cela, une vague qui nous surprit par la poupe, pensa enlever tout ce qu'il y avoit de matelots sur le tillac. Elle laissa tant d'eau dans le navire, que le maitre pilote s'écria, Camarades, hâtez-vous de couper le mât, & de songer à Dieu, car si nous avons encore un ou deux semblables coups de mer, nous sommes tous perdus, & toute notre science & notre travail ne sauroient nous en garantir. Nous étions en cet état, lorsque le deuxiéme cable de

la seconde veille étant prêt à finir, celui qui faisoit sentinelle s'écria, *Terre, terre*, & qu'on n'en étoit qu'à une portée de mousquet; l'obscurité de la nuit & la pluye qui tomboit en abondance, avoient empêché de la découvrir plutot. On essaya vainement d'ancrer, parcequ'il n'y avoit point de fonds, & que l'agitation de la mer & la violence du vent étoient des obstacles insurmontables. Les ancres donc ne trouvant point de résistance, où elles pussent s'attacher, trois flots redoublez nous surprenant dans cette occupation, entrouvrirent tellement le vaisseau, que ceux qui étoient couchez à fond de calle furent noyez, sans avoir pu monter en haut, ni se lever. De ceux qui étoient sur le tillac, une partie se jetta dans l'eau volontairement, & l'autre fut emportée çà & là par la mer. Nous abordames quinze en un même endroit, la plupart nuds & fort blessez. Nous crumes au commencement qu'il n'y avoit que nous de sauvez, mais lorsque nous fumes montez sur les rochers, on entendit quelques voix d'hommes qui se plaignoient, sans qu'il nous fût possible de rien voir, ni de secourir personne à cause de l'obscurité de la nuit.

Le

Le seiziéme tous ceux d'entre nous qui pouvoient marcher, furent crier & chercher de toutes parts sur la gréve, pour voir si nous ne découvririons point encore quelqu'un qui eût pris terre. En effet, nous en rencontrames de répandus de côté & d'autre, & nous nous trouvames trente six, la plupart dangereusement blessez. En visitant ensuite les débris du navire, on apperçut un homme entre deux aix, dont le corps avoit été si pressé, qu'il ne vécut depuis que trois heures. Il est aisé de juger que nous souffrions une extrême douleur de voir notre vaisseau brisé; & de soixante-quatre personnes, nous voir réduits à trente six en moins d'un quart d'heure. Cela ne nous empêcha pas d'aller le long de la côte, pour rendre les derniers devoirs aux corps que la mer auroit jettez sur le rivage. Nous ne trouvames que notre conducteur Egbertz d'Amsterdam, étendu sur le sable à dix ou douze toises de l'eau, le bras passé sous la tête, que nous enterrames au même endroit. Cependant comme nous n'avions presque rien pris les deux ou trois derniers jours, à cause qu'il avoit été impossible de rien préparer, nous cherchames sur le sable,

pour voir si la mer n'auroit point amené à bord une partie de nos vivres; mais nous ne pumes recouvrer qu'un sac de farine, un tonneau où il y avoit encore de la chair salée & quelque peu de lard, & ce qui fut le meilleur pour les blessez, un baril de vin clairet. Ce qui nous mit le plus en peine fut de savoir comment nous ferions du feu; car ne voyant ni n'entendant personne, nous nous imaginions être dans une Ile deserte. Sur le soir le vent & la pluye s'étant un peu appaisez, nous ramassames de quoi nous faire un couvert, nous servant du reste de nos voiles.

Le dix septiéme comme nous déplorions le misérable état de notre condition présente, tantot nous plaignant de ne voir personne, & tantot nous flatant d'être proche du Japon, & qu'on pourroit rencontrer là quelqu'un, qui nous donneroit les moyens d'aller au quartier des Hollandois, notre vaisseau n'étant pas en état d'être radoubé; nous apperçumes un homme éloigné de nous de la portée du canon. Nous l'appellames & lui fimes signe; mais il ne nous eut pas plutot vus qu'il prit la fuite. Un peu après midi nous en vimes trois autres, dont

dont l'un portoit un mousquet, & les compagnons des arcs & des fléches. S'étant aprochez de nous de la portée du fusil, ils s'arrêtérent, & voyant que nous allions à eux, ils s'enfuirent, quoiqu'on s'efforçat de leur montrer par signes, que nous ne voulions rien d'eux que du feu. Enfin un de nous autres résolut de les attaquer; mais ils lui rendirent les armes sans combatre, avec quoi nous allumames du feu, dont nous avions grand besoin. Ces gens étoient vêtus à la Chinoise, à la reserve du chapeau, qui étoit fait d'un tissu de crin de cheval, & nous apréhendions fort qu'ils ne fussent Chinois sauvages ou des Pirates. Sur le soir il vint environ cent hommes armez & vêtus comme les premiers, qui après nous avoir comptez, nous tinrent comme investis toute la nuit.

Le dix huitiéme nous employames toute la matinée à faire une plus grande tente, & sur le midi il survint près de deux mille hommes tant cavaliers que fantassins, qui se rangérent en bataille devant notre couvert. Notre sécretaire & le maitre pilote, avec celui de proue & un garçon, allérent au devant deux. Mais lorsqu'ils furent en présence du chef, il

com-

commanda qu'on leur mît à chacun un gros carquant de fer au col avec une clochette, comme on en met en Hollande aux brebis. En cet état, on les obligea de ramper & de se prosterner devant le Commandant; ce qui fut accompagné d'une si grande clameur des soldats, que tous tant que nous étions dans notre tente nous nous mimes à crier, c'en est fait, & il nous faut préparer à recevoir un pareil traitement. Ce qui fut exécuté aussitot. Après qu'on nous eut laissez quelque tems couchez tout à plat, le ventre contre terre, on nous fit signe de nous mettre à genoux. Pendant que nous étions en cette posture on nous demanda des choses que nous ne pumes entendre, & de notre côté nous fimes tout ce qu'il nous fut possible, pour leur faire comprendre que nous voulions aller au Japon à Nanguasaky. Mais ils comprenoient si peu ce que nous leur voulions dire, qu'il sembloit que le Japon leur fût inconnu, & en effet, ils nomment ce pays-là Jeenaré, ou Jirpon. Le Commandant voyant qu'il ne pouvoit tirer autre lumiére de nos discours, nous fit verser à chacun plein une coupe d'arac † &

† *Breuvage fait de Ris, il s'en fait aussi de cocos & d'autres choses.*

& nous renvoya dans notre tente. Les gens qui nous y amenérent, pour voir les vivres que nous avions, ne trouvérent qu'un peu de lard & de chair salée, qu'ils présentérent à leur Chef. Une heure après ils nous apportérent du ris cuit dans de l'eau; & comme ils nous croyoient fort affamez, ils ne voulurent pas nous en donner beaucoup, de peur de nous faire mal. L'aprèsdinée ils revinrent avec des cordes à la main, ce qui nous alarma fort, nous imaginant qu'ils nous vouloient étrangler; mais notre crainte cessa, les voyant courir en foule vers les débris de notre navire, pour en tirer à terre ce qui leur pouroit servir. Le soir ils nous donnérent encore du ris à manger, & notre maitre pilote ayant pris hauteur, trouva que nous étions à l'Isle de *Quelpaerts*, qui est au trente troisiéme degré trente deux minutes.

Ces gens s'occupérent encore tout le dix neuviéme à pêcher les tristes restes de notre naufrage, séchant les hardes, & brulant le bois pour avoir le fer, car ils aiment fort ce métal. Cependant comme nous commencions à nous aprivoiser, nous approchames du Commandant des

pes & de l'Amiral de l'Isle, qui étoit aussi venu-là, & leur présentames à chacun une lunette d'approche, & un pot de vin rouge, avec la tasse d'argent de notre Capitaine, que nous avions rencontrée entre des rochers. Ils trouvérent ce breuvage si agréable, qu'ils ne cessérent point d'en boire qu'ils ne fussent fort gais. Après qu'ils nous eurent rendu la tasse, & fait beaucoup de démonstrations d'amitié, nous nous retirames dans notre tente.

Le vingtiéme ils achevérent de bruler tout le bois du navire & d'en tirer le fer, pendant quoi il arriva une chose assez plaisante. Le feu qu'ils faisoient s'étant pris à deux canons chargez à balles, il fit un si grand bruit, qu'ils s'enfuirent tous & furent assez longtems sans oser revenir, & n'approchérent depuis du vaisseau, que sur les assurances que nous leur donnames par signes, qu'ils n'avoient plus rien de semblable à craindre. Ce jour là ils nous aportérent deux fois à manger.

Le matin du vingt uniéme, le Commandant appella quelques uns de nos gens, & leur fit comprendre par signes qu'il falloit que nous lui apportassions

tout

tout ce que nous avions ſauvé dans notre tente, afin qu'on y mît le ſceau, ce qui fut fait en nôtre préſence. Il arriva même pendant que cela ſe faiſoit, qu'on lui amena des gens, qui s'étoient approprié des choſes du débris de notre naufrage, comme du fer, des peaux & quelque autre choſe, dont ils étoient encore chargez. Ils furent châtiez à l'heure même, & devant nous, pour nous témoigner que leur intention n'étoit pas de nous rien ôter de notre bien. On donna donc à chacun de ces voleurs trente ou quarante coups ſur la plante des pieds, d'un bâton gros comme le bras & de la hauteur d'un homme. Ce ſuplice eſt ſi rude, que les doigts des pieds en tombéſent à quelques uns. Vers le midi on nous fit ſigne qu'il falloit partir. On donna des chevaux à ceux qui étoient en ſanté, & on fit porter les malades dans des hamacs. En cet état nous partimes environnez de quantité de gardes à pié & à cheval,& au bout de quatre lieues nous arrivâmes ſur le ſoir à une petite ville nommée *Tadianc*; où après avoir repu aſſez légérement, on nous mena tous dans un magazin qui avoit aſſez l'air d'une écurie.

Le lendemain vingt deuxiéme, nous partimes dans le même ordre, & dès le point du jour. Nous marchames jusques à un petit Fort, où il y avoit deux galiotes assez proches. On s'arrêta là pour manger, & sur le soir nous arrivames à la ville de *Moggan*, ou *Mocxo*, où le Gouverneur de l'Isle fait sa résidence. On nous mena tous dans la place qui est devant l'Hôtel de Ville, où il y avoit environ trois mille hommes sous les armes, & dont quelques uns se détachant, nous présentérent de l'eau à boire dans des tasses; mais comme ils étoient armez à faire peur, nous crumes qu'ils avoient envie de se défaire de nous. Leur habillement même nous confirmoit dans cette crainte, car ils avoient je ne sai quoi d'affreux, & qu'on ne voit point au Japon ni à la Chine. Notre sécretaire, accompagné des mêmes personnes avec lesquelles il fut présenté la premiére fois au Commandant, fut mené au Gouverneur. Comme ils eurent été quelque tems prosternez contre terre, on nous fit signe d'en faire autant, après nous avoir fait approcher d'un espéce de balcon qui étoit devant le logis, où il étoit assis comme un Roi.

La premiére chose qu'il nous fit demander par signes, fut de savoir d'où nous venions & où nous allions. Nous répondimes comme l'autre fois que nous étions de Hollande, & que nous allions à Nanguasaky au Japon, sur quoi il nous témoigna, en baissant un peu la tête, qu'il comprenoit quelque chose à ce que nous disions. Il ordonna ensuite qu'on nous fît passer quatre à quatre devant lui, & nous ayant fait à tous la même question, & en ayant eu une même réponse, il commanda de nous mener dans la maison où l'oncle du Roi qui avoit voulu s'emparer du trône, avoit été confiné, & y étoit mort. Aussitot que nous fumes entrez, la maison fut environnée de gens de guerre, on nous donna réguliérement par jour à chacun 12. onces de ris pesant & autant de farine de froment, mais du reste fort peu de chose, & si mal aprêté que nous n'en pouvions manger. De sorte que nos repas n'étoient ordinairement que de ris, de farine, & de sel, & nous ne buvions que de l'eau. Le Gouverneur nous paroissoit fort habile, & nous expérimentames souvent depuis que nous ne nous étions pas trompez. Il étoit alors âgé de

de ſoixante & dix ans, né dans la Capitale du Royaume, & fort conſidéré à la Cour. En nous congédiant, il nous fit ſigne qu'il alloit écrire au Roi, pour ſavoir ce qu'il feroit de nous. Comme ces ordres ne pouvoient venir de longtems, à cauſe que nous en étions éloignez de quatre vingts lieues, dont les trois quarts & demi ſe font par terre: nous le ſuppliames de nous faire donner quelquefois de la viande, & quelque autre choſe à manger. Nous obtinmes auſſi de lui que ſix d'entre nous ſortiroient par jour, tant pour prendre l'air, que pour blanchir chacun ſon linge. Ce qui nous fut accordé fort à propos, car nous nous ennuyions fort d'être renfermez & d'être réduits au pain & à l'eau. Il nous fit auſſi l'honneur de nous mander ſouvent, & de nous faire écrire quelque choſe devant lui, en ſa langue & en la notre. Ce fut là où nous commençames à entendre quelque mots de leur langue, & comme il nous traitoit quelquefois, & qu'il ſe divertiſſoit à nous réjouir par de petits amuſemens, nous conçumes quelque eſpérance de pouvoir paſſer un jour au Japon. Il eut auſſi ſi grand ſoin de nos malades, qu'on peut dire que nous fumes

mes mieux reçus de cet Idolatre que nous ne l'eussions été des Chrétiens.

Le vingt neuviéme d'Octobre notre sécretaire, le maitre pilote, & le second chirurgien, furent amenez devant le Gouverneur. Ils y trouvérent un homme assis, qui avoit une grande barbe rousse. D'abord le Gouverneur nous demanda pour qui nous prenions cet homme, & comme on lui eut répondu qu'on le prenoit pour un Hollandois, il se prit à rire, & dit que nous nous trompions, & que c'étoit un Coresien. Après divers discours de part & d'autre, cet homme qui s'étoit tu jusques alors, nous demanda en Flamand quelles gens & de quel pays nous étions; à quoi nous répondimes que nous étions Hollandois, partis d'Amsterdam pour le service de la Compagnie, & qu'allant par ses ordres au Japon, la tempête nous avoit jettez dans l'Isle où nous étions. Que notre vaisseau s'étant rompu, nous ne demandions rien plus ardemment à Dieu, que de trouver quelque moyen de continuer notre route. Nous primes ensuite la liberté de lui demander son nom & sa patrie, à quoi il répondit qu'il s'apelloit Jean Jans Wettevrée, natif de

Riip † en Hollande, d'où il étoit parti volontairement en 1626. dans le vaiſſeau nommé Hollandia ; & qu'en 1627. allant au Japon dans la fregate Ouderkerk le vent les avoit jettez ſur la côte de Corée. Qu'ayant beſoin de prendre de l'eau, & qu'étant du nombre de ceux qui étoient commandez pour aller à terre, charger l'esquif de proviſions, il avoit été pris lui troiſiéme par les habitans du lieu. Qu'il y avoit dix ſept ou dix huit ans que ſes deux camarades étoient morts à la guerre, lorsque les Tartares envahirent la Corée. Que l'un d'eux qui étoit de ſon même lieu ſe nommoit Thierri Gerards, & l'autre Jean Pieterz d'Amſterdam. Et comme nous lui eumes demandé où il demeuroit pour lors, & par quelle avanture il ſe trouvoit dans cette Iſle, il nous apprit qu'il demeuroit dans la Capitale du Royaume de Corée, d'où le Roi l'avoit dépêché, pour ſavoir quelles gens nous étions, & qui nous avoit amenez ſur ſes terres. Il ajouta que pendant ſon long ſéjour en Corée, il avoit ſouvent demandé congé au Roi de pouvoir paſſer au Japon, ſans avoir jamais pu obtenir d'au-

tre

† *Le Riip eſt un grand village dans la Nord-Hollande.*

tre réponse, sinon, qu'il ne falloit point s'y attendre à moins que d'avoir des ailes & de voler jusques-là Que la coutume de cette Cour étoit de retenir tous les étrangers qui se trouvoient dans leur pays; mais du reste qu'on ne leur laissoit manquer de rien, leur fournissant des vivres & des habits, pendant toute leur vie. La seule consolation donc qu'il nous donna, fut qu'on nous traiteroit, comme on l'avoit traité, en cas qu'on nous menat devant le Roi. Au reste la joye que nous eumes d'avoir trouvé un si bon truchement, dissipa toute notre tristesse, & nous fit oublier tous nos maux. Aussi y avoit il sujet d'être surpris, & même de s'étonner, de voir qu'un homme de cinquante huit ans, comme étoit celui-ci, eût tellement oublié sa langue maternelle que nous eumes au commencement bien de la peine à l'entendre; il est vrai aussi qu'il ne lui fallut qu'un mois pour s'y remettre. Le Gouverneur, après avoir fait écrire en bonne forme toutes nos dépositions, les envoya à la Cour, & nous dit de prendre courage, & que nous aurions réponse dans peu de tems. Cependant il nous faisoit tous les jours de nouvelles faveurs, jusques-là qu'il permit

mit à Wettevrée, & aux Officiers qui étoient venus avec lui, de nous visiter à toute heure,& de l'informer de nos besoins.

Au commencement de Décembre il vint un nouveau Gouverneur, les trois ans de notre bienfaicteur étant expirez. Nous en fumes fort affligez, ne doutant point que ce changement ne produisît pour nous quelque chose de fâcheux. Il seroit difficile d'exprimer tous les témoignages de bonté & d'amitié qu'il nous fit à son départ, jusques-là que nous voyant mal vêtus pour notre hiver, il nous fit faire à chacun deux paires de souliers, une casaque bien doublée, & des chausses de peau. Outre cela il nous traita splendidement, & nous témoigna qu'il étoit marri de n'avoir pu nous faire passer au Japon, ou de nous emmener avec lui en terre ferme. Il ajouta à cela que nous ne devions pas nous attrister de son départ, puisqu'étant à la Cour, il feroit tout ce qu'il pourroit pour notre liberté, ou pour nous y attirer. Il nous rendit les livres que nous avions sauvez avec quelques autres petites hardes, accompagnant cela d'une bouteille d'huile précieuse dont il nous fit présent, & dont nous

nous pouvions avoir besoin dans la suite: Le nouveau Gouverneur commença par réduire notre pitance au ris, au sel & à l'eau. On s'en plaignit au vieux Gouverneur, qu'un vent contraire retenoit dans l'Isle; mais il nous fit répondre que, son tems étant expiré, il ne lui étoit plus permis de nous entendre, qu'il en écriroit pourtant à son Successeur, & en effet tant qu'il fut dans l'Isle, on nous donna, quoique petitement, de quoi suspendre nos plaintes.

Après le départ de ce bon Seigneur, qui fut au commencement de Janvier de l'année 1654, on nous traitta bien plus mal qu'on n'avoit point encore fait; on nous donnoit de l'orge pour du ris, & de la farine d'orge, au lieu de farine de froment. Que si l'envie nous prenoit de manger quelque autre chose, il falloit vendre notre orge, & nous passer avec douze onces de farine. Cette dureté fut cause que nous songeâmes à faire un meilleur usage que nous n'avions fait jusques alors, de la liberté que nous avions de nous promener six à la fois. Nous étions conviez à prendre l'essort par le Printems qui aprochoit; voyant d'un autre côté que les ordres du

Roi ne venoient point, & que nous étions au hazard de finir dans cette Isle le reste de nos jours dans une rude captivité. Après avoir donc longtems délibéré tous ensemble des moyens de nous emparer d'une barque pendant une nuit obscure, nous résolumes six d'entre nous d'exécuter cette entreprise sur la fin du mois d'Avril. Mais par malheur un de la troupe étant monté sur la muraille, pour découvrir le vaisseau dont nous devions nous saisir, il fut aperçu & senti de quelques chiens, qui redoublant leurs cris, obligérent les Gardes à veiller avec plus de soin, ce qui nous fit manquer une belle occasion de nous sauver.

Au commencement du mois de Mai, notre maitre pilote avec cinq autres, dont trois sont encore en vie, étant sorti à son tour, remarqua en se promenant qu'il y avoit dans un petit hameau proche de la ville une barque bien équipée, que personne ne gardoit. Il envoye aussitot un de la troupe prendre un petit pain, & quelques petits bouts de planche. Avec cela, après avoir fait boire un trait d'eau à chacun de ses gens, il s'embarque sans se mettre en peine d'aucune autre chose. Pendant qu'ils tâchent de tirer la barque

que au delà d'un petit banc voisin, quelques habitans découvrirent leur dessein, & le premier qui s'en aperçut, sortant de chez lui avec un mousquet, s'avance dans l'eau pour les obliger à retourner. Mais cela ne les empêcha pas de sortir, à la reserve d'un, qui n'ayant pu joindre les autres, fut contraint de revenir à terre. Les cinq autres voulant lever la voile, le mât & la voile tombérent dans l'eau; ils retirérent promtement l'un & l'autre, & rajustant le tout avec bien de la peine, comme ils voulurent lever une seconde fois la voile, le bout du mât se rompit, & fut hors d'état d'être racommodé. Tous ces retardemens donnérent le loisir aux habitans de se jetter dans une autre barque, & il leur fut aisé de les attraper, car les notres n'avoient rien pour s'éloigner. Comme ils vinrent à se joindre, nos gens sautérent aussitot avec légéreté dans leur bord, espérant de s'en rendre maitres, malgré les armes de leurs ennemis. Mais ayant trouvé que cette derniére barque étoit pleine d'eau & hors d'état de servir, ils relâchérent tous ensemble. Après avoir pris terre, on les mena au Gouverneur, qui leur fit attacher la main à un gros

billot, par le moyen d'une grosse chaîne, & lorsqu'on les eut fait coucher par terre, & qu'on nous eut tous amenez en leur présence, bien liez & garottez, on leur demanda s'ils avoient fait cette action à notre insu, ou si nous en avions été informez ; & comme ils soutinrent constamment que nous n'en avions rien su, on les interrogea par le moyen de Wettevrée, pour savoir quel étoit leur dessein, & comme ils eurent répondu que c'étoit d'aller au Japon: Comment, ajouta le Gouverneur, avez-vous osé entreprendre ce trajet avec une si petite barque sans pain & sans eau? Ils répliquérent qu'ils avoient mieux aimé s'exposer une bonne fois à la mort, que de mourir à tous momens. Nous fumes déliez aussitot, mais pour les six malheureux, ils reçurent sur les fesses découvertes chacun vingt cinq coups d'un bâton long d'une brasse, large de quatre doigts & épais d'un pouce, plat du côté qui frape & rond de l'autre. Ces coups furent si violens, que les patiens furent contraints de garder un mois le lit, du reste nous fumes privez entiérement de la liberté de sortir, & gardez fort exactement de jour & de nuit.

Sur

Sur la fin du mois de Mai, on reçut ordre de nous mener à la Cour, sans pouvoir conjecturer si nous devions nous en réjouir, ou nous en affliger. Six ou sept jours après on nous mit dans quatre barques avec les fers aux pieds, & une main attachée à un billot, pour nous empêcher de nous jetter dans l'eau. En effet, sans cette précaution, cela se seroit pu faire aisément, les Soldats étant tous malades de l'agitation du vaisseau. Après avoir résisté deux jours à un vent contraire, nous relâchames, on nous ôta nos fers, on nous remit dans notre ancienne prison de l'Isle de *Quelpaerts*. Cette Isle que les habitans nomment *Sebesure*, est éloignée de la côte de *Corée* de douze ou treize lieues du côté du midi, & peut en avoir quatorze ou quinze de tour. Elle a une baye au Nord, où se retirent diverses barques d'où elles partent pour la terre ferme, mais dont l'abord est très dangereux à ceux qui ne la connoissent pas, à cause de quantité d'écueils cachez, & parcequ'il n'y a qu'un seul endroit où l'on puisse mouiller, & être à l'abri, car par tout ailleurs on en est souvent forcé de donner à la côte du Japon. Toute cette Isle est presque

que bordée de roches, mais du reste très abondante en chevaux & en troupeaux, qui payent de grands droits au Roi. Si bien que les habitans malgré la quantité de leurs harats & de leurs vaches, ne laissent pas d'être fort pauvres, & méprisez de ceux qui demeurent en terre ferme. Il y a dans cette Isle un fort haute montagne couverte d'arbres, & quantité de plus petites qui sont découvertes, qui renferment beaucoup de vallons fort abondans en ris.

Les quatriéme & cinquiéme jours d'après, le vent changea & on nous embarqua de grand matin, avec les mêmes précautions que la premiére fois. Sur le soir nous approchames fort de la terre ferme, & après avoir passé la nuit à la rade, nous primes terre le lendemain, où on nous ôta nos chaines, mais on redoubla nos gardes.

Le jour suivant on nous amena des chevaux de fort bonne heure, pour aller à la ville d'*Heynam*, & comme nous avions été sur mer séparez les uns des autres, & que nous avions débarqué en divers lieux, nous fumes fort aises de nous retrouver tous ensemble à ce premier gite. Le lendemain après avoir re-

pu assez légérement, nous arrivames à la ville de *Jeham*, où Paul Jean Cools de Purmerend notre canonier mourut, qui n'avoit point eu de santé depuis notre naufrage. Le jour venu le Gouverneur de la ville le fit enterrer, puis étant montez à cheval nous arrivames le soir à la ville de *Nadioo*; le lendemain nous couchames à *Sansiangh*, de là à la ville de *Tongap*, après avoir traversé une haute montagne, où l'on voit à l'endroit le plus élevé le fort de *Ilpam-Sansiang* qui est très grand. Nous fumes de là à la ville de *Teyn*, & le jour suivant on nous fit repaitre à la petite ville de *Kunige*. Nous arrivames sur le soir à la grande ville de *Chentio*, où le Roi tenoit autrefois sa Cour, & où réside présentement le Gouverneur de la Province de *Thillado*. C'est une ville très marchande & très célébre dans le pays, quoiqu'elle soit éloignée d'une journée de la mer Nous fumes coucher de là à la ville de *Jesan*, qui est la derniére de la Province de *Thillado*, puis à la villette de *Gunûn*, de là à *Jensan*, & enfin à *Consio*, où réside le Gouverneur de la Province de *Tiongsiando*. Le lendemain nous passames une grande riviére, & entrames dans la Pro-

vince de *Sengado*, où est *Sior*, la Capitale du Royaume. Après avoir couché divers jours de suite en différens lieux, nous traversames une riviére large comme la Meuse est devant Dordrecht, à une lieue au de là se voit la ville de *Sior*, où le Roi tient sa Cour. Nous comptames soixante & quinze lieues de chemin depuis l'endroit où nous débarquames, jusques-là, allant toujours au Nord, biaisant un peu vers le couchant. Quand nous fumes dans la ville, on nous mena tous ensemble dans une maison, où on nous laissa deux ou trois jours, après quoi on nous mit dans de petites loges, trois à trois, & quatre à quatre, chez des Chinois qui sont établis là. Ensuite on nous mena tous en corps devant le Roi, qui nous fit des questions sur toutes choses par l'entremise de Wettevrée. Comme nous lui eumes répondu le mieux qu'il nous fut possible, nous représentames à Sa Majesté que la tempête nous ayant privez de notre navire, nous le supliions de nous renvoyer au Japon; afin de pouvoir par le moyen des Hollandois qui sont là, retourner un jour en notre patrie, pour jouir du plaisir de revoir nos

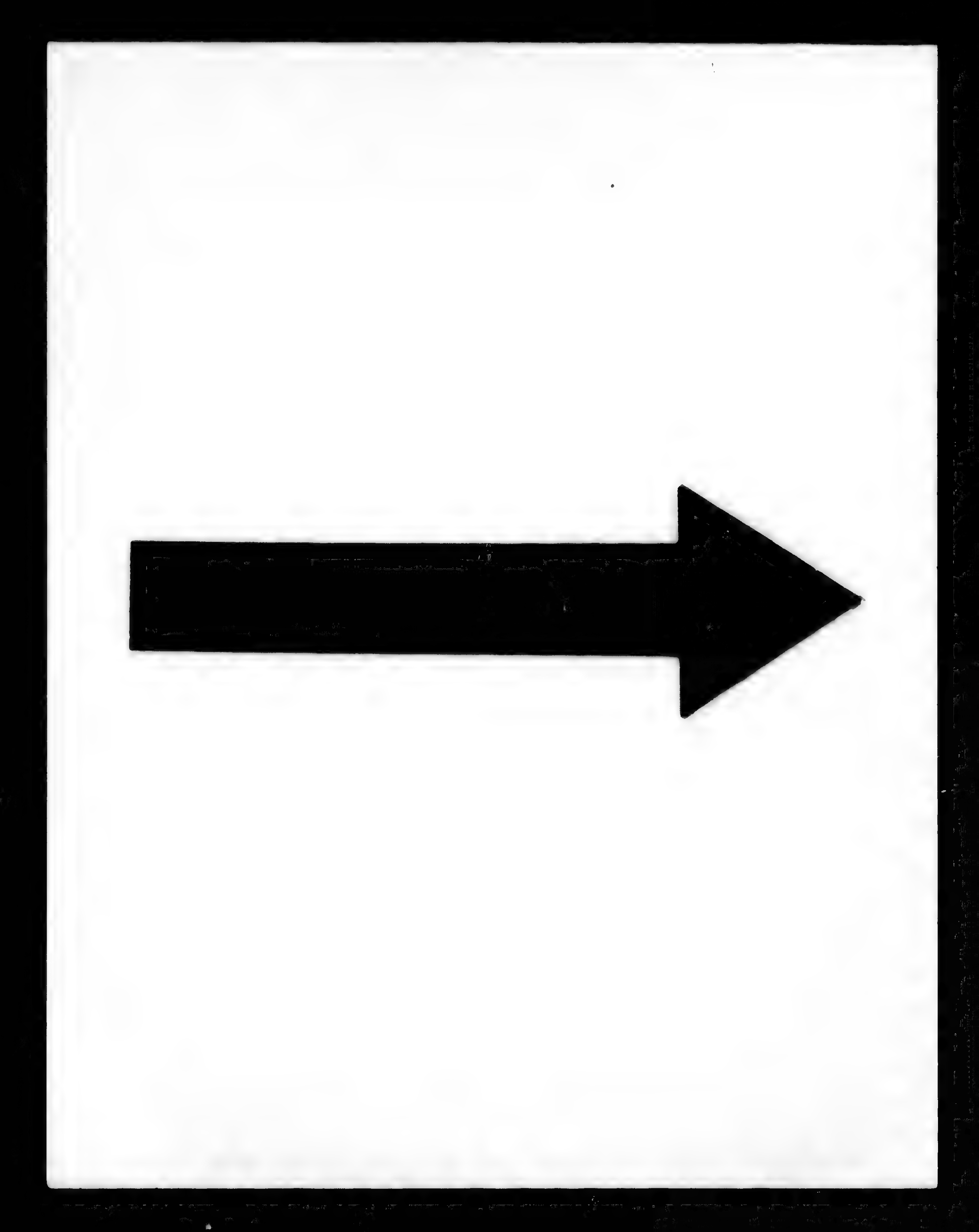
femmes,

femmes, nos enfans & nos amis. Le Roi nous fit dire que ce n'étoit pas la coutume de Corée, de laisser sortir les étrangers du Royaume: qu'il nous falloit résoudre de finir nos jours dans ses Etats, & qu'il nous feroit donner ce qui nous seroit nécessaire. Ensuite il nous commanda de faire en sa présence les choses que nous savions le mieux, comme de chanter, de danser, & de sauter à notre mode; puis il nous fit donner à manger assez bien à leur maniére, & distribuer aussi à chacun deux piéces de toile pour nous habiller à leur mode. Nous fumes tous mandez le lendemain devant le Général de la milice, qui nous fit dire par Wettevrée que le Roi nous mettoit dans ses Gardes du Corps, & qu'en cette qualité on nous distribueroit soixante & dix cattys de ris tous les mois. On nous donna à chacun un papier, qui contenoit notre nom, notre âge, notre patrie, quelle avoit été notre profession, & notre emploi présent, le tout en lettres coupées à leur mode, scellé du grand Sceau du Roi, & de celui du Général, qui n'est qu'une empreinte d'un fer chaud. Cette commission fut accompagnée d'un mousquet, de poudre & de plomb; avec ordre de faire une salve le premier jour &

le quatriéme de chaque mois devant le Général; d'être prêts à toute heure pour aller en campagne avec lui, soit pour accompagner le Roi, ou pour quelque autre sujet. Pendant le printems & l'autonne ce Général fait faire revue à ses troupes trois fois le mois, & les Soldats outre cela font autant de fois l'exercice en particulier. Un certain Chinois & Wettevrée furent préposez pour nous commander, le premier comme Sergent & l'autre pour avoir inspection sur nous, & pour nous instruire des coutumes & façons de faire des Coresiens. La plupart des Grands amoureux de la nouveauté, nous invitoient à manger chez eux, pour nous faire faire l'exercice à notre maniére, & pour nous faire tirer des armes & danser. Sur tout leurs femmes & leurs enfans avoient grande envie de nous voir, parceque le menu peuple de l'Ile de *Quelpaerts* avoit fait courir le bruit que nous étions monstrueux, & que lorsque nous buvions nous étions obligez de retrousser notre nez derriére l'oreille. Ces contes ridicules furent cause que les honnêtes gens de *Sior*, paroissoient fort étonnez de nous voir mieux faits que les hommes de leurs pays.

pays. Ils admiroient sur tout la blancheur de notre teint, & se pressoient tellement pour nous voir, que nous avions peine au commencement de fendre la presse dans les rues, & on ne nous laissoit point en repos dans la maison, tant la curiosité étoit grande. Le Général à la fin y mit ordre, défendant à qui que ce soit de nous approcher sans sa permission, d'autant plus que les esclaves des Grands prenoient la liberté de nous venir tirer de nos chambres, pour se railler & se divertir de nous.

Au mois d'Aout le Tartare vint demander le tribut ordinaire, ce qui obligea le Roi à nous envoyer tous dans un grand fort, pour y être gardez pendant tout le tems que cet Ambassadeur seroit dans le pays. Cette place est à six ou sept lieues de *Sior*, bâtie sur une montage nommée *Numma Sansiang*: il faut trois heures pour monter jusques en haut, du reste elle est si forte, que le Roi s'y retire en tems de guerre, & la plupart des Grands du Royaume y demeurent. Il y a toujours là des provisions pour trois ans, & pour beaucoup de monde. Nous y fumes jusqu'au commencement de Septembre que le Tartare se retira.



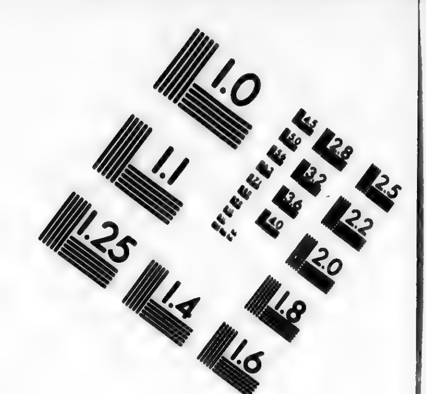
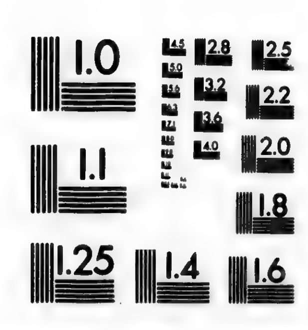
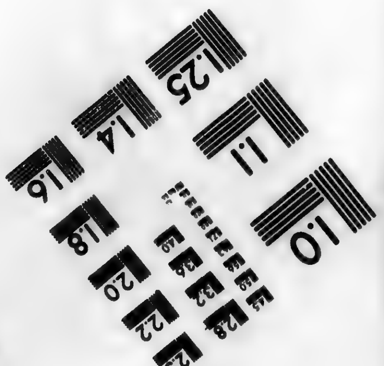
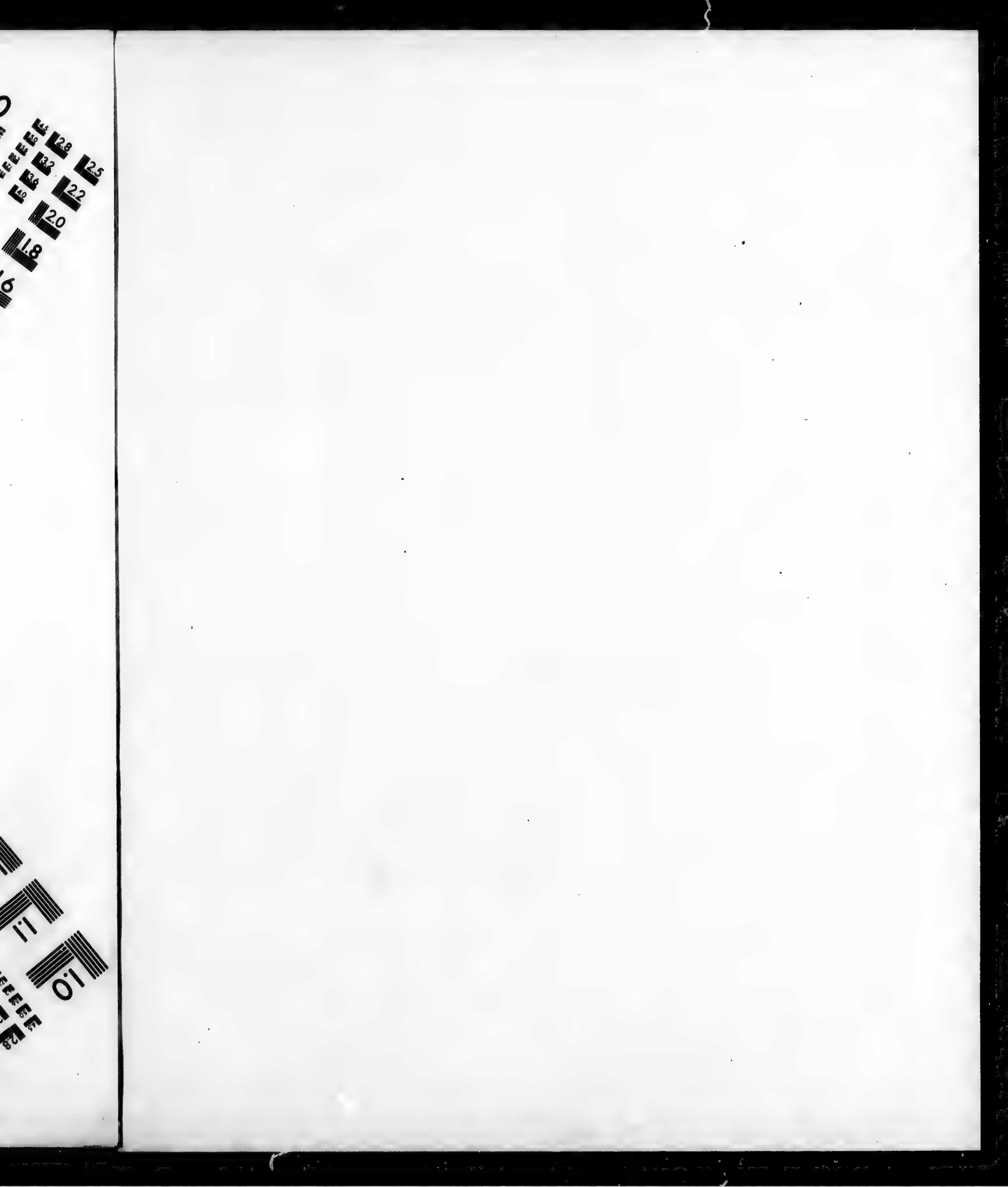


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"





Sur la fin du mois de Novembre, il gela si fort, que la riviére, qui est à une lieue de la Capitale, comme je l'ai dit, fut prise, & on voyoit passer dessus jusqu'à trois cens chevaux chargez. Le Général ayant pitié de nous, à cause du froid que nous endurions, en informa le Roi, qui commanda de nous distribuer des peaux, sauvées de notre naufrage, dont la plupart étoient pourries; nous permettant même d'en vendre pour acheter de quoi nous vêtir chaudement. De l'argent qui en revint, deux ou trois résolurent d'employer leur part à l'acquisition d'une petite cabane, aimant mieux souffrir du froid, que d'être éternellement tourmentez par leurs hôtes, qui ne se lassoient point de nous envoyer chercher du bois dans des montagnes éloignées de deux & trois lieues. Ce travail étoit insupportable, à cause du froid, & que les chemins étoient rudes & fâcheux. La maisonnette qu'ils achetérent leur revint à neuf ou dix écus, & pour les autres s'étant vétus, le moins mal qu'ils purent, ils passérent ainsi l'hiver.

Le Tartare étant revenu au mois de Mars

Mars † on nous défendit, comme auparavant, ſous des peines très expreſſes, de ne point ſortir de nos maiſons. Le jour qu'il partit pour s'en retourner, Henri Janſz d'Amſterdam maitre pilote & Henri Janſz Bos de Harlem canonier, ſous prétexte d'aller chercher du bois, réſolurent d'aller attendre cet Ambaſſadeur ſur ſon chemin. Lorsqu'ils le virent paroitre à la tête de pluſieurs gros de Cavallerie & d'Infanterie qui l'accompagnoient, ils prirent les rênes de ſon cheval d'une main, & de l'autre détournant leurs habits à la mode de Corée, il lui montrérent qu'ils étoient vêtus à la Hollandoiſe. Cela cauſa d'abord un grand trouble parmi la multitude; & le Tartare leur demanda fort qui ils étoient, mais ils ne purent jamais le lui faire entendre. L'Ambaſſadeur cependant leur ordonna de ſuivre, & de ſe rendre où il alloit coucher. Comme il fut là il s'enquit fort s'il n'y avoit perſonne qui pût expliquer ce qu'on lui diſoit, & comme on lui eut parlé de Wettevrée, il lui manda de le venir trouver en diligence. Ce truchement en ayant donné avis au Roi, on tint un Conſeil où il fut réſolu qu'on feroit

 un

† 1655.

un préſent à l'Ambaſſadeur, pour étouf-fer l'affaire, en ſorte qu'elle ne vînt point à la connoiſſance du grand-Cham. Nos deux pauvres malheureux furent donc ramenez à *Sior*, dans une priſon où ils moururent bientot après, ſans avoir pu ſavoir ſi c'étoit de mort naturelle ou vio-lente : pas un de nous n'ayant pu obtenir la permiſſion de les voir. Auſſitot que cette affaire fut divulguée, on nous fit aller au Conſeil de guerre, où on nous demanda ſi nous avions eu quelque con-noiſſance du deſſein de nos camarades, & quoi que nous puſſions dire ſoutenant que non, cela ne nous put garantir d'être condamnez à recevoir chacun cinquante coups ſur les feſſes, pour n'avoir pas donné avis du départ de nos camarades. Cependant nous aurions reçu effective-ment cette correction, ſi le Roi ne nous eût fait grace, diſant que nous étions de pauvres miſérables, que la tempête, plu-tot que l'envie de piller, avoit jettez dans ſon pays. Toute la peine donc qu'il nous impoſa, fut de nous renvoyer chez nous, avec défenſe d'en ſortir jusqu'à nouvel ordre.

En Juin qu'on croyoit que le Tartare dût venir, le Général nous manda, &

nous fit dire par notre trucheman qu'il y avoit un vaiſſeau échoué en l'Iſle de *Quelpaerts*, & que Wettevrée n'étant plus d'âge à faire ces voyages, il falloit que les trois d'entre nous qui entendoient le mieux le Coreſien, ſe diſpoſaſſent à partir. Suivant cette propoſition on choiſit l'aſſiſtant, le ſous pilote & un canonier, qui partirent deux jours après pour apporter des nouvelles de ce naufrage.

Le Tartare étant arrivé au mois d'Aout, il nous fut deffendu ſous peine de punition corporelle de ne ſortir du logis, que trois jours après ſon départ. La veille de ſon arrivée nous reçumes par un exprès des lettres de nos camarades, qui nous apprirent qu'on les avoit confinez aux extrêmitez du Royaume du côté du midi, où ils étoient gardez fort exactement: afin que ſi le Grand-Cham avoit eu le vent de l'affaire de nos deux malheureux, & qu'il voulût avoir les autres, on lui pût dire qu'en paſſant à *Quelpaerts* ils étoient péris tous trois. Le Tartare vint encore à la fin de l'année, & nous fumes, comme les autres fois, gardez dans nos maiſons, fort ſévérement par les ordres du Roi.

* Quoique le Tartare eût déja envoyé deux fois en Corée, depuis l'entreprise de nos deux camarades, sans en avoir parlé: néanmoins la plupart des Grands faisoient tous leurs efforts auprès du Roi pour nous perdre. On tint Conseil trois jours pour cela; mais enfin ni le Roi, ni son frére, suivis du Général & de quelques autres, ne furent pas absolument de cet avis. Le Général opinoit à nous faire combattre l'un après l'autre contre deux Coresiens à la fois, donnant de mêmes armes aux uns & aux autres. Que par ce moyen on se déferoit de nous, sans qu'on pût dire que le Roi eût fait mourir de misérables étrangers. Quelques personnes plus charitables, qui savoient qu'on nous tenoit enfermez, & que nous ne savions rien de ce qui se passoit, nous firent dire en secret ce que je viens de dire, sur quoi Wettevrée ne disoit autre chose, sinon, que si nous pouvions encore vivre trois jours, nous en vivrions bien davantage. Or comme le frére du Roi qui présidoit à cette assemblée, passoit par notre quartier pour y aller, & même fort proche de nous, cela nous donna le moyen de nous jetter

* 1656.

à ſes pieds, & d'implorer ſa faveur, avec le viſage proſterné en terre. Cet objet le toucha tellement de compaſſion, qu'il travailla depuis avec tant d'efficace pour nous, que nous ne ſommes redevables de la vie qu'au Roi & à lui. Comme cela fit du dépit à beaucoup de gens, qui pouvoient tenter d'autres moyens de nous préſenter devant les Tartares, on trouva bon de nous reléguer en la Province de *Thillado*, où l'on nous devoit donner de la part du Roi cinquante livres de ris par mois. Nous partimes donc en Mars de *Sior* ſur des chevaux qu'on nous amena, accompagnez de nos connoiſſances juſqu'à la riviére, qui eſt à une lieue de la ville. Ce fut là que nous dimes le dernier adieu à Wettevrée, car depuis ce jour-là nous ne l'avons ni vu, ni oui parler de lui. Nous repaſſâmes dans toutes les mêmes villes que nous avions vues en allant à la Cour, de ſorte qu'étant venus coucher à *Jeam*, nous en partimes le lendemain matin, & entrames ſur le midi dans une grande ville nommée *Diuſiang*, ou *Thillapenig*, qui eſt entiérement commandée par une grande citadelle qui eſt tout contre. Le Penigſe qui eſt le premier en l'abſence du Gouverneur,

verneur, fait là sa résidence, sous le nom de Colonel de la Province: ce fut pour lui que le sergent qui nous menoit nous donna des lettres du Roi. Il fut dépêché sur l'heure même pour aller querir nos trois camarades, qu'on avoit éloignez l'année précédente, & qui étoient à douze lieues de là, dans un fort où le Vice-Amiral commandoit. On nous logea cependant tous ensemble dans une maison publique, & trois jours après les absens étans revenus, nous revimes ensemble les trente trois malheureux qui restoient du naufrage.

On nous aporta en Avril quelques peaux qui étoient restées à *Quelpaerts*, (dont nous n'étions éloignez que de dix huit lieues,) parcequ'elles ne valloient pas la peine de les envoyer à *Sior*. Nous nous en accommodames le moins mal qu'il nous fut possible, & fimes quelques petites provisions dans notre nouvelle demeure. La seule chose à quoi nous étions obligez étoit d'arracher deux fois le mois toute l'herbe de la place qui est devant le château, & de la tenir nette.

* Cet-

* Cette année notre Gouverneur étant accusé de quelque malversation, fut obligé d'aller à la Cour pour se justifier, où on dit qu'il fut au hazard de perdre la vie. Mais comme le peuple l'aimoit fort, & que les Grands le favorisoient à cause de son extraction, qui est des plus illustres du Royaume, il en sortit si bien, qu'on lui augmenta les dignitez. Il nous fut fort bon, aussi bien qu'aux habitans du pays, mais il nous vint en Février un Gouverneur fort diférent de l'autre; car outre qu'il nous surchargea de travail, il nous voulut forcer à aller chercher à trois lieues de là dans les montagnes, le bois que son prédécesseur nous faisoit donner gratuitement. Dieu merci, une apoplexie nous en délivra dans le mois de Septembre, dont persone ne fut affligé, tant chacun étoit mal satisfait de lui.

En Novembre il nous vint un nouveau Gouverneur, qui se soucioit si peu de nous, que lorsque nous lui demandions des habits ou quelque autre chose, il répondoit que le Roi ne lui avoit donné aucun ordre là-dessus. Qu'il n'étoit tenu de nous fournir que le ris de notre pen-

* 1657.

pension, & que pour les autres néceſſitez c'étoit à nous à y pourvoir, comme nous le jugerions à propos. Nos habits cependant étant uſez à force de porter du bois, & le froid commençant à nous incommoder, nous réſolumes, n'étant pas honteux parmi ces peuples de demander l'aumône, de profiter de la curioſité qu'ils avoient de ſavoir de nous mille choſes. Pour amaſſer donc de quoi nous vétir, & n'être plus obligez à courir une demie lieue pour avoir une poignée de ſel, nous préſentames requête au Gouverneur pour obtenir de lui la permiſſion de mandier, expoſant qu'il ne nous étoit plus poſſible de gagner notre vie à porter du bois, à cauſe que nous étions nuds, & qu'il ne nous pouvoit revenir de tout ce travail qu'un peu de ſel & de ris: qu'on le ſuplioit donc de ſouffrir que nous allaſſions dehors tour à tour. C'eſt ce qu'il nous accorda, & de notre part nous ſumes ſi bien uſer de cette grace, qu'en peu de tems nous fumes remparez contre le froid.

* Au commencement de cette année le Gouverneur fut rappellé, & celui qui lui ſuccéda ne manqua pas de nous cauſer

* 1658.

ser de nouvelles traverses. Il nous défendit de sortir, & nous dit que si nous voulions travailler pour lui, il nous feroit donner à chacun trois piéces de toiles de coton. Mais après avoir bien révé sur ces offres, qui ne pouvoient pas nous mettre à couvert des autres nécessitez, sur tout dans une année mauvaise comme celle-là, & pensé que nous userions plus d'habits à son service qu'il ne nous en donneroit: nous lui représentames fort respectueusement qu'il ne devoit point exiger cela de nous: sur quoi il arriva un accident, qui l'obligea à donner les mains à nos demandes. Ces gens craignent tellement les fiévres chaudes, que la seule pensée leur fait peur, & comme quelques uns de nous en étoient affligez, il consentit à nous laisser mandier par troupes, pourvû qu'on ne fût pas absent plus de quinze jours ou trois semaines, & qu'on n'allat ni du côté de la Cour, ni du côté du Japon. Pour la moitié qui restoit au logis, il les chargea d'avoir soin des malades, & d'arracher l'herbe de la place.

* Pendant le mois d'Avril de cette année le Roi mourut, & avec la permission

* 1659.

ſion du Grand Cham, ſon fils lui ſuccéda. Cela ne nous empêcha pas de continuer notre métier, & ſur tout chez les Moines Coréans, qui ſont très charitables, & qui étoient très reconnoiſſans du plaiſir que nous leur donnions en leur racontant nos avantures, & leur parlant des coutumes des autres pays. Ils ſe plaiſoient tellement à nous entendre, qu'il ne tenoit pas à eux qu'on ne paſſat les jours & les nuits dans ces entretiens.

† Le Gouverneur qui vint après celui-ci, nous fut ſi favorable, qu'il diſoit ſouvent que s'il ne tenoit qu'a lui, il nous renvoyeroit en notre pays, ou du moins en quelque lieu où il y eût de nos gens. Nous obtinmes de lui la confirmation de ſortir ſans aucune reſtriction. Cette année fut ſi ſéche, qu'elle cauſa une grande diſette de grains & de toutes ſortes de denrées. § L'année ſuivante fut encore plus déplorable. La plupart du monde mourut de faim, & les chemins étoient pleins de voleurs. Le Roi leur fit une cruelle guerre, & empêcha par ce moyen beaucoup de meurtres & de brigandages. Il ordonna auſſi d'enter-
rer

† 1660. § 1661.

rer les corps qu'on trouveroit à la campagne ſans ſépulture. Les glands, les pommes de pin, & les racines des champs faiſoient toute la nourriture du peuple. La famine fut ſi grande qu'il y eut des villages pillez, & les magazins du Roi furent forcez impunément, † parceque ce desordre ſe commettoit par les esclaves des Grands, & que cette calamité dura deux années de ſuite.

§ On s'en reſſentit même encore un peu l'année ſuivante; car là où le menu peuple n'avoit rien ſemé, il ne recueillit rien; toutefois cela fut réparé par l'abondante recolte qui ſe fit en d'autres lieux qui étoient arroſez par des riviéres, ou qui étoient voiſins des marais, ſans quoi le pays eût été abſolument détruit. Le lieu où nous étions ne pouvant plus fournir à notre entretien, le Gouverneur en écrivit à l'Intendant de la Province, qui lui fit réponſe que le Roi ayant aſſigné là notre ſubſiſtance, il ne pouvoit pas nous transférer ailleurs ſans un ordre de Sa Majeſté. Sur la fin de Février, le Gouverneur ſuivant les ordres de la Cour, nous diſperſa en trois Villes, il en envoya dou-

ze

† 1662. § 1663.

ze à *Sayſtano*, cinq à *Siunſchien*, & autant à *Namman*; car nous n'étions plus alors que vingt deux en tout. Cette ſéparation nous affligea au dernier point, à cauſe de la conſolation que ce nous étoit d'être tous enſemble en un lieu où nous étions aſſez bien, & où nous avions d'aſſez bonnes proviſions, & il y avoit ſujet d'apréhender qu'on ne nous envoyat en un lieu qui ſe reſſentît encore de la famine. Mais cette affliction ſe changea en joye, car ce changement donna lieu à notre retraite, comme je le dirai dans la ſuite. Au commencement donc du mois de Mars, après avoir pris congé de notre Gouverneur, & l'avoir bien remercié de toutes ſes bontez, nous partimes de là à pié, mettant les malades & ce que nous avions de bagage ſur les chevaux qu'on nous donna. Ceux qui alloient à *Sayſiano* & à *Siunſchen* prirent notre même route, & nous couchames tous dans une même ville le premier ſoir, & le lendemain. Mais le troiſiéme jour nous entrames dans *Siunſchien*, où nous laiſſames cinq de nos camarades. Nous paſſames la nuit ſuivante dans une maiſon à la campagne, & en étant partis de grand matin, nous arrivames ſur les neuf heures

heures à *Sayſiang*, où ceux qui nous a-voient conduits, nous mirent entre les mains du Gouverneur ou Amiral de la Province de *Thillado*, qui fait là ſa réſi-dence. Il ordonna auſſitot de nous loger & de nous donner les meubles qui nous étoient néceſſaires, & régla notre entre-tien ſur le pié que nous en avions joui jusqu'alors. Ce Seigneur nous parut un très bon & très honnête homme. Deux jours après notre arrivée il s'en retourna à la Cour, & trois jours après ſon dé-part, il en vint un autre pour lui ſuccé-der, qui fut proprement notre fléau. Car il ne nous permettoit pas de nous éloigner de lui, & ſouffroit que nous fuſſions ex-poſez à toutes les rigueurs de l'été & de l'hiver. La plus grande grace qu'il nous accordoit, c'étoit d'aller couper du bois qui fût propre à faire des fléches à ſes gens, dont tout l'exercice eſt de tirer in-ceſſamment de l'arc: les Grands ſe pi-quant entre eux à qui aura les meilleurs tireurs. Il nous obligeoit encore à beau-coup d'autres choſes fâcheuſes, mais Dieu nous en vengea. L'hiver appro-chant, & la ville où nous étions qui ſe ſentoit encore de la miſére de l'année paſſée, ne nous ayant pas ſecouru des

choſes

choſes néceſſaires pour nous garantir du froid: nous repréſentames au Gouverneur le bon état où étoient nos camarades dans les autres villes, & le ſuppliames de trouver bon que nous puſſions aller chercher de quoi nous remparer contre le froid. Il nous accorda la permiſſion de nous abſenter pour trois jours, à condition que la moitié demeureroit en faction auprès de lui, pendant que l'autre moitié ſeroit dehors. Cette permiſſion nous fut fort avantageuſe, parceque les Grands, qui nous plaignoient, favoriſoient nos courſes, & on ſouffroit que nous fuſſions quelquefois un mois dehors. Nous raportions cependant tout en commun avec ceux qui demeuroient dans la Ville & cela continua jusqu'au départ du Gouverneur, à qui le Roi manda de ſe rendre à la Cour. En y arrivant il le déclara Général des armées, charge qui eſt toujours occupée par la ſeconde perſonne du Royaume. Celui qui vint en ſa place nous exempta de toutes charges, & ordonna que nous ſerions traitez auſſi favorablement que nos camarades, qui étoient dans les deux autres villes. Nous n'étions donc plus obligez qu'à faire montre deux fois le mois, à

garder notre maison tour à tour, à demander congé quand nous voulions sortir, ou du moins à en avertir le sécretaire, afin qu'en cas de besoin, on sût où on nous pourroit trouver. Nous remerciames bien Dieu de nous avoir délivré d'un si méchant homme, & de nous en avoir envoyé un si bon. Celui-ci, entre les graces dont je viens de parler, nous régaloit souvent & fort obligeamment, plaignant notre disgrace & nous demandant pourquoi étant le long d'une côte de mer, nous ne tentions pas de passer le détroit qui nous séparoit du Japon. Nous lui répondimes que nous n'osions rien entreprendre contre les intentions du Roi, d'ailleurs que nous ne savions pas la route, & que nous n'avions pas de barque. Il répliquoit à cela qu'il y avoit assez de barques le long de la côte, à quoi on répondoit qu'elles ne nous appartenoient pas, & que manquant son coup, on seroit puni comme larron & comme deserteur. Le Gouverneur rioit de notre scrupule, ne devinant pas que nous ne parlions de la sorte, qu'afin que l'on ne se défiat point de nous, que nous ne songions jour & nuit qu'à nous emparer d'une barque,

 &

& que ceux qui ne nous vouloient pas de bien avoient empêché jusqu'alors qu'on ne nous en vendît une. Cependant on eut nouvelle que notre dernier Gouverneur n'avoit pas encore été en possession plus de six mois de sa nouvelle dignité, lorsqu'il fut cité devant le Roi pour répondre de ses mauvaises actions. Il étoit accusé d'avoir fait mourir plusieurs personnes tant du peuple que de la Noblesse, pour des sujets fort légers. Il fut condamné à recevoir quatre vingts dix coups de bâton sur les os des jambes, & banni à perpétuité.

Sur la fin de l'année on vit une Cométe, & puis on en vit deux à même tems, la premiére parut au Sud-Est environ deux mois, & la seconde au Sud-Ouest, mais leurs queues étoient opposées. La Cour s'en allarma si fort, que le Roi fit redoubler les Gardes dans tous ses ports & sur ses vaisseaux. Il fit même porter des vivres dans les places fortes, & quantité de munitions. Il faisoit faire l'exercice tous les jours à toutes ses troupes tant de Cavalerie que d'Infanterie, & ne s'attendoit à rien moins qu'à une irruption de l'un ou l'autre de ses voisins. Jusques-là qu'il fit défense d'allumer

lumer du feu de nuit dans les maisons qui pouvoient être vues de la mer. Le commun mangea tout son fait, & ne garda la plupart que ce qu'il leur falloit pour subsister petitement avec du ris, parceque lorsque le Tartare vint s'emparer de leur pays & de leur bien, ils avoient vu les mêmes signes au Ciel. Ils se souvenoient aussi qu'avant que les Japonnois leur déclarassent la guerre, il leur avoit paru quelque chose de semblable. Par tout où nous nous trouvions, on nous demandoit quelles conséquences on tiroit en notre pays de ces Cométes. Nous leur disions que cela pronostiquoit quelque signalé jugement de Dieu, & ordinairement la peste, la guerre ou la famine, & souvent tous les trois. Et comme ils l'avoient expérimenté, ils se confirmoient dans notre sentiment.

* Nous passames, assez doucement cette année & la suivante, faisant tous nos efforts pour nous rendre maitres d'une barque sans pouvoir réussir. Nous voguions quelquefois avec un petit batteau qui nous servoit à chercher de quoi vivre le long du rivage, & à faire quel-

* 1665.

quelquefois le tour de certaines petites Isles, pour voir s'il ne se présentoit rien qui fût à notre bienséance, & qui pût servir à nous sauver. Nos camarades qui étoient dans les deux autres villes, nous venoient voir de tems en tems, & de notre côté nous leur rendions visite plus ou moins, selon qu'il plaisoit à nos Gouverneurs; car il y en avoit de plus indulgens les uns que les autres. Mais nous prenions en patience les plus rudes traitemens: nous paroissant que Dieu nous faisoit une grande faveur de nous donner de la santé, & même de quoi l'entretenir pendant une si longue captivité.

* L'année d'après nous perdimes notre protecteur & notre bon ami, car son tems étant expiré, le Roi l'honnora d'une plus belle charge. Pendant les deux ans de son Gouvernement on ne sauroit croire combien de graces & de faveurs il fit indifféremment à tout le monde, aussi étoit-il parfaitement aimé à la ville & à la campagne, & le Roi même & les Grands faisoient une estime toute particuliére de son savoir & de sa con-

* 1666.

conduite. Pendant qu'il fut en charge, il fit faire de grandes réparations, tint les côtes libres, & maintint & augmenta les forces de la marine. De toutes ces choses le Roi lui en sut si bon gré, qu'il l'éleva aux premiéres dignitez de la Cour. On fut sans Gouverneur les trois jours qui suivirent son départ, car il suffit pour celui qui quitte, que son poste soit rempli le troisiéme jour par son successeur, & on accorde ces trois jours au nouveau Gouverneur, afin qu'il puisse, de l'avis de quelque Devin, choisir un moment heureux pour entrer en possession de sa charge. Lorsqu'il fut instalé, il ne se contenta pas de nous vouloir traiter dans toute la rigueur que le Gouverneur banni avoit voulu nous faire ressentir, il vouloit encore qu'on pillat perpétuellement du grais: ce que nous refusames, représentant que son prédécesseur ne nous avoit rien prescrit de semblable. Que nos appointemens ne suffisant qu'à peine pour nous nourir, il étoit juste de nous laisser le tems qui restoit de nos factions, pour amasser de quoi nous vêtir, & de quoi subvenir à nos autres nécessitez. Que le Roi ne nous avoit pas envoyez pour travailler, & que si cela étoit, il

nous seroit plus avantageux de renoncer à ses gages, & de demander qu'on nous envoyat au Japon, ou en quelque autre lieu où il y eût de nos gens. Pour toute réponse on nous commanda de nous retirer, avec menace qu'on sauroit bien nous réduire. Mais il en fut bien empêché, car peu de jours après, comme il étoit dans un fort joli vaisseau, le feu qui par mégarde se prit aux poudres, enleva toute la proue, & tua cinq hommes. Sur quoi il faut remarquer que ces peuples tiennent leurs poudres dans un magazin devant le mât. Le Gouverneur croyant pouvoir tenir cet accident secret, n'en fit rien savoir à l'Intendant de la Province, mais il se trompa fort, parceque le feu fut apperçu d'un des espions que le Roi tient sur ses côtes, & même dans le cœur du pays pour savoir ce qui s'y passe. Cet espion donc ayant averti l'Intendant, celui-ci en écrivit à la Cour, où le Gouverneur fut aussitot mandé, & reçut par ordre des Juges quatre vingts & dix coups de bâton sur les os des jambes, & fut banni à perpétuité. Cela fut cause qu'en Juillet nous eumes un autre Gouverneur, qui marchant à notre égard sur les traces du dernier, nous de-

démandoit tous les jours cent brasses de natte. Nous lui fimes comprendre que céla étoit impossible, & lui représentames en substance tout ce que nous avions dit à ses prédécesseurs. Mais il ne s'en émut pas davantage, nous témoignant que si nous n'étions pas propres à ces sortes d'ouvrages, il sauroit bien trouver à quoi nous occuper, & il l'eût fait comme il le disoit, s'il ne fût point tombé malade. Nous conclumes de sa dureté, que notre misére étoit sans ressource, parceque les nouveaux Officiers imposent bien plutot de nouvelles peines, qu'ils ne supriment celles qui sont établies. Ainsi on avoit ajouté à nos factions, d'arracher les herbes de la place de Penigle, & d'aller ensuite choisir & couper du bois propre à faire des fléches. Ces réflexions nous déterminérent à profiter de l'indisposition de notre nouveau tiran, & à recouvrer à quelque prix que ce fût une barque, aimant mieux tout risquer, que de gémir plus longtems dans les fers au milieu des Idolatres, & de souffrir d'eux toutes sortes d'insultes. Pour exécuter notre résolution, nous fumes d'avis de nous servir d'un Coresien de notre voisinage, qui avoit grande habitude avec nous, &

à qui nous avions ſouvent donné de quoi ſe défendre de la miſére. Nous lui proposâmes donc de nous acheter, ou faire acheter une barque, ſous prétexte d'en avoir beſoin pour aller mandier du coton dans les Iſles voiſines, promettant de lui en faire bonne part au retour. Il s'aquitta ſi bien de cette commiſſion, qu'il fit marché fort brusquement d'une barque de pêcheur, & on lui donna auſſitot de quoi la payer. Le vendeur s'étant apperçu que c'étoit pour nous, voulut rompre ſon marché, à la perſuaſion de quelqu'un qui lui diſoit que c'étoit pour nous ſauver. Que ſi cela arrivoit on le feroit mourir, & en effet cela étoit vrai, mais comme on s'offrit à payer le double il y conſentit, préférant un gain préſent à un mal à venir. Lorsque ces deux Coreſiens ſe furent retirez, nous pourvumes d'abord la barque de voiles, d'ancres & de cordages, de rames & de tout ce dont nous crumes avoir beſoin, pour partir au premier quartier de la lune, à cauſe que c'étoit le tems le moins douteux. Nous retinmes deux de nos camarades, qui par bonne fortune pour eux nous étoient venus voir, & qui ne ſe firent pas prier. Sachant auſſi que Jean Pierre de Vries,

Vries, qui étoit un habile matelot étoit à *Siunſchien*, nous l'envoyames prier de venir, avec ordre de lui repréſenter que tout étoit prêt. Le Meſſager ne l'ayant pas trouvé dans ſa garniſon, fut le chercher à *Namman* qui eſt à ſeize lieues de là, d'où il l'amena, ayant fait plus de cinquante bonnes lieues de chemin en quatre jours. Le jour & l'heure étant pris, pour partir le quatriéme de Septembre à la lune couchante; quoique nos voiſins ſe défiaſſent de quelque choſe, nous ne laiſſames pas ſur le ſoir après avoir mangé un morceau, de paſſer par deſſus les murailles de la ville, pour porter le reſte de nos proviſions, qui conſiſtoient en ris, des pots, de l'eau, & une poiſle à frire. Comme la lune étoit couchée, nous ne fûmes vus de perſonne. La premiére choſe que nous fimes fut de paſſer dans une Iſlette qui étoit à la portée du canon, où nous primes de l'eau douce plein une tonne qui ſe trouva dans notre barque, de là nous paſſames ſans faire bruit devant les vaiſſeaux de la ville, & tout contre les fregates du Roi; avançant le plus qu'il nous étoit poſſible dans le canal. Le calme qui avoit été grand jusqu'alors ceſſa, & il s'éleva un

vent favorable qui nous convia de mettre à la voile, ce que nous fimes en invoquant Dieu de bon cœur, & nous abandonnant à sa conduite. Le matin qui étoit le cinquiéme de Septembre, comme nous étions prêts de sortir du canal de l'Isle, un pêcheur nous apella, mais nous ne voulumes pas répondre, dans la crainte que ce ne fût quelque garde avancée des vaisseaux de guerre qui sont aux environs. Au lever du soleil le vent tomba, ce qui nous obligea de baisser nos voiles, & de ramer, pour nous éloigner & nous empêcher d'être découverts. Sur le midi le tems commença à se rafraichir, & sur le soir nous mimes la voile au vent, prenant notre route suivant notre imagination du côté du Sud-Est. Le soir le vent s'étant fortifié, nous franchimes la pointe de Corée, & fumes hors de toute appréhension d'être suivis, & comme ce tems dura toute la nuit nous avançames fort.

Le matin sixiéme jour, nous nous trouvames fort proches de la premiére Isle du *Japon*, & le soir, favorisez toujours du même vent, nous vinmes sans le savoir devant l'Isle de *Firando*, où nous n'osames pas aborder, parceque pas un de

de nous n'avoit été au *Japon*, & que la rade nous étoit inconnue. De plus les Coresiens nous avoient souvent assuré qu'il n'y avoit point d'Isles à côtoyer pour aller à Nangualaky. Nous passames donc outre pour gagner le haut d'une Isle plus avancée, qui d'abord nous paroissoit fort petite & fort proche, & en effet nous la passames la nuit.

Le septiéme jour nous continuames notre route avec un vent froid & par un tems assez inconstant le long de quantité d'Isles qui nous sembloient sans nombre, & comme nous étions prévenus qu'il n'y avoit point d'Isles à passer, nous tâchions de gagner le dessus Le soir nous pensames toucher à une Islette, & nous y eussions passé la nuit sur le fer, à cause que le Ciel sembloit fort orageux, mais nous découvrimes une si grande quantité de feux dans tous les environs, que nous résolumes de demeurer à la voile, ayant le vent arriére, mais assez froid.

Le matin du huitiéme jour nous nous trouvames au même endroit d'où nous étions partis le soir, ce que nous attribuames à la force de quelques courans. Sur quoi nous résolumes de regagner la haute mer, mais à peine eumes nous fait

deux lieues qu'il s'éleva un vent contraire si violent, qu'il nous réduisit d'abord à la nécessité de chercher terre, & comme il augmentoit de moment à autre, ayant traversé une baye, sur le midi nous y jettames l'ancre, sans savoir en quel pays nous étions. Pendant que nous cuisions quelque petite chose pour manger, les habitans passoient & repassoient auprès de nous sans nous rien dire & sans s'arrêter. Sur le soir le tems s'étant un peu radouci, nous vimes venir une barque, qui portoit six hommes qui avoient chacun deux couteaux à la ceinture: ils passérent en ramant assez proche de nous, & mirent à terre un homme vis-à-vis du lieu où nous étions. Cela nous fit lever l'ancre, & mettre promtement à la voile, nous servant aussi de nos rames pour sortir de cette baye le plus vite qu'il nous seroit possible & regagner la haute mer. Mais cette barque nous en empêcha, car s'étant mise à nos trousses, elle nous attrapa bientot. Il est vrai que si nous eussions voulu nous servir de nos longs bâtons de bambucs, il nous eût été aisé de l'empêcher de nous joindre, mais voyant partir du rivage diverses autres barques pleines de gens, qui,

qui, selon la description qu'on nous en avoit faite, devoient être des Japonnois, nous cessames de nous allarmer. Comme ils crioient & nous demandoient par signes où nous voulions aller, nous arborames le pavillon des armes d'Orange, que nous avions préparé pour cela, criant Hollande, Nanguasaky. Sur quoi ils nous firent signe de caler la voile, & de prendre terre, ce que nous fimes aussitot. Ils firent passer ensuite un de nos gens dans leur barque, & rangérent le reste devant une de leurs pagodes.

Après avoir ancré & avoir mis des barques en garde autour de la notre, ils prirent encore un de nos hommes qu'ils mirent avec l'autre, leur faisant diverses questions sans se pouvoir entendre. Notre venue allarma toute la côte, & on ne voyoit pas un homme qui ne fût armé de deux épées, mais ce qui nous rassuroit, c'est qu'ils s'efforçoient de nous montrer *Nanguasaky*, & sembloient nous vouloir dire qu'il y avoit-là de nos gens. La nuit une grande barque, qui portoit la troisiéme personne de l'Ile de *Gotto*, vint nous aborder. Ce Seigneur voyant que nous é-

tions Hollandois, nous fit comprendre par signes que nous avions cinq vaisseaux à *Nanguasaky*, où il espéroit de se rendre avec nous dans quatre ou cinq jours si nous en avions envie. Il nous fit entendre que nous étions dans l'Ile de *Gotto* qui obéit à l'Empereur du Japon, mais pour satisfaire à l'envie qu'il avoit de savoir d'où nous venions, nous eumes bien de la peine à lui faire comprendre que nous venions de *Corée*, & qu'il y avoit treize ans passez que nous avions fait naufrage dans une Ile dépendante de ce Royaume là. Que nous ne souhaitions rien tant présentement que d'arriver à *Nanguasaky* auprès des gens de notre pays. Que pour satisfaire à cette passion nous nous étions exposez dans une méchante barque, sur une mer qui nous étoit inconnue où nous avions fait quarante lieues sans boussole pour aborder au *Japon*, & sans nous soucier de tout ce que les Coresiens nous avoient dit pour nous persuader que les Japonois faisoient mourir cruellement tous les étrangers qui abordoient en leur pays.

Nous passames les trois jours suivans au même lieu bien gardez dans notre barque, où on nous aportoit de l'eau, du

du bois, de la viande, & pour nous garentir de la pluye qui tomba pendant tout ce tems-là en abondance on nous donna une natte.

Le douziéme jour on nous pourvut des vivres néceſſaires pour aller à *Nanguaſaky*, & le ſoir même nous mouillames de l'autre côté de l'Ile où nous paſſames la nuit.

Le treiziéme jour le Seigneur dont nous avons parlé leva l'ancre, accompagné de deux grandes barques & de deux petites, il étoit chargé de lettres pour l'Empereur & de quelques bardes. Nos deux camarades étoient dans l'une de ces grandes barques, & nous ne les rejoignimes qu'à *Nanguaſaky*. Sur le ſoir nous vimes la baye de cette ville, & ſur le minuit nous mouillames devant & nous vimes là nos cinq vaiſſeaux. Pluſieurs Habitans de *Gotto*, & méme des Grands, nous firent des préſens & de grandes amitiez, ſans vouloir rien prendre de nous.

Le quatorziéme jour on nous mena tous à terre, où les truchemans de la compagnie nous reçurent. Lorsqu'ils eurent écrit toute les réponſes que nous fimes à leurs diverſes queſtions, on nous mena

mena chez le Gouverneur, & on nous présenta à lui sur le midi. Après que nous eumes satisfait à sa curiosité, il loua fort notre action, d'avoir surmonté tant de difficultez & de dangers pour recouvrer notre liberté. Il ordonna ensuite aux Truchemans de nous mener à notre Commandant, qui étoit Monsieur Guillaume Volguers, qui nous reçut très bien. Monsieur Nicolas le Roi son Lieutenant nous fit aussi un très bon accueil, & généralement toute la Nation. Au sortir de là on nous fit habiller à notre mode.

Le premier jour d'Octobre Monsieur Volguers partit de l'Isle, & le vingt-troisiéme il sortit de la baye avec sept vaisseaux. Cependant le Gouverneur de *Nanguasaky* qui nous vouloit garder un an, nous fit mener devant lui le vingt cinquiéme du même mois, & après nous avoir examinez tout de nouveau, il nous rendit au Directeur de la Compagnie, qui nous fit loger chez lui, d'où nous partimes quelques jours après pour *Batavia*. Nous arrivames là le vingtiéme de Novembre, & donnames notre Journal en débarquant au Général, qui après nous avoir fort bien

re-

reçus, promit de nous embarquer dans les vaisseaux qui partiroient de là le vingt huitiéme de Décembre. Ces navires, après avoir essuyé quelques tempêtes, arrivérent à Amsterdam le vingtiéme de Juillet de l'année 1668., où nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir délivrez d'une captivité de treize ans & vingt huit jours, le suppliant d'avoir compassion de nos pauvres confréres qui étoient restez, dont voici les noms, & de ceux qui sont retournez en leur Patrie.

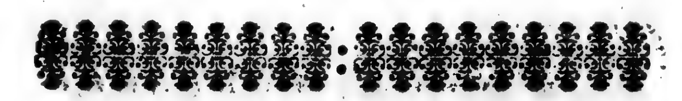
Noms de ceux qui sont revenus de Corée.

Henry Hamel de Gorcum., Sécretaire du vaisseau, & auteur de cette relation.
Godefroy Denis, de Rotterdam.
Jean Pieters de Uries, de Frise.
Gerard Jans, de Rotterdam.
Mathieu Ybocken, d'Enchuise.
Corneille Thierry, d'Amsterdam.
Benoist Clerc, de Rotterdam.
Denis Godefroy, de Rotterdam.

Noms.

Noms de ceux qui sont demeurez en Corée.

Jean Lape, d'Amsterdam, Assistant.
Henry Cornelis de Vréelandt.
Jean Nicolas, de Dort.
Jacob Jans, de Norwege.
Antoine Ulders, d'Embden.
Nicolas Arents, d'Ost-Voren.
Alexandre Bosquet, Ecossois.
Jean d'Utrecht.



DESCRIPTION

DU

ROYAUME DE CORE'E.

LE Royaume que nous nommons *Corée*, & que les Habitans du pays apellent *Tiocencouk*, & quelquefois *Caosi*, s'étend depuis le trente quatriéme degré de latitude, jusqu'au quarante quatriéme, si bien qu'il a près de cent cinquante lieues de longueur du Midi au Sep-

ten-

tentrion, & environ soixante & quinze de large de l'Orient à l'Occident. Aussi les Coresiens le représentent-ils sous la figure d'un quarré long, comme une carte à jouer. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quantité de pointes de terre qui avancent extrêmement en mer.

Il est divisé en huit Provinces, qui, dit-on, renferment trois cens soixante villes, sans compter les châteaux ni les forteresses qui sont toutes sur les montagnes.

L'abord de ce Royaume est très difficile par mer, & fort dangereux pour ceux qui ne connoissent pas ses côtes, à cause qu'elles sont bordées d'écueils & de bancs en divers endroits. Du côté du Sud-Est, il est fort voisin du Japon, n'y ayant entre la Ville de *Pousan* & celle d'*Osacco*, que vingt cinq ou vingt six lieues. Entre deux est l'Isle de *Suissima*, que ceux de *Corée* nomment *Taymutto*. Elle leur appartenoit autrefois, mais par un traité de paix fait avec ceux du Japon, ils l'échangérent contre celle de *Quelpaerts*.

Du côté du Couchant, ce Royaume est séparé de la *Chine* par le Golfe de *Nanquin*; mais il y touche du côté du Nord,

Nord, par le moyen d'une longue & haute montagne, qui empêche que la *Corée* ne ſoit une Iſle. Il n'eſt borné du côté du Nord-Eſt que par une vaſte mer, où on trouve tous les ans une grande quantité de baleines, dont une partie porte encore les crocs & les harpons des François & des Hollandois, qui vont ordinairement à cette pêche aux extrêmitez de l'Europe, vers le Nord-Eſt. On prend là auſſi beaucoup de harengs en Décembre, Janvier, Février & Mars : ceux qu'on pêche pendant ces deux premiers mois, ſont gros comme ceux de Hollande, mais ceux qu'on prend après ſont plus petits, & reſſemblent à celui que nous appellons hareng à frire, & qu'on mange en Mars & en Avril. D'où nous inférons qu'il y a aſſurément un paſſage entre la *Corée* & le *Japon*, qui répond au Détroit de *Waygatz*. Sur quoi nous avons ſouvent demandé aux matelots de *Corée*, qui fréquentent la mer du Nord-Eſt, quelles terres étoient au delà, & ils nous ont tous répondu qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût autre choſe de ce côté là qu'une mer ſans bornes.

Ceux qui vont de *Corée* à la *Chine*, s'embarquent au plus étroit du Golfe,

car

car le chemin par terre est trop incommode, à cause de la difficulté qu'il y a de traverser la montagne & sur tout en hiver, parcequ'il y fait fort froid, & qu'en Eté on y rencontre quantité de bêtes farouches. Il est vrai qu'il est aisé de faire le trajet du côté du Nord en hiver, parceque le Golfe géle ordinairement assez fortement pour cela. Le froid est très grand en *Corée*, car en 1662. nous étant retirez dans les cloitres qui sont sur les montagnes, il tomba de la neige si prodigieusement, que pour aller d'une maison à l'autre il falloit faire des chemins sous la neige. Pour aller à découvert, ils portent sous les pieds de petits ais ou des espéces de raquettes, ce qui les empêche d'enfoncer, sans les empêcher de monter & de descendre sur la neige. Le grand froid est cause que ceux qui habitent la côte du Nord, ne vivent que d'orge, & encore assez mauvais, le ris & le cotton n'y pouvant croitre. Les plus accommodez de cette Province-là font venir leur farine du côté du Midi, mais le menu peuple de ce quartier n'est vétu que de grosse toile de chanvre & de méchantes peaux. En récompense la racine de *Nisy*, ou *Gin-*

seng,

seng, croît là en grande abondance. Ils la donnent en payement au Tartare pour leur tribut; & en font aussi un grand commerce à la *Chine* & au *Japon*. Le reste du pays est fertile, & produit toutes les choses nécessaires à la vie, & sur tout du ris & d'autres grains. Ils ont du cotton & du chanvre, & même des vers à soye; mais il ne savent pas préparer la soye pour en faire des étofes. Ils ont chez eux de l'argent, du plomb, des peaux de tigre, & la racine de Nisy, sans parler du bétail, de la volaille, & de beaucoup d'autres choses. Il ont quantité de chevaux & de vaches, ils se servent de bœufs pour labourer, & de chevaux pour les voyages & pour le transport des marchandises. Ils ont aussi des ours, des cerfs, des sangliers, des pourceaux, des chiens, des chats, & divers autres animaux. Nous n'y avons point vu d'éléfans, mais on y voit des kaymans ou crocodiles de différente grandeur, qui se tiennent dans les riviéres. Leur dos est à l'épreuve du mousquet, mais ils ont la peau fort tendre sous le ventre. Il s'en trouve qui ont dix huit à vingt au-

aunes * de long, la tête large, le groin de pourceau, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, l'œil perçant, mais fort petit, les dents blanches & fortes, rangées comme celles d'un peigne. Ils ne remuent en mangeant que la machoire d'en haut. L'épine du dos de cet animal a soixante vertébres, & il a de longues grifes aux pieds, sa queue est aussi longue que le reste de son corps. Ils mangent également la viande, & le poisson, & sont frians de chair humaine: les Coresiens nous ont souvent dit qu'on avoit trouvé une fois trois petits enfans dans le ventre de l'un de ces crocodiles. Ils ont outre cela beaucoup de serpens & d'animaux venimeux. Pour les oiseaux, ils ont des cignes, des oyes, des canars, des herons, des cigognes, des aigles, des faucons, des millans, des pigeons, des becasses, des pies, des corneilles, des alouettes, des pinçons, des grives, des vanneaux, des faisans, des poules, & de tout en quantité aussi bien que d'autres oiseaux inconnus en Europe.

La *Corée* est gouvernée par un Roi, dont

* *Sept aunes de Hollande font quatre aunes de France.*

dont l'autorité eſt abſolue, quoiqu'il reconnoiſſe le Tartare; car il ordonne de tout comme il lui plaît, ſans prendre le conſeil de perſonne. Il n'y a point de Seigneurs de Places, c'eſt à dire, qui ait des villes, des Iſles ou des villages en propriété, & tout le revenu des Grands procéde des biens dont ils n'ont que la jouiſſance, & du grand nombre de leurs eſclaves; car nous en avons vu tel qui en avoit deux ou trois cens. Ainſi les terres & les charges, dont le Roi honore les particuliers, lui reviennent toutes après leur mort.

Pour ce qui regarde la guerre, le Roi entretient beaucoup de ſoldats dans ſa Capitale, qui ne ſont occupez qu'à faire garde autour de ſa perſonne, & à le ſuivre quand il va dehors. Toutes les Provinces ſont obligées une fois en ſept ans, d'envoyer tous les hommes libres en garde chez le Roi pendant deux mois; ſi bien que durant toute cette année-là la *Corée* eſt ſous les armes, pour envoyer les uns après les autres tout le monde à la Cour. Chaque Province a ſon Général, qui a ſous lui quatre ou cinq Colonels, leſquels ont chacun autant de Capitaines, qui dépendent d'eux, & qui ont

ont tous le commandement de quelque ville, ou de quelque forteresse; jusques là qu'il n'y a point de village où il n'y ait du moins un Caporal qui commande, & qui a des dixeniers au dessous de lui. Ces Caporaux sont obligez de donner tous les ans à leurs Capitaines un rolle des gens qui sont dans leur dépendance, & par ce moyen le Roi sait toujours précisément de combien de monde il peut faire état, lorsqu'il en a besoin. Leurs cavaliers sont armez d'une cuirasse, d'un pot & d'une épée, & portent outre cela un arc, des fléches & un fléau semblable aux notres, excepté que les leurs sont garnis de petites pointes de fer. Les fantassins portent comme eux un corselet, un morion & l'épée, avec le mousquet ou la demie pique. Les Officiers n'ont que des arcs & des fléches. Les soldats sont obligez d'être fournis à leurs dépens, de quoi tirer cinquante coups à balle. Chaque ville fournit aussi tour à tour un certain nombre de Religieux, qu'elle tire de l'étendue de son ressort, pour garder & entretenir à leurs dépens les forts & les châteaux qui sont dans les détroits & aux penchans des montagnes. Ils passent pour les meil-

leurs soldats, & obéissent à des Officiers pris de leur corps, qui observent les mêmes réglemens que l'autre milice, si bien que le Roi sait encore à un homme près combien il y en a en état de le servir. Ceux qui ont atteint l'âge de soixante ans sont exemts de faction, & leurs enfans prennent leur place. Le nombre des personnes libres qui ne sont point dans les troupes du Roi, & qui n'y ont point été, joint aux esclaves, fait environ la moitié des gens du pays. Au reste si un homme libre couche avec une femme esclave, ou un esclave avec une femme libre, les enfans qui en naissent sont esclaves, & pour ceux qui naissent de pére & de mére esclaves, ils sont au maître de la mére. Comme la *Corée* est presque toute bordée de la mer, il faut que chaque ville entretienne un vaisseau, équipé & pourvu de toutes choses. Leurs navires ont ordinairement deux mâts, & sont à trente ou trente deux rames, qui ont chacune cinq ou six rameurs, de sorte qu'il y a sur ces espéces de galléres, tant en rameurs qu'en soldats, près de trois cens hommes. Ces vaisseaux ont quelques petites piéces de canon, & quantité de feux d'artifice. Chaque Provin-

ce à cause de cela a son Amiral, qui fait la revue des vaisseaux tous les ans, dont ils rendent compte au grand Amiral, qui se trouve aussi quelquefois aux revues. Si quelqu'un des Amiraux ou des Officiers qui sont sous eux tombent en faute, il est puni de bannissement ou de mort, comme nous vimes bannir au printems de l'année 1666. notre Gouverneur qui avoit le commandement sur dix sept vaisseaux, pour avoir caché au Roi que le feu s'étoit pris aux poudres & avoit emporté cinq hommes.

Les principaux Officiers de terre & de mer qui composent le Conseil du Roi, s'assemblent chez lui tous les jours, & le servent en toutes les affaires qui se présentent, sans le pouvoir obliger à rien. Il faut qu'ils attendent qu'on leur demande leur avis pour le donner, & qu'ils soient nommez pour une affaire avant que de s'en mêler. Ces gens-là tiennent les premiers rangs auprès du Roi, & vivent & meurent dans ces emplois, ou jusqu'à quatre vingts ans, supposé qu'ils ne fassent rien de mal qui les en rende indignes. Il en est de même des autres charges inférieures de la Cour, qu'on ne quitte, que pour monter à de plus hautes. Les

Gouverneurs de Places & les Officiers ſubalternes changent tous les trois ans, il y en a peu même qui ſervent ce tems entier, parcequ'ils ſont preſque toujours accuſez de diverſes malverſations, pendant leur exercice. Le Roi tient par tout des eſpions pour être informé de la conduite de chacun, ce qui eſt cauſe qu'on en punit ſouvent de mort ou de banniſſement perpétuel.

Le revenu du Roi, pour l'entretien de ſa maiſon & de ſes troupes, conſiſte aux droits qu'on prend ſur tout ce que la terre produit, ou qu'on tire de la mer. Il y a pour cela dans les villes, & dans chaque village, des magaſins pour ſerrer cette dixme, car les fermiers, qui ſont ordinairement des gens du commun, prennent le dixiéme de toutes choſes, qui ſe prend ſur le champ au tems de la recolte, & avant qu'on ait rien enlevé. Les Grands vivent de leurs propres revenus, comme j'ai déja dit, & pour ceux qui ſont en charge, ils vivent des penſions que le Roi leur donne, à prendre ſur les fonds des lieux où ils réſident, aſſignant aux troupes de terre & de mer ce qui ſe léve dans le pays. Il faut outre cette dixme que les hommes qui ne ſont point enro-

rolez, travaillent trois mois de l'année à tout ce à quoi le pays les veut employer. On diſtribue tous les ans à chaque ſoldat & à chaque cavalier trois piéces de toile pour ſe vêtir, qui valent en tout une piſtole, ce qui fait une partie de la ſolde des milices qui ſont dans la Capitale du Royaume. Voilà ce qui ſe léve ſur le peuple, qui ne connoit point d'autres gabelles ou impôts.

La juſtice des Coreſiens eſt fort ſévére, ſur tout à l'égard des criminels. Celui qui ſe rebelle contre le Roi eſt exterminé avec toute ſa race, ſes maiſons ſont raſées, ſans que perſonne oſe jamais les rebâtir, tous ſes biens ſont confiſquez pour le public, & ſe donnent quelquefois à un particulier. Quand le Roi a prononcé un Arrêt, ſi quelqu'un a la hardieſſe d'y trouver à redire, rien n'eſt capable de le garentir d'un rigoureux ſupplice, comme nous l'avions vu ſouvent. Il me ſouvient entre autres, que le Roi ſachant que la femme de ſon frére faiſoit de très beaux ouvrages à l'aiguille, il la pria qu'il pût porter une veſte brodée de ſa main; mais comme cette Princeſſe le haïſſoit mortellement dans ſon cœur, el-

le renferma entre les deux étoffes des charmes & des caractéres d'une si grande vertu, que le Roi ne pouvoit, dit-on, gouter ni repos ni plaisir pendant tout le tems qu'il portoit cet habit. Après s'être bien tourmenté pour en découvrir la cause, enfin il lui vint en l'esprit ce que ce pouvoit être. Il fit découdre la veste, & trouva la cause de ses agitations & de ses inquiétudes. On ne fut pas longtems à faire le procès à cette misérable. Le Roi la condamna à être enfermée dans une chambre, dont le plancher étoit d'airain, & fit allumer dessous un grand feu, dont la chaleur la tourmenta jusqu'à la mort. Le bruit de cette exécution s'étant répandu dans les Provinces, un proche parent de cette malheureuse, qui étoit Gouverneur de Place, & fort considéré à la Cour pour ses bonnes qualitez & pour sa naissance, se hazarda d'écrire au Roi, qu'une femme qui avoit eu l'honneur d'épouser le Frére de Sa Majesté ne méritoit pas de mourir par un si cruel supplice, & qu'il falloit être plus indulgent pour le sexe. Le Roi irrité de la hardiesse de ce Courtisan, le mande aussitot, & après lui avoir fait donner

ner vingt coups de bâton ſur les os des jambes, il lui fit trancher la tête. Ce crime & ceux dont je vais parler ne ſont que perſonnels, & n'envelopent pas la famille dans le châtiment, comme au Japon. Si une femme fait mourir ſon mari, on l'enterre toute vive juſqu'aux épaules dans un chemin fort fréquenté, & on met à côté d'elle une hache, dont tous ceux qui paſſent & qui ne ſont pas nobles, ſont obligez de lui donner un coup ſur la tête, juſqu'à ce qu'elle ſoit morte. Dans la ville où ce malheur arrive, on interdit pour un tems les Juges, on lui ôte même le Gouverneur, la rendant dépendante d'un autre Gouvernement, & ne lui laiſſant au plus qu'un ſimple Gentilhomme pour commander. La même peine eſt ordonnée aux villes qui ſe revoltent contre leurs Gouverneurs, ou qui portent contre eux de fauſſes accuſations à la Cour. Un homme qui tue ſa femme, & qui peut prouver qu'il avoit raiſon de le faire, comme l'ayant trouvée en adultére, ou en quelque autre grande faute, ne court aucun danger pour cela. Si la femme tuée étoit eſclave, on en eſt quitte pour

en payer trois fois la valeur, à celui à qui elle appartenoit. Ils font mourir par de cruels tourmens les esclaves qui tuent leurs maitres, mais on ne compte pour rien qu'un maitre tue son esclave, quand ce seroit pour un léger sujet. Voici comme on punit un homme qui en a tué un autre. Après qu'on a longtems foulé aux pieds le criminel, on fait passer du vinaigre sur le cadavre corrompu, qu'on fait avaler au patient avec un entonnoir, & lorsqu'il en est plein, ils le frapent à coup de bâtons sur le ventre jusqu'à ce qu'il créve. Pour les larrons, ils les foulent aux pieds jusqu'à la mort, & quoique ce supplice soit fort rigoureux, les Coresiens ne laissent pas d'être fort enclins à dérober. Si quelqu'un non marié est trouvé couché avec une femme mariée, on le dépouille nud à la reserve d'un petit calçon. Après lui avoir frotté le visage de chaux, on lui passe une fléche à chaque oreille, & on lui attache un petit tambour sur le dos, qu'on touche aux carrefours pour le tourner en ridicule. Ce suplice finit par quarante ou cinquante coups de bâton sur les fesses nues des hommes, mais on laisse le calçon aux femmes. Les hommes sont

d'une

d'une complexion fort amoureuſe, & ſi jaloux, qu'ils n'accordent qu'avec peine & rarement à leurs meilleurs amis la vue de leurs femmes & de leurs filles. Un homme marié trouvé couché avec la femme d'un autre eſt puni de mort, & ſur tout parmi les perſonnes qui ſont le plus en dignité; il faut même que le pére du criminel, s'il eſt en vie, ou ſon plus proche parent, faſſe l'office de boureau. Le patient peut choiſir de quelle mort il veut mourir, mais ordinairement les hommes demandent qu'on les perce à coups d'épée par derriére, & les femmes qu'on leur coupe la gorge. Ceux qui ne payent pas à point nommé ce qu'ils doivent au Roi, ou aux particuliers, ſont frapez deux ou trois fois le mois ſur les os des jambes, & cela ſe continue juſques à ce qu'ils ayent trouvé de quoi s'acquiter. S'ils meurent avant que d'avoir ſatisfait entiérement, leurs plus proches parens ſont obligez de payer pour eux, ou de ſoufrir les mêmes peines; ſi bien que le Roi & les particuliers ne perdent jamais leur dû. Le plus léger ſupplice de ce pays-là, eſt d'être battu ſur les feſſes nues ou ſur le gras des jambes; auſſi ne le tiennent-ils pas à honte, parcequ'il

est fort ordinaire, & qu'on y est souvent exposé pour avoir dit une seule parole mal à propos. Les Gouverneurs particuliers, non plus que les Juges subalternes, ne peuvent condamner personne à mort sans la participation du Gouverneur de la province. Personne ne peut aussi juger les criminels d'Etat que le Roi n'en ait été instruit. Pour ce qui est des supplices, voici comment ils donnent des coups sur les os de jambes. On lie ensemble les deux pieds du coupable sur un petit banc large de quatre doigts, & après en avoir passé un autre de pareille hauteur sous les genoux, où on les attache, alors on frape entre les deux ligatures avec un bâton long comme le bras, un peu rond d'un côté, & plat de l'autre, large de deux pouces, & épais d'un écu blanc. Ces espéces de lattes sont ordinairement de chêne ou d'aulne, dont on ne peut donner de suite plus de trente coups, & trois ou quatre heures après on continue jusqu'à ce que la sentence soit exécutée. Lorsqu'il est ordonné qu'on frappera un coupable sur la plante des pieds, on le fait asseoir à terre, & après avoir attaché un pied à l'autre, par les deux gros doigts, on les po-
se

ſe ſur une piéce de bois qu'ils ont entre les jambes, & on les frape d'un bâton gros comme le bras, & long de trois ou quatre pieds, tout autant de coups que le Juge en a ordonné. Pour ce qui eſt du ſupplice des feſſes, voici comment il ſe pratique. Lorſqu'on a fait deshabiller les hommes, on les fait coucher par terre le ventre deſſous, & on les attache à un petit banc. Pour les femmes on leur laiſſe un calçon mouillé, & en cet état on les frappe d'une latte plus longue & plus large que les précédentes. Comme cent coups paſſent pour une peine de mort, pluſieurs en meurent auſſi, & même avant que d'en avoir reçu cinquante. Lorſqu'on eſt condamné à recevoir des coups ſur le gras des jambes, on les donne avec des baguettes groſſes comme le pouce. Ce châtiment eſt commun aux femmes & aux jeunes apprentifs. Pendant que toutes ces ſortes de coups ſe donnent, les cris des criminels ſont ſi lamentables, qu'il ſemble que les ſpectateurs ne ſouffrent pas moins que les patiens.

Pour la Religion, les Coreſiens n'en ont preſque point. Le menu peuple fait bien quelque grimace devant les Ido-

 les,

les, mais ils ne les révérent guéres; & les Grands les honorent encore moins, parcequ'ils se croyent être quelque chose de plus qu'une Idole. Pour marque de cela, lorsqu'un de leurs parens ou de leurs amis vient à mourir, ils se trouvent tous pour faire honneur au mort à l'offrande qu'un Prêtre fait devant l'Image; & ne craignent point de faire trente & quarante lieues pour assister à cette cérémonie, soit pour témoigner leur reconnoissance à quelque Seigneur, ou pour marquer l'estime qu'ils font de quelque savant Moine, & qu'ils en conservent la mémoire. Les jours de fête le peuple se range dans une espéce de temple; & allument tous chacun un morceau de bois de senteur. Après l'avoir mis dans un vase, ils le viennent offrir à l'Idole, & le mettant devant elle, ils font une profonde révérence & se retirent. Voilà leur culte. Pour leur croyance, ils sont persuadez que celui qui fait bien en sera récompensé, & que celui qui fait mal en sera puni. Du reste ils ne savent ce que c'est que de prédication, ni de mistére, aussi ne disputent ils point de Religion, croyant tous une même cho-

chose, & la pratiquant également par tout le Royaume. Pour les Moines, ils offrent deux fois le jour des parfums devant une Idole, & les jours de fête, c'est un Moine accompagné de tous les Moines de la maison, qui font du bruit avec des tambours, des bassins & des chauderons. Les cloitres & les temples dont le pays est presque rempli, sont la plupart sur les montagnes, chacun sous la jurisdiction d'une ville. Il y a tel monastére, où on voit jusqu'à cinq ou six cens Moines, & telle ville qui en compte dans son ressort jusqu'à quatre mille. Ils sont divisez par bandes de dix, de vingt & quelquefois de trente : le plus vieux commande, & si quelqu'un manque à son devoir, il le peut faire châtier par les autres de vingt ou trente coups sur les fesses, mais si l'offense est grande ils le livrent au Gouverneur de la ville d'où ils dépendent. Comme il est permis à chacun de se faire Moine, tout le pays de *Corée* en est rempli, sur tout à cause qu'ils peuvent quitter cette profession quand il leur plait. Cependant les Moines en général ne sont guéres plus estimez que les esclaves, à cau-

& des grands tributs qu'ils sont obligez de payer, & des ouvrages qu'ils sont tenus de faire. Leurs supérieurs sont en grande estime, sur tout lorsqu'ils sont savans, car en ce cas-là ils vont de pair avec les Grands du pays, & sont nommez les Moines du Roi, & en portent l'ordre sur leurs habits. Ils jugent comme Officiers subalternes, & font leurs visites à cheval, étant fort bien reçus & régalez par tout où ils passent. Ils ne peuvent rien manger qui ait eu vie, ils rasent leurs cheveux & leur barbe, & la conversation des femmes leur est interdite. Si quelqu'un manque à ces réglemens, on lui donne soixante & dix ou quatre vingts coups sur les fesses, & il est banni du cloitre. Dans le tems de leur premiére tonsure, ou incontinent aprés, on leur fait une marque au bras qui ne s'éface jamais, & c'est à cela qu'on reconnoit ceux qui ont été en Religion. Ils travaillent pour gagner leur vie, ou font quelque commerce, quelques-uns vont à la quête, & ils ont tous quelque légére pension du Gouverneur. Ils ont toujours chez eux de petits enfans, à qui ils aprennent avec grande aplication à lire & à écrire. Si les enfans veulent ê-

tre

tre rasez, ils les retiennent à leur servi-ce, tirant tout le fruit de leur travail & de leur industrie jusqu'à la mort du maître, qui les affranchit & les met en possession de ses biens dont ils héritent. Aussi sont ils obligez d'en porter le deuil comme de leur pére, en reconnoissance de toute la peine qu'ils se sont donnée pour les instruire & pour les élever. Les cloitres & les temples sont bâtis au dépens du public, chacun contribuant à proportion de son bien. Il y a encore une autre sorte de gens qui ressemblent à ces Moines, tant pour l'abstinence que pour le service des Idoles, mais ils ne sont pas rasez, & ils se peuvent marier. Ils croyent par tradition que tous les hommes ne parloient autrefois qu'un même langage, mais que le dessein de bâtir une Tour pour monter au Ciel avoit causé la confusion des langues. Les Nobles fréquentent beaucoup les cloitres, pour s'y divertir avec des femmes publiques, ou d'autres qu'ils y meinent: parceque la situation en est ordinairement délicieuse & plaisante, à cause de la beauté des vues & des jardinages, de sorte qu'on pouroit plutot les nommer des maisons de plaisir que des temples: ce qui se doit

en-

entendre des cloitres communs, où les Moines aiment fort à boire. Il y avoit de notre tems dans la ville de *Sior* deux cloitres de Religieuses, dans l'un étoient toutes personnes nobles & de qualité, & dans l'autre des filles du commun. Elles étoient toutes rasées, observant les mêmes régles & le même service que les hommes. Le Roi & les Grands fournissent à leur entretien, mais il y a trois ou quatre ans que le Roi qui regne aujourd'hui leur donna la liberté de se marier.

Après avoir parlé du Gouvernement & de l'Etat Ecclésiastique, je dirai quelque chose des Particuliers. Les maisons des Coresiens de condition sont magnifiques, mais celles du peuple sont très peu de chose, aussi ne lui est il pas permis de bâtir à sa fantaisie. Personne ne peut faire couvrir son logis de tuiles sans permission, ce qui est cause que la plupart ne sont couvertes que de paille ou de roseaux. Elle sont séparées les unes des autres par un mur, ou par un rang de palissades. Elle sont bâties sur des pilliers de bois, dont l'intervalle est rempli de pierres jusqu'au premier étage, le reste du bâtiment est de bois enduit par de-

dehors, & recouvert de papier blanc collé par dedans, les planchers ſont faits en voute, & ils font faire du feu deſſous en hiver, ce qui eſt cauſe qu'ils ſont toujours chaudement comme dans un poiſle, le platfonds de la chambre étant couvert de papier huilé. Leurs maiſons ſont petites, n'ayant qu'un étage & un grenier au deſſus, où ils ſerrent leurs proviſions. Les Nobles ont toujours un corps de logis ſur le devant, où ils reçoivent leurs amis & logent leurs connoiſſances, & c'eſt-là auſſi qu'ils ſe divertiſſent, ayant ordinairement à l'entrée de leurs maiſons une grande place ou baſſecour, avec un reſervoir & un jardin avec des allées couvertes. Pour les femmes leur appartement eſt dans le fond de la maiſon, afin qu'elles ne ſoient vues de perſonne. Les marchans & les principaux bourgeois ont ordinairement à côté de leur maiſon un magaſin où ils mettent leurs marchandiſes, & régalent comme j'ai dit leurs amis avec du tabac & de l'arac. Il y a parmi eux d'honnêtes femmes, qui ont la liberté de voir le monde & d'aller en compagnie, & même en feſtin, mais elles ſont aſſiſes à part & vis-à-vis de leurs maris. Ils n'ont preſ-
que

que de meubles que ce qu'il en faut pour la néceſſité. Le pays a quantité de cabarets & de maiſons de récréation, où les Coreſiens vont voir des femmes publiques qui dancent, chantent & jouent des inſtrumens. L'Eté ces ſortes de divertiſſemens ſe prennent à la fraicheur des bois & ſous des arbres fort toufus. Ils n'ont point de logis affecté pour loger les paſſans & les voyageurs, mais celui qui voyage ſe va aſſeoir où la nuit le prend, auprès de la paliſſade de la premiére maiſon qu'il rencontre, & là, quoique ce ne ſoit pas le logis d'un Grand, on lui aporte ſuffiſamment de ris cuit & de viande préparée pour ſouper: au ſortir de là on pourroit encore s'arrêter à une autre maiſon, & même à pluſieurs. Il eſt vrai que ſur le grand chemin de Sior, on trouve des logis où on donne à coucher & à manger à ceux qui voyagent pour le public qui en fait la dépenſe.

Ils ne peuvent ſe marier entre parens qu'au quatriéme degré, ils ne ſe font point l'amour, parcequ'on les marie dès l'âge de huit ou dix ans, & les filles dès ce moment là entrent dans la maiſon de leurs beau-péres, ſi ce n'eſt qu'elles ſoient uni-

uniques. Elles demeurent donc chez le pére du mari, jusqu'à ce quelles ayent apris à gagner leur vie, ou à conduire un ménage. Le jour qu'un homme se marie, il monte à cheval accompagné de ses amis, & après avoir fait le tour de la ville, il s'arrête devant la porte de sa maitresse, où il est fort bien reçu par les parens, qui prennent la mariée & la meinent chez lui, où se célébrent les noces sans autre cérémonie. Quoiqu'une femme ait donné plusieurs enfans à un mari, il dépend de lui de la répudier quand il lui plait, & d'en prendre une autre, mais la femme n'a pas le même privilége, à moins que le Juge ne l'ordonne. Un homme peut entretenir autant de femmes qu'il en peut nourir, & aller chez elles à toutes heures sans qu'on y puisse trouver à redire. Mais il n'y a chez lui que sa femme, les autres sont en Ville, ou dans d'autres maisons séparées de son ménage. Les Nobles pourtant, outre leurs femmes, en ont encore deux ou trois autres dans le logis, mais il n'y en a toujours qu'une qui domine & qui a l'intendance de tout. Les autres ont chacune un appartement séparé, où le maitre du logis va quand il

lui

lui plait. Dans la vérité, ils ne font pas grand cas des femmes, & ne les traitent guéres mieux que des esclaves, les chassant pour les moindres petites fautes & quelquefois sur de simples prétextes, & en ce cas-là ils les obligent d'emmener leurs enfans, dont ces malheureuses demeurent chargées. Cette liberté de chasser la mére & les enfans sert extrêmement à peupler le pays.

Les Nobles & les personnes libres ont un assez grand soin de l'éducation de leurs enfans, ils leurs donnent de bonne heure des maitres pour apprendre à lire & à écrire, à quoi cette Nation prend un très grand plaisir. Ils n'usent d'aucune contrainte dans leur maniére d'enseigner, faisant tout faire par douceur, représentant à leurs écoliers la science & le mérite de leurs Ancêtres, & la gloire de ceux qui par de semblables moyens ont fait de grandes fortunes, ce qui les pique & les rend assidus. Aussi est-ce une merveille de voir comment ils profitent, & comment ils expliquent les écrits qu'on leur fait lire, car c'est en cela que consiste toute leur doctrine. Outre cette étude particuliére, il y a en chaque ville une maison, où les Nobles, par une ancien-

ne

ne coutume, dont ils sont grands observateurs, ont soin d'assembler la jeunesse, pour leur faire lire l'état des affaires du pays, & les condamnations des Grands qu'on a fait mourir pour leurs crimes. Pour achever de les perfectionner dans les affaires, il se fait tous les ans des assemblées dans deux ou trois villes de chaque Province, où les étudians se trouvent pour avoir de l'emploi, soit pour la plume ou pour l'épée. Les Gouverneurs de Places y envoyent des Députez habiles pour les examiner, & pour faire choix des plus capables, & sur le raport qu'on leur en fait, ils en écrivent au Roi. Il se fait aussi tous les ans une assemblée à la Cour, où on examine la conduite de tous ceux qui sont dans l'emploi. Les plus Grands du Royaume se trouvent-là, soit qu'ils soient encore en charge ou non. C'est là qu'on distribue les emplois à ceux qu'on en croit dignes, & le Roi en fait expédier les provisions. Les vieux Officiers qui n'ont été jusqu'alors que dans la plume, ou dans l'épée, font tous leurs efforts en ce tems-là, pour avoir charge en l'une & en l'autre professions, afin d'augmenter leur revenu. La poursuite de ces sortes d'honneurs

ruine

ruine souvent les prétendans, à cause des présens & des festins qu'ils font pour gagner les suffrages. Il y en a même qui meurent en chemin, & la plupart se contentent d'obtenir le titre de l'emploi qu'ils prétendent, & croyent que c'est beaucoup d'avoir été désigné à une charge.

Les Péres chérissent fort leurs enfans, dont ils sont réciproquement fort respectez. Ils sont tenus des faits l'un de l'autre, & si l'un des deux se retire après une méchante action, l'autre en est responsable. Il n'en est pas de même des esclaves, qui se soucient fort peu de leurs enfans, parcequ'ils sont assurez qu'on les enlévera aussitot qu'ils seront en âge de travailler ou de faire quelque chose. Lorsqu'un homme libre meurt, ses enfans en portent trois ans le deuil; pendant tout ce tems là ils vivent aussi austérement que les Moines, ne peuvent exercer aucune charge, & si quelqu'un en a une, ou quelque emploi que ce puisse être, il faut qu'il s'en défasse. Il ne leur est pas permis pendant ce tems-là de coucher avec leurs femmes, & s'il leur naissoit des enfans durant le deuil, ils ne seroient pas légitimes.

Il

Il ne leur est pas permis non plus de se mettre en colére, ni de se battre, & encore moins de s'enivrer. Ils portent pour marque de deuil une longue robe de toile de chanvre, sans avoir rien dessous qu'une espéce de haire faite d'un tissu de fil tors, presque aussi gros que le fil de bambous ou roseaux, dont on fait les cables de navire. Ils portent aussi en guise de crépe, une corde faite de cette herbe sur un chapeau tissu de roseaux verds. Ils ne vont point sans un gros bâton ou roseau à la main, ce qui sert à distinguer de qui on porte le deuil, car par le roseau ils marquent le bâton. Au reste comme ils ne se lavent point pendant tout ce tems là, ils sont noirs comme des mulâtres.

Aussitot que quelqu'un est mort, ses parens courent par les rues, pleurant, hurlant & s'arrachant les cheveux. Ils ont grand soin ensuite de l'enterrer honorablement, en quelque endroit d'une montagne qu'un devin leur indique. Ils se servent de deux biéres pour chaque mort, épaisses de deux ou trois doigts, qu'ils ferment exactement, & les mettent l'une dans l'autre à dessein de résister à l'eau, les enjolivant & les gar-

garnissant chacun selon son pouvoir! Ils enterrent ordinairement leurs morts au printems & en automne, & pour ceux qui meurent en été, ils les mettent dans une loge de paille élevée sur quatre pieux, où ils les laissent jusqu'à ce que le ris soit moissonné. Lorsqu'après cela ils les veulent enterrer, ils les raportent au logis, & renferment avec eux dans leurs cercueils leurs habits & quelques bijoux. De là ils partent avec le corps à la pointe du jour, après avoir fait bonne chére, & s'être fort réjouis toute la nuit. Les porteurs chantent & vont en cadence, pendant que les parens font retentir l'air de leurs cris. Trois jours après les parens & les amis du deffunt retournent sur la fosse, où ils font quelques offrandes, & ensuite ils mangent ensemble & font grande chére. Le menu peuple se contente de faire une fosse profonde de cinq ou six pieds fort bien creusée, mais les Grands sont mis dans des tombeaux de pierre, élevez & ayant au dessus une statue de même matiére, où l'on voit gravé au bas le nom & les qualitez du mort, spécifiant les emplois [illegible]l a eus. Toutes les pleines lunes, ils

font

font couper l'herbe qui se trouve sur la fosse, & offrent là du ris nouveau. C'est là leur plus grande fête, après celle du nouvel an. Ils ne comptent que par lunes, & de trois ans l'un ils en intercalent une, si bien que cette année là en a treize, au lieu que les deux autres n'en ont que douze. Ils ont des devins qui les assurent si les morts reposent ou non, & si le lieu où ils sont enterrez leur est propre, sur quoi ils sont si superstitieux, qu'ils les changent quelquefois de places deux & trois fois. Après que les enfans se sont bien aquitez de ce qu'ils doivent à leurs péres & à leurs méres, par cette longue cérémonie, s'ils ont laissé du bien, le fils ainé se met en possession de la maison qui lui apartient, avec toutes les terres qui en dépendent. Pour les autres biens ils se partagent entre les garçons, sans que nous ayons oui dire que les filles y eussent aucune part; parceque les femmes n'aportent rien en mariage que leurs habits. Lorsqu'un pére vient à l'âge de quatre vingts ans, il se déclare lui même incapable de gouverner son bien, & le céde à ses enfans, qui entretiennent leur pére, & continuent toujours à le respecter beaucoup.

L'ainé étant entré en possession du bien, fait bâtir aux dépens de la communauté une maison pour son pére & pour sa mére, où il les loge & les nourit.

Les Coresiens sont fort enclins à dérober, & si sujets à tromper & à mentir, que l'on ne s'y doit pas trop fier. Ils croyent avoir fait une bonne action, quand ils ont attrapé quelqu'un, aussi la tromperie n'est elle pas infame parmi eux, & si quelqu'un peut prouver qu'on l'ait trompé dans un marché, soit de chevaux, de vaches, ou de quelque autre chose, il peut en revenir au bout même de trois ou quatre mois. Ils sont toutefois assez simples & crédules, & nous aurions pu leur persuader tout ce que nous aurions voulu, parceque les étrangers en sont fort aimez & sur tout des moines. Ce peuple est efféminé, & ne fait pas avoir dans l'occasion beaucoup de fermeté ni de courage. Du moins c'est ce que plusieurs personnes dignes de foi nous en ont dit, qui ont été témoins des ravages que l'Empereur du Japon fit dans leur pays, lorsqu'il tua leur Roi, sans parler de ce que Vettevrée nous a souvent raconté de l'entrée du Tartare, qui passant sur la gla-

glace s'empara du Royaume. Car il nous assuroit, comme ayant été présent à tout, qu'il périt plus de Coresiens dans les bois où ils se sauvérent, que l'ennemi n'en tua. Ils n'ont point de honte de la poltronnerie, & ils déplorent le malheur de ceux qui sont obligez de se battre. Il leur est même souvent arrivé de se retirer avec perte, lorsqu'ils pensoient piller quelque vaisseau venu d'Europe, jetté par la tempête sur leur côte, en voulant aller au Japon. Ils ont une grande horreur pour le sang, & fuyent quand ils en rencontrent. Ils craignent fort les maladies, & sur tout les contagieuses, c'est pourquoi ils enlévent aussitot les malades, soit à la ville ou à la campagne, & ils les mettent dans des loges de paille au milieu des champs. Là personne ne leur parle, que ceux à qui on les donne en garde, qui avertissent les passans de se détourner, & lorsque le malade n'a point d'amis qui en ait soin, les autres le laissent plutot mourir que d'en approcher. Lorsqu'il y a de la peste en une ville, ou en un village, on en ferme les avenues avec une haye d'épine, & on en met aussi sur le

toit des maiſons où il y a des malades, afin d'avertir ceux qui pourroient l'ignorer. Ils pourroient dans leurs maladies ſe ſervir des ſimples qui croiſſent dans leur pays, mais le peuple ne les connoit pas aſſez, & les médecins ſont presque tous au ſervice des Grands, ſi bien que les pauvres qui ne peuvent faire cette dépenſe ſe ſervent pour médecins d'aveugles & de devins, en qui ils avoient autrefois une ſi grande confiance, qu'ils les ſuivoient par tout à travers les riviéres, & les rochers, & ſur tout dans les temples des Idoles, où il invoquoient les Démons. Mais cette coutume fut entiérement abolie par ordre du Roi en l'année 1662.

Avant que le Tartare ſe rendît maitre de ce Royaume, il étoit rempli de luxe & de débauche, les Coreſiens ne faiſant que boire & manger, & s'abandonner à toutes ſortes de diſſolutions. Mais préſentement que les Japonnois & les Tartares les tiranniſſent, ils ont bien de la peine à ſupporter une mauvaiſe année, à cauſe des grands tributs qu'ils payent, ſur tout au Tartare, qui vient l'exiger trois fois l'an. Ils croyent qu'il n'y a dans tout le monde que douze Royau-

mes ou pays, commandez par un seul Empereur qui réside à la Chine, à qui tous les autres payoient autrefois tribut, mais qu'ils se sont tous mis en liberté depuis que le Tartare s'est emparé de la Chine, n'ayant pu les subjuguer. Ils nomment le Tartare, *Tiekse* & *Orankay*. Pour notre pays ils le nomment *Nampankouk*, qui est le nom que les Japonnois donnent au Portugal, de sorte que ne nous connoissant pas, ils nous le donnent aussi, l'ayant apris depuis cinquante ou soixante ans, que les Japonnois leur aprirent à cultiver le tabac, à le façonner & à s'en servir, car avant cela il leur étoit inconnu; & comme ils leur disoient que la semence venoit de *Nanpankouk*, ils nomment souvent le tabac *Nampankoi*. Ils en prennent tant aujourd'hui que les enfans y sont accoutumez dès l'âge de quatre ou cinq ans, & il n'y a parmi eux que très peu d'hommes & de femmes qui s'empêchent de fumer. Au commencement qu'on leur en portoit ils l'achetoient au poids de l'argent, & c'est ce qui fait qu'ils estiment *Nampankouk* un des meilleurs pays du monde. Leurs écrits raportent qu'il y a quatre vingts & quatre mille contrées

différentes, mais la plupart ne le croyent pas, & disent qu'il faudroit, si cela étoit, que chaque Islette & banc de sable passât pour une contrée, n'étant pas possible, ajoutent ils, que le soleil en éclairat tant en un jour. Quand nous leur nommions quelque pays, ils se moquoient de nous, soutenant que nous n'entendions parler que d'une ville ou d'un village, leurs côtes géopraphiques ne s'étendant pas plus loin que Siam, à cause du peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers qui sont au de là. Ils ne négocient presque qu'avec les Japonnois, & avec les habitans de l'Isle de *Suissima*, qui ont un magasin au Sud-Est dans la ville de Pousan. Ils aportent en Corée du poivre, du bois de sapan, de l'alun, des cornes, des buffles, des peaux de cerf & de bouc, & autres marchandises que nos gens & les Chinois vendent au Japon. Ils prennent en échange des denrées & des manufactures du pays. Les Coresiens ont aussi quelque commerce à Pequin, & aux contrées Septentrionales de la Chine, mais il est de grande dépense, car il ne vont là que par terre & à cheval. Aussi n'y a-t-il que les gros mar-

marchands de Sior, qui vont à Pequin, & qui sont toujours au moins trois mois en leur voyage. Ce commerce consiste en toile, & du reste les Grands & les principaux marchans achettent & payent avec de l'argent, mais le peuple ne trafique qu'avec du ris & des denrées.

Il n'y a qu'un poids & une mesure dans tout le Royaume, mais les marchands en abusent fort, malgré toutes les précautions & les réglemens des Gouverneurs. Ils ne connoissent de monnoye que les casis, encore n'ont ils cours que sur les frontiéres de la Chine. Ils donnent l'argent au poids, par petits lingots comme ceux qu'on rapporte du Japon.

Leur langue, leur écriture, & leur façon de compter est fort dificile à aprendre, ils ont beaucoup de mots pour signifier une même chose, & ils parlent tantot vite & tantot lentement, sur tout les Savans & les Grands Seigneurs. Ils ont trois sortes d'écritures différentes, dont la premiére & la principale ressemble à celle de la Chine & du Japon. Ils s'en servent pour l'impression de leurs livres, & pour ce qui concerne toutes les affaires publiques. La seconde est com-

me l'écriture ordinaire parmi nous. Les Grands & les Gouverneurs en usent, pour répondre aux requêtes, & mettre des apostilles aux lettres d'avis, & ailleurs. Le peuple ne sait pas lire cette écriture. La troisiéme est plus grossiére, & sert aux femmes & aux gens du commun. Elle est fort aisée à aprendre & à lire. On écrit de celle-ci plus aisément que des autres les noms & les choses dont on n'a jamais oui parler, cette écriture se faisant avec de petits pinceaux fort nets & déliez. Ils ont beaucoup de vieux livres tant imprimez que manuscrits, qu'ils gardent si chérement, qu'on n'en confie le soin qu'au frére du Roi. On en conserve des copies aussi bien que des figures, en plusieurs villes, afin qu'en cas d'incendie, on n'en fût pas entiérement privé. Leurs almanacs se font à la Chine, n'ayant pas assez d'adresse & de science pour les faire eux-mêmes. Ils impriment avec des ais, ou formes de bois, & ont une forme particuliére pour chaque côté de papier, ce qui fait la feuille. Ils comptent avec de petits bâtons longuets, comme nous faisons avec des jettons. Ils ne savent point tenir de livres de comptes ou de marchans:

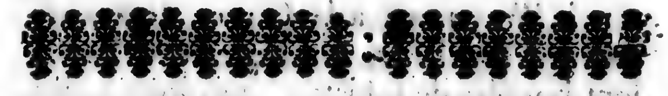
seu-

seulement lorsqu'ils achettent quelque chose, ils mettent le prix dessus, & écrivent au dessous ce qu'ils en retirent, & voyent par ce moyen aisément le profit & la perte.

Quand le Roi sort il est accompagné de toute la Noblesse de sa Cour, portant son ordre ou quelque ouvrage de broderie devant & derriére sur une robe de soye noire, avec une écharpe fort ample, suivi d'une grande troupe de soldats en fort bon ordre. Devant lui marchent des hommes à cheval & d'autres à pied, dont les uns portent des enseignes & des étendars, & les autres divers instrumens de guerre dont ils jouent. Ils sont suivis des Gardes du corps, qui sont composez des principaux bourgeois de la ville. Le Roi est au milieu, porté sous un dais d'or fort riche, qui passe dans un si grand silence qu'on n'entend pas le moindre petit bruit. Immédiatement devant lui marche un Sécretaire d'Etat, ou quelque autre Officier de grande importance, avec une cassette où il met toutes les requêtes & placets que les particuliers présentent au bout d'un roseau, ou qu'ils font pendre le long des murailles ou des pallissades: en sorte qu'on ne voit point ceux

qui les présentent. Ceux qui sont établis pour les ramasser les apportent au Sécretaire, qui les met dans la cassette, & lorsque le Roi est de retour au Palais, on lui présente le tout pour en juger souverainement. C'est ce qu'il fait, & on exécute ses ordres sur le champ, & sans que personne y contredise. Toutes les maisons des rues où le Roi passe sont fermées tant les portes que les fenêtres, & personne n'oseroit les entrouvrir, & encore moins regarder par dessus la pallissade, ou par dessus la muraille. Quand le Roi même passe auprès des Grands & des soldats, il faut qu'ils lui tournent le dos, sans oser regarder, ni même tousser. Aussi dans ces rencontres la plupart des soldats se mettent de petits bâtons à la bouche, pour n'être pas accusez de faire du bruit. Quand l'Ambassadeur du Tartare vient, le Roi va en personne avec toute sa Cour pour le recevoir hors de la ville, l'accompagne jusqu'à son logis, & par tout chacun lui fait autant & plus d'honneur qu'au Roi. Toutes sortes de joueurs d'instrumens, de danseurs & de sauteurs, vont devant lui, tâchant à l'envi les uns des autres de le bien divertir. Pendant tout le tems que

que le Tartare est à la Cour, toutes les rues qui sont entre son logis & le Palais sont bordées de soldats, qui sont à dix ou douze piez l'un de l'autre. Il y a deux ou trois hommes qui ne font autre chose, que de ramasser des billets qui sont jettez de la fenêtre du Tartare pour être portez au Roi, qui veut savoir à toute heure ce que fait l'Ambassadeur. En un mot, ce Prince cherche tous les moyens de le contenter, tâchant de lui faire connoitre par toutes sortes de bons traitemens le respect qu'il a pour le Grand-Cham, afin qu'il en fasse un favorable rapport à son maitre.



LETTRE
DU
PERE JARTOUX,
JESUITE.

Au P. Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

Touchant la plante de *Ginseng*.

A Pekin, le 12. d'Avril 1711.

MON RE'VE'REND PE'RE,

La Carte de Tartarie que nous faisons par ordre de l'Empereur de la Chine, nous a procuré l'occasion de voir la fameuse Plante de *Ginseng* si estimée à la Chine, & peu connue en Europe. Vers la fin de Juillet de l'année 1709. nous arrivames à un village qui n'est éloigné que

que de quatre petites lieues du Royaume de Corée, & qui est habité par des Tartares qu'on nomme *Calcatatzé.* Un de ces Tartares alla chercher sur les montagnes voisines quatre plantes de *Ginseng*, qu'il nous apporta toutes entiéres dans un panier. J'en pris une au hazard que je dessignai dans toutes ses dimensions, le mieux qu'il me fut possible. Je vous en envoye la figure, que j'expliquerai à la fin de cette lettre. Les plus habiles médecins de la Chine ont fait des volumes entiers sur les propriétez de cette plante: ils la font entrer presque dans tous les remédes qu'ils donnent aux grands Seigneurs, car elle est d'un trop grand prix pour le commun du Peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisemens causez par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissoud les flegmes, qu'elle guérit la foiblesse des poumons & la pleuresie, qu'elle arrête les vomissemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac, & ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, qu'elle remédie à la respiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, & produit de la lymphe dans le sang,

enfin qu'elle est bonne pour les vertiges & les éblouissemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut guéres s'imaginer que les Chinois & les Tartares fissent un si grand cas de cette racine, si elle ne produisoit constamment de bons effets. Ceux mêmes qui se portent bien, en usent souvent pour se rendre plus robustes. Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la pharmacie, ce seroit un excellent remède, s'ils en avoient assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voye de la Chymie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, suivant la nature du mal, auquel elle peut être salutaire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide à la digestion, & qu'elle fortifie d'une manière sensible. Après avoir dessiné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le poux pour savoir en quelle situation il étoit: je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue sans aucune préparation, & une heure après

je

je me ſentis beaucoup de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fonds ſur cette épreuve, perſuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous primes ce jour là. Mais quatre jours après me trouvant ſi fatigué & ſi épuiſé de travail, qu'à peine pouvois je me tenir à cheval, un mandarin de notre troupe qui s'en apperçut, me donna une de ces racines : j'en pris ſur le champ la moitié, & une heure après je ne reſſentis plus de foibleſſe. J'en ai uſé ainſi pluſieurs fois depuis ce tems là, & toujours avec le même ſuccès. J'ai remarqué encore que la feuille toute fraiche, & ſur tout les fibres que je mâchois, produiſoient à peu près le même effet.

Nous nous ſommes ſouvent ſervi de feuilles de *Ginſeng* à la place de Thé, ainſi que font les Tartares ; & je m'en trouvois ſi bien, que je préférerois ſans difficulté cette feuille à celle du meilleur Thé. La couleur en eſt auſſi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un gout qui font plaiſir.

Pour ce qui eſt de la racine, il faut la fai-

faire bouillir un peu plus que le Thé, afin de donner le tems aux esprits de sortir : c'est la pratique des Chinois, quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne passent guéres la cinquiéme partie d'une once de racine séche. A l'égard de ceux qui sont en santé, & qui n'en usent que par précaution, ou pour quelque légére incommodité, je ne voudrois pas que d'une once, ils en fissent moins de dix prises, & je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours. Voici de quelle maniére on la prépare : on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demi septier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu, & quand de l'eau qu'on y a mis il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut y jetter un peu de sucre, & la boire sur le champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même maniére, pour achever de tirer tout le suc, & ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, & l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette raci-

cine, en attendant qu'on les voye marquez sur la nouvelle Carte de Tartarie, dont nous envoyerons une copie en France, on peut dire en général que c'est entre le trente-neuviéme & le quarante septiéme degré de latitude Boréale, & entre le dixiéme & le vingtiéme degré de longitude Orientale, en comptant depuis le Méridien de Peking. Là se découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses forêts, dont elles sont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montagnes & dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines, ou autour des arbres, & au milieu de toute sorte d'herbes, que se trouve la plante de *Ginseng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fonds des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt, & la consume, cette plante n'y reparoit que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur : aussi se cache-t-elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire que s'il s'en trouve en quelqu'autre pays du monde, ce doit

être

être principalement en Canada, dont les forêts & les montagnes, au raport de ceux qui y ont demeuré, ressemblent assez à celles ci.

Les endroits où croît le *Ginseng*, sont tout-à fait séparez de la Province de *Quan-tong* appellée *Leaotum* dans nos anciennes Cartes, par une barriére de pieux de bois qui renferme toute cette Province, & aux environs de laquelle des Gardes rodent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir, & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces deserts, quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de la Province, ou en y rentrant.

L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain préférablement aux Chinois, avoit donné ordre cette même année 1709. à dix mille Tartares d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *Ginseng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa M. deux onces du meilleur, & que le reste seroit payé au poids d'argent fin. Par ce moyen

on

on comptoit que l'Empereur en auroit cette année environ 20000. livres Chinoises, qui ne lui couteroient guéres que la 4. partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrames par hazard quelques uns de ces Tartares au milieu de ces affreux deserts. Leurs Mandarins qui n'étoient pas éloignez de notre route, vinrent les uns aprés les autres nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le commandement qu'ils en en avoient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'herboristes. Après s'être partagé le terrain selon leurs étendars, chaque troupe au nombre de cent s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance : ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en avançant insensiblement sur un même romb, & de cette maniére ils parcourent durant un certain nombre de jours l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré, les mandarins placez avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paitre les chevaux, envoyent visiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer si le nombre est complet. En

cas

cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet rôti au four, dont il se doit nourrir tout le tems du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre, se couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les mandarins leur envoyent de tems en tems quelques piéces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent, après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année : ils ne laissoient pas, malgré ces fatigues, d'être robustes, & de paroitre bons soldats. Les Tartares qui nous escortoient, n'étoient guéres mieux traitez, n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour, & qui devoit servir auparavant à la nourriture de cinquante personnes.

Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un si grand cas, je vais expliquer la figure de celle que je vous envoye, & que j'ai dessinée avec les plus d'exactitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche & un peu raboteuse, comme le sont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur & son épaisseur : elle est toute unie, & assez ronde ; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espéce de nœud formé par la naissance de quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mure. Les deux couleurs s'unissent ensuite

par

par les côtez avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre aussi bien que de l'horizon, pour remplir avec leurs feuilles un espace rond à peu près paralelle au plan du sol.

Quoique je n'aye dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles *F.*, on peut aisément concevoir & achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sache point avoir jamais vu de feuilles de cette grandeur si minces & si fines: les fibres en sont très bien distinguées; elles ont par dessus quelques petits poils un peu blancs.

La pellicule qui est entre les fibres, s'éléve un peu vers le milieu au dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un verd obscur par dessus, & par dessous d'un verd blanchâtre & un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées, & les denticules en sont assez fines.

Du centre *D.* des branches de cette plante, s'élevoit une seconde tige *D. E.* fort droite & fort unie, tirant sur le blanc

blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet étoit composé de vingt & quatre fruits : j'en ai seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marquées dans ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, est fort mince, & très unie : elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles, (car il s'en trouve de simples) ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur & de la figure de nos lentilles ordinaires, séparez néanmoins l'un de l'autre, quoique posez sur le même plan *. Chaque fruit étoit porté par un filet uni, égal de tous côtez, assez fin, & de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortoient d'un même centre, & s'écartant en tous sens comme les rayons d'une sphére, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau ressemble aux noyaux ordinaires ; il est dur, & renferme le germe. Il est toujours

* *Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il est presque par tout également épais.*

jours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De là vient que ce fruit n'est pas rond, & qu'il est un peu applati des deux côtez. S'il est double, il a une espéce d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il n'y reste que la peau toute ridée qui se cole sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur & presque noir.

Au reste cette plante tombe & renait tous les ans. On connoit le nombre des tiges qu'elle a déja poussées, dont il reste toujours quelque trace ; comme on le voit marqué dans la figure par les petits caractéres *b b. b.* Par là on voit que la racine *A.* étoit dans sa septiéme année, & que la racine *H.* étoit dans sa quinziéme.

Au regard de la fleur, comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en faire la description : quelques uns m'ont dit qu'elle étoit blanche & fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avoit point, & que personne n'en avoit jamais vu. Je croirois plutot qu'elle est si petite & si peu remarquable qu'on n'y fait

pas

pas d'attention, & ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que ceux qui cherchent le *Ginſeng*, n'ayant en vue que la racine, mépriſent & rejettent d'ordinaire tout le reſte comme inutile.

Il y a des plantes qui outre le bouquet des fruits que j'ai décrits, ont encore un ou deux fruits tout à fait ſemblables aux premiers, ſituez à un pouce, ou à un pouce & demi au deſſous du bouquet: & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parcequ'on ne manque guéres de trouver encore cette plante à quelques pas de là ſur ce même rumb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il y en a, diſtingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord : mais il arrrive ſouvent qu'elle n'en a point, quoique la racine ſoit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre H., qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fût dans ſa quinziéme année.

Comme on a eu beau ſemer la graine, ſans que jamais on l'ait vu pouſſer, il eſt probable que c'eſt ce qui a

donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est en terre, que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac, & qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort longtems en terre avant que de pousser aucune racine: & ce sentiment me paroit fondé sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, & qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles ayant poussé successivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite, eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques unes qui en ont cinq, ou même sept; & celles ci sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ai dessinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaire petites & fort basses.

La

La racine la plus groſſe, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, eſt toujours la meilleure. C'eſt pourquoi celle qui eſt marquée par la lettre H. l'emporte ſur l'autre. Je ne ſai pourquoi les Chinois l'ont nommée *Ginſeng*, qui veut dire, *Repréſentation de l'homme* : je n'en ai point vû qui en approchat tant ſoit peu, & ceux qui la cherchent de profeſſion, m'ont aſſuré qu'on n'en trouvoit pas plus qui euſſent de la reſſemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures aſſez bizarres. Les Tartares l'appellent avec plus de raiſon *Orhota*, c'eſt à-dire, *la premiére des plantes*.

Au reſte il n'eſt pas vrai que cette plante croiſſe à la Chine, comme le dit le P. Martini ſur le témoignage de quelques livres Chinois, qui l'ont fait croitre dans la Province de Peking ſur les montagnes d'*Yongpinfou*. On a pu aiſément s'y tromper, parceque c'eſt là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conſervent que la racine, & ils enterrent dans un même endroit tout ce

qu'ils en peuvent amaſſer durant dix ou quinze jours. Ils ont ſoin de bien laver la racine, & de la nettoyer en ôtant avec une broſſe tout ce qu'elle a de matiére étrangére. Ils la trempent enſuite un inſtant dans de l'eau preſque bouillante, & la font ſécher à la fumée d'une eſpéce de millet jaune, qui lui communique un peu de ſa couleur. Le millet renfermé dans un vaſe avec un peu d'eau, ſe cuit à un petit feu: les racines couchées ſur de petites traverſes de bois au deſſus de vaſe ſe ſéchent peu à peu ſous un linge, ou ſous un autre vaſe qui les couvre. On peut auſſi les ſécher au ſoleil, ou même au feu; mais bien qu'elles conſervent leur vertu, elle n'ont pas alors cette couleur, que les Chinois aiment. Quand ces racines ſont ſéches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui ſoit auſſi bien ſec, autrement elles ſeroient en danger de ſe pourrir, ou d'être rongées des vers.

Je ſouhaite, mon Révérend Pére, que la deſcription que je viens de faire du *Ginſeng* ſi eſtimé dans cet Empire, vous faſſe plaiſir, & à ceux à qui vous en ferez part. Nous ſommes ſur le point d'aller en Tartarie pour en achever la Car-

ou
ver
vec
ére
un
te,
éce
un
rmé
cuit
fur
de
ge,
On
ême
vent
tou-
and
enir
bien
nger
des

ére;
faire
oire,
vous
oint
r la
Car-

Plante de Gin-s

C

Commencement de la Tige

B

b

A

Racine

H

Autre Racine

Cette Plante est reduite icy a la moitié de sa hauteur.

nte de Gin-seng.

E

F

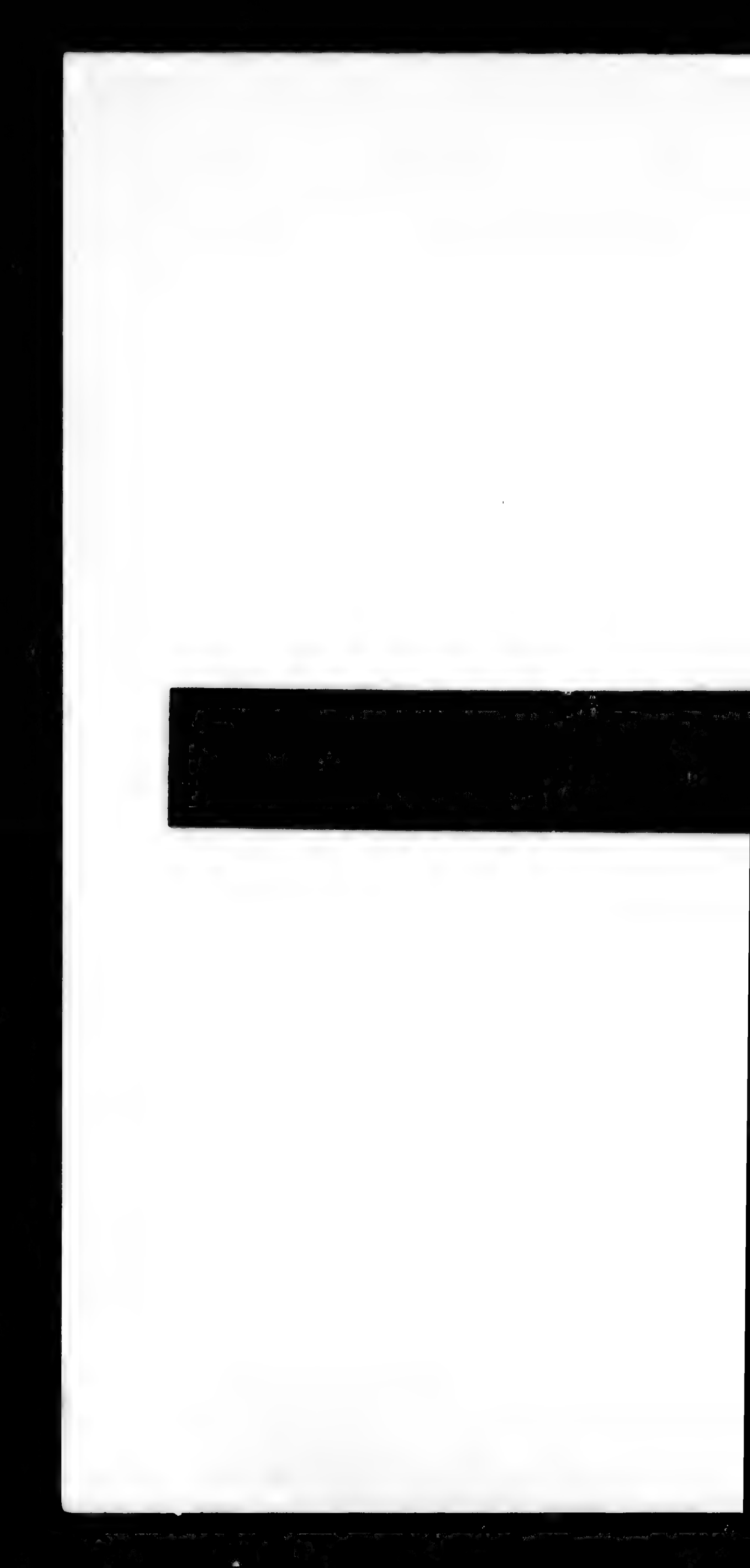
C

Suite de la Tige

D

Extremité de la Tige

C



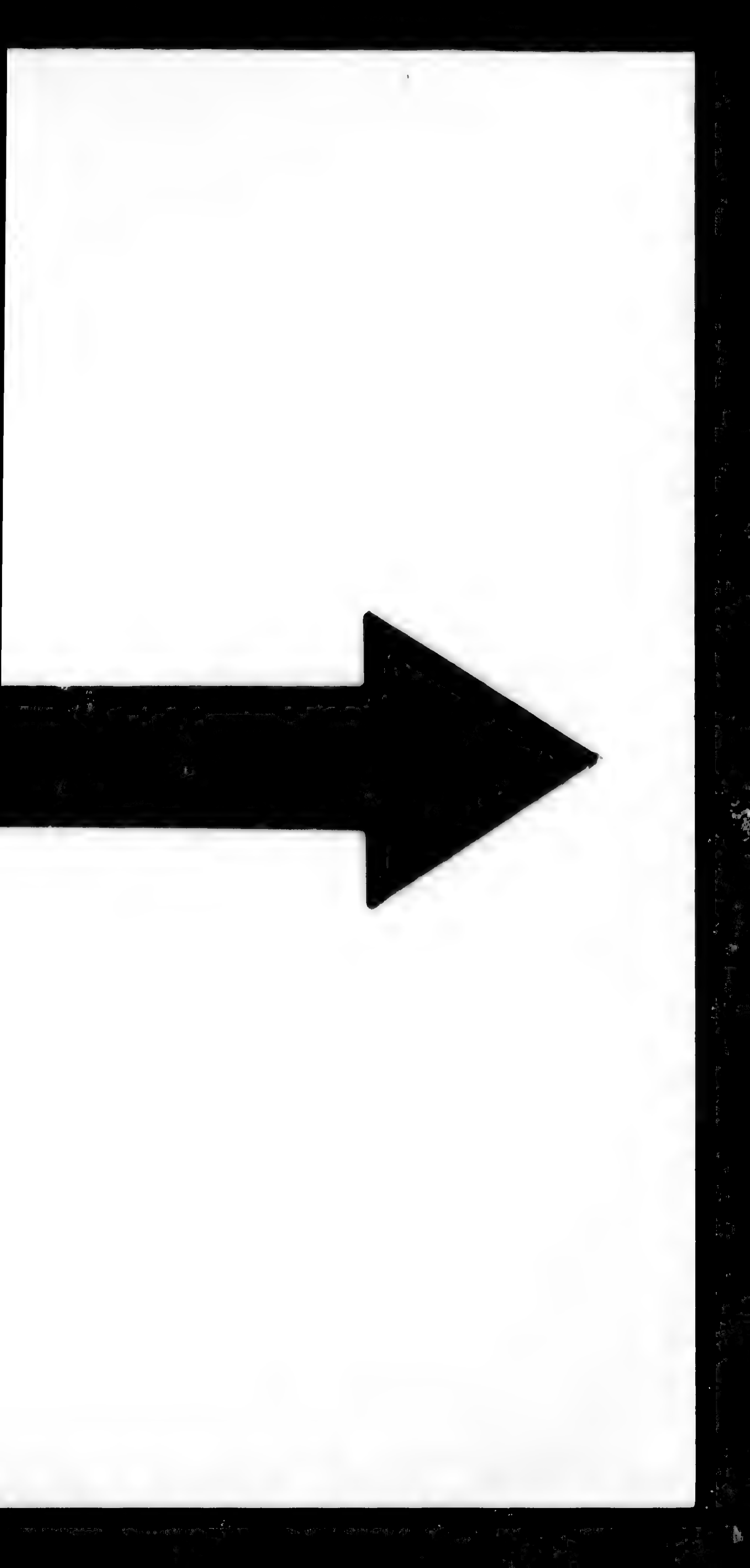
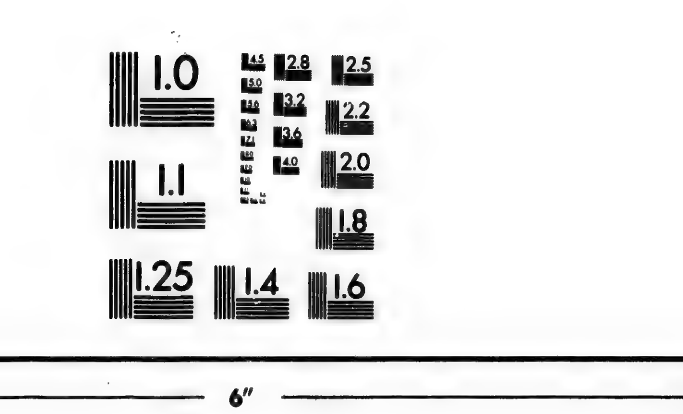
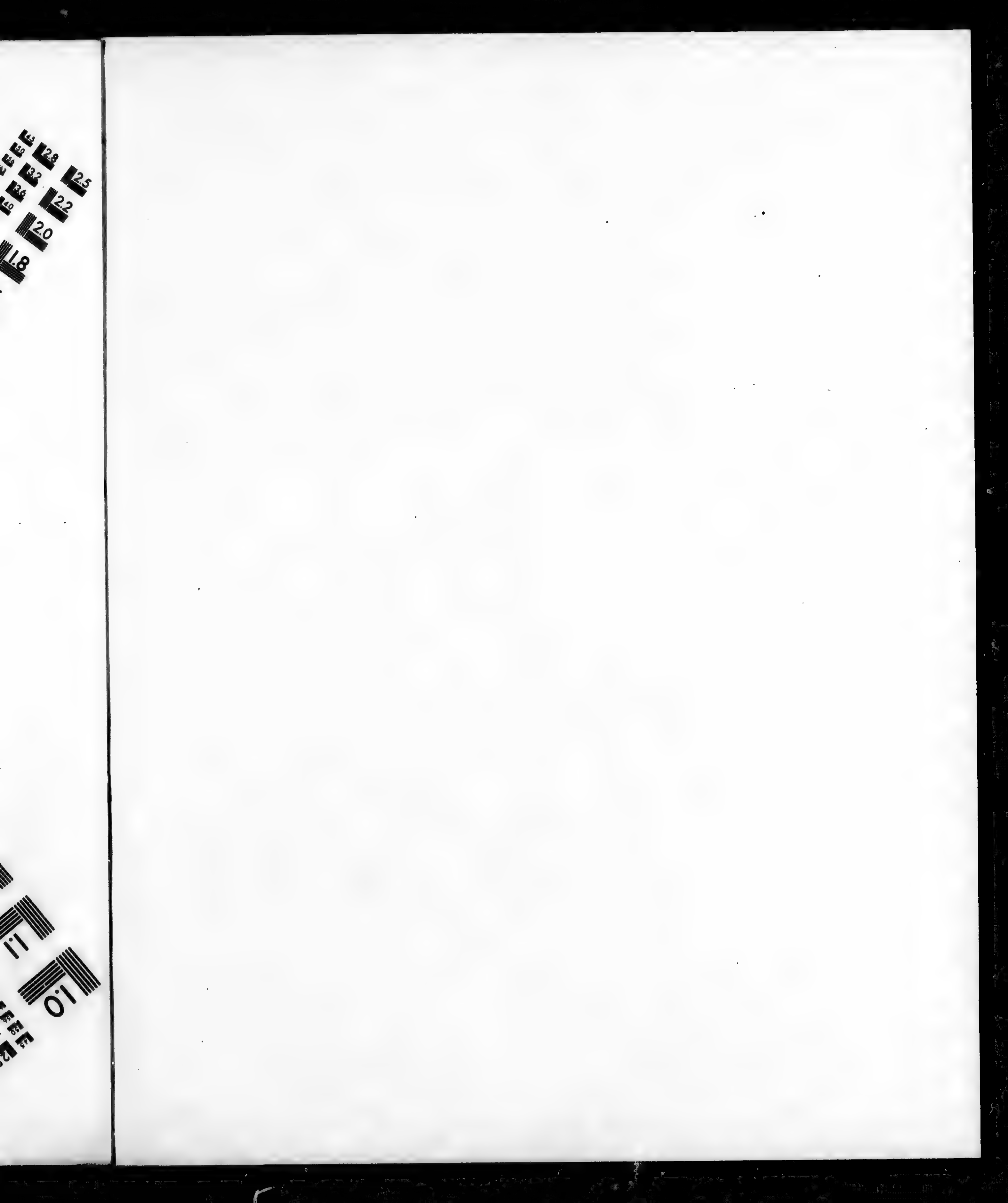
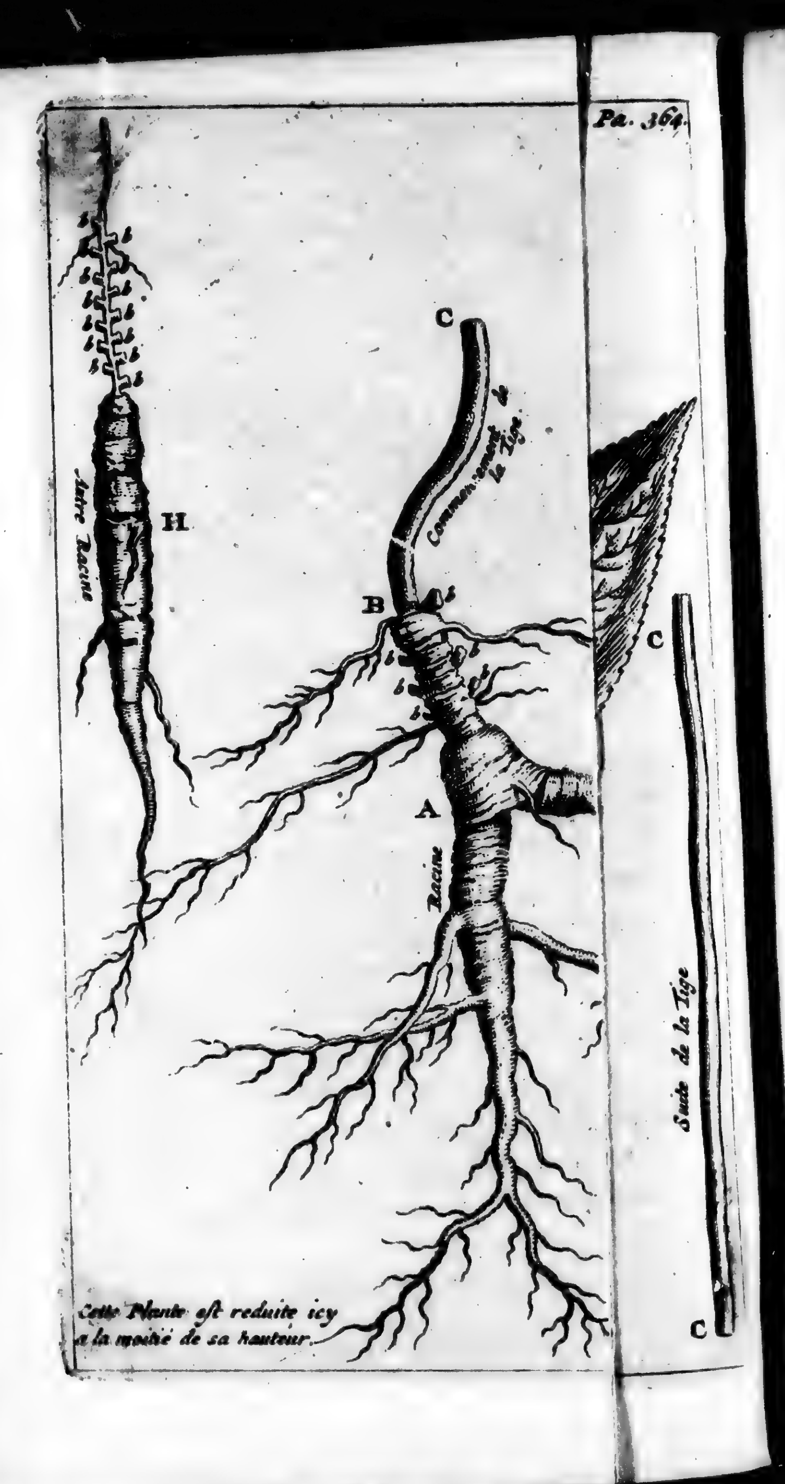


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)






Pa. 364.
C
Commencement de la Tige
H
Autre Racine
B
b
A
Racine
C
Suite de la Tige
C
Cette Plante est reduite icy a la moitié de sa hauteur.

Carte, car nous avons encore le Nord-Oueſt & l'Oueſt à faire. Je ſuis &c.

JARTOUX, Jéſuite.

RELATION
DE LA
TARTARIE ORIENTALE
PAR LE PE'RE MARTINI.

1. *Royaume de Niuche.*

LE premier Royaume qu'on rencontre de ce côté là * c'eſt celui de *Niuche*, que l'on peut dire avoir été juſqu'à préſent inconnu à ceux de l'Europe. Voici ce qu'en dit le Géographe Chinois. „ Ce Royaume au Couchant „ eſt borné par les terres de *Kilangho*; au „ Midi il touche à la *Corée*, & ſe nom„ moit jadis *Soxin*, alors il ne comprenoit „ ſeulement que le pays qui eſt ſitué le „ long de la riviére de Quentung, qui

* *La Tartarie Orientale.*

„ tire vers l'Orient, & vers *Caiyven* au
„ Septentrion. Ce peuple a été appellé
„ *Kin*. La famille d'Hana nomma ce
„ pays *Yeleu*, & le Roi de Guei, *Hoe-*
„ *kie*. Sous la famille de Tanga on lui
„ donna le nom de *Vico*, ſous la famil-
„ le de Taiminga on y bâtit quelques
„ forts, & on l'appella *Niuche*, & ce
„ Royaume lui paya tribut durant quel-
„ ques années ". Voila ce qu'il dit de la ſituation & du nom. Quant aux mœurs, voici ce qu'il en écrit. „ Ils habitent,
„ *dit-il*, en des cavernes ſous terre, s'ha-
„ billent de peaux de bêtes, ſe plaiſent
„ extrêmement à exercer leur force, ap-
„ prouvent le larcin & les rapines, &
„ mangent la chair toute crue, font un
„ certain breuvage ou biére de millet pi-
„ lé, qu'ils mêlent & détrempent avec
„ de l'eau ". Les arts auſquels ils s'addonnent ſont, tirer de l'arc avec dextérité & addreſſe, & la chaſſe. Il y a bien des ſortes de ces barbares; auſſi ont-ils des mœurs & des façons de faire bien différentes. Voila ce qu'en dit l'Hiſtorien Chinois fort ſuccinctement, mais nous l'expliquerons un peu plus amplement. Et bien que j'avoue & confeſſe ingénuement n'avoir jamais vu ces pays, tou-

toutefois j'ajouterai quelque chose à sa relation avec autant de soin & d'exactitude qu'il me sera possible, l'ayant tiré des cartes de la Chine, & des narrations que m'en on faites les Tartares mêmes, avec qui j'ai souvent conversé étant dans la Chine.

* L'antiquité de la Tartarie Orientale paroit premiérement en ce qu'il en est fait mention sous la famille d'Hana, CCVI. ans avant la nativité de Notre Seigneur, & qu'elle continue, bien que sous divers noms, selon la coutume des Chinois †. On nomme ce peuple *Kin*, c'est-à-dire de l'or: on les appelle aussi communément les Seigneurs des montagnes d'or, parcequ'on estime que ce pays est très riche & très abondant en or. Les bornes de cette Tartarie sont au Septentrion & au Nord-Est *Niulhan*, autre Royaume de Tartarie, au Levant celui d'*Yúp'i* qui en est un autre encore, & qui est borné d'une mer qui passe entre le Japon & la Tartarie Orientale; au

* *Antiquité de la Tartarie.*

† *En un autre endroit il dit qu'il y a quatre mille ans qu'ils sont connus aux Chinois, par les guerres qu'ils leur ont faites.*

Midi elle touche à la Peninſule de *Corée*, qui eſt proche du pays de *Leaotung*, dont *Niuche* eſt ſéparé par la grande montagne. Ses limites au Couchant ſont le grand fleuve de *Linhoang*, qui paſſe entre ce Royaume de Tartarie & les Terres de *Kilangho*.

* Entre tous les Tartares, ceux-ci ont toujours été les ennemis capitaux de la Chine, ils y entrérent ſous la famille impériale de Sungi, & défirent les Chinois en diverſes rencontres; de ſorte que les Empereurs même furent contraints de quitter & abandonner les Provinces du Septentrion, pour ſe retirer dans celles du Midi. Les Tartares s'étant rendus maitres des Provinces de *Leaotung*, de *Pecheli*, *Xanſi*, *Xenſi* & de *Xantung*, ils auroient ſans doute aiſément ſubjugué tout l'Empire, ſi les Tartares de *Samahania* leurs voiſins, n'euſſent pas été jaloux & envieux de leurs conquêtes. Ceux-ci qui avoient déja conquis une grande partie des Etats de l'Aſie, entrérent par les Provinces du Midi & par les plus Occidentales de la Chine, pour

* *Les Tartares ennemis des Chinois, & depuis quand.*

pour leur faire une rude & furieuſe guerre; ils les chaſſérent enfin hors de l'Empire, & ſe rendirent maitres de la plus grande partie de la Tartarie Orientale. C'eſt de cette guerre que traite Marco Polo de Veniſe. Après donc avoir livré pluſieurs combats ſignalez aux Empereurs Chinois, qui s'étoient retirez au Midi, ils eurent l'Empire tout entier pour prix & pour récompenſe de leurs victoires, & fondérent la famille d'Juena environ l'an mille deux cens ſeptante & neuf. Mais nous en parlerons plus amplement, lorsque nous traiterons du *Catay* & du *Mangin*.

Ce ſont ces Tartares de *Kin*, qui depuis peu ſe ſont rendus maitres de la plus grande partie de l'Empire, j'ai vu toute cette tragédie de mes propres yeux. Celui qui voudra ſavoir la ſuite de cette guerre, qu'il prenne la peine de lire mon petit abrégé de la guerre de Tartarie, où j'explique ce qu'on dit que les Tartares avoient accoutumé de payer tribut à l'Empire de la Chine, avec les raiſons qu'ils ont eu de ſe revolter & de faire la guerre. Mais

parlons de leurs mœurs & façons de faire.

* Ce que les Auteurs Chinois raportent que les Tartares habitent en des cavernes ſous terre, fait aſſez voir la haine que ceux de la Chine portent à cette nation : car ils ne demeurent point dans des cavernes, mais bien ſous des pavillons. Pour moi, je les ai vu avoir les meilleures tentes qui ſoient en aucun autre endroit : elles ſont faites d'étoffe de ſoie, cirées d'un beau luſtre : d'autres les ont de peaux, qu'ils tendent & détendent en un inſtant. Quand ils les élévent ſur terre un peu plus haut qu'à l'ordinaire, elles ſemblent être comme ſuſpendues en l'air. Ils les environnent tout autour d'un rets fait de groſſes cordes, à la hauteur de cinq ou ſix pieds, l'arrêtant & retenant avec de petits piquets, de la même façon que les bergers d'Italie aſſurent leurs logettes. Et pour empêcher que ce rets ne paroiſſe, ils le couvrent d'un tapis, comme auſſi la terre ſur laquelle ils s'aſſeyent. Ils mangent les jambes croiſées, ſans ſe ſervir de ſiéges, mais ſeulement de petites tables fort baſſes & ſimples. On s'aſſied de la ſorte

* *Habitations des Tartares.*

ſorte presque dans toute l'Aſie, ſi ce n'eſt dans la Chine, où l'on a des ſiéges fort hauts & parfaitement bien travaillez, & même des tables qui ne doivent rien à celles de l'Europe. De façon qu'il ſemble à préſent que la plupart de nos coutumes & façons de vivre ſoient venues des peuples de la haute Aſie : car ceux de la Chine croyent que c'eſt une choſe incommode & deshonnête de s'aſſeoir à terre, & de manger ſans table, & diſent que cela tient du barbare. Les grand Seigneurs ont d'autres tentes pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour leurs valets, & pour la cuiſine, qui ſont ſi commodes & ſi bien ordonnées, qu'on les prendroit pour une maiſon. Je ne ſai ſi ces cent vingt & quatre citez ou forts, qui furent bâtis ſous la famille d'Juena, ſont encore dans la Tartarie ou non, je n'ai pu m'en éclaircir : toutefois je leur ai oui dire qu'ils ne manquoient pas de petites maiſons, entourées de murailles de terre, qu'on bâtiſſoit pour les payſans & pour les vieillards, qui ne s'éloignent pas beaucoup de leurs maiſons. Le nom auſſi que ces Tartares ſe donnent, me fait croire que *Muoncheu* eſt quelque grande

ville, car lorsqu'on leur demande d'où ils ſont, ils répondent pour la plupart qu'ils ſont de *Muoncheu*, & diſent que c'eſt la plus grande place de tout le Royaume : c'eſt pourquoi ceux de la Chine les apellent communément *Muoncheugin*, c'eſt-à-dire, hommes de *Muoncheu*. Au reſte, les Tartares ont des citez mobiles, errent avec tout leur bétail & leurs familles entiéres, & changent de paturage ſelon l'occaſion, comme nous le venons de dire des Tartares Occidentaux.

* Ils s'habillent d'ordinaire de peaux, mais ils ne laiſſent pas d'avoir des habits de ſoie & de coton, qu'ils achettent de ceux de la Chine, ou qu'ils échangent avec des peaux de loups, d'ours, de renards, de caſtors, de loutres, de martes, de ſouris de Moscovie, que nous appellons communément martes zibellines, & autres tels animaux. Leurs habits ſont fort longs, & deſcendent juſqu'aux talons, les manches étroites, qui finiſſent en forme de la corne d'un cheval. Ils ſe lient d'une ceinture un peu large, & ont un mouchoir à chaque côté pour s'eſſuyer

* *Habits des Tartares.*

yer les mains & le visage : ils ont aussi un couteau qui pend à leur côté, avec deux bourses, dans lesquelles ils ont du tabac qu'ils aiment beaucoup. Ils reçoivent les étrangers en leur offrant du tabac, & les valets apportent autant de pipes allumées qu'il y a d'hôtes. La vertu, ou plutot le vice de cette herbe, a déja pénétré par tout le monde, l'usage n'en étant que trop familier & ordinaire. Ils portent leur cimeterre du côté gauche, & prennent la poignée qui se léve trop par derriére : c'est pourquoi, lorsqu'ils vont à cheval, ils peuvent facilement tirer leur épée de la main droite, sans y employer la gauche. Leurs bottes sont faites de soye, mais pour la plupart de peau de cheval courroyée ; ils ne se servent point d'éperons. La coiffure qu'ils ont leur sied bien. Leur bonnet est rond & bas, lié tout autour d'une bande de fourure fort riche. Cette peau leur garentit la tête du froid. En été ils portent un bonnet qui est fait de jonc ou de paille. Par dessus la bande de peau, il y a une toile fine de lin rouge, qui environne la bande, & va tout autour du bonnet, ou bien du crin de cheval noir, ou qui est teint en un beau rouge.

Ils ressemblent assez aux Chinois. * Leur couleur tire sur le blanc, leur taille est ramassée & quarrée. Ils ne sont pas grands parleurs; & pour leurs autres mœurs & façons de faire, ils ne ressemblent pas mal aux Tartares qui sont dans notre voisinage; si ce n'est qu'ils semblent un peu plus adoucis & plus civilisez, peut-être à cause du voisinage de la Chine.

Pour ce qui est de leur force, ce que les Chinois en disent est véritable, lorsqu'ils se comparent à eux : mais si vous les considérez absolument & en général, vous trouverez que tout en eux est Asiatique, & qu'ils ne méritent point d'être mis en comparaison avec ceux de l'Europe †, encore qu'ils soient plus soldats que les Chinois ; car la plupart se nourrissent & s'endurcissent à la fatigue dès leur bas âge. La terre leur sert de lit, sur laquelle ils mettent le même tapis dont ils parent & couvrent leurs selles. La premiére viande qu'ils rencontrent leur est une bonne nourriture. Leur manger est ordinairement de la chair, ils ne

* *La constitution de leur corps.*

† *Leurs mœurs.*

ne haïſſent pas celle qui n'eſt qu'à demi bouillie & rotie. Ils tuent des chevaux & des chameaux pour les manger. Ils s'adonnent & ſe plaiſent extrêmement à la chaſſe. Ils ont auſſi d'excellens vautours, & de fort bons chiens de chaſſe. Ils ſavent parfaitement bien tirer de l'arc, à cauſe qu'ils s'y exercent dès leur jeuneſſe. Ils ſont grands larrons. Ils ont des casques de fer tout ſemblables aux notres, à la reſerve de la partie qui couvre le viſage. Leurs cuiraſſes ne ſont pas faites tout d'une piéce, mais de pluſieurs piéces attachées avec de petits cloux de fer, de ſorte que cela fait grand bruit lorsque la cavalerie marche. C'eſt une choſe étrange qu'il n'y ait perſonne parmi eux qui ſache ferrer les chevaux, quoiqu'ils ſoient presque toujours à cheval, & que toutes leurs forces conſiſtent en cavalerie.

* De Religion, ils n'en ont presque aucune: ils ont en horreur le Mahométisme, ils ont mauvaiſe opinion des Turcs, qu'ils apellent *Hoei Hoei.* Peut-être que leur haine eſt venue de ce que les Turcs aidérent autrefois à ceux de la

* *Leur Religion.*

la Chine à les chasser ; ce qui arriva sous le regne du Fondateur de la famille de Taiminga, lorsque les Chrétiens, & les Nestoriens principalement, prirent le parti des Tartares. Mais nous aurons occasion d'en parler dans un autre endroit. Toutefois il y a de l'apparence qu'ils ont tiré des Sacrificateurs des Indes, quelques cérémonies, ou plutot superstitions : car ils ont des Sacrificateurs qu'ils nomment Lamas, qu'ils aiment & respectent. De plus, ils brulent les corps morts, (ce qui est familier & ordinaire dans les Indes) & jettent dans le même bucher les femmes, serviteurs, chevaux & armes du deffunt. Ils contestent, comme étant fort en peine de ce qui leur arrivera après la mort. Ils reçoivent & embrassent la Religion Chrétienne avec grande facilité, & il y en a même déja plusieurs qui en font profession. Qui est celui qui pourra nier que le Ciel ne leur ait ouvert le chemin de la Chine, pour y trouver la véritable Religion? C'est ainsi que la Providence divine permit autrefois que Rome, la maitresse des nations, fût prise & ruinée par des barbares, afin d'enseigner les principes & les fondemens de la Religion Chrétienne aux

Goths

Goths & aux Vandales, & pour les illuminer ensuite de la véritable lumiére de l'Evangile.

* La Langue de ce peuple est aisée; elle semble avoir quelque affinité avec celle des Perses. Il y a des caractéres qui ressemblent à quelques unes des lettres Arabes. En lisant ils commencent du haut de la page, & finissent au bas, comme ceux de la Chine, continuant de la droite à la gauche, comme les Hébreux & les Arabes; ce qui est aussi commun à ceux de la Chine. Leur alphabet est tout autre que celui des Chinois, leurs lettres (quoique différentes pour la figure) ont le même son & la même prononciation que les notres, savoir A. B. C. Ils se vantent d'avoir plus de soixante lettres au lieu de vingt quatre; à cause qu'ils font une lettre d'une voyelle & d'une consonne jointes ensemble, & les proférent comme ba, be, &c.

† Les Chinois écrivent qu'on trouve des rubis & de fort belles perles dans cette Tartarie: peut-être les pêchent-ils dans

* *La langue des Tartares.* † *Les raretez qui se trouvent parmi eux.*

dans cette mer qui eſt entre la Tartarie & le Japon. Ils ajoutent qu'on y voit un poiſſon qui eſt une eſpéce de vache, plus grande que ne ſont les notres, & qui a d'ordinaire un cham ou perche de long, toutefois ſans écailles ni cornes. Je crcirois que ce poiſſon eſt le même que celui dont le R. P. Chiſtophle d'Acunha fait une deſcription fort ample, lorſqu'il traite de la riviére des Amazones, qu'il a vue toute entiére. Cette hiſtoire d'Acunha eſt imprimée en Eſpagnol à Madrid l'an M. DC. XL. Il y nomme ce poiſſon *Peſce Buei*. Il y a auſſi en Tartarie une ſorte de vautour nommé *Haitungcing*, plus petit que les autres; mais qui oſe bien attaquer des oyes ſauvages.

* La plus grande montagne qu'on trouve dans cette Tartarie eſt celle de *Kin*, c'eſt-à-dire, la montagne d'or; peut-être que c'eſt de là que ce peuple a tiré ſon nom. Cette montagne a deux branches, l'Orientale & l'Occidentale, qui s'étendent fort au long vers le Septentrion, comme les Alpes ou les monts Apennins en Italie. L'autre montagne eſt

* *Les plus conſidérables montagnes.*

eſt fort haute, ſe nomme *Chang-pe*, & a bien mille ſtades. Ils ont un lac de quatre vingts ſtades, d'où ſortent deux fleuves, l'un qui va vers le Midi & ſe nomme *Yalo*, & l'autre *Quenthung*, qui tire vers le Nord. La riviére de *Sungboa* prend ſa ſource dans cette montagne, & peu de tems après mêle ſes eaux avec celles du fleuve de *Quenthung*. Ainſi mêlez, ils ſe tournent un peu vers l'Orient, & ſe déchargent après dans la mer Orientale.

II. DU ROYAUME DE NIULHAN,

Et d'Yeço, ou Jeſſo.

LE Royaume de *Niulhan* eſt auſſi dans la Tartarie; mais il ne laiſſe pas d'être une dépendance de celui de *Niuche*, & proprement la partie de ce Royaume qui regarde vers le Nord-Eſt & le Nord. Les * Tartares *Yupiens* qui ne ſont pas loin de la mer, ſont proches de *Niulhan*. On

* *Les Yupions Tartares.*

On les nomme ainſi, parcequ'ils ſe font des caſques & des corſelets de peaux de poiſſons très dures & très fortes. Plus loin il y a une terre ferme de grande étendue, que les Chinois appellent *Yeço*, & qui eſt ſans doute la même que celle qu'on nomme d'ordinaire *Jeſſo*, dans laquelle ils aſſurent qu'il y a un grand Lac apellé *Pe*.

Maffeo, un de notre ſociété, fait cette deſcription de *Jeſſo* au 5. livre de ſes épitres, deſcription qu'il a priſe mot pour mot des Hiſtoriens Chinois. Il y a un pays de fort grande étendue plein d'hommes ſauvages, & qui touche au Japon du côté du Nord, éloigné de 300. lieues de *Meaco*, ſelon les autres de deux cens cinquante quatre milles. Ceux d'*Yeſſo* s'habillent de peaux de bêtes, ont le corps tout velu, la barbe fort grande & des mouſtaches, qu'ils relévent avec un pieu lorſqu'ils veulent boire. Cette nation eſt fort âpre au vin, belliqueuſe & redoutable aux Japonnois. Ils lavent leurs playes d'eau ſalée, lorſqu'ils ſont bleſſez au combat, & c'eſt là le ſeul reméde qu'ils ayent. On dit qu'ils portent ſur leur poitrine un miroir de cuivre, capable de réſiſter aux coups de fléchés;

ches; & que les plus riches entre les Tartares en portent auſſi. Ils attachent leur épée à leur tête, la poignée pend ſur leurs épaules. Ils n'ont aucune cérémonie, ſi ce n'eſt celle d'adorer le ciel, &c. Pluſieurs ſont en diſpute pour ſavoir ſi cette terre de *Jeſſo* (que je nomme ainſi avec ceux de l'Europe, laiſſant le nom d'*Yeço* que les Chinois lui donnent) eſt une Ile ou un continent: mais ſi nous en voulons croire les Chinois, c'eſt véritablement une partie de la Tartarie deſerte, qui tient à *Niulhan* & aux *Yupi*, avec qui elle fait un même continent, & que le *Japon* eſt une Ile, puiſqu'il y a un bras de mer qui le ſépare de *Jeſſo*. Quant à moi, je tiens ma parole de ne rien aſſurer quand les choſes ſont douteuſes, & je renvoye le lecteur à ma carte, dans laquelle j'ai repréſenté celle du *Japon* que j'ai rapportée de la Chine.

De plus, on voit par les écrits des Chinois que par delà le pays de *Leaotung*, il y a des terres au Nord-Eſt vers le continent, qui ont ſix mille ſtades, c'eſt-à-dire près de vingt quatre degrez, par où l'on voit qu'il y a de très grandes étendues de pays jusqu'au détroit d'*Anian*, qui doit être proche de *Quivira*. Je n'oſerois

rois pourtant assurer ce détroit ; & ce que j'en dis en l'abrégé de mes histoires semble être véritable. Si Dieu permet que je retourne un jour sain & sauf à la Chine, avec ceux de la société qui ont dessein de porter la lumiére de l'Evangile dans les terres les plus inconnues de la haute Asie & de la Tartarie, il se pourra aisément faire qu'avec cette occasion nous mettrons aussi cette histoire au jour, pour la plus grande perfection de la Géographie : ce que pourtant nous n'estimons que fort peu ou même rien du tout, au prix de l'espérance du salut des âmes de ces peuples.

III. DU ROYAUME DE TANYU.

LAissons l'Orient, & passons un peu plus vers l'Occident, où est ce grand & puissant Royaume des Tartares Orientaux, qui commence au couchant de la riviére de *Quenthung*, & occupe cette grande plaine qui est entre les deserts & les solitudes sabloneuses &

& arides de *Xamo*. Ce Royaume s'étend même au delà du desert jusques vers la vieille Tartarie, que les Chinois apellent *Samahania*. Ils nomment cet étendue de pays que nous venons de dire, *Tata*: corrompant le mot à cause de l'R, lettre que les Chinois n'ont point dans leur alphabet. M. Polo Venitien semble avoir connu cette Nation, quand il l'a apellée *Tangu*, changeant tant soit peu le nom. Les Chinois écrivent que ce peuple est un peu plus humain que ne sont les Tartares d'Orient; & il semble qu'il soit très ancien, parceque qu'il en est fait mention dans les histoires du tems des premiers Empereurs de la Chine, comme de gens qui leur ont souvent bien taillé de la besogne. Néanmoins ils ont été souvent vaincus par les Empereurs de la Chine qui ont envoyé des Colonies dans leur pays, comme je le fais voir avec plus de soin dans mon abrégé, & de là vient peut-être que leur façon de vivre est plus polie & plus douce que celle des autres Tartares. Voici ce qu'en dit notre historien Chinois. „ Il „ y en a eu de diverses sortes, & selon „ les différentes familles de ceux qui ont „ tenu l'Empire, aussi ont-ils eu des noms

„ noms * différens. Hiaa, la premiére „ famille qui a regné, les a nommez „ *Hiuncho*: celle de Cheva, *Hienyun*: „ les familles de Cina & de Hana les „ ont apellez *Hiungnu*. Ensuite ils ont „ eu divers noms selon les différens Rois: „ selon la famille de Tanga ils ont été „ nommez *Thokive*, & *Kicheu* sous celle „ de Sanga. Ces Tartares furent subjuguez au même tems que la famille de Hana prit fin, & furent entiérement défaits par le Roi Vüon. Le rebelle Queijú fort peu de tems après les défit presque à platte couture: ensuite le Royaume vint à ceux de Tho Kve. En ce tems-là ils souffrirent beaucoup de ceux de la maison de Tanga, qui les subjuguérent enfin. Mais le Roi de la Tartarie plus Occidentale en ayant chassé les Chinois, ses successeurs leur aidérent sous la famille de Sunga à s'emparer de l'Empire de la Chine. D'eux est sortie la famille d'Ivena, celle de Sunga ayant été tout à fait éteinte l'an M.CC.LXXVIII. après la naissance de Christ. Cette famille d'Ivena a gouverné assez paisiblement l'Empire de la Chine durant quatre

* *Noms différens.*

-tre vingts dix ans ; neuf Empereurs de la Chine, Tartares de naiſſance, en ſont ſortis par une ſucceſſion continue, mais ils en furent chaſſez peu de tems après par Hunguvus, & la Chine délivrée de leur joug l'an de Chriſt M CCC. LXVIII auquel la famille de Thaiminga tint l'Empire, dont nous parlerons plus amplement ailleurs. Les Chinois décrivent les mœurs * de ces Tartares de cette ſorte. Ils vont çà & là avec leurs troupeaux, cherchant de l'eau & des paturages. Ils s'habillent de peaux des bêtes, & ſont leurs logettes avec des tapis. Ils ne pardonnent ni à leur pére ni à leur frére, quand ils ſont en colére. Ils brulent les corps morts : quand ils portent leurs morts au bucher, ils chantent & ſautent, accompagnez de tous leurs amis : d'autres entre eux pendent les corps aux arbres, & les laiſſent là trois ans durant, & puis en brulent les os. Voilà ce qu'en diſent les hiſtoriens de la Chine, à quoi je n'ai rien à ajouter.

† In eſt une montagne, où les Tar-

* *Leurs mœurs.*

† *Les Montagnes les plus remarquables.*

tares reçurent autrefois une grande défaite sous l'Empereur Hiaouvo, de la famille de Hana, car ils y perdirent leur Roi & les premiers du Royaume. Ils ont même encore à présent accoutumé de pleurer & de soupirer, quand ils passent cette montagne, comme touchez de compassion du malheur de leurs compatriotes. *Lankiusiu* est une autre montagne, sur laquelle soixante & dix mille Tartares furent pris tous en vie par l'armée des Chinois, lorsqu'ils étoient encore sous l'obéissance de la famille de Hana. *Jengen* s'apelle la montagne des festins, parceque Hiaovus y régala ses soldats, après que le Capitaine du charroy & le Général de sa Cavalerie eurent pour la troisiéme fois remporté sur les Tartares une très grande victoire. Là même est la montagne de *Kinúi*. Je ne trouve point d'autres riviéres que celles qui se voyent dans la Carte.

Il y a de fort grands * moutons dans cette Tartarie, dont la chair est très excellente, & la queue si grosse, qu'elle pése souvent plusieurs livres. Il y a beaucoup de bons & forts chevaux, encore qu'ils

* *Le bétail.*

qu'ils ayent la corne du pied fort étroite, la tête petite & courte ; ce qui est commun à presque tous les chevaux de Tartarie, qui à la vérité surpassent tous les autres à la course & en vitesse. Il y a grande abondance de chameaux, & d'autres animaux. J'ai remarqué parmi ces peuples deux choses qui m'ont semblé admirables. La premiére c'est un petit instrument de fer, ou une languette d'acier repliée, qui venant à être touchée des deux lévres & du doigt rend un son semblable à celui de ces instrumens qui se font à Nuremberg, & qu'on apelle communément *Trompunes*, les Tartares en ont de semblables, & s'en servent de même façon quand ils sont sur leurs chevaux, & se plaisent à ouir ce son. Je n'ai pu apprendre d'où ils peuvent avoir eu ces instrumens ; à moins qu'ils ne les fassent eux-mêmes, ou qu'ils n'ayent quelque commerce avec ceux de l'Europe. La seconde chose qui m'a surpris, est une certaine herbe qu'ils disent naitre sur les pierres ; * cette herbe est incombustible, lors même qu'on la tient longtems dans

* *L'herbe incombustible des Tartares.*

le feu. Elle y devient bien rouge, & s'y enflamme en quelque ſorte ; mais quand on l'en tire, elle recouvre incontinent ſa premiére blancheur, qui tire toutefois un peu ſur le cendré. Elle ne croît pas fort haute, mais reſſemble à la petite eſpéce de chanvre, ſans toutefois avoir la tige ni ſi dure ni ſi forte ; car elle ſe rompt beaucoup plus aiſément. Quand on la met dans l'eau, elle ſe met en piéces & devient comme de la boue. Peut-être que les anciens Romains ont fait de cette même herbe ces draps, dans leſquels ils bruloient leurs corps morts, pour empêcher que les cendres ne ſe mêlaſſent avec celles du bucher ; car j'ai de la peine à me perſuader & à croire qu'ils les fiſſent de cette pierre qu'on nomme Amianthus, comme Porcacchi le veut dans ſes funérailles, & Anſelme Boëtius ou de Boot dans ſon traité des pierres précieuſes ; ou, comme d'autres auteurs plus modernes l'aſſurent, d'alun de plume, ou de talc, ou verre de Moſcovie. On fait auſſi de cette herbe une méche qui dure toujours, & qu'il n'eſt point beſoin de moucher ; mais quand elle eſt ſale, on n'a qu'à la jetter dans le feu, & ôter ainſi les ordures qui s'y ſont attachées ;

chées ; car elle ſe trouve alors en ſon entier, & reprend ſa premiére netteté.

IV. DU ROYAUME DE SAMAHANIA.

APrès la Tartarie Occidentale de *Tanyu*, eſt un autre Royaume, que ceux de la Chine nomment *Samahania.* Sa ſituation nous oblige de croire que c'eſt celui de *Samarcanda.* Il eſt ſitué au Sud-Eſt d'une des plus fortes villes de la Chine qu'on apelle *Socheu*, au couchant de la montagne *Imaüs*. Les Chinois affirment qu'on y trouve des villes fort remarquables, & des palais bâtis d'une belle architecture & ordonnance ; qu'en ce pays-là le Roi a accoutumé de s'habiller de blanc, de ſe ſervir de vaiſſelle & de meubles d'or & d'argent, & de toucher à la viande avec la main. J'ai mes raiſons pour croire que ces pays ne ſont pas fort éloignez de la Mer Caſpienne, ni de l'Alexandrie, qu'Alexandre bâtit autrefois dans la Bactrienne. Les Tartares de la famille de Cinchi, qui envahirent l'Empire de la Chine, &

dont le Venitien parle, étoient de ce pays-là. J'ai d'autres raisons de croire que ce sont les mêmes, qui après avoir été chassez de la Chine, & s'être joints à Tamerlan, fondérent le Royaume du grand Mogol, réduisirent presque toute l'Asie sous leur puissance, & firent l'Empereur Bajazeth leur prisonnier. * Je ne trouve aucune mention dans leur histoire que Tamerlan aye jamais fait la guerre à ceux de la Chine; car Tamerlan n'a fait parler de lui qu'après que le premier de la famille de Taiminga eut chassé les Tartares de la Chine, & il n'a point poussé ses conquêtes vers l'Orient, mais bien plutot vers l'Occident, dans le Royaume de Mogol, jusques dans la Perse & dans les autres lieux qui tirent davantage vers le Couchant. Ce qui n'est pas difficile à prouver, si l'on considére que Tamerlan n'a pas regné fort longtems, & qu'il a vécu environ l'an de Notre Seigneur M. CCCC. VI. Auquel tems tout le Royaume de la Chine étoit sous l'obéissance de l'Empereur Taiçungus, de la famille de Taiminga, & l'un des descen-

* *Tamerlan ne s'est jamais approché de la Chine.*

cendans de cet Hunguvus, qui après avoir chassé les Tartares de la Chine, rétablit l'Empire & rendit la liberté à son pays; homme qui d'une fort basse condition, de petit Sacrificateur & de voleur qu'il étoit, parvint à l'Empire de la Chine.

Le Royaume de *Cascar* touche (si je ne me trompe) au Royaume de *Samahania*. Qui en voudra savoir davantage, aye recours au voyage de Benoit Goes, inséré dans le voyage du Révérend Pére Nicolas Trigaut.

V. DU ROYAUME DE SIFAN.

LE mot de *Sifan* parmi les Chinois comprend les frontiéres de leur Empire qui sont vers l'Occident, mais principalement celles qui s'étendent de la Province de *Xensi*, à *Iunnam*, où sont compris les pays d'*Usuçang*, de *Kiang*, & de *Tibet*. Ces noms comprennent plusieurs peuples, ceux de la Chine disent qu'il y en a de plus de cent Nations. Sur ces frontiéres sont les Royaumes de *Geo* & de *Cangingu*, que le Venitien apelle le Royaume du Prêtre-Jean. Les Chinois

qui ne font point d'état des Royaumes étrangers, louent celui ci, & avouent que les bonnes mœurs s'y conservent ; que les Loix de la République & du Gouvernement y sont excellentes ; qu'il y a beaucoup de villes fortifiées de fossez & de murailles. Témoignage fort avantageux en faveur de l'excellence de ce pays, & dont on doit d'autant plus faire d'état, que ceux qui le rendent sont extrêmement retenus, lorsqu'il est question de donner des louanges ; car la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes, fait qu'ils n'estiment pas beaucoup ce qui est hors de la Chine. Les Chinois disent que ce Royaume est borné par les montagnes de *Min*, & par la riviére jaune qui y passe. Ces montagnes ont beaucoup d'étendue, & se joignent enfin à celles de *Quenlun*, qu'on nomme autrement les montagnes *Amassées*, d'où la riviére saffranée tire son origine.

* Là même, vers le Couchant, il y a un fort grand lac qui s'apelle *Kia*, d'où vient le *Gange* & les autres riviéres que j'ai mises dans la carte.

La plupart de ces peuples suivent la doc-

* *D'où le Gange tire sa source.*

doctrine de Fe ou Fo, & croyent la métempsychose. Ils fondent de grandes idoles de cuivre, font de fort beaux tapis, & ont grand nombre de bons chevaux. Je n'ai rien trouvé de rare de ces peuples que ce que j'en viens de dire.

Le Royaume de *Mien* suit après celui de *Tibet*, il est situé à l'Orient de *Bengale*, & s'étend jusques au Midi de la Province de la Chine nommée *Iunnan*.

VI. LE ROYAUME DE LAOS.

Ce Royaume n'est pas de la Tartarie.

CEux de la Chine apellent ce Royaume *Laoquo*. On n'en sait rien d'assuré dans l'Europe que le nom : je mettrai ici en peu de mots ce que les Chinois en écrivent, & ce que j'en ai lu dans la relation que le R. P. Leria de la Compagnie de Jésus en a faite, & dont j'ai le manuscrit, que j'estime beaucoup à cause du mérite de son auteur, qui y a passé plusieurs années à prêcher l'Evangile.

Ce Royaume de *Laos*, *dit Leria*, est situé au milieu de l'Asie Méridionale, éloi-

éloigné de tous côtez de la mer pour le moins de cent lieues : c'eſt pourquoi il n'y a preſque point de poiſſon, & bien qu'on en prenne quelques uns dans les riviéres, ils ne laiſſent pas d'être chers, & cependant ne ſont pas fort agréables au gout. Il y a quantité de bœufs ſauvages & de pourceaux, dont la chair eſt à grand marché. Ils ont auſſi force poules, on en a une dixaine pour cinq ou ſix ſols. On y a tous les fruits qui ſe trouvent dans les Indes, mais fort peu de ceux que nous avons dans l'Europe, à la reſerve des grenades, & des raiſins ſauvages qui y ont bon gout. Ce pays eſt très fertile en ris, qui ne craint point la ſéchereſſe, à cauſe des riviéres qui inondent toujours l'Eté ; car les neiges des montagnes de *Tibet* (je croi qu'il a voulu dire *Iunnan*, qui eſt proche de Tibet) venant à ſe fondre, les font tellement croître, que tout le pays s'en trouve inondé, comme l'Egypte l'eſt des eaux du Nil : ce qui eſt une marque fort évidente d'une Providence tout à fait divine, puisqu'il ne pleut dans ce Royaume que deux mois de l'année. C'eſt au tems de ces pluyes qu'on laboure & qu'on ſéme : ſi les rivié-

viéres n'inondoient point le pays, l'année ſeroit ſtérile, & la ſécheresſe feroit mourir les grains. C'eſt encore une choſe admirable que le tuyau du ris ne croît qu'autant que l'eau monte ; la même choſe arrive à *Siam* & à *Camboya* : la moiſſon du ris ſe fait en batteau, car à peine léveroit-il, s'il n'étoit dans l'eau.

La même riviére, qui coupe le Royaume de *Laos*, & qui par ſes détours arroſe tout ce pays, ſe diviſe en deux bras, dont l'un touche en paſſant le Royaume de *Siam*, & l'autre celui de *Camboya*, où cette riviére élargit tellement ſon lit, que les plus grands navires y peuvent monter l'eſpace de quatre vingts lieues.

Le Royaume de *Laos* a cette incommodité, que ce fleuve ne va pas tout à l'entour, ni ne l'arroſe pas de tous côtez, comme il fait le Royaume de *Siam*; c'eſt pourquoi ces peuples ont été contraints de prendre beaucoup de peine à conduire des canaux, de peur que le terroir ne devînt ſtérile. On y cueille du benjoin, qui eſt une ſorte d'encens très excellent. Il y a quantité d'ivoire & d'éléphans. Ce pays produit auſſi des Rhinoceros, qui ſont ennemis mortels des éléphans : les Chinois en eſtiment fort

les cornes. Il y a du salpêtre, du fer, des mines d'or & d'argent, de l'étain du plus fin & du meilleur. Comme aussi du musc qui vient du Royaume de *Lu*, qui en est proche; mais si on y transporte l'animal d'où on le tire, il y meurt tout aussitot, comme le poisson hors de l'eau. Ce Peuple se sert de monnoye d'argent; mais pour achetter les marchandises qui sont de fort bas prix, ils ont de petites coquilles, ils les nomment caoxis, dont 1700. valent à peine une piastre: on en a toutefois assez d'une centaine pour achetter une poule. La langue de ceux de cette nation a un peu de rapport & d'affinité avec celle qui est en usage au Royaume de *Siam*.

* Les Royaumes qui confinent à celui de *Laos* sont, le *Tungking* & la *Cochinchine* au Nord-Est: celui de *Chanpar* le borne à l'Orient, & en est séparé par un desert & des montagnes: *Camboya* & *Siam* lui sont au Midi, & *Pegu* au Couchant: au Nord il touche le Royaume de *Lu* (ou pour mieux dire, à la Province *Iunnan* de la Chine) Voila tous les Etats avec qui ce Peuple fait commerce;

* *Les bornes du Royaume de* Laos.

ce; mais ſon principal trafic eſt avec ceux du *Tungking* & de *Camboya.* C'eſt preſqu'en ſubſtance tout ce qu'en dit notre P. Leria. Retournons maintenant à l'auteur Chinois. Le Royaume de *Laos*, *dit il*, a été une dépendance de l'Empire de la Chine, compriſe dans la Province d'*Iunnan*, quoiqu'après la revolte de celui qui en étoit Seigneur, il ſoit demeuré libre: il ſe nommoit *Chaoxuipuen.* C'eſt une nation fiére, arrogante & ſuperbe: ils peignent tout leur corps & leurs paupiéres, ſe faiſant pour cet effet de petites picqures avec une aiguille. Ils demeurent en des maiſons hautes: le reſte de ce qu'il dit s'accorde avec ce que nous avons touché ci-deſſus.

* Le milieu de ce Royaume eſt au dix neuviéme degré Nord, & va preſque juſqu'à vingt & deux: la moindre hauteur eſt de dix ſept. Tout le pays s'étend dans une longue campagne, qu'une grande riviére, qui paſſe au travers de *Iunnan*, coupe par le milieu. Cette riviére, qui ſe nomme *Lungmuen*, court avec grande violence; ils ſont par fois contraints de tirer leurs batteaux hors de

* *La hauteur du Pole.*

l'eau; & les ayant transportez par terre, de les y remettre derechef, après avoir passé les endroits les plus difficiles.

* Ceux de la Chine marquent quelques montagnes, qui environnent presque tout le Royaume de *Laos*. La premiére se nomme *Kiuleu*, au pied de laquelle a été autrefois une cité qui en portoit le nom, dont on voit encore les ruines.

Quen est une autre montagne, où l'auteur Chinois remarque beaucoup de raretez. Une caverne grande & belle à voir qu'ils nomment *Cingbiu*; un pont fort riche, (car le mot de *Pao* le donne assez à connoitre) un temple dédié aux idoles & très superbe, qu'ils nomment *Peyun*. Outre cette montagne il y a celles de *Guy* & de *Siang*, qu'on apelle *Gançu*. Les Chinois nomment la plus grande de leurs riviéres *Lungmuen*, je ne sai point le nom que lui donnent les Peuples qui en sont proches; l'autre est *Laifu*; & enfin le lac *Lang*.

* *Montagnes*.

VII. LE

VII. LE ROYAUME DE GANNAN.

Ce Royaume n'eſt pas de la Tartarie.

LE Royaume que les Chinois nomment *Gannan*, contient les Royaumes de *Tungking* & de *Kiaochi* ou *Cochinchina*: ils ont été nommez d'un nom plus ancien *Nankiao*. Sous la famille de Cina Siang, ce n'étoient que des Seigneuries. Hiaovus, de la famille de Hana, grand conquérant, ſe rendit maitre de tous ces pays: & y ayant mené des colonies, il les gouverna ſelon la police & les loix de la Chine, & fut le premier qui leur donna le nom de *Kiaochi*, à cauſe qu'ils avoient la plupart les doigts des pieds croiſez, ſavoir le pouce ou gros orteil, ſur le plus proche qui eſt plus petit. La famille de Tanga les apella *Kiaucheu*: toutefois il n'a jamais paru que ceux de la Chine fiſſent beaucoup d'état de ces pays, principalement, comme ils diſent, à cauſe des mœurs barbares de ſon peuple. Mais en voici la véritable cauſe; c'eſt qu'il a toujours mieux aimé être libre, vivre ſelon ſes loix, & avoir ſon propre Roi;

Roi ; & d'ailleurs ſurpaſſant ceux de la Chine en force de corps, il défend ſa liberté. Lorsque la famille Taiminga commença à gouverner, cette nation fut ſubjuguée par Hunguvus, & il y a environ deux cens nonante ans qu'elle fut donnée à un petit Prince nommé Chin, en titre de Seigneurie féodale. Peu de tems après il fut tué par trois de ſes Gouverneurs, iſſus de la famille de Ly, qui ſe ſaiſirent du Royaume.

L'Empereur Junglous ayant apris les révolutions arrivées dans ce Royaume, fit mourir deux de ces Gouverneurs : le troiſiéme ayant pris la fuite, ce Royaume fut derechef réduit en Province. Mais à peine avoit-il mis bas les armes, que le fugitif Ly l'envahit pour la ſeconde fois, après en avoir chaſſé les Gouverneurs Chinois, s'étant au préalable aviſé fort prudemment de dépêcher une ambaſſade vers l'Empereur. Siventeus tenoit l'Empire pour lors, & ce Prince qui aimoit le repos, & qui étoit plus eſclave de ſes plaiſirs, que maitre de ſon Empire, s'ennuyant des rebellions de ce Peuple le donna à Ly, & le fit Roi, à condition de le reconnoitre, & de lui envoyer tous les trois ans un ambaſſa-

deur

deur avec de grands préſens. Ainſi ce pays fut ſéparé de l'Empire de la Chine environ l'an M. CCCC. XXVIII. après la nativité de Chriſt. Mais il ne dura pas longtems dans cette forme de gouvernement: car, après avoir été tourmenté de guerres inteſtines, il fut diviſé en trois parties, dont l'une forme le Royaume de *Laos*, l'autre celui de *Tungking*, & la troiſiéme celui de *Cochinchina*. Tellement qu'à prendre les choſes dans leur origine, ce ne ſont que des parties des Provinces de *Quangſi*, & d'*Iunnan*, que les Chinois apellent toutes *Leao*, c'eſt-à-dire barbares. Voici la deſcription qu'en fait l'auteur Chinois. Ces habitans ſont barbares, ils ne ſavent ce que c'eſt que juſtice & civilité; ils laiſſent croître leurs cheveux juſques ſur les épaules, ſe coupent la barbe, prennent plaiſir à ſe laver le corps. Ils plongent fort bien ſous l'eau, demeurent en de petites logettes, ignorent la diverſité des rangs que doivent tenir les Magiſtrats, reçoivent ceux qui viennent loger chez eux avec des feuilles de betel & d'areca, qui ſont communes dans toute l'Aſie Méridionale. C'eſt ainſi que cet auteur mépriſe toujours les étrangers ſelon ſa coutume.

Ces

Ces pays ne laissent pas d'être extrêmement fertiles en tout ce qui est nécessaire pour la vie. Ils ont la même Religion que ceux de la Chine, les mêmes caractéres & la même façon d'écrire, & quoique la prononciation de ces lettres soit tout autre, elles signifient toutefois la même chose; semblables à des peintures, que diverses Nations nomment diversement, quoique les voyant elles leur représentent à toutes une même chose. Ils abondent en toiles fines, en soies & en coton. Cette huile ou liqueur si agréable, que les Portugais nomment *Rosamalia*, y découle des arbres : elle produit aussi grande quantité de ce bois d'aigle, de couleur de pourpre, que les Espagnols apellent *Lacque*. Ceux de la Chine s'en servent pour teindre leurs étoffes de soie. * Qui en voudra savoir davantage, qu'il voye ce que le R. P. Alexandre Rhodes de notre société en a écrit depuis peu en François avec clarté & netteté, ayant travaillé dans cette vigne du Seigneur avec

* *Voyez aussi l'extrait du Livre des Missions du Japon, du P. Marini, qui sera dans la suite de ce Recueil.*

vec beaucoup d'affiduité durant plusieurs années.

L'auteur Chinois dit qu'il y a aussi force singes, & une sorte qui s'apelle *Sing-sing*. Pour les prendre on leur donne du vin à boire dans les forêts, dont ils s'enivrent. On veut que ce soit de leur sang que se fasse la plus belle écarlatte. Il se trouve aussi parmi eux un autre animal qui est fort rare, qu'ils nomment *Fefe*. Il a presque la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir & velu, marche légérement & fort vite, & dévore les hommes. Lorsqu'il rencontre un homme, il se prend à éclater premiérement de rire, imitant son ris & sa voix avant que de l'attaquer.

Keulen est une montagne *, au pied de laquelle il y a une ville qui a le même nom. Les montagnes de *Quen*, *Lung*, *Gai*, & *Siang*, n'ont rien de fort remarquable.

† *Laisu* est une des principales riviéres. Je ne trouve pas que les Chinois y en ayent remarqué davantage.

Dans la description que je donnerai de cha-

* *Les principales montagnes.*

† *Les riviéres.*

chaque Province de la Chine, je n'y avancerai rien, comme de moi-même, que ce que j'y ai vu. J'ai fait le tour de sept, & j'ai tiré le reste des Cosmographes Chinois avec beaucoup de fidélité : car leurs livres sont très exacts, & sont comme un corps d'histoire, dans laquelle ils décrivent le nom & la situation des grandes villes, des citez, des riviéres, des montagnes, & ainsi des autres particularitez. Il est vrai qu'ils ne marquent jamais la longitude ou latitude, encore qu'ils soient fort soigneux de faire mention des distances : mais parceque j'en ai fait l'observation en plusieurs endroits, il m'a été facile de les mettre en leur place; ce qui n'a pas laissé de me donner de la peine. Je me suis principalement servi dans tout ce travail, des cartes & des livres des Chinois, qui sont presque les seules choses que j'en ai rapportées, & que je garde comme un trésor.

VIII. LA PRESQU'ILE CORE'E OU DE CHAOSIEN.

CEux de l'Europe doutent si la * *Corée* est une Ile ou un continent ; pour moi je sai de science certaine que c'est une Presqu'ile, encore que quelques uns assurent qu'ils ont été tout à l'entour. Cette erreur vient de ce qu'ils ont cru que la grande Ile de *Fungma* †, qui est au Midi de la *Corée*, étoit la *Corée*. En cela je suis l'auteur Chinois, (que je dois plutot croire que les autres) je fais la *Corée* du même continent que le *Niuche* des Tartares ; de même façon que les Cosmographes Chinois la représentent, encore qu'ils ne la nomment pas *Corée*, mais *Chaosien* ; car le mot dont nous l'apellons vient du Japon. Voici ce que les Chinois en disent. § Au Septentrion elle touche au Royaume de *Niuche* ; au Nord-Ouest c'est la riviére d'*Yalo* qui la borne, la mer environne le reste. C'est ce

* *Corée Peninsule.* † *L'Ile de Fungma.*
§ *Limites.*

ce pays que l'Empereur Vúus, fondateur de la famille de Cheva, donna en tire de fief & d'hommage à Kieius, allié de l'Empereur & de la famille de Xanga, environ l'an de Notre Seigneur mille cent vingt un, lorsque la famille de Xanga fut ruinée & éteinte par la mort de ce méchant Empereur Kieus, qui, après avoir été vaincu par Vúus, se brula tout vif dans le superbe palais qu'il avoit bâti ; mort digne d'une vie infame par ses débauches. Sous la famille de Cina elle s'apelloit *Leaotung*. Hiaovus, de la famille de Hana, contraignit le Roi de *Corée* de la reprendre derechef à titre de fief, & lui rendit son nom de *Chaosien*. Sur la fin de la famille de Cyna, après que le dernier de cette famille eut été défait, il entra dans cette Peninsule, & avec la permission du Roi de *Corée*, on lui permit de demeurer au Midi dans la Province de *Civenlo*. Ce qui fut cause que le fondateur de la famille de Tanga fit la guerre au Roi de *Corée*, & s'en rendit maitre & de la capitale *Pingjang*, après avoir défait le Roi de *Chaosien*, auquel il remit toutefois le Royaume, en lui prescrivant l'hommage & l'obéissance qu'il lui devoit rendre. Mais comme

Hun-

Hunguus, le fondateur de la famille de Taiminga, eut chaſſé les Tartares de la Chine, le Roi de *Corée*, qui avoit auſſi été tourmenté par les Tartares, envoya des Ambaſſadeurs à Hunguus, pour le féliciter de ſa victoire & lui rendre hommage. Il reçut un cachet d'or de l'Empereur, ſemblable à ceux que l'Empereur de la Chine a accoutumé d'envoyer aux Rois qui tiennent leurs Etats à fief & en hommage. Le Roi de *Corée* lui rendit cette ſoumiſſion, à cauſe qu'il ſe voyoit ſur le point d'avoir guerre avec les Japonnois ſes voiſins, & à cauſe du ſecours qu'il eſpéroit de la Chine, & qu'il reçut auſſi à diverſes fois. Enfin les Rois de *Corée* furent contraints de payer tribut, avec cette condition de plus, que quand le Roi ſeroit mort, celui qui ſeroit élu viendroit toujours lui-même en perſonne vers l'Empereur à Pekin, ou qu'il y envoyeroit des Ambaſſadeurs, pour lui rendre les marques d'obéiſſance que doit un vaſſal & tributaire à ſon Seigneur. De mon tems le Roi même vint vers l'Empereur Chungchinius, & contracta à Pekin une grande amitié avec les Péres de notre ſociété, qui ſe ſervirent de cette occaſion pour batiſer plu-

plusieurs *Coréans* ; & entr'autres le grand Eunuque du Roi, qui desiroit bien d'emmener nos Péres avec lui dans la *Corée*, conformement au desir de ce Roi ; mais nos Péres ne se trouvérent pas en assez grand nombre pour le satisfaire.

L'auteur Chinois écrit que ce Roi, qui fut le premier tributaire, & qui se mit sous la protection de Hunguus, étoit un homme de mauvaise foi, dont les mœurs n'avoient rien que de bas ; qu'il fut tué séditieusement par ses sujets ; qu'un des Gouverneurs du pays nommé Ly s'empara du Royaume, se déclara vassal de l'Empire, & en tint son Royaume à hommage, de sorte qu'on le fit Roi de *Chaosien*. Il n'y a plus eu d'interruption depuis ce tems-là, comme dit très bien l'auteur Chinois ; & encore à présent ceux de la *Corée* font les mêmes soumissions à l'Empereur des Tartares. Lorsque je vins en Europe, l'an mille six cens cinquante un, ils se rebellérent contre l'Empereur des Tartares, à cause qu'on leur avoit fait commandement de se raser & d'aller vétus & habillez à la Tartare. On commença donc en ce tems-là de leur faire une rude guerre.

* Tou-

* Toute cette Peninſule eſt diviſée en huit Provinces ; celle qui eſt au milieu ſe nomme *Kinki*, où eſt la ville de *Ping-jang*, ſi célébre & ſi fameuſe, où les Rois tiennent leur Cour. La Province qui eſt à l'Orient ſe nomme *Kiangyuen*, & s'apelloit autrefois *Guiepe*; celle qui eſt au couchant ſe nomme *Hoanchai*, qui à proprement parler s'apelloit autrefois *Chaoſien*; comme la Province qui eſt au Midi, qui ſe nomme à préſent *Civenlo*, & ci-devant *Pienhan* : celle qui eſt au Sud-Eſt ſe nommoit autrefois *Xinhan*, & à cette heure *Kingxan* : celle du Sud-Oueſt a été apellée ci-devant *Mahan*, & à préſent *Chungcing* ; celle qui eſt au Nord-Eſt a à préſent le nom de *Hienking*, & eut autrefois celui de *Caokiuli* ; & celle qui eſt au Nord-Oueſt s'apelloit auparavant *Pingan*.

† Je ne trouve pas que le nombre des villes & des citez ſoit aſſuré ni exact, il y en a pourtant pluſieurs & fort peuplées, leſquelles ſont toutes bâties & fortifiées à la Chinoiſe. Leur forme de gouvernement eſt de même, ainſi que

* *Sa diviſion & ſes noms.*
† *Les mœurs & le naturel de ceux du pays.*

leurs habits & leurs autres maniéres, leur langue & leur écriture. Ils ont auſſi les mêmes cérémonies, la même Religion & la même croyance de la transmigration des ames: ils adorent la même idole qui eſt celle de *Fe* ou *Fo*. Ils s'adonnent à la Philoſophie, ſont aſſidus à l'étude. Ils n'enterrent les corps que trois ans après leur décès, les gardent durant ce tems-là dans leurs maiſons à la façon des Chinois, dans des biéres & cercueils fort propres & parfaitement fermez. Ils leur rendent même des honneurs & des reſpects pendant quelques jours, comme s'ils étoient encore en vie, pour leur témoigner leur gratitude & leur reconnoiſſance. Ils différent d'avec les Chinois, en ce qu'ils ne retiennent pas leurs femmes au logis avec tant de précaution ni ſi étroitement: de ſorte qu'elles ſe trouvent quelquefois dans les compagnies & aſſemblées d'hommes; & c'eſt pourquoi ceux de la Chine les font paſſer pour des fous. * Leur façon de faire en matiére de noces & de mariages, eſt bien contraire à celle de la Chine. Cha-

* *Coutumes différentes qui s'obſervent dans les noces & mariages.*

Chacun choisit celle que bon lui semble pour sa femme, & ils s'engagent de paroles & se marient, quand les deux parties sont d'accord ; sans avoir aucun égard aux sentimens de leur pére & de leur mére. La coutume & la pratique des Chinois est bien différente : car il n'y a que les parens qui fassent les mariages à l'insu du fils & de la fille, de sorte que chacun est contraint de recevoir pour femme celle que son pére lui a destinée ; & on croit communément qu'il y a de la barbarie à en user autrement. La raison qu'ils apportent, est que les filles doivent être si modestes, si pudiques, si chastes, que lors même qu'on leur demande si elles se veulent marier, elles sont obligées de répondre qu'elles ne le veulent point ; tant ceux de la Chine aiment la modestie extérieure & apparente : quoique leurs enfans ne laissent pas naturellement d'être enclins à toute sorte d'impudicitez & de paillardises, & d'avoir assez de liberté : les parens n'en faisant pas grand bruit, pourvû qu'elles se passent en cachette.

* Il n'y a rien que le pays de *Corée* ne

* *Abondance de toutes choses.*

produise ; il abonde principalement en froment & en ris, dont il y a de deux sortes, comme au Japon ; savoir de celui qu'on séme & qui croît dans l'eau, & de l'autre qui vient dans les campagnes séches comme le froment. Cette derniére sorte ne croît seulement qu'au Japon, & est bien plus excellente que l'autre. Ce pays est merveilleusement fertile & abondant en bleds & autres légumes, comme aussi en quantité de fruits, semblables à ceux que nous avons dans l'Europe ; sur tout en poires qui sont excellentes. Il s'y fait du papier de différentes sortes, aussi bien qu'au Japon, & d'excellens pinceaux de poil de loup, dont ceux de *Corée* & de la Chine se servent pour écrire. Il ne se trouve point ailleurs de meilleure gomme de *Sandaracha*, ou de *Cie* à la couleur d'or, dont aussi bien qu'au Japon ils ont accoutumé de vernir toute sorte de meubles. Il y a aussi force racines de *Ginseng* ; & plusieurs montagnes riches en or & en argent ; toutefois ce peuple n'a aucune correspondance ni trafic avec les étrangers, si ce n'est avec ceux du Japon & de la Chine. On pêche des perles dans la mer Orientale.

* Ceux de la Chine remarquent quelques montagnes dans la *Corée*. La premiére est *Pevo*; ils veulent qu'elle soit située au Septentrion de la Province de *Kingki*, & qu'elle soit fort longue & fort haute.

La montagne de *Vatu* est au Nord de la Ville royale de *Ping yang*, où le Roi de *Ing* tenoit sa cour du tems de la famille de Hana.

Xincao est une montagne; *Luyang* en est une autre proche de *Pingyang* vers le Nord-Est.

Hoang est une montagne dans la Province de *Chungcing*.

† La riviére de *Ly* passe par la ville royale de la Province de *Kingki*, & se jette vers le Couchant de cette ville avec impétuosité dans la mer.

Tatung est une riviére dans la Province de *Pingan*.

* *Les montagnes.*
† *Les riviéres.*

VOYAGE DE L'EMPEREUR DE LA CHINE DANS LA TARTARIE ORIENTALE.

Ecrit par le Pére Verbiest.

En l'Année 1682.

L'Empereur de la Chine a fait un voyage dans la Tartarie Orientale au commencement de cette année 1682., apres avoir appaisé par la mort de trois Rois rebelles une revolte qui s'étoit formée dans quelques Provinces de l'Empire. L'un de ces Princes revoltez a été étranglé dans la Province dont il s'étoit rendu le maitre. Le

Le second ayant été conduit à *Pekin* avec les principaux Chefs de sa faction, fut mis en piéces à la vue de toute la Cour, les plus considérables d'entre les Mandarins prêtant eux-mêmes leurs mains à cette triste exécution, pour vanger sur ce rebelle la mort de leurs parens, qu'il avoit fait cruellement mourir.

Le troisiéme qui étoit le plus considérable, & comme le chef de toute la revolte, avoit par une mort volontaire prévenu le supplice qu'il méritoit, & avoit ainsi terminé une guerre qui duroit depuis sept ans. La paix ayant été par là rétablie dans l'Empire, & toutes les Provinces jouissant paisiblement de leur ancienne liberté, l'Empereur partit le 23. de Mars pour aller dans la Province de *Leaòtùm*, pays de ses ancêtres, dans le dessein d'y visiter leurs sepulchres, &, après les avoir honorez avec les cérémonies ordinaires, de poursuivre son chemin dans la Tartarie Orientale. Ce voyage fut d'environ onze cens milles, depuis *Pekin* jusqu'au terme.

L'Empereur menoit avec lui son fils ainé, jeune Prince âgé de dix ans, qui

a déja été déclaré héritier de l'Empire. Les trois premiéres Reines furent aussi de ce voyage, chacune sur un char doré; les principaux Rois qui composent cet Empire en furent aussi, avec tous les Grands de la Cour, & les plus considérables Mandarins de tous les Ordres, qui ayant tous une fort grande suite, & un nombreux équipage, faisoient à l'Empereur un cortége de plus de soixante dix mille personnes.

Il voulut que je l'accompagnasse aussi dans ce voyage, & que je fusse toujours auprès de lui, afin de faire en sa présence les observations nécessaires pour connoitre la disposition du ciel, l'élévation du pole, la déclinaison de chaque pays, & pour mesurer par les instrumens de Mathématique la hauteur des montagnes & la distance des lieux. Il étoit bien aise aussi de s'instruire sur ce qui regarde les météores, & sur beaucoup d'autres matiéres de Physique & de Mathématique. Ainsi il donna ordre à un Officier de faire porter sur des chevaux les instrumens dont j'aurois besoin, & me recommanda au Prince son oncle, qui est aussi son beau-pére, & la seconde personne de l'Etat; on l'appelle d'un nom Chinois,

nois, qui ſignifie aſſocié à l'Empire. Il le chargea de me faire donner tout ce qui ſeroit néceſſaire pour le voyage; ce que ce Prince fit avec une bonté toute particuliére, me faiſant toujours loger dans ſa tente & manger à ſa table.

L'Empereur avoit ordonné qu'on me donnat dix chevaux de ſon écurie, afin que j'en puſſe changer aiſément; & parmi ceux là, il y en avoit qu'il avoit montez lui même, ce qui eſt une fort grande diſtinction. Dans ce voyage on marcha toujours vers l'Orient d'Eté.

De *Pekin* juſqu'à la Province de *Leaòtùm* le chemin, qui eſt d'environ 300. milles, eſt aſſez uni; dans la Province même de *Leaòtùm*, il eſt de 400. milles, mais beaucoup plus inégal à cauſe des montagnes. Depuis la frontiére de cette Province juſqu'à la ville d'*Ula*, où paſſe le fleuve que les Tartares apellent *Songoro*, & les Chinois *Sum-hoa*, le chemin, qui eſt encore de 400. milles, eſt fort difficile, étant coupé tantot par des montagnes extrêmement eſcarpées, tantot par des vallées d'une profondeur extraordinaire, & par des plaines deſertes, où l'on fait deux & trois jours de marche ſans rien trouver. Les montagnes de ce

pays ſont couvertes du côté de l'Orient de grands chênes, & de vieilles forêts, qui n'ont point été coupées depuis des ſiécles entiers.

Tout le pays qui eſt au delà de la Province de *Leaòtùm* eſt fort deſert, on n'y voit de tous côtez que montagnes, que vallées, que cavernes de tigres, d'ours & d'autres bêtes farouches : on n'y trouve preſque point de maiſon, mais ſeulement de méchantes chaumines ſur le bord des fleuves & des torrens. Toutes les villes & les bourgades que j'ai vues dans le *Leaò-tùm*, & qui ſont en aſſez grand nombre, ſont entiérement ruinées. On n'y voit par tout que de vieilles maſures, avec des monceaux de pierres & de briques. Dans l'enceinte de ces villes il y a quelques maiſons bâties depuis peu, mais ſans aucun ordre : les unes ſont faites de terre, les autres des reſtes des anciens bâtimens, la plupart couvertes de paille, très peu ſont faites de paille, très peu de brique. Il ne reſte pas maintenant le moindre veſtige de quantité de bourgs & de villages qui ſubſiſtoient avant la guerre. Car le petit Roi des Tartares qui commença à l'allumer, n'ayant d'abord qu'une

qu'une fort petite armée, fit prendre les armes aux habitans de ces lieux-là, qu'il fit détruire ensuite, pour ôter aux soldats l'espérance de retourner jamais dans leur pays.

La capitale de *Leaò-tùm* qu'on nomme *Xin-yam*, est une ville assez belle & assez entiére : il y a même encore un reste d'un ancien Palais. Elle est, autant que je l'ai pu remarquer par plusieurs observations, à 41. degrez 56. minutes; c'est-à-dire deux degrez au dessus de *Pekin*, quoique jusqu'à présent, & les Européans & les Chinois ne lui ayent donné que 41. degrez. Il n'y a dans cette ville aucune déclinaison de l'aiman, comme je l'ai remarqué par plusieurs observations réitérées. La ville d'*Ula* qui étoit presque le terme de notre voyage, est à 44. degrez 20. minutes. La boussole y décline du Midi à l'Occident, d'un degré 40 minutes.

Mais reprenons la suite de notre voyage. Depuis *Pekin* jusqu'à cette extrêmité de l'Orient, on fit un nouveau chemin, par lequel l'Empereur pouvoit marcher commodément à cheval, & les Reines sur leurs chars. Ce chemin est large d'environ dix pieds, le plus droit

& le plus uni qu'on l'ait pu faire. Il s'étend jusqu'à plus de 1000. milles. On avoit fait des deux côtez une espéce de petite levée haute d'un pied, toujours égale, & parfaitement parallele l'une à l'autre: & ce chemin étoit aussi net, sur tout quand le tems étoit beau, que l'aire où les laboureurs battent le bled dans les campagnes; aussi y avoit-il des gens sur le chemin, qui n'étoient occupez qu'à le nettoyer. Les Chrétiens n'ont pas tant de soin de balayer les rues, & les places publiques où le Saint Sacrement doit passer dans les processions, que ces Infidelles en ont de nettoyer les chemins, par où doivent passer leurs Rois & leurs Reines, toutes les fois qu'ils sortent de leur Palais.

On fit pour le retour un chemin semblable au premier. On avoit aplani les montagnes autant qu'on l'avoit pu; on avoit dressé des ponts sur les torrens, & pour les orner on avoit tendu des deux côtez une espéce de nattes, sur lesquelles étoient peintes diverses figures d'animaux, qui faisoient le même effet, que les tapisseries qu'on tend dans les rues aux processions.

L'Empereur ne suivoit presque jamais

ce chemin; chassant presque toujours. Et lors même qu'il joignoit les Reines, il le côtoyoit seulement, de peur que le grand nombre de chevaux qui étoient à sa suite ne le gâtassent. Il marchoit ordinairement à la tête de cette espéce d'armée. Les Reines le suivoient immédiatement sur leurs chars, avec leur train, & leur équipage. Elles laissoient néanmoins quelque intervalle entre lui & elles. Ensuite marchoient les Rois, les Grands de la Cour, & les Mandarins, chacun selon son rang. Une infinité de valets & d'autres gens à cheval faisoient l'arriére-garde.

Comme il n'y avoit point de ville sur toute la route, qui pût ni loger une si grande multitude de gens, ni leur fournir des vivres, & que d'ailleurs on devoit faire une grande partie du voyage par des lieux peu habitez, on fut obligé de faire porter tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage, & même des vivres pour plus de trois mois.

C'est pourquoi l'on envoyoit devant, par les chemins qu'on avoit faits à côté de celui de l'Empereur, une infinité de chariots, de chameaux, de chevaux, de mulets, pour porter le bagage. Outre

cela l'Empereur, les Rois, & presque tous les Grands de la Cour, faisoient suivre un grand nombre de chevaux de main, pour en changer de tems en tems. Je ne compte point les troupeaux de bœufs, de moutons, & d'autre bétail, qu'on étoit obligé de mener. Et quoique cette grande multitude d'hommes, de chevaux, & de troupeaux allat par un chemin assez éloigné de celui de l'Empereur, elle excitoit cependant une si horrible poussiére, qu'il nous sembloit que nous allions dans un nuage ; & nous avions de la peine à distinguer de 15. ou 20. pas ceux qui marchoient devant.

La marche étoit si bien réglée, que cette armée campoit tous les soirs sur le bord de quelque fleuve ou de quelque torrent. C'est pourquoi on faisoit partir de grand matin les tentes & le bagage nécessaire pour cela, & les Maréchaux des Logis étant arrivez les premiers, marquoient le lieu le plus propre pour la tente de l'Empereur, pour celles des Reines, des Rois, des Grands de la Cour, & des Mandarins, selon la dignité d'un chacun, & selon le rang qu'il tient dans la milice Chinoise, qui est divisée en huit Ordres, ou en huit Etendars.

Dans

Dans l'espace de trois mois nous fimes environ 1000. milles en avançant vers l'Orient d'Eté, & autant au retour. Enfin nous arrivames à *Kam Hay*, qui est un fort situé entre la mer Méridionale & les montagnes du Nord. C'est là où commence cette muraille célébre qui sépare la Province de *Leaò-tùm* de celle de *Pékeli*, d'où elle s'étend fort loin du côté du Nord par dessus les plus hautes montagnes. Quand nous fumes entrez dans cette Province, l'Empereur, les Rois, & les Grands de la Cour, quittérent le grand chemin dont nous avons parlé pour prendre celui des montagnes du Nord, qui s'étendent sans interruption vers l'Orient d'Eté. On y passa quelques jours à la chasse, qui se fit de cette sorte.

L'Empereur choisit trois mille hommes de ses Gardes du corps, armez de fléches & de javelots. Il les dispersa de côté & d'autre, de sorte qu'ils occupoient un grand circuit autour des montagnes, qu'ils environnoient de toutes parts. Ce qui faisoit comme une espéce de cercle, dont le diamétre étoit au moins de 3000. pas. Ensuite venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelque

ob-

obstacle qu'ils trouvassent dans leur chemin, (car l'Empereur avoit mêlé parmi eux des Capitaines, & même des Grands de la Cour pour y maintenir l'ordre) ils réduisoient ce grand cercle à un autre beaucoup moindre, qui avoit environ trois cens pas de diamétre. Ainsi toutes les bêtes qui avoient été enfermées dans le premier, se trouvoient prises dans celui-ci comme dans un filet, parceque chacun mettant pied à terre, ils se serroient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne laissoient aucune issue par où elles pussent s'enfuir. Alors on les poursuivoit si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux épuisez à force de courir, venoient tomber aux pieds des chasseurs, & se laissoient prendre sans peine. Je vis prendre de cette maniére deux ou trois cens liévres en moins d'un jour, sans compter une infinité de loups & de renards. J'ai vu la même chose plusieurs fois dans la Tartarie qui est au delà de la Province de *Leaò-tùm*, où je me souviens d'avoir vu entr'autres plus de mille cerfs enfermez dans ces sortes de filets, qui venoient se jetter entre les mains des chasseurs, ne trouvant point de chemin pour se sauver.

On

On tua aussi des ours, des sangliers, & plus de 60. tigres. Mais on s'y prend d'une autre maniére, & l'on se sert d'autres armes.

L'Empereur voulut que je me trouvasse à toutes ces différentes chasses, & il recommanda à son beau-pére d'une maniére fort obligeante d'avoir un soin particulier de moi, & de prendre garde que je fusse exposé à aucun danger dans la chasse des tigres, & des autres bêtes féroces. J'étois là le seul de tous les Mandarins qui fût sans armes, & assez près de l'Empereur. Quoique je me fusse un peu fait à la fatigue depuis le tems que nous étions en voyage, je me trouvois si las tous les soirs en arrivant à ma tente, que je ne pouvois me soutenir, & je me serois dispensé plusieurs fois de suivre l'Empereur, si mes amis ne m'avoient conseillé le contraire, & si je n'avois craint qu'il ne le trouvat mauvais, s'il s'en fût apperçu.

Après avoir fait environ 400. milles en chassant toujours de cette maniére, nous arrivames enfin à *Xyn-yam* ville capitale de la Province, où nous demeurames quatre jours. Les habitans de *Corée* vinrent présenter à l'Empereur un veau

veau marin qu'ils avoient pris. L'Empereur me le fit voir, & me demanda si dans nos livres d'Europe il étoit parlé de ce poisson. Je lui dis que nous avions un livre dans notre bibliotéque de *Pékin*, qui en expliquoit la nature, & dans lequel il y en avoit même une figure; il me témoigna de l'empressement pour le voir, & dépêcha aussitot à nos Péres de *Pekin* un courier, qui me l'apporta en peu de jours. L'Empereur prit plaisir à voir que ce qui étoit marqué de ce poisson dans ce livre, étoit conforme à ce qu'il voyoit; il le fit porter ensuite à *Pékin* pour y être conservé soigneusement.

Pendant le séjour que nous fimes en cette ville, l'Empereur alla visiter avec les Reines les tombeaux de ses ancêtres, qui n'en sont pas fort éloignez, d'où il les renvoya à *Xin-yam*, pour continuer son voyage vers la Tartarie Orientale.

Aprés plusieurs jours de marche & de chasse, il arriva à *Kirin*, qui est éloigné de *Xin-yam* de 400. milles. Cette Ville est bâtie le long du grand fleuve *Songoro*, qui prend sa source du mont *Cham-pé*, distant de là de 400. milles vers le Midi. Cette montagne si fameuse dans l'Orient pour

pour avoir été l'ancienne demeure de nos Tartares, est toujours couverte de neiges, d'où elle a pris son nom; car *Cham-pé* signifie la montagne blanche.

D'abord que l'Empereur l'apperçut, il descendit de cheval, il se mit à genoux sur le rivage, & s'inclina trois fois jusqu'en terre pour la saluer. Ensuite il se fit porter sur un trône éclatant d'or, & fit ainsi son entrée dans la ville. Tout le peuple accourut en foule au devant de lui, en témoignant par ses larmes la joye qu'il avoit de le voir. Ce Prince prit beaucoup de plaisir à ces témoignages d'affection, & pour donner des marques de sa bienveillance, il voulut bien se faire voir à tout le monde, & défendit à ses Gardes d'empêcher le Peuple de l'approcher, comme ils font à *Pékin*.

On fait en cette ville des barques d'une maniére particuliére. Les habitans en tiennent toujours un grand nombre de toutes prêtes pour repousser les Moscovites, qui viennent souvent sur cette riviére leur disputer la pêche des perles. L'Empereur s'y reposa deux jours, après lesquels il descendit sur le fleuve avec quelques Seigneurs, accompagné de plus de cent bateaux, jusqu'à la ville

d'*Ula*,

d'*Ula*, qui eſt la plus belle de tout le pays, & qui étoit autrefois le Siége de l'Empire des Tartares.

Un peu au deſſous de cette ville, qui eſt à plus de trente deux milles de *Kirin*, la riviére eſt pleine d'un certain poiſſon qui reſſemble aſſez à la plie d'Europe; & c'étoit principalement pour y prendre le divertiſſement de la pêche que l'Empereur étoit allé à *Ula*: mais les pluyes ſurvenant tout à coup, groſſirent tellement la riviére, que tous les filets furent rompus & emportez par le débordement des eaux. L'Empereur cependant demeura 5. ou 6. jours à *Ula*: mais voyant que les pluyes ne diſcontinuoient point, il fut obligé de revenir à *Kirin*, ſans avoir pris le plaiſir de la pêche. Comme nous remontions la riviére, la barque où j'étois avec le beaupére de l'Empereur, fut tellement endommagée par l'agitation des vagues, que nous fumes contraints de mettre pied à terre, & de monter ſur une charette tirée par un bœuf, qui nous rendit fort tard à *Kirin*, ſans que la pluye eût diſcontinué durant tout le chemin.

Le ſoir comme on entretenoit l'Empereur de toute cette avanture, il dit en riant: *Le poiſſon s'eſt moqué de nous*. Enfin,

fin, après avoir séjourné deux jours à *Kirin*, les pluyes commencérent à diminuer, & nous reprimes la route de *Leaôtùm*. Je ne puis ici exprimer les peines & les fatigues qu'il nous fallut essuyer durant tout le cours de ce voyage, sur des chemins que les eaux avoient gâtez & rendus presque impraticables. Nous allions sans cesse par des montagnes, ou par des vallées: & l'on ne pouvoit passer qu'avec un extrême danger les torrens & les riviéres qui étoient grossies par des ravines qui y couloient de toutes parts. Les ponts étoient ou renversez par la violence des courans, ou tout couverts par le débordement des eaux. Il s'étoit fait en plusieurs endroits de grands amas d'eau, & une fange dont il étoit presque impossible de se tirer. Les chevaux, les chameaux, & les autres bêtes de somme qui portoient le bagage, ne pouvoient avancer; ils demeuroient embourbez dans les marais, ou mouroient de langueur sur les chemins. Les hommes n'étoient pas moins incommodez; & tout s'affoiblissoit faute de vivres & de rafraichissemens nécessaires pour un si grand voyage. Quantité de gens de cheval étoient obligez ou de trainer eux-mêmes

à

à pied leurs chevaux qui n'en pouvoient plus, ou de s'arrêter au milieu des campagnes pour leur faire un peu reprendre haleine. Quoique les Maréchaux des Logis & les Fouriers n'épargnassent ni les travailleurs, ni le bois qu'on coupoit de tous côtez, pour remplir de fascines tous ces mauvais passages : néanmoins après que les chevaux & les chariots, qui prenoient le devant dès le grand matin, étoient une fois passez, il étoit impossible de passer après eux ; l'Empereur même avec son fils, & tous les grands Seigneurs de la Cour, furent obligez plus d'une fois de traverser à pied les boues & les marécages, craignant de s'exposer à un plus grand danger, s'ils les vouloient passer à cheval.

Quand il se rencontroit des ponts, ou de ces sortes de défilez, toute l'armée s'arrêtoit ; & dès que l'Empereur étoit passé avec quelques uns des plus considérables, tout le reste de la multitude venoit en foule ; & chacun voulant passer des premiers, plusieurs se renversoient dans l'eau. D'autres prenant des chemins de détour encore plus dangereux, tomboient dans des fondriéres & des bourbiers, dont ils ne pouvoient plus se re-

retirer. Enfin, il y eut tant à souffrir sur tous les chemins de la Tartarie Orientale, que les vieux Officiers qui suivoient la Cour depuis plus de trente ans, disoient qu'ils n'avoient jamais tant souffert dans aucun voyage.

Ce fut dans ces occasions que l'Empereur me donna plus d'une fois des marques d'une bienveillance toute particuliére.

Le premier jour que nous nous mimes en chemin pour le retour, nous fumes arrêtez sur le soir par un torrent si gros & si rapide, qu'il étoit impossible de le passer à gué.

L'Empereur ayant trouvé là par hazard une petite barque, qui ne pouvoit tenir que quatre personnes tout au plus, passa le premier avec son fils, & quelques uns des principaux Rois ensuite. Tous les autres Princes, Seigneurs & Mandarins avec le reste de l'armée attendoient cependant sur le bord avec impatience le retour de la barque, pour se rendre au plutot de l'autre côté du torrent, parceque la nuit approchoit, & que les tentes étoient déja passées depuis longtems. Mais l'Empereur étant revenu à nous sur une petite barque toute sem-

ſemblable à la premiére, il demanda tout haut où j'étois, & ſon beaupére m'ayant préſenté à lui, qu'il monte, ajouta l'Empereur, & qu'il paſſe avec nous. Ainſi nous fumes les ſeuls qui paſſérent avec l'Empereur; & tout le reſte demeura ſur le bord, où il fallut paſſer la nuit à découvert. La même choſe arriva le lendemain preſque de la même maniére. L'Empereur ſe trouva ſur le midi au bord d'un torrent auſſi enflé & auſſi rapide que le premier : il donna ordre qu'on ſe ſervît juſqu'au ſoir des barques pour paſſer les tentes, les balots & le reſte du bagage, & voulut enſuite que je paſſaſſe ſeul avec lui & avec peu de ſes gens, ayant laiſſé ſur l'autre bord tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs, qui furent obligez d'y paſſer la nuit. Le beaupére de l'Empereur même lui ayant demandé s'il ne paſſeroit pas avec moi, puiſque je logeois dans ſa tente, & que je mangeois à ſa table; ce Prince lui répondit qu'il demeurat, & qu'il me feroit donner lui-même tout ce qui me ſeroit néceſſaire.

Lorſque nous fumes paſſez, l'Empereur s'aſſit ſur le bord de l'eau, & me fit aſſeoir à ſon côté, avec les deux fils de

deux

deux petits Rois Occidentaux, & le premier Golaos de Tartarie, qu'il distinguoit dans toutes les occasions.

Comme la nuit étoit belle, & que le ciel étoit fort serein, il voulut que je lui nommasse en langage Chinois & Européen toutes les Constellations qui paroissoient alors sur l'Horison, & il nommoit lui-même le premier toutes celles qu'il connoissoit déja. Ensuite dépliant une petite carte du ciel, que je lui avois présentée quelques années auparavant, il se mit à chercher quelle heure il étoit de la nuit par l'étoile du Méridien: se faisant un plaisir de montrer à tout le monde ce qu'il avoit d'habileté dans ces sciences. Toutes ces marques de bienveillance, & d'autres semblables qu'il me donnoit assez souvent, jusqu'à m'envoyer même à manger de sa table ; toutes ces marques, dis-je, étoient si publiques & si extraordinaires, que les deux oncles de l'Empereur, qui portent le titre d'associez à l'Empire, étant de retour à *Pekin*, disoient que quand l'Empereur avoit quelque chagrin, ou qu'il paroissoit un peu triste, il reprenoit sa gayeté ordinaire dès qu'il me voyoit.

Je suis arrivé en parfaite santé à *Pekin*

le 9. jour de Juin fort tard, quoique plusieurs soient demeurez malades en chemin, ou soient revenus du voyage blessez & estropiez.

Je ne dis rien de ce que nous avons fait pour la Religion dans ce voyage. On en reserve le détail pour une relation particuliére, où l'on verra que par la grace de Notre Seigneur notre faveur à la Cour de la Chine produit des fruits considérables à l'Eglise, & n'ôte pas les croix aux Missionnaires.

J'ajouterai ici les noms Tartares, & la distance de chaque lieu, par où nous avons passé dans la Tartarie Orientale, depuis la capitale de la Province de *Leaò-tùm* jusqu'à *Kiron*, selon l'ordre des jours que nous avons employez dans cette marche. On en pourra faire une carte topographique qu'on inserera dans la carte de la Province de *Leaò-tùm* qui se trouve dans l'Atlas du Pére Martin Martini, en y changeant seulement les latitudes, suivant les hauteurs du Pole que nous avons marquées ci-dessus. J'ajouterai encore une chose que j'ai apprise des habitans même d'*Ula*, savoir que *Nincrita*, qui est un lieu assez renommé dans ces quartiers-là, est éloigné d'*Ula* de

700. ſtades Chinoiſes, dont chacune eſt de 360 pas géométriques : & qu'en s'embarquant à *Nincrita* ſur le grand fleuve *Helùm*, dans lequel ſe décharge le *Songorò*, & quelques autres riviéres encore plus conſidérables ; ſuivant toujours le courant de l'eau, & allant à l'Orient d'été, ou un peu plus vers le Septentrion, on arrive en quarante jours de chemin à la mer d'Orient, qui eſt, comme je croi, le détroit d'Anien. J'ai appris cela de la bouche même du Général de la Milice, qui eſt à *Kirin*, & qui a fait lui-même ce voyage.

Diſtances des lieux par où nous avons paſſé dans la Tartarie Orientale.

Le premier jour, nous partimes de Xyn-yam *capitale de la Province de* Leaòtùm, *& nous arrivames à* Seao-Lyſtò, *c'eſt ainſi que ce lieu ſe nomme en Chinois,* 95. *ſtad. Chin.*

Le 2. *jour nous arrivames à* Chacay Angha, 85. *ſtad.*

Le 3. *jour, à un autre torrent du même nom,* 70 *ſtad.*

Le 4. *à* Kiaghuchén, 50. *ſtad.*

Le 5. *à* Feyteri, 80. *stad.*
Le 6. *au torrent de* Séipery, 60. *stad.*
Le 7. *au torrent de* Ciam, 60. *stad.*
Le 8. *à* Courou, 50. *stad.*
Le 9. *au bourg de* Sapé, 40. *stad.*
Le 10. *à* Quaranny-pyra, 40. *stad.*
Le 11. *à* Elten-eme-Ambayaga, 70. *stad.*
Le 12. *à* Ypatan, 58. *stad.*
Le 13. *à* Suayen-ni-Pÿra, 60. *stad.*
Le 14. *à* Ylmen, 70. *stad.*
Le 15. *à* Seuten, 70. *stad.*
Le 16. *à la ville de* Kirin, 70. *stad.*

Toute cette route est de 1028. *stades Chinoises, qui font* 369. *milles, de* 1000. *pas géométriques chacun. J'ai déja dit qu'une stade Chinoise est de* 360. *pas géométriques.*

VOYA-

VOYAGE DE L'EMPEREUR DE LA CHINE DANS LA TARTARIE OCCIDENTALE.

En l'Année 1683.

L'Empereur de la Chine a fait cette année qui est la trentiéme de son âge, un voyage dans la Tartarie Occidentale, avec la Reine son ayeule, qu'on apelle la Reine Mére. Il partit le sixiéme de Juillet, accompagné de plus de soixante mille hommes, & de cent mille chevaux. Il voulut absolument que je le suivisse avec un des deux Péres qui sont à la Cour de *Pekin*, dont il me laissa le choix. Je pris le Pé-

re Philippe Grimaldi ; parcequ'il eſt le plus connu , & qu'il ſait parfaitement bien les Mathématiques.

Pluſieurs raiſons ont porté l'Empereur à entreprendre ce voyage. La premiére étoit pour entretenir ſa milice pendant la paix, auſſi bien que pendant la guerre, dans un continuel exercice: & c'eſt pour cette raiſon qu'après avoir établi une paix ſolide dans toutes les parties de ce vaſte Empire, il a rapellé de chaque Province ſes meilleures troupes ici, & qu'il a réſolu dans ſon Conſeil de faire tous les ans trois expéditions de cette nature en diverſes ſaiſons; pour leur apprendre en pourſuivant les cerfs, les ſangliers, les ours & les tigres, à vaincre les ennemis de l'Empire; ou du moins pour empêcher que le luxe de la Chine, & un trop long repos n'amoliſſe leur courage, & ne les faſſe dégénérer de leur premiére valeur.

En effet ces ſortes de chaſſes ont plus l'air d'une expédition militaire, que d'une partie de divertiſſement. Car, comme je l'ai déja remarqué, l'Empereur menoit à ſa ſuite cent mille chevaux, & plus de ſoixante mille hommes, tous armez de fléches & de cimeterres, diviſez

par compagnies, & marchant en ordre de bataille après leurs enſeignes, au bruit des tambours & des trompettes. Pendant leurs chaſſes ils inveſtiſſoient les montagnes & les forêts entiéres, comme ſi c'eût été des villes qu'ils euſſent voulu aſſiéger, ſuivant en cela la maniére de chaſſer des Tartares Orientaux, de laquelle j'ai parlé dans ma derniére lettre. Cette armée avoit ſon avant-garde, ſon arriére garde, & ſon corps de bataille, ſon aile droite & ſon aile gauche, commandées par autant de Chefs & de petits Rois. Il a fallu durant plus de ſoixante & dix jours qu'elle a été en marche, conduire toutes les munitions de l'armée ſur des chariots, ſur des chameaux, ſur des chevaux, & ſur des mulets par des chemins très difficiles. Car dans toute la Tartarie Occidentale (je l'apelle Occidentale, non par rapport à la Chine, qui eſt à ſon égard vers l'Occident, mais par rapport à la Tartarie Orientale) on ne trouve que montagnes, que rochers, & que vallées. Il n'y a ni villes, ni bourgs ni villages, ni même aucunes maiſons. Ces habitans logent ſous des tentes dreſſées de tous côtez dans les ampagnes. Ils ſont la plupart paſteurs,

& transportent leurs tentes d'une vallée à l'autre, selon que les paturages sont meilleurs: là ils font paitre des bœufs, des chevaux, & des chameaux. Ils ne nourrissent point de pourceaux, ni de tous ces autres animaux qu'on nourrit ailleurs dans les villages, comme des poules & des oyes; mais seulement de ceux qu'une terre inculte peut entretenir des herbes qu'elle produit d'elle-même. Ils passent leur vie ou à la chasse, ou à ne rien faire; & comme ils ne sément & ne cultivent point la terre, aussi ils ne font aucune recolte. Ils vivent de lait, de fromage, & de chair, & ont une espéce de vin assez semblable à notre eau de vie, dont ils font leurs délices, & s'enivrent souvent. Enfin ils ne songent depuis le matin jusqu'au soir qu'à boire & à manger, comme les bêtes & les troupeaux qu'ils nourrissent.

Ils ne laissent pas d'avoir leurs Prêtres, qu'ils apellent *Lamas*, pour lesquels ils ont une vénération singuliére; en quoi ils différent des Tartares Orientaux, dont la plupart n'ont aucune Religion, & ne croyent point de Dieu. Au reste, les uns & les autres sont esclaves, & dépendent en tout des volontez de

leurs

leurs maitres, dont ils ſuivent aveuglément la Religion & les mœurs; ſemblables encore en ce point à leurs troupeaux, qui vont où on les méne, & non pas où il faut aller.

Cette partie de la Tartarie eſt ſituée au delà de cette prodigieuſe muraille de la Chine, environ mille ſtades Chinoiſes, c'eſt-à-dire, plus de trois cens milles d'Europe: & s'étend de l'Orient d'Eté vers le Septentrion. L'Empereur alloit à cheval à la tête de ſon armée par ces lieux deſerts, par des montagnes eſcarpées & éloignées du grand chemin, expoſé tout le jour aux ardeurs du ſoleil, aux pluyes, & à toutes les injures de l'air. Pluſieurs de ceux qui ſe ſont trouvez aux derniéres guerres, m'ont aſſuré qu'ils n'avoient pas tant ſouffert pendant ce tems-là, que pendant cette chaſſe; de ſorte que l'Empereur, dont le principal but étoit de tenir ſes troupes en haleine, y a fait entiérement ce qu'il prétendoit.

La ſeconde raiſon qu'il a eue d'entreprendre ce voyage, étoit afin de contenir les Tartares Occidentaux dans leur devoir & de prévenir les pernicieux deſſeins qu'ils pourroient former contre l'Etat.

C'eſt pour cela qu'il entra dans leur pays avec une ſi groſſe armée, & de ſi grands préparatifs de guerre, ayant fait conduire pluſieurs piéces d'artillerie, pour en faire de tems en tems la décharge dans les vallées, & par le bruit & le feu qui ſortoit de la gueule des dragons, qui leur ſervent d'ornement, jetter par tout l'épouvante ſur la route.

Outre cet attirail, il voulut encore être accompagné de toutes les marques de grandeur, qui l'environnent à la Cour de *Pekin*; de cette multitude de tambours, de trompettes, de timballes, & d'autres inſtrumens de muſique, qui forment des concerts pendant qu'il eſt à table, & au bruit deſquels il entre dans ſon palais, & en ſort. Il fit marcher tout cela avec lui, pour étonner par cette pompe extérieure ces peuples barbares, & leur imprimer la crainte & le reſpect dû à la Majeſté Impériale.

Car l'Empire de la Chine n'a point eu de tout tems d'ennemis plus à craindre que ces Tartares Occidentaux, qui commençant depuis l'Orient de la Chine, l'entourent d'une multitude preſque infinie de peuples, & la tiennent comme aſſiégée du côté du Septentrion & de l'Oc-

cident. Et c'eſt pour ſe mettre à couvert de leurs incurſions, qu'un ancien Empereur Chinois fit bâtir cette grande muraille, qui ſépare la Chine de leurs terres. Je l'ai paſſée quatre fois, & l'ai conſidérée de fort près. Je puis dire, ſans exagération, que les ſept merveilles du monde miſes enſemble, ne ſont pas comparables à cet ouvrage: & tout ce que la renommée en publie parmi les Européens, eſt bien au deſſous de ce que j'en ai vu moi-même.

Deux choſes me l'ont fait particuliérement admirer. La premiére eſt, que dans cette longue étendue de l'Orient à l'Occident, elle paſſe en pluſieurs endroits, non ſeulement par de vaſtes campagnes, mais encore par deſſus des montagnes très hautes, ſur leſquelles elle s'éléve peu à peu, fortifiée par intervalles de groſſes tours, qui ne ſont éloignées les unes des autres que de deux traits d'arbalête. A notre retour j'eus la curioſité d'en meſurer la hauteur en un endroit par le moyen d'un inſtrument; & je trouvai qu'elle avoit en ce lieu-là 1037 pieds géométriques au deſſus de l'Horiſon: de ſorte qu'on

ne comprend pas, comment on a pu é-lever cet énorme boulevard juſqu'à la hauteur où nous le voyons, dans des lieux ſecs & pleins de montagnes, où l'on a été obligé d'apporter de fort loin avec des travaux incroyables l'eau, la brique, le ciment, & tous les matériaux néceſſaires pour la conſtruction d'un ſi grand ouvrage.

La ſeconde choſe qui m'a ſurpris, eſt que cette muraille n'eſt pas continuée ſur une même ligne, mais recourbée en divers lieux ſuivant la diſpoſition des montagnes: de telle maniére, qu'au lieu d'un mur, l'on peut dire qu'il y en a trois, qui entourent toute cette grande partie de la Chine.

Après tout, le Monarque, qui de nos jours a réuni les Chinois & les Tartares ſous une même domination, a fait quelque choſe de plus avantageux pour la ſureté de la Chine que l'Empereur Chinois qui a bâti cette longue muraille. Car, après avoir réduit les Tartares Occidentaux, partie par artifice, partie par la force de ſes armes, il les a obligez d'aller demeurer à trois cens milles au delà de la muraille de la Chine: & dans cet endroit il leur a diſtribué des terres & des

des paturages ; pendant qu'il a donné leur pays aux autres Tartares ses sujets, qui y ont à présent leurs habitations. Cependant ces Tartares Occidentaux sont si puissans, que s'ils s'accordoient entr'eux, ils pourroient encore se rendre maitres de toute la Chine, & de la Tartarie Orientale, de l'aveu mêmes des Tartares Orientaux.

J'ai dit que le Monarque Tartare qui a conquis la Chine, usa d'adresse pour subjuguer les Tartares Occidentaux : car un de ses premiers soins fut d'engager par ses libéralitez royales, & par des démonstrations d'une affection singuliére, les *Lamas* dans ses intérêts. Comme ces gens ont un grand crédit sur tous ceux de leur Nation, ils leur persuadérent aisément de se soumettre à la domination d'un si grand Prince ; & c'est en considération de ce service rendu à l'Etat, que l'Empereur d'à présent regarde encore aujourd'hui ces *Lamas* d'un œil favorable, qu'il leur fait des largesses, & qu'il s'en sert pour maintenir les Tartares dans l'obéissance qu'ils lui doivent : quoique dans le fonds il n'ait que du mepris pour leurs personnes, & qu'il les regarde comme des gens grossiers, qui

n'ont aucune teinture des ſciences ni des beaux arts, en quoi ce Prince montre ſans doute une ſage politique, de déguiſer ainſi ſes véritables ſentimens par ces marques extérieures d'eſtime & de bienveillance.

Il a diviſé cette vaſte étendue de pays en 48 Provinces, qui lui ſont ſoumiſes & tributaires. De là vient que l'Empereur qui regne aujourd'hui dans la Chine, & dans l'une & l'autre Tartaries, peut avec juſtice être apellé le plus grand & le plus puiſſant Monarque de l'Aſie, ayant tant de vaſtes Etats ſous lui, ſans qu'ils ſoient coupez par les terres d'aucun Prince étranger; & lui ſeul étant comme l'ame, qui donne le mouvement à tous les membres d'un ſi grand corps.

Car depuis qu'il s'eſt chargé du gouvernement, il n'en a jamais confié le ſoin à aucun des Colaos ni des Grands de ſa Cour. Il n'a jamais même ſouffert que les Eunuques du Palais, ni aucun de ſes Pages, ou des jeunes Seigneurs qui ont été élevez auprès de lui, diſpoſaſſent de rien au dedans de ſa maiſon, & réglaſſent d'eux-mêmes aucune choſe. Ce qui paroitra bien extraordinaire, ſur tout ſi l'on examine de quelle maniére ſes pré-

prédéceſſeurs avoient accoutumé d'en uſer.

Il châtie avec une équité admirable les Grands auſſi bien que les petits, il les prive de leurs charges, & les fait deſcendre du rang qu'ils tiennent, proportionnant toujours la peine à la griéveté de leur faute. Il prend lui-même connoiſſance des affaires qui ſe traitent au Conſeil Royal, & dans les autres Tribunaux, juſqu'à ſe faire rendre un compte exact des jugemens qu'on y a portez. En un mot, il diſpoſe & ordonne de tout par lui-même: & c'eſt à cauſe de l'autorité abſolue qu'il s'eſt ainſi acquiſe, que les plus grands Seigneurs de la Cour & les perſonnes les plus qualifiées de l'Empire, même les Princes du Sang ne paroiſſent jamais en ſa préſence qu'avec un profond reſpect.

Au reſte les *Lamas* ou Prêtres Tartares, dont nous avons parlé, ne ſont pas ſeulement conſidérez du Peuple, mais auſſi des Princes de leur Nation, qui par des raiſons politiques leur témoignent beaucoup d'amitié: & cela nous fait craindre que la Religion Chrétienne ne trouve pas une entrée ſi facile dans la Tartarie Occidentale. Ils ſont encore

fort

fort puissans sur l'esprit de la Reine Mére, qui est de leur pays, & qui a présentement soixante & dix ans. Ils lui ont souvent dit que la secte dont elle fait profession, n'avoit point d'emmemis plus déclarez que nous: & c'est une espéce de miracle, ou du moins une protection toute spéciale de Dieu, que nonobstant cela, l'Empereur qui a beaucoup d'égard & de respect pour elle, n'ait pas laissé jusqu'ici de nous combler d'honneurs & de graces, nous considérant toujours d'une autre maniére que les *Lamas*.

Durant le voyage, comme les Princes & les premiers Officiers de l'armée alloient souvent chez la Reine pour lui faire leur cour, & que nous fumes avertis d'y aller aussi; nous voulumes consulter auparavant une personne de la Cour, qui nous aime beaucoup, & qui parle pour nous à l'Empereur dans nos affaires. Ce Seigneur étant entré dans la tente du Prince, lui dit ce qui se passoit, & sortant aussitot, *L'Empereur*, nous dit-il, *m'a fait entendre qu'il n'est pas nécessaire que vous alliez chez la Reine comme les autres*, ce qui nous fit assez compren-

prendre que cette Princeſſe ne nous étoit pas favorable.

La troiſiéme raiſon que l'Empereur a eue de faire ce voyage, eſt ſa ſanté : car il a reconnu par une aſſez longue expérience, que quand il eſt trop longtems à *Pekin* ſans ſortir, il ne manque guéres d'être attaqué de diverſes maladies, qu'il évite par le moyen de ces longues courſes. Car tout le tems qu'elles durent, il ne voit point de femmes ; & ce qui eſt bien plus ſurprenant, il n'en paroit aucune dans toute cette grande armée, excepté celles qui ſont à la ſuite de la Reine Mére. Encore eſt ce une choſe nouvelle qu'elle ait accompagné le Roi cette année, cela ne s'étant jamais pratiqué qu'une ſeule fois, lorſqu'il mena les trois Reines avec lui juſqu'à la ville capitale de la Province de *Leaò-tùm*, pour viſiter les ſepulchres de leurs ancêtres.

L'Empereur & la Reine Mére prétendoient encore par ce voyage éviter les chaleurs exceſſives qu'on ſent à *Pekin* en été pendant les jours caniculaires. Car dans cet endroit de la Tartarie, il regne aux mois de Juillet & d'Aout un vent ſi froid, principalement durant la nuit, qu'on eſt obligé de prendre de gros habits,

bits, & des fourures. La raiſon qu'on peut apporter d'un froid ſi extraordinaire, eſt que cette region eſt fort élevée & pleine de montagnes. Il y en a une entr'autres, ſur laquelle nous avons toujours monté durant cinq ou ſix jours de marche. L'Empereur ayant voulu ſavoir de combien elle ſurpaſſoit les campagnes de *Pekin* éloignées de là d'environ trois cens milles ; à notre retour, après avoir meſuré la hauteur de plus de cent montagnes qui ſont ſur la route, nous trouvames qu'elle avoit trois mille pas géométriques d'élévation au deſſus de la Mer la plus proche de *Pekin*.

Le ſalpétre, dont ces contrées ſont pleines, peut encore contribuer à ce grand froid, qui eſt ſi violent, qu'en creuſant la terre à trois ou quatre pieds de profondeur, on en tiroit des mottes toutes gelées, & des monceaux de glace.

Pluſieurs petits Rois de la Tartarie Occidentale venoient de tous côtez de trois cens, & même de cinq cens milles avec leurs enfans pour ſaluer l'Empereur. Ces Princes qui ne ſavent la plupart que leur langue naturelle, fort diffé-

différente de celle qu'on parle dans la Tartarie Orientale, nous marquoient des yeux & du geſte une bonté toute particuliére. Il s'en trouvoit parmi eux, qui avoient fait le voyage de *Pekin* pour voir la Cour, & qui avoient vu notre égliſe.

Un ou deux jours avant que d'arriver à la montagne, qui étoit le terme de notre voyage, nous rencontrames un petit Roi fort âgé, qui revenoit de chez l'Empereur: nous ayant apperçus, il s'arrêta avec toute ſa ſuite, & fit demander par ſon interpréte, lequel de nous s'appelloit *Nauhoaij*. Un de nos valets ayant fait ſigne que c'étoit moi, ce Prince m'aborda avec beaucoup de civilité, & me dit qu'il y avoit longtems qu'il ſavoit mon nom, & qu'il deſiroit de me connoitre; il parla au Pére Grimaldi avec les mêmes marques d'affection. L'accueil favorable qu'il nous fit en cette rencontre, nous donne quelque lieu d'eſpérer que notre Religion pourra trouver une entrée facile chez ces Princes, particuliérement ſi on a ſoin de s'inſinuer dans leur eſprit par le moyen des Mathématiques. Que ſi on a deſſein de pénétrer quelque jour dans leur pays, le

le plus sûr pour plusieurs raisons que je n'ai pas le loisir d'expliquer ici, seroit de commencer d'abord par les autres Tartares plus éloignez, qui ne sont pas soumis à cet Empire; de là on passeroit à ceux-ci, en avançant peu à peu vers la Chine.

Durant tout le voyage l'Empereur a continué de nous donner des marques singuliéres de sa bienveillance, nous faisant des faveurs à la vue de son armée, qu'il ne faisoit à personne.

Un jour qu'il nous rencontra dans une grande vallée, où nous mesurions la hauteur & la distance de quelques montagnes; il s'arrêta avec toute la Cour, & nous apellant de fort loin, il nous demanda en Langue Chinoise, *Hao mo*, c'est-à-dire, *vous portez vous bien?* Ensuite il nous fit plusieurs questions en langue Tartare sur la hauteur de ces montagnes, ausquelles je répondis aussi dans la même langue. Après cela, se tournant vers les Seigneurs qui l'environnoient, il leur parla de nous en des termes très obligeans, comme je l'appris le soir même du Prince son oncle, qui étoit alors à ses côtez.

Il nous a témoigné encore son affection,

tion, faiſant ſouvent porter des mets de ſa table dans notre tente, voulant même en de certaines rencontres que nous mangeaſſions dans la ſienne : & toutes les fois qu'il nous a fait cet honneur, il a eu égard à nos jours d'abſtinence & de jeûne, nous envoyant ſeulement des viandes dont nous puſſions uſer.

Le fils aîné de l'Empereur, à l'exemple de ſon pére, nous marquoit auſſi beaucoup de bonté ; car ayant été contraint de s'arrêter durant plus de dix jours, à cauſe d'une chute de cheval dont il fut bleſſé à l'épaule droite, & une partie de l'armée dans laquelle nous étions, l'ayant attendu, pendant que l'Empereur avec l'autre continuoit ſa chaſſe ; il ne manqua pas durant ce temslà de nous envoyer tous les jours, & même quelquefois deux fois le jour, des viandes de ſa table. Au reſte, nous regardons toutes ces faveurs de la Maiſon Royale, comme les effets d'une providence particuliére, qui veille ſur nous & ſur le Chriſtianiſme, de laquelle nous avons d'autant plus de ſujet de remercier Dieu, que l'affection de l'Empereur ne ſe montre pas toujours ſi conſtante envers les Grands de l'Empire, & même les Princes du Sang.

Pour

Pour ce qui regarde les autres particularitez de notre voyage, elles ſont ſemblables à ce qui arriva l'année paſſée au voyage de la Tartarie Orientale que j'ai décrit amplement dans ma derniére lettre, c'eſt-à-dire, que nous nous ſommes ſervis des chevaux de l'Empereur, & de ſes littiéres; que nous avons logé dans les tentes, & mangé à la table du Prince ſon oncle, auquel il nous avoit particuliérement recommandez.

Durant plus de 600. milles que nous avons faits en allant & en revenant (car nous ne ſommes pas retournez par la même route) il a fait faire un grand chemin à travers les montagnes & les vallées pour la commodité de la Reine Mére qui alloit en chaiſe; il a fait encore jetter une infinité de ponts ſur les torrens, couper des rochers & des pointes de montagnes, avec des peines & des dépenſes incroyables. Le Pére Grimaldi décrira dans ſa lettre les autres circonſtances.

Quant au fruit que la Religion peut tirer de notre voyage, j'en ai parlé ailleurs. Il ſuffit de dire que l'Empereur, aux volontez duquel nous ne pouvons faire la moindre réſiſtance, ſans expoſer toute cette Miſſion à un danger manifeſ-

te, nous a ordonné de le ſuivre. Je n'ai pas laiſſé néanmoins de parler deux fois à ce Seigneur de la Cour, qui eſt notre ami particulier, pour nous diſpenſer de faire deſormais ces longues courſes, & moi principalement qui ne ſuis plus en âge de cela. J'ai tâché d'obtenir au moins qu'on ſe contentat de mener ſeulement un de nous. Les lettres de nos Péres m'ont toujours été rendues durant le chemin, & j'ai eu la commodité de leur écrire, à cauſe des couriers qui alloient continuellement à la ville royale, ou qui en venoient.

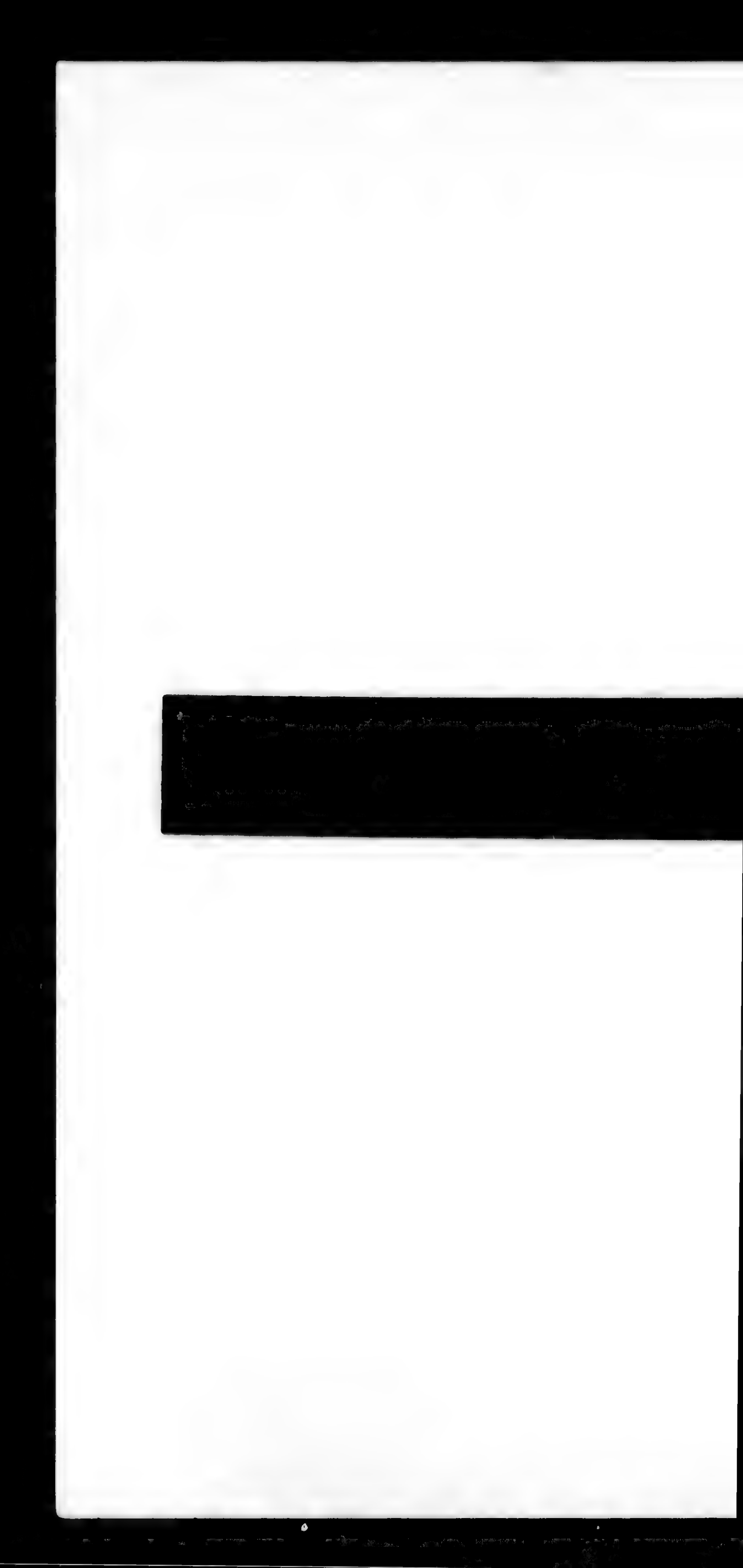
J'écris tout ceci à la hâte, pour continuer à vous rendre compte de nos occupations.

ECLAIRCISSEMENT NE'CESSAIRE POUR JUSTIFIER LA GE'OGRAPHIE QUI EST

ſupposée dans ces lettres.

ON pourra s'étonner que l'Auteur de ces lettres faſſe mention dans la premiére d'une eſpéce de guerre entre les Tartares Orientaux, & les Moſcovites, vû l'extrême diſtance où ces peuples paroiſſent être l'un de l'autre dans nos Cartes Géographiques. Mais ceux qui ſavent combien les Moſcovites ont étendu les bornes de leur Empire le long de la Mer de la Tartarie, jugeront la choſe moins difficile. D'ailleurs ceux qui ont vu ces pays, y ont fait des découvertes fort contraires à ce que nos Géogra-

graphes nous en ont appris jusques ici. Tout nouvellement Monsieur d'Arcy, qui commande un des vaisseaux du Roi dans la flotte de Monsieur le Maréchal d'Estrées, nous a raconté qu'ayant servi en Pologne, & ayant été fait Gouverneur d'une place vers la Moscovie, des Ambassadeurs Moscovites y avoient passé en s'en retournant, & que les ayant régalez d'une maniére à les mettre en assez belle humeur, un d'eux lui fit voir une nouvelle Carte des pays, qui sont entre la Moscovie & la Chine, & lui dit que de trois villes qu'il lui montra, dont les noms étoient Lopsla, Abasinko, Nerginsko, *toutes trois de la domination des Grands-Ducs, quoique situées dans la grande Tartarie, il y avoit un chemin à* Pekin, *qui n'étoit que de vingt cinq ou trente journées. Il faut qu'on tienne cette Carte fort secrette en Moscovie. Car le lendemain le Moscovite fut au desespoir de l'avoir donnée, disant que ce seroit pour lui une grosse affaire si on le savoit. L'Officier étant revenu depuis en France en a donné une copie au Roi, & une autre à Monsieur le Marquis de Seignelai. Pour confirmer cela on peut ajouter ce qu'un François a écrit de Moscovie depuis moins de deux mois, qu'on y levoit actuellement des trou-*



[redacted]

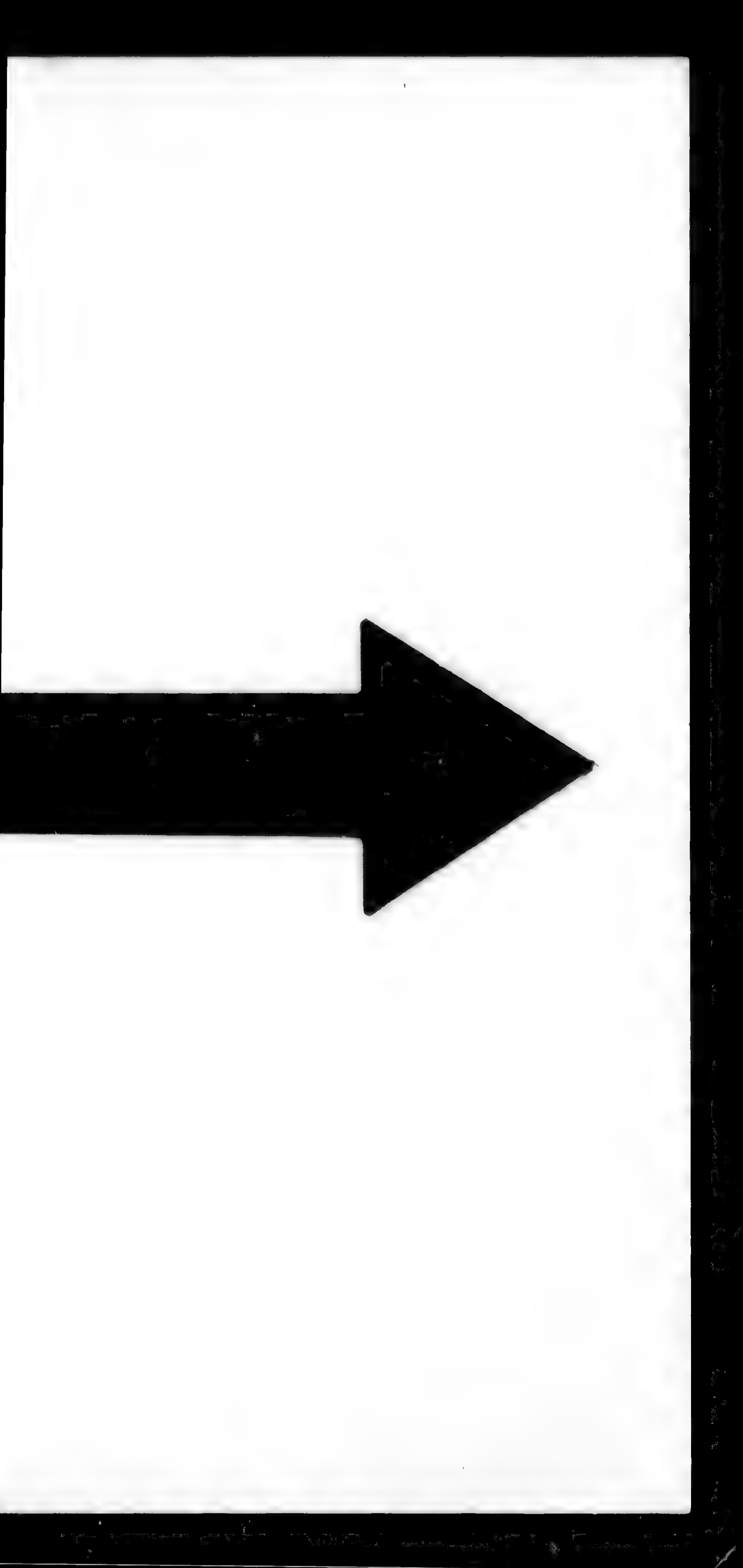
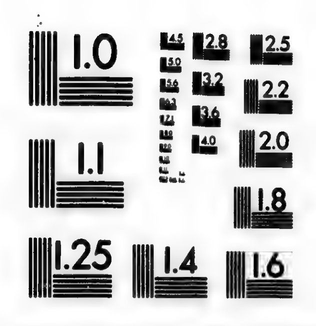
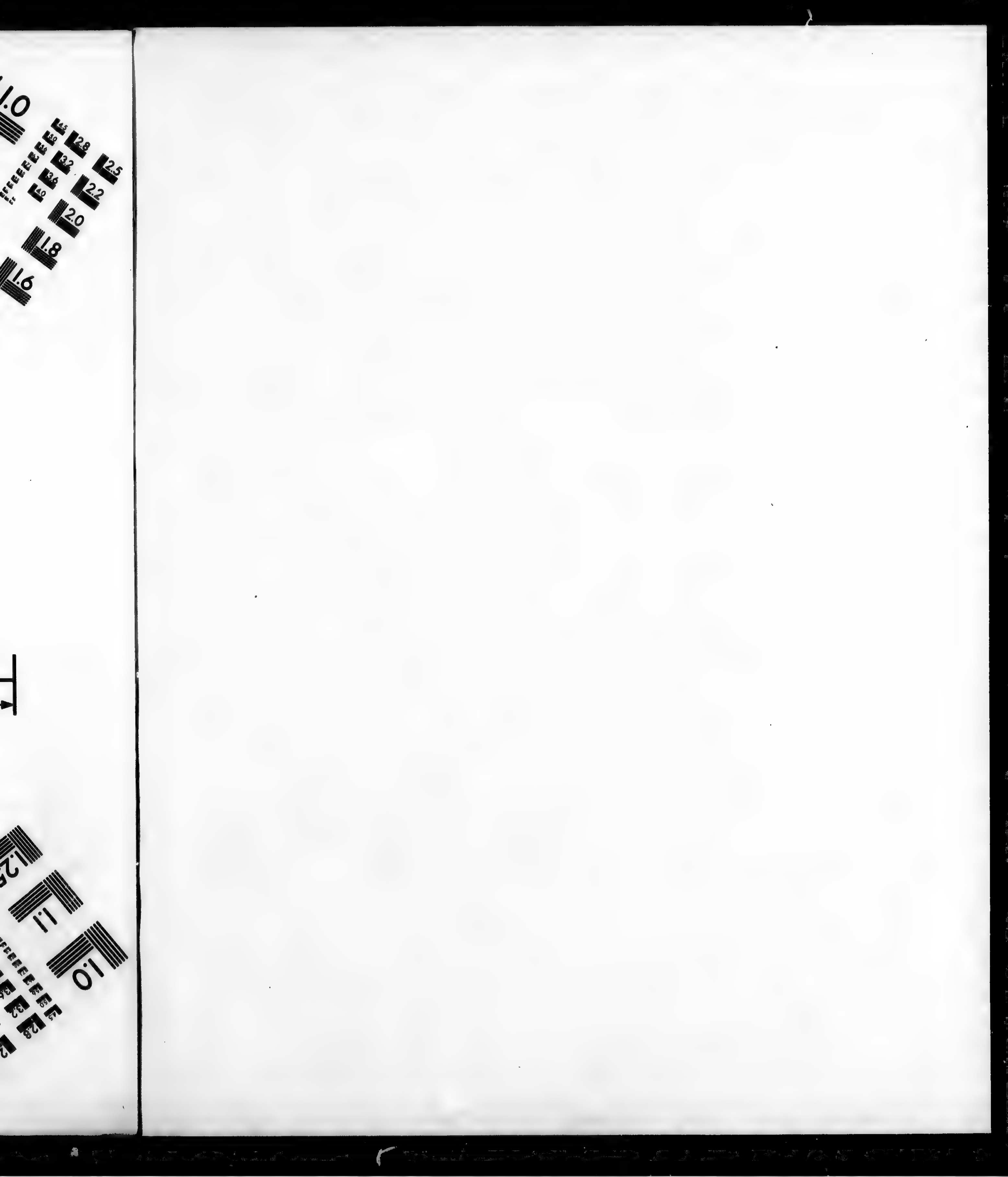


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



troupes pour aller faire la guerre aux Chinois.

FIN.

ADDITION

Qui apartient au voyage précédent.

POur entendre l'endroit de la derniére lettre où il est parlé des *Lamas*, il faut prendre garde de ne pas les confondre avec les *Bonzes*. Les *Lamas* sont les prêtres des Tartares idolatres, & les *Bonzes*, ceux des Chinois. Ceux ci sont dans un grand mépris à la Chine, sur tout parmi les gens de condition; & ceux là, comme dit la lettre, sont en vénération dans toute la Tartarie, même auprès des Grands. Aussi les *Bonzes* sont ils tous de la lie du peuple, & un ramas de canailles, la plupart grands scélérats. Mais ces *Lamas* ont parmi eux des gens de qualité, & il n'y a pas longtems que leur Pontife étoit un frére du Roi de *Tibet*. De plus ils vivent communément dans une grande apparence de régularité.

Mais

Mais pour ſavoir plus à fond ce qui regarde ces prêtres Tartares ſi ſouvent nommez dans les hiſtoires de la Chine, & toujours en paſſe de n'avoir que trop de part aux affaires de la Monarchie : je raporterai ici ce qu'un Jéſuite de Perſe en a apris d'un prêtre Armenien qui a été au *Tibet*, & d'un autre voyageur de la même Nation homme ſage & de bonne foi lequel y a demeuré quatre ans, dont le recit doit paroitre d'autant plus vrai que le Pére Gruber qui a paſſé par là en venant de la *Chine* s'accorde parfaitement avec lui.

Il y a deux Royaumes en Aſie qui portent le nom de *Tibet* : l'un s'apelle le petit, l'autre le grand. Le *petit Tibet* confine au Royaume de *Cachemir*, qui eſt cette agréable contrée de la domination du *Mogol* que nous a décrite Mr. Bernier, abondante en toutes ſortes de fruits comme les plus fertiles Provinces de l'Europe, embellie par tout de jardins, & arroſée de fort claires eaux, ayant des habitans doux, ſociables, de bon accueil pour les étrangers. Le *petit Tibet* eſt tout le contraire, quant à la nature du pays ; car

c'est une terre stérile, un climat froid, & un peuple fort pauvre.

Le *grand Tibet* que quelques uns apellent le *Tébat*, & d'autres le *Boutan*, confine à la Tartarie Chinoise. Il n'est guére plus agréable ni plus fertile que le petit. D'ordinaire on n'y fait point de pain. De la farine d'orge, *démêlée* avec l'eau de thé qui vient de la *Chine*, ou avec quelque autre liqueur en tient lieu. Quelques uns font néanmoins du pain d'orge, & la plupart des pauvres y mangent la chair crue. Les riviéres fournissent de fort beau poisson, & il y a quantité de laitage. La terre n'y produit ni vin, ni fruits. On y fait de l'eau de vie assez forte avec de l'orge & d'autres grains, on se sert d'un peu de froment qui y croît pour faire d'autres liqueurs nourissantes. Le *Tibet* abonde en musc, c'est un animal sauvage de couleur fauve, un peu plus gros & un peu plus long qu'un chat, ayant deux dents fort grandes à la machoire de dessus, & son parfum au nombril. La chasse de cet animal est la plus ordinaire du pays; il y a beaucoup de mines d'or & d'argent, mais comme les habitans ne savent pas travailler aux mines, ils n'ont que ce qu'ils

qu'ils trouvent en creusant la terre au hazard, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit assez commun

L'air y est excellent, & on y est rarement malade; les hommes y sont robustes, assez équitables & punissant très sévérement les voleurs. La foi des mariages y est exactement observée, mais les personnes libres y vivent avec un grand libertinage. Ils n'enterrent point les morts. Ils les exposent aux bêtes & aux oiseaux dont ils croyent qu'il vaut mieux être mangé, que de pourrir & servir de nouriture aux vers.

Dans *Lassa*, qui est la capitale & l'unique ville du pays, commande un Mandarin de la Chine, qui y est envoyé par l'Empereur, à qui cet Etat est soumis. Par où l'on peut encore juger de l'immense étendue de l'Empire Chinois, y ayant plus de trois mois de chemin depuis le *Tibet* jusqu'à cette ville située au pié de la grande muraille. Quoique cet entre-deux soit extrêmement desert, & qu'on n'y trouve que des bêtes farouches; cependant il y passe fréquemment des caravannes qui vont du *Tibet* à la *Chine*, dont la capitale n'est éloignée que de deux autres mois. Outre le Manda-

rin qui commande dans le *Tibet* pour l'Empereur de la *Chine*, il y a encore ſous l'autorité du même Monarque un Prince Calmuque qui a une juriſdiction ſéparée, & à qui l'on donne le nom de Roi.

Mais on peut dire que le plus grand Seigneur du pays c'eſt le Pontife des *Lamas*, qu'ils apellent ou le *grand Lamas*, ou le *grand Lam*, ou le *grand Lamaſem*, & qui eſt aſſurément ce fameux Prêtre-Jean, que quelques uns ſans fondement ont placé en Ethiopie.

FIN.

AVIS,

Sur la Navigation d'Antoine Jenkinſon en la

MER CASPIENNE.

LA Mer Caſpienne eſt un des endroits du monde qui ont été juſqu'à cette heure mal connus, & qui mérite par cette raiſon qu'on en recherche de nouvelles deſcriptions, & principalement de ſa côte Septentrionale, qui

qui n'a point été connue des Auteurs modernes ni des anciens, ce qui est cause de la diversité qu'on voit dans les mesures qu'ils donnent de l'étendue de cette mer. Hérodote & Aristote savoient de leur tems qu'elle n'avoit point de communication apparente avec les autres mers ; & cependant du tems de Pline, comme on le voit dans ses écrits, même au tems de l'Empereur Justin, & bien longtems après, on croyoit encore que ce fût un Golphe & une partie de la mer Septentrionale. La raison de cette erreur étoit qu'elle est salée, d'où ils tiroient une fausse conséquence qu'il falloit qu'elle eût communication avec les autres mers qui ont cette qualité, sans considérer que cette qualité pouvoit venir d'une autre cause, & qu'il y a de grands lacs dont les eaux sont sallées. Pour ce qui est des côtes, on connoit assez celle qui s'étend depuis l'embouchure du Volga jusques à Ferabat ; tous ceux qui passent de Moscovie en Perse font cette navigation, & le passage en est fort ordinaire. Olearius dans son voyage de Perse nous donne exactement cette côte, & l'étendue qu'il lui donne de six vingts lieues d'Allemagne, revient assez à l'estime qu'en fait Hérodote ; mais il veut ensuite corriger tous les anciens & toutes les Cartes modernes, supposant que la

plus grande étendue de cette mer soit du Nord-Ouest au Sud-Ouest, & non pas de l'Occident à l'Orient, comme la met Hérodote avec tous les anciens & avec les Géographes Orientaux, j'entends le Prince Abulfeda & le Géographe de Nubie Alderisi. Et cependant Olearius ne fonde un changement de cette importance, que sur ce que depuis la Province de Chorassen qui est le long de la côte Orientale de cette mer, jusqu'en Circasie, il n'y a que six degrez de longitude, c'est-à-dire quatre vingts dix lieues d'Allemagne. Or il est constant entre ceux qui entendent la matiére des longitudes, que nous n'avons point encore de pratique exacte pour connoitre combien il y a de degrez de longitude entre deux lieux qui sont Est & Ouest l'un de l'autre; & il y a peu d'apparence que dans des pays aussi peu polis que ceux-là, il y ait même des gens qui puissent faire cette observation avec les circonstances nécessaires. Il s'en faut donc, selon mon sens, tenir seulement à ce qu'il dit de la côte qu'il a couru depuis le Volga, jusqu'à Ferrabat; & pour le reste des côtes de cette mer, en croire les anciens, ceux du pays, & Jenkinson principalement, un des plus grands navigateurs de son siécle, & qui a couru cette mer depuis l'embouchure du Vol-

ga jusqu'à Mingislawe, & qui nous a laissé la seule description que nous en ayons. Car Erastostenes, dont nous avons les mesures des côtes de cette mer, n'avoit point connu la côte Septentrionale. Selon Jenkinson, comme on le verra dans son voyage, la plus grande étendue de cette mer est à peu près de l'Est à l'Ouest, comme les anciens l'ont mise. Jenkinson la fait de deux cens lieues d'Allemagne; car il compte soixante & quatorze lieues depuis la bouche du Volga jusqu'au Cap de Bogbelatan. Olearius au contraire, dans sa Carte de l'édition Allemande, ne met que la moitié de cette distance; & ainsi, comme l'a fort bien remarqué le savant M. Vossius, il coupe la moitié de cette mer; ce que Scaliger avoit fait aussi devant lui.

Outre cette raison qu'on a eue d'insérer cette relation dans ce Recueil, on l'a encore fait à cause qu'elle nous donne connoissance des pays qui sont sur la côte Occidentale de cette mer, qui jusqu'à présent nous sont fort inconnus, & qui dans la plupart des Cartes sont remplis de figures de monstres, dont les Géographes ont tâché jusques à cette heure de couvrir leur ignorance. Pour la mer Caspienne proche de la Chine, on verra dans la suite de ce Recueil que cette mer est

bien plus proche de la Chine qu'on ne l'a cru par le passé. Au reste, la relation de Jenkinson s'accorde fort bien avec celle d'Abulfeda, le plus exact de tous les Géographes, & le seul de qui nous devions espérer la position des villes d'Orient. Il la décrit de la sorte.

Cette mer est sallée, quoiqu'elle n'ait point de communication apparente avec l'Océan; elle a huit cens milles de longueur, & 600. de largueur, elle a la figure d'un ovale. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des auteurs qui lui donnent celle d'un triangle. Elle a trois noms différens, celui de mer de Cozar, de Georgian, & de Taberstan. La partie de cette mer la plus avancée vers le Couchant, est sous le soixante sixiéme degré de longitude, & sous le quarante uniéme degré de latitude; le fleuve El-cur, que Ptolomée apelle Cyrus, entre dans cette mer, à cent cinquante trois milles au Midi de Derbent. De là en tirant vers le Sud-Ouest, on trouve la ville d'Ardevil dans la Province de Mogan plus avancée vers le Midi. Si de ce point l'on marche deux cens trente un milles le long de la côte Méridionale, on ren-

con-

contre les pays de Taberſtan, & les Provinces d'Elgel, & de Deilum, la côte court après vers l'Orient & vers la ville d'Abſeron ſous le ſoixante & dix neuviéme degré quarante cinq minutes de longitude, & ſous le trente ſeptiéme degré vingt minutes de latitude, elle continue de s'étendre vers l'Orient juſques ſous le quatre vingtiéme degré de longitude, & quarantiéme de latitude; elle monte après vers le Nord juſques à 50. degrez de latitude, & au même endroit elle en en a ſoixante & dix neuf de longitude. C'eſt dans ce retour qu'elle fait vers le Nord, que ſont les Provinces de Turkeſtan & la montagne de Seachuat. On trouve plus avant la riviére Elatach, la plus grande de toutes les riviéres de ces quartiers; elle ſe rend par pluſieurs embouchures dans la mer, inonde & fait des marais des terres qui en ſont proche. Ceux qui habitent ces quartiers, & qui y navigent, diſent que les eaux de cette riviére ſe mêlant avec l'eau de la mer, celles de la mer deviennent de différentes couleurs, & qu'on y peut naviger quelques jours à l'endroit de l'embouchu-

 re,

re, sans que les eaux se trouvent sallées.

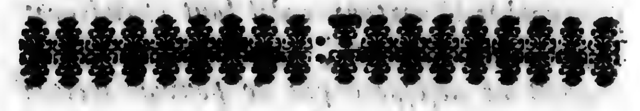
* *Le Sherif Alderisi, cité jusques à cette heure sous le nom de Géographe de Nubie, lui donne aussi sa plus grande étendue du Couchant à l'Orient, fait sa longueur de huit cens milles, & la largueur de six cens.*

Outre la connoissance que Jenkinson nous donne de la mer Caspienne, il décrit aussi son voyage dans les Provinces qui sont le long du Jaxartes & de l'Oxus, & le peu qu'il en dit donne de grandes lumiéres pour l'histoire & pour la position de ce pays. Ce n'est pas qu'il éclaircisse tous les doutes que l'on a jusques à cette heure sur le cours de l'Oxus, & sur celuï de la riviére qu'il apelle Ardock, qui est apparamment le Jaxartes ; car c'est des Géo-

* *In septimâ parte climatis quarti.* Itaque dicimus mare Tabarestan esse mare separatum, nulli cæterorum marium connexum, & ejus longitudinem porrigi ab Occidente in Orientem aliquanto cum flexu ad Septentrionem, spatio octingentorum milliarium, latitudinem verò sexcentorum milliarium.

Géographes Orientaux qu'il faut attendre cet entier éclairciſſement, que l'auteur de ce Recueil ne deſeſpère pas de pouvoir mettre en jour dans la ſuite de ce Recueil. On y auroit déja pu mettre la Province de Mauvalnahr, & le Chorraſçen, que Gravius a traduit d'Abulfeda; mais on ne l'a point fait à cauſe que cette traduction a déja été imprimée en Latin.

Cet avertiſſement eſt de l'éditeur du Recueil de Voyages curieux, imprimé à Paris en 4. volumes folio.



VOYAGE D'ANTOINE JENKINSON,

Pour découvrir le chemin du Cathay par la Tartarie. Ecrit par lui-même aux Marchands Anglois de Moscow.

LE 23. d'Avril 1558. Je partis de *Moscou*, & m'embarquai avec *Richard* & *Robert Johnson* & quelques autres personnes, muni de lettres du Czar pour divers Princes dans les Etats desquels nous devions passer. Le 28. nous arrivames à une ville nommée *Collom* à vingt lieues du *Moscow*. A une lieue au delà du *Collom* nous vinmes à *l'Occa*. C'est là que le *Moscow* se jette, & y perd son nom.

G E

I N E

SON,

chemin du
tarie. Ecrit
aux Mar-
le Moscow.

partis de *Mos-*
vec *Richard* &
es autres per-
du Czar pour
Etats desquels
28. nous arri-
Collom à vingt
lieue au delà
l'Occa. C'est là
& y perd son
nom.

nom. Huit lieues au dessous de *l'Occa*, nous trouvames un château que nous laissames à droite, & le deuxiéme de Mai nous vinmes à *Peroslew*, à huit lieues du susdit château.

Le 3. Nous arrivames aux masures de *Rezan*. Le 4. à un vieux château à 12. lieues de *Rezan*, & le 6. à un autre château nommé *Cassim*, de la jurisdiction d'un Prince *Tartare*, sujet du Czar. Nous laissames *Cassim* à gauche, & le 8. nous arrivames à la ville de *Morom*, à vingt lieues de *Cassim*, à 56. degrez de latitude. Le 11. nous trouvames la ville de *Nisi-Novogrod*. C'est là que *l'Occa* se jette dans le fleuve *Wolga*. Il y a 25. lieues de *Morom* à *Nisi-Novogrod*. On trouve du miel en quantité dans toute cette étendue de pays qu'il y a entre *Rezan* & *Nisi-Novogrod* & sur les bords de *l'Occa*.

Nous séjournames à *Nisi-Novogrod* jusqu'au 19, en attendant le nouveau Gouverneur que le Czar envoyoit à *Astracan*, & qui arriva ce jour-là. Nous partimes ce même jour en bonne compagnie, & 500. barques de conserve chargées de soldats, de vivres, de munitions & de marchandises. Le 22. nous arrivames à

Basi-

Basiligrod, à laquelle le Pére du Czar d'aujourd'hui a donné son nom. Car *Basiligrod* ou *Gorod*, veut dire, citadelle de *Basile*, & c'étoit la derniére conquête de ce Prince sur les *Tartares*; mais *Jean Basilowitz* qui regne à présent a étendu ses frontiéres jusqu'à la mer Caspienne.

Le 25. nous arrivames à *Sabowshar*, à 16. lieues de *Basiligrod*. Les habitans de ce canton ne sont Chrétiens que depuis la conquête du Czar *Basilowitz*: mais la plupart sont encore payens, & vivent dans les bois & dans les deserts.

Le 27. nous arrivames à *Swiasko* à 25. lieues de *Sabowshar*, & le 29. à une lieue de la ville de *Cazan*. Il y a là une riviére qui se nomme *Cazanca-recca*, & va se jetter dans le *Wolga*. *Cazan* est une belle ville à la maniére *Tartare* ou *Russe*. Le château est sur une éminence, & entouré ci devant d'un rempart de terre avec des pieux & des palissades, mais le Czar regnant a démoli ce rempart. Cette ville très riche autrefois, & la capitale d'un Royaume Tartare, a fait beaucoup de mal aux Russes; mais cet Empereur ci conquit la ville & tout le pays il y a neuf ans, & emmena le Roi de Cazan prisonnier, & le fit baptizer & élever à

sa

sa Cour, avec trois autres Princes du même pays.

Nous séjournames à Cazan jusqu'au 13. Juin, & le même jour nous passames une Ile qu'on apelle *l'Ile des Marchans*, à cause que c'étoit autrefois le rendez-vous des Tartares de *Casan*, de *Crim*, & de *Nogai*, qui venoient y trafiquer avec les *Russes*.

Le 14. nous passames la riviére de *Cama*. Cette riviére qui vient du côté de *Permia* va se jetter dans le *Wolga*, & n'est qu'à 16. lieues de *Casan*. Tout le pays qui est entre *Casan* & le *Cama* à la gauche du *Wolga*, s'apelle *Vachen*. Les habitans sont gentils, & vivent dispersez dans les bois, comme des loups. De l'autre côté du *Wolga*, & vis à vis du *Cama*, c'est le pays des *Czeremisses*, peuples en partie Gentils & en partie Mahométans. Tout le pays à la gauche du *Wolga* jusqu'à *Astracan*, & ensuite prenant le côté du Nord & du Nord-Est de la mer Caspienne jusqu'aux Tartares *Turcomans*, s'apelle le pays des *Mangals* & des *Nagays*. Ces peuples sont Mahométans, & belliqueux: aussi les Russes ont ils toujours eu de fâcheuses guerres avec ces Tartares, mais les guerres civiles, la peste

peste & la famine les détruisirent presque tous en 1558.

Voici la maniére de vivre de ces *Nogays*. Ils sont divisez en hordes, dont chacune a son chef à qui l'on obéit comme à des Rois. Ce chef s'apelle *Myrso*. Ils n'ont ni villes, ni demeures fixes; chaque *Myrso* méne sa horde où il lui plait. Femmes, enfans, troupeaux & bagages, tout marche à la fois, & quand le fourage est consumé en un lieu on va à un autre. Ils dressent leurs tentes sur des chariots (*Plaustra Scythica*) que des bêtes de voiture traînent, ou portent d'un lieu à l'autre. Leurs richesses n'excitent guéres l'envie, cependant chaque homme entretient trois ou quatre femmes, sans parler des concubines. Ils n'ont aucun usage de l'argent, ils ne connoissent ni art ni science, & n'aiment que la guerre, le brigandage, & les meurtres. Ils sont fort mutins, agiles & bon coureurs, grands mangeurs de viande, & boivent du lait de jument. Ils ne sément ni ne moissonnent, & ignorent si bien l'usage du pain, qu'ils se moquent de nous autres Chrétiens, en cette occasion. Ils soutiennent que l'usage constant de la viande & du lait accroît leurs forces, &

au

au contraire ils mépriſent les notres. Je reviens à mon voyage.

Le pays qui eſt au côté droit du *Wolga* & qui s'étend juſqu'à la Ville d'*Aſtracan* eſt habité par les Tartares *Crims*, qui ſont Mahométans, & vivent pour la plupart à la façon des *Nogays*, toujours errans & vagabons, & toujours en guerre avec les Ruſſes.

Le 16. Juin nous arrivames à un lieu nommé *Petowſes* à 20. lieues de *Cama*. On pêche là beaucoup d'éturgeons. Le 22. nous paſſames une grande riviére nommée *Samar*. Le *Samar* traverſe le pays des *Nogays*, & ſe jette dans le *Wolga*. Le 28. nous vinmes à une hauteur où l'on voit les ruines d'une eſpéce de fort des *Crims*. Cet endroit eſt à moitié chemin de *Caſan* & d'*Aſtracan*, & à 51. degrez 47. m. de latitude. Il y a quantité de regliſſe dans ces campagnes.

Le 6. Juillet nous arrivames à *Perovolog*. Ce lieu eſt fameux, parcequ'autrefois les Tartares tranſportoient de là leurs barques par terre juſqu'au *Don*, ou *Tanaïs*, pour détrouſſer ceux qui deſcendoient le *Wolga* juſqu'à *Aſtracan*, ou qui alloient par le *Tanaïs* à *Aſoph*, à

à *Cafa*, & aux autres lieux ſituez ſur le bord de la *Mer Noire* ou *Pont Euxin*. Et c'eſt ce trajet qui a donné le nom à *Perovolog*. Le *Tanaïs* prend ſa ſource dans la Province de *Rezan*, dans un terrain bas & aſſez uni. Ce détroit de *Perovolog*, qui eſt entre les deux fleuves ſuſdits, a deux lieues de largeur, & c'eſt un très dangereux paſſage, quoique depuis la conquête d'*Aſtracan* il ſoit devenu un peu plus ſûr.

Au ſortir de *Perovolog* nous entrames dans un deſert, où nous trouvames une très groſſe troupe ou *horde* de Tartares *Nogayes*. Ils avoient environ mille bêtes de voiture, qui charioient les tentes de ces Tartares, dont le Chef étoit un *Myrſa* des plus conſidérables entre les *Nogays* nommé *Smilla*.

Le 14. nous laiſſames à droite le vieux *Aſtracan*, & arrivames le même jour au nouveau. Le Czar conquit cette Place en 1552. De *Moſcou* à *Aſtracan* il y a à peu près 600. lieues. *Aſtracan* eſt ſitué près d'une colline dans une Ile. La ville & le château ſont de bois, & ſimplement terraſſez. Les maiſons, excepté celle du Gouverneur, y ſont baſſes & méchantes. L'Ile eſt ſtérile, ſans bois

&

& ſans herbe, & le ſol n'y porte point de grains. Il y a beaucoup de poiſſons & ſur tout d'éturgeons, dont les habitans ſe nourriſſent. Ils font ſécher le poiſſon dans les rues à la porte de leur logis, & c'eſt peut-être cela qui leur attire une telle quantité de mouches, que je n'en ai jamais vu davantage. Lorſque j'arrivai à *Aſtracan* la famine y étoit extrême, principalemeut parmi les *Nogaies*; ce qui fut cauſe que pluſieurs ſe ſoumirent aux Ruſſes leurs ennemis, mais ils en eurent peu de ſecours, & on les laiſſa mourir la plupart de faim & de miſére. Les Ruſſes vendirent même une bonne partie de ceux qui reſtérent en vie, & chaſſérent enſuite les autres. Il auroit été facile alors de convertir ces barbares au Chriſtianiſme, ſi les Ruſſes eux-mêmes étoient bons Chrétiens. Mais comment ce méchant Peuple auroit il pitié des autres Nations, puiſqu'ils ſont durs & impitoyables pour leurs propres compatriotes. J'aurois pu acheter plus de mille jeunes Tartares que les péres & méres vendoient eux-mêmes pour un pain de ſix ſols d'*Angleterre*. *Aſtracan* eſt la derniére Place Moſcovite du côté de la mer *Caſpienne*. C'eſt là que ſe fait le com-

commerce des Ruſſes avec les Perſans, les Tartares, les Georgiens, &c. Ce commerce conſiſte en pelleteries, vaiſſelles, ouvrages en bois, brides, ſelles, couteaux, denrées, ſoyes crues, & autres &c.

L'Ile d'*Aſtracan* a 12. lieues de longueur & trois de largeur, elle eſt Eſt & Oueſt à 47. d. 9. m. de latitude.

Je m'embarquai à *Aſtracan* le ſixiéme jour du mois d'Aout de l'année mil cinq cens cinquante huit; avec les deux Johnſons Anglois, & quelques Tartares & Perſans. J'étois chargé avec ces deux Anglois, de la conduite de cette navigation. Nous courumes le long de la rive Orientale du *Volga*, & nous en débouquames à vingt lieues d'*Aſtracan*, ſous la hauteur de quarante ſix degrez vingt ſept minutes. Le *Volga* entre dans cette mer par dix ſept embouchures. Au ſortir, nous rangeames la côte qui court Nord-Eſt, avec un vent favorable. Le onziéme nous fimes ſept lieues, la courſe eſt Nord-Eſt, & nous arrivames en une Ile où l'on voit une haute montagne apellée *Accurgar*, qui la fait connoitre de loin. De là, nous courumes dix lieues vers l'Eſt juſques à *Bawbiata*, autre Ile

plus

plus haute que la premiére. Entre ces deux Iles du côté du Nord, il y a un Golphe qu'ils apellent la *Mer bleue.* De là, notre route fut Est quart-au-Nord dix lieues; & le vent s'étant tourné contraire, nous mouillames à une brasse d'eau, & demeurames à l'ancre jusqu'au quinziéme, qu'une tempête qui venoit du Sud-Est nous obligea de nous mettre à la mer: le vent se tourna au Nord, & nous primes notre course vers le Sud-Est, & fimes ce jour là huit lieues. Le dix septiéme, nous perdimes la terre de vue, & fimes trente lieues. Le dix huitiéme, nous fimes vingt lieues, notre course étoit vers l'Est, & nous nous trouvames par le travers du pays de *Baughleata*, qui est à soixante & quatorze lieues de l'embouchure du *Wolga*, sous la hauteur de quarante six degrez cinquante quatre minutes. La côte court Est au Sud. Sur une pointe de cette côte est le sepulchre d'un Prophéte Tartare, que tous ceux de ce pays visitent avec grande dévotion.

Le dix neuviéme, vent Ouest, notre route Est-Sud-Est, nous avançames dix lieues, & passames devant l'embouchure d'une grande riviére apellée *Jaïc*, dont la

la source est dans la Province de *Siberie*; cette riviére traverse le pays des Tartares Nogaïs. On me dit qu'à une journée de chemin en remontant cette riviére, il y avoit une ville nommée *Sernchick* sujette à Myrsa Smille Prince des Tartares, qui est maintenant en paix avec les Moscovites; que la monnoye n'a point de cours dans ce pays; & que, comme ces Peuples sont continuellement en guerre, ou occupez à la conduite de leurs bestiaux, il ne s'y fait point de commerce.

Notre vaisseau étoit à l'ancre, à l'embouchure de la riviére du *Jaïc*, tous nos gens à terre. Pour moi je me trouvois mal, & étois demeuré par cette raison dans la barque avec cinq Tartares, l'un desquels nommé Azi passoit auprès d'eux pour un Saint, à cause qu'il revenoit du voyage de la Méque. Dans ce tems-là, un batteau armé de 30. hommes nous aborda, notre pélerin de la Méque leur demanda ce qu'ils vouloient, & se mit à faire des priéres à sa mode. Sa présence arrêta ces voleurs; ils dirent qu'ils étoient Gentilshommes, bannis de leur pays, & qu'ils venoient voir s'il n'y avoit point de Moscovites ou autres Infidéles dans ce batteau. Il leur répondit avec

avec une contenance fort assurée, qu'il n'y en avoit point, & leur en fit de grands sermens : ils s'en allérent là dessus, & la fidélité de ce Tartare nous sauva, & toutes nos marchandises. Nos gens revinrent à bord, & le vent étant bon, nous partimesle vingtiéme Aout, & fimes seize lieues, notre course Est-Sud-Est. Le vingt uniéme nous passames une baye de six lieues de large, fermée par un cap fort aisé à reconnoitre, à cause de deux Iles qu'il a au Sud-Est. Nous le doublames, la côte retourne en après au N-Est, & fait une autre baye ou golphe dans lequel tombe la riviére de *Jem*, dont la source est dans le pays des Colmacks. Le vingt deux, vingt trois, & vingt quatriéme, nous demeurames à l'ancre. Le vingt cinquiéme, le vent fut favorable, & nous fimes vingt lieues ce jour-là, & vimes en passant une Ile dont la terre est basse, & qui a à l'entour d'elle quantité de battures & de bancs de sable. Au Nord de cette Ile, il y a un golphe; mais nous nous en éloignames pour faire la route du Sud, & fimes dix lieues, assez empêchez à nous démêler de ses bancs & de ses battures : Nous fimes

après cela 20. lieues, courant Est-Sud-Est, & découvrimes la terre-ferme, dont la côte nous parut coupée de montagnes. Nous courumes vingt lieues le long de cette côte; & plus nous avancions, plus la terre nous paroissoit haute. Le vingt septiéme nous traversames un golphe. La côte de ce golphe qui est au Sud étoit plus haute que l'autre: nous trouvames après un cap, dont les terres étoient fort hautes; & l'ayant doublé, il survint une si furieuse tempête du côté de l'Est, que nous crumes y devoir périr. Elle dura trois jours. De ce cap, nous allames chercher un port nommé *Manguslave*, place où nous devions aborder, elle est à douze lieues de l'embouchure du golphe, & du côté du Sud; mais la tempête nous jetta sur la côte qui est au Nord, au delà de *Manguslave*. A son opposite la terre est basse, le lieu peu sûr pour les vaisseaux, & il n'y étoit peut-être jamais arrivé de barques devant la notre.

Nous envoyames nos gens à terre pour traiter avec le Gouverneur, & pour avoir des vivres & des voitures pour charrier nos marchandises à *Sellizure* à vingt cinq journées de notre terrissement.

Nos

Nos Envoyez retournérent avec beaucoup de belles promesses; & le troisiéme de Septembre sur leurs assurances nous déchargeames notre barque. Le Prince me reçut bien; mais étant venu à traiter pour des voitures & pour des vivres, ils nous rançonnérent, nous firent achetter jusqu'à l'eau, & en payer deux fois plus qu'il ne falloit. Il nous fut force de donner ce qu'ils demandoient, & pour chaque chameau qui ne porte que quatre cens pesant, nous leur donnames trois peaux de Russie, quatre plats de bois, & au Prince ou Gouverneur du pays une neuvaine & une septaine; c'est à dire, un présent de neuf choses particuliéres, & un autre de sept, car ils ne se servent point de monnoyes.

Le quatorziéme de Septembre nous partimes avec une caravanne de mille chameaux; & ayant fait cinq journées de chemin, nous nous trouvames sur les Etats d'un autre Prince Tartare. Nous trouvames sur le chemin quelques cavaliers de la Maison de Sultan Timer Prince de *Manguslave*. Ils nous firent commandement de la part de leur Prince de demeurer là, firent ouvrir nos caisses, & prirent sans nous payer ce qu'ils

crurent pouvoir être plus à ſon gré. Je pris la réſolution de l'aller trouver, & lui ayant demandé ſa protection, & un paſſeport pour être en ſureté dans ſes Etats, il me l'accorda, & me reçut bien. On me régala par ſon ordre de viandes & de lait de cavalle; (car pour du pain ils n'en ont point) & en payement des marchandiſes que ſes gens m'avoient enlevées, qui pouvoient bien valoir quinze rubles * de Moscovie, il me donna un paſſeport, & un cheval qui valoit bien ſept rubles; car l'argent n'a point de cours parmi eux. Bien m'en prit de lui avoir rendu cette civilité: car on m'aſſura que l'ordre étoit déja donné de me faire détrouſſer, ſi j'y euſſe manqué.

Ce Prince eſt toujours en campagne, & n'a ni châteaux ni villes. Je le trouvai ſous une petite loge ronde faite de rozeau, couverte de feutre par dehors & de tapis au dedans. Je vis avec lui l'Evêque de ce pays ſauvage, révéré entre eux comme le Pape l'eſt à Rome. L'un & l'autre me firent diverſes queſtions de nos pays, de nos Loix, de notre Religion,

* *Chaque Ruble peut valoir cent huit ſols de noſtre monnoye.*

Religion, & du dessein de mon voyage; il me parut assez satisfait des réponses que je lui en fis. J'allai retrouver les gens de la caravanne, avec laquelle je voyageai vingt jours dans le desert sans voir aucune ville ni habitation. Nous avions fait provision de vivres; mais comme ils nous manquérent, nous mangeames un de mes chevaux, le reste de la caravanne ayant payé les jours suivans son écot de même maniére. Nous fumes trois jours sans trouver de l'eau; & celle que nous trouvames les jours suivans, il la falloit tirer de certains puits fort creux, encore étoit ce de l'eau sallée.

Le cinquiéme jour du mois d'Octobre, nous nous trouvames sur les bords d'un golphe de la mer Caspienne, où les eaux sont fort bonnes. Ceux qui y tenoient la douane pour le Roi des Turquemans, prirent quatre pour cent de nos marchandises, & un présent de sept choses différentes pour le Roi. Nous n'y demeurames qu'un jour, & partimes après nous y être un peu rafraichis. Vous remarquerez que la riviére d'*Oxus* se rendoit autrefois dans ce golphe, mais que maintenant elle ne vient pas jusques-là; qu'elle tombe dans une autre riviére

nommée *Ardock*, * qui a ſon cours vers le Nord; qu'elle paſſe ſous terre l'eſpace de plus de cinq cens milles, qu'elle en reſſort après, & qu'elle ſe rend dans le lac *Kitay*. Nous partimes de ce golphe le quatriéme d'Octobre, & arrivames à un château nommé *Sellizure* le ſeptiéme du même mois. Un Prince nommé Azimcan y réſide, avec trois de ſes fréres; j'eus ordre de l'aller voir, & je lui préſentai les lettres de l'Empereur de Moscovie, avec un préſent de neuf choſes. Il me reçût bien, & me fit manger en ſa préſence, on me regala d'un cheval ſauvage & de lait de cavalle. Il me renvoya querir une autre fois, & me fit diverſes queſtions ſur les Etats des Moscovites, & me donna après cela un paſſeport.

Le château de *Selliſure*, réſidence du Can, eſt ſitué ſur une haute montagne. La maiſon du Prince eſt bâtie de terre, le peuple eſt pauvre, & n'a point de marchandiſes. Au Sud de ce château c'eſt un pays bas, mais fort fertile, où il croît beaucoup de bons fruits, & entre autres un qu'ils nomment *Dynié*, fort

* *Ce qu'il dit ici de l'Ardock & de l'Oxus eſt fort obſcur.*

fort gros & plein de ſuc. Le peuple le mange à la fin du repas, & il leur tient lieu de boiſſon. Ils en ont un autre nommé *Carbuſe*, de la groſſeur d'un gros concombre; il eſt jaune & ſucré, & outre cela une eſpéce de grain qu'ils apellent *Jegur*, dont la * tige reſſemble à la cane de ſucre; car elle eſt auſſi haute, & le grain eſt ſemblable au Rys, & vient par grappe. Toute l'eau dont ils ſe ſervent dans le pays eſt tirée par canaux de la riviére d'*Oxus*, & c'eſt auſſi par cette raiſon qu'elle ne ſe décharge plus dans la mer Caſpienne. Ce pays court riſque d'être un jour deſert, quand ces peuples auront achevé de ruiner par leurs canaux le cours de cette riviére.

Le 14. du mois, nous partimes de *Selliſure*, & nous arrivames le ſeiziéme à une ville apellée *Urgence*, où nous payames un impôt par tête, & autant pour celles de nos chevaux, que pour les notres. Nous y demeurames un mois, le Prince du pays ſe nomme Ali-Sultan, & eſt frére d'Azimcan. Il revenoit de la ville de *Coraſan* qu'il avoit depuis peu con-

* *Selon cette deſcription, ce doit être quelque eſpéce de Sorgho ou de Milet.*

conquise sur le Persan ; car ils ont continuellement la guerre avec le Roi de Perse. J'eus ordre de l'aller trouver, je lui presentai une lettre de l'Empereur de Moscovie, & il me donna un passeport.

Urgence est dans une plaine, elle a plus de quatre milles de circuit ; les murailles sont de terre, ses maisons sont aussi de terre & mal bâties. J'y remarquai une grande rue couverte par en haut qui sert de marché, elle a été prise quatre fois en 7. ans qu'ont duré leurs guerres civiles. Les marchans y sont fort pauvres par cette raison, & je ne trouvai à y vendre que quatre piéces de serge. Il y a fort peu de trafic à faire, l'on n'y trouve point d'autres marchandises que celles qui viennent de *Boghar* & de la *Perse*. Le pays qui est entre les bords de la mer Caspienne & cette ville, est apellé le pays des Turkemans. Azincan y commande avec cinq de ses fréres ; le plus puissant porte le nom de Can, mais cette supériorité n'est reconnue qu'au lieu où il fait sa résidence ; car chacun des autres veut être Souverain dans ses Etats, & ne songe qu'à

qu'à détruire son voisin. Ils viennent de différentes femmes, & ainsi ils n'ont point les sentimens que les autres ont pour leurs fréres. Chacun de ces Sultans a quatre ou cinq femmes, avec plusieurs concubines & de jeunes garçons, & ménent une vie fort déréglée. Ces fréres sont presque toujours en guerre, & les vaincus se retirent à la campagne avec leur bétail, vivant des pilleries qu'ils font sur les caravanes & sur les marchands qu'ils attaquent au lieu où ils savent qu'ils doivent se fournir d'eau, & continuant cette vie vagabonde jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé quelque occasion de rentrer dans leurs Etats. Le peuple n'a point de demeure arrêtée, & passe d'un lieu à un autre avec les troupeaux de moutons, de chameaux, & de chevaux. Leurs moutons sont fort gros, avec des queues qui pésent quelquefois quatre vingts livres. Ils ont grand nombre de chevaux sauvages, que les Tartares prennent souvent avec leurs faucons de la maniére suivante. Ces faucons sont dressez à s'abbattre sur les têtes de ces bêtes; ils les battent de leurs ailes, & les embarrassent en sorte

que le chasseur a le tems de les joindre, & de les tuer à coups de fléches ou d'épée. Il n'y a point d'herbe dans tout le pays; mais de certains arbrisseaux dont le bétail se nourrit & devient fort gras. Ces Tartares n'ont ni or ni argent; ils troquent de leur bétail contre les choses qui leur sont nécessaires; ils ne connoissent point l'usage du pain, mais ils sont grands carnaciers, & aiment principalement la chair de cheval; leur boisson est de lait aigre de cavalle, dont ils s'enivrent souvent aussi bien que les Tartares Nogais. Depuis le lieu où nous débarquames jusqu'à ce second golphe, nous ne trouvames point d'autre eau que de l'eau de puits. Le vingt sixiéme de Novembre nous partimes d'*Urgence*; & après avoir fait cent milles le long de la riviére d'*Oxus*, nous traversames une autre riviére † nommée *Ardock*, où nous payames quelques petits droits. *Ardock* est une grande riviére fort rapide, qui vient de l'*Oxus*; & qui, après avoir couru mille milles vers le N., se cache sous

† *L'obscurité qui est dans la description de ces deux riviéres, est aussi dans le texte Anglois.*

ſous terre. Cinq cens milles après elle reparoit, & tombe dans le lac de *Kitai*. Le ſeptiéme de Décembre nous arrivâmes à un château nommé *Kaïté*, qui appartient à Sultan Saramet; il n'y eut que la crainte du Prince d'*Urgence* qui l'empêcha de voler notre caravanne, & il ſe contenta de nous obliger à lui faire un préſent. Nous lui donnames une peau de vache de rouſſi pour chaque chameau, & d'autres petits préſens à ſes officiers.

La nuit du dixiéme du même mois, comme nous eumes poſé nos gardes, nous primes quatre cavaliers qui nous avouérent qu'il y avoit quantité de voleurs dans ce pays. Nous les liames, & les envoyames au Sultan de *Kayté*, qui vint auſſitot avec trois cens hommes, auquel ils confeſſérent qu'ils étoient de la troupe d'un Prince banni, qui nous attendoit à trois journées de là avec quarante hommes pour nous voler. Le Sultan nous donna quatre vingts hommes avec un capitaine pour nous eſcorter, & mena avec lui nos 4. priſonniers. Cette eſcorte conſuma une grande partie de nos vivres; & le troiſiéme jour au matin ils ſe détaché-

rent de la caravanne, pour aller, ce disoient-ils, reconnoitre le desert. Nous les vimes revenir quatre heures après à toute bride, & ils nous dirent qu'ils avoient vu les traces de quantité de chevaux, nous demandant ce que nous leur voulions donner pour nous tirer du danger où nous étions. Nous n'en pumes pas convenir, & ils s'en retournérent vers le Prince, qui assurément étoit d'intelligence avec les voleurs que nous devions trouver. Cependant, quelques Tartares de notre troupe qui passoient pour Saints à cause qu'ils avoient été à la Méque, firent arrêter la caravanne, se mirent en priére, & ensuite à deviner si nous serions une mauvaise rencontre. La devination se fit de la sorte. Ils tuérent un mouton, en ôtérent les os, les firent bouillir, puis bruler; ils melérent de la cendre de ces os avec du sang du mouton, & en écrivirent quelques caractéres avec des cérémonies, & avec plusieurs paroles. Le jugement fut, que nous serions attaquez, mais que nous viendrions à bout de nos ennemis. Pour moi, je n'avois aucune créance à cette sorte de divination. Mais le matin quinziéme Décembre nous découvrimes de

de loin quantité de gens de cheval; nous étions bien quarante en état de combattre nous fimes nos priéres, Tàrtares, Persans, Chrétiens, chacun à notre mode, & nous jurames de ne nous point abandonner. Ils étoient trente sept cavaliers, & à leur tête ce Prince banni. Ils nous criérent que nous nous rendissions, & nous commençames à tirer, l'escarmouche dura depuis le matin jusqu'à deux heures de nuit. Ils étoient mieux armez que nous, & se servoient plus adroitement de leurs fléches; mais j'avois sur eux l'avantage de quatre arquebuses, avec lesquelles je leur tuai du monde. Nous traitames enfin une tréve, & nous nous campames sur une éminence, faisant un retranchement de nos chameaux & de nos marchandises. Ils firent la même chose, se retranchant aussi à la portée d'un arc; mais avec cet avantage, qu'ils nous avoient coupé le chemin de l'eau, dont nous avions grand besoin. Sur le minuit, un de ces gens s'avança, & demanda à parler au *Boma* ou capitaine de la caravanne. Il répondit que si le Prince lui promettoit sur sa loi de ne lui point faire de tort, il envoyeroit deux des siens pour traiter avec lui. Le Prince

fit ferment avec tous ceux de fa troupe à haute voix, en forte que nous les pumes entendre. Nous envoyames donc un de la caravanne qui paffoit pour un faint. Le Prince, dit fon Envoyé, veut que vous autres qui êtes la plupart Buffarmans, c'eft à dire circoncis, lui remettiez entre les mains les Caphres ou Infidéles qui font dans votre troupe avec leurs marchandifes; ce faifant, il vous laiffera aller en liberté, autrement il vous traitera comme ces Infidéles.

Le capitaine de la caravanne répondit qu'il n'avoit point de ces Caphres ou Infidéles dans la troupe; & que quand il en auroit, il périroit plutot que de les remettre entre fes mains; qu'au refte, il verroit bien quand il feroit jour, qu'il n'apréhendoit pas; & cependant, fans avoir égard à leur jurement, ils enlevérent notre Envoyé, criant *Ollo*, *Ollo*, qui eft parmi eux un cri de victoire. Nous apréhendions fort que cet Envoyé ne nous découvrît, mais il ne le fit pas, & garda la même fidélité pour toute la troupe, n'ayant point dit combien nous avions perdu d'hommes dans cette efcarmouche. Le

matin,

matin, on escarmoucha de nouveau; on traita une seconde fois, & les gens de notre caravanne étant las d'exposer si souvent leur vie, nous demeurames d'accord de donner à ces voleurs 20. présens de 9. choses chacun, & un chameau pour le porter, & ils se retirérent de notre côté.

Nous continuames notre chemin, & arrivames sur la nuit au bord de la riviére *Oxus*; ce nous fut un grand rafraichissement, car il y avoit trois jours que nous n'avions trouvé d'eau. Nous y demeurames un jour entier, & y fimes bonne chére des chameaux & des chevaux qui avoient été tuez. Nous quittames après cela le grand chemin qui alloit le long de la riviére, pour éviter la rencontre des voleurs, & traversames le desert, où en trois jours de tems nous ne trouvames qu'un puits, dont l'eau étoit fort sallée, & fumes o-obligez de tuer de nos chevaux & de nos chameaux pour vivre toute une nuit que nous étions dans ce desert. Des voleurs enlevérent un de nos gens qui s'étoit écarté de la caravanne, on en prit aussitot l'allarme; & quoique la nuit fût fort obscure, on chargea, & partit à minuit,

&

& nous marchames jusqu'à ce que l'on eût gagné l'*Oxus*, où nous primes quelque repos après nous être fortifiez le long de ses rives.

Le vingt troisiéme Décembre, nous arrivames à la ville de *Boghar*, située dans la *Bactriane* pays le plus bas de tous ces quartiers. Elle est fermée d'une haute muraille de terre, & divisée en trois quartiers : le Roi avec sa Cour en occupe deux, le troisiéme est pour les marchands & les étrangers ; & dans ce troisiéme chaque art ou marchandise à son département particulier. La ville est fort grande, leurs maisons sont bâties pour la plupart de terre ; mais les bâtimens publics, les temples, par exemple, & leurs monumens sont fort superbes, fort dorez par dedans ; mais sur tout, les bains qui sont les plus beaux du monde. La description en seroit trop longue pour l'insérer ici. Il y a une petite riviére qui court au milieu de cette ville, mais l'eau en est fort mal saine, car il vient ordinairement des vers d'une aune de long aux jambes de ceux qui en usent ; ce qui arrive principalement aux étrangers. Ce vers se forme entre la chair & la peau, & se roule en plusieurs cercles.

cercles. Les Chirurgiens du pays ont une grande adreſſe à le tirer; car s'il ſe rompoit en le tirant, la partie où ſe trouve le reſte du vers deviendroit morte ou cangrenée; c'eſt pourquoi on le tire chaque jour la longueur d'un pouce. Cependant, il ne leur eſt point permis de boire du vin ni d'autre boiſſon forte; on punit ſévérement ceux dans la maiſon desquels il s'en trouve. Cette ſévérité vient de celui qui eſt chef de la Religion, dont l'autorité eſt ſi grande, qu'il dépoſe quelquefois le Prince, comme il dépoſa celui qui regnoit de notre tems: il en avoit fait de même à ſon prédéceſſeur, qu'il avoit aſſaſſiné de nuit dans ſa chambre; ce Prince aimoit fort les Chrétiens.

Boghar a été ſujette autrefois au Perſan, & fait maintenant une Province ou Royaume ſéparé. Ces peuples ſont continuellement en guerre, c'eſt que les Perſans ne veulent pas couper les mouſtaches de leurs barbes, comme font les Tartares, qui croyent que c'eſt un grand crime d'en uſer autrement, & qui apellent par cette raiſon les Perſans infidéles, quoiqu'ils s'accordent avec eux dans tous les autres points de la Religion Mahométan-

métane. Le Roi de *Boghar* n'a point de plus grand revenu que celui qu'il tire de cette ville, où toutes les marchandiſes qui ſe vendent lui payent le dixiéme ; outre que quand il a affaire d'argent, il prend par force des marchandiſes dans les boutiques, comme il fit pour me payer dix neuf piéces d'étoffe d'Angleterre qu'il me devoit. Ils ont de la monnoye d'argent & de cuivre, leur monnoye d'argent vaut environ douze ſols; celle de cuivre eſt apellée *pole*, & il en faut ſix vingts pour faire douze ſols; cette monnoye de cuivre y eſt plus ordinaire que celle d'argent, elle change de prix ſelon le caprice du Prince. De mon tems, elle hauſſa & baiſſa deux fois en un même mois : ce deſordre, le droit du dixiéme que tire le Prince, & les fréquens changemens qui arrivent dans le pays, où un même Prince ne regne guéres plus de deux ans, ſont cauſe de ſa pauvreté & de ſa ruine.

Le 26. j'eus ordre de me préſenter devant lui avec mes lettres de l'Empereur de Moscovie. Il me reçut bien, me fit manger en ſa préſence, & me fit diverſes queſtions ſur les Etats de l'Europe, & principalement ſur les Moscovites.

covites. Il voulut que je tiraſſe au blanc de l'arquebuze devant lui. il tira lui-même quelques coups: il partit enfin ſans me payer ce qu'il me devoit, ſe contentant d'en laiſſer l'ordre, qui fut fort mal exécuté. Je fus obligé de prendre des nippes & des marchandiſes en payement. Ce n'eſt pas que je ne lui doive cette louange, d'avoir envoyé cent hommes dans le deſert pour prendre les voleurs dont j'ai parlé: ce qui fut exécuté, & on lui en amena quatre en vie, il me les fit voir, & les fit pendre aux portes de ſon Palais pour un plus grand exemple. Il vient à *Boghar* beaucoup de marchands tous les ans, des Indes, de Moscovie, de Perſe, & de Balgh; mais ils y apportent fort peu de marchandiſes, & y demeurent quelquefois deux ans pour les vendre; ſi bien qu'il n'y a pas grand fondement à faire ſur ce commerce. Les Indiens y aportent des toiles de coton blanches, dont les Tartares font des turbans; leurs habits ſont auſſi faits de cette étoffe & de crasko. Ils n'y apportent ni or, ni argent, ni pierres précieuſes, ni épiceries; leur retour eſt de ſoye travaillée, de peaux de vache de ruſſie, d'eſcla-

ves

ves & de chevaux. J'offris à ces Indiens, entre lesquels il y en avoit des rives du Gange & du Golphe de Bengale, des kreſſez & des draps, mais ils n'en firent aucun cas. Les Perſans y apportent du crasko, des draps de laine, des toiles, des étofes des ſoye, & de l'argomack. Je connus qu'ils ſe fourniſſoient de drap par la voye d'Alep; les Moscovites y portent des peaux de Ruſſie, des peaux de mouton; des brides, des ſelles, des plats de bois, & en rapportent des étoffes de laine & du crasko, mais en petite quantité. En tems de paix, que le commerce avec le Catay eſt ouvert, on leur apporte du muſc, de la rhubarbe, du ſatin & du damas. Il y avoit trois ans, me diſoient-ils, que deux Princes Tartares qui ſont ſur le chemin du *Kitai* étoient en guerre. Les pays de ces Princes ſe nomment *Taskent* & *Caſcar*. Ceux de *Taskent* avoient auſſi guerre avec les *Caſſaks* qui ſont Mahométans, & ils apellent *Roias* ces peuples qui ont guerre avec le Prince de *Cascar*. Les *Roias* ſont payens & idolâtres. Ces deux Nations barbares ſont fort nombreuſes & n'ont point de villes. Ils avoient tellement barré les chemins

chemins des villes de *Taskent* & de *Cascar*, que les caravannes ne pouvoient aller au *Catai*. Quand le chemin est libre, c'est un voyage de neuf mois. J'ai cru qu'il étoit plus à propos de vous informer de bouche de ce que j'ai appris du *Catai*, que de le mettre ici, en ayant eu une information fort ample dans le tems de tout un hiver, que je demeurai à *Boghar*. L'avis que j'eus que le Roi avoit été défait, & que la ville étoit sur le point d'être assiégée, m'obligea à en partir. La Perse étant alors en guerre, je fus obligé à m'en retourner par la mer Caspienne. Je partis de *Boghar* le 8. Mars 1659. avec une caravanne de 60. chameaux, & bien nous en prit: car dix jours après le Roi de *Samarcand* assiégea *Boghar* avec une puissante armée, pendant que son Prince étoit allé faire la guerre à un autre de ses parens. Il est extraordinaire qu'un Prince dure trois ans entiers en ces Etats, tant les révolutions y sont fréquentes.

Le 29. de Mars nous arrivames à *Urgense*, après avoir évité une troupe de 400 voleurs qui nous attendoient, & qui étoient de même pays que ceux que nous avions rencontrez la premiére fois, comme

comme nous l'aprimes de quatre espions qu'ils avoient envoyez. J'étois chargé de la conduite de deux Ambassadeurs que le Prince de *Boghar* & celui de *Balk* envoyoient à l'Empereur de Moscovie. Le Roi d'*Urgence* y en envoya aussi deux autres, avec la réponse aux lettres que je lui avois apportées de la part du Moscovite. Je leur promis qu'ils seroient bien reçus, avec tout cela ils ne venoient qu'avec crainte, à cause qu'il y avoit longtems que les Tartares n'avoient point envoyé d'Ambassadeurs en ce pays-là. Nous partimes le 4. d'Avril d'*Urgence*, & arrivames le 23. sur les bords de la Mer Caspienne, où nous trouvames notre barque sans ancre, sans funin, & sans voiles. Nous avions porté du chanvre, nous en fimes un cable; notre toile de coton nous servit à faire des voiles. Comme nous songions à faire une ancre d'une roue de chariot, il arriva une barque de Moscovites d'Astracan, nous leur en achetames une. On se mit à la voile, les deux Johnsons & moi faisions tout l'équipage du vaisseau, ayant avec nous ces six Ambassadeurs & 25. Moscovites qui avoient été longtems esclaves en Tartarie. Le 13. Mai

nous

nous eumes le vent contraire, nous mouillames à 3 lieues de la côte; il se leva une tempête qui dura 44. heures. Le cable que nous avions mal filé rompit. Nous mimes notre voile pour tâcher d'éviter la côte sur laquelle la tempête nous jettoit, & nous échouames enfin dans une anse de fonds vaseux, ce qui nous sauva la vie. La tempête passée, nous remimes notre barque en mer; & comme par le moyen de la boussole nous avions marqué précisément le lieu où nous avions mouillé, nous retirames notre ancre, ce qui étonnoit fort les Moscovites, qui ne pouvoient s'imaginer comment nous l'avions pu trouver. C'étoit fait de nous si le vaisseau se fût perdu à la côte, car les peuples qui l'habitent vivent comme des bêtes. Deux jours après nous eumes une autre tempête du côté du N. E., nous courumes grand danger de périr tant les vagues étoient hautes: nos Tartares apréhendoient fort d'être jettez sur la côte de Perse, & de tomber entre les mains de leurs ennemis. Nous gagnames à la fin la riviére du *Jaïk*, & durant notre navigation nous arborames le pavillon d'Angleterre & la Croix rouge de S. George, qui n'avoit point encore

encore été vue dans la mer Caspienne. Après avoir couru plusieurs fortunes, nous arrivames enfin le 28. Mai à *Astracan*, où je demeurai jusqu'au 10. du mois suivant, pendant que l'on préparoit des barques pour les Ambassadeurs qui devoient aller à Moscow.

La mer Caspienne a environ 200. lieues de longueur, & 150. de largeur. La côte Orientale de cette mer est habitée par des Tartares nommez Turkemens: à † l'Ouest elle a les Circasses, le mont Caucase, & le Pont Euxin qui est éloigné de quelques cent lieues. Au Sud elle a la Medie & la Perse, & au Nord le Volga & les Nogays. Les eaux de la Mer Caspienne sont douces en quelques endroits, & salées aux autres comme celles de l'Océan. Elle reçoit plusieurs riviéres qui s'y déchargent, * la plus grande est celle du *Volga*, que les Tartares apellent *Edel*. Sa source est éloignée de quelques deux cens lieues de son embouchure. Les riviéres du *Jaïc* & du *Yem* viennent de la Siberie, pour le *Cyrus* & l'*Arax*, ils descendent du Mont Cau-

† *Description de la mer Caspienne.*
* *Les Rabins l'apellent Athel.*

Caucase. Le 8. de Juin nous partimes d'*Astracan* pour aller à Moscow avec une escorte de cent mousquetaires. Nous y arrivames le 2. de Septembre; on me présenta à l'audience de l'Empereur; je lui baisai la main, & lui fis présent d'une queue de vache de Tartarie, & d'une tymbale du même pays, qu'il reçut comme une chose fort curieuse. Je lui présentai les Ambassadeurs qu'on avoit mis sous ma conduite, & ce jour-là le Prince voulut que l'on me servît à diner en sa présence, & me fit diverses questions sur les pays où j'avois été. Je demeurai à Moscow pour les affaires de la Compagnie jusqu'au 17. de Février. Elle m'excusera si je l'ai ennuyée par cette relation que je n'ai pu faire plus courte.

Les latitudes ou hauteurs de certaines Places principales de Moſcovie, & autres Pays.

	degrez.	minutes.
Moſcow.	55	10
Novogrod le grand.	58	26
Novogrod le petit.	56	33
Colmogro.	64	10
Vologhda.	59	11
Cazan.	55	33
Oweke.	51	40
Aſtracan.	47	9
Notre entrée dans la mer Caſpienne ſous la hauteur de	46	27
Manguſlave dans la mer Caſpienne.	45	0
Urgence en Tartarie, à vingt journées de la mer Caſpienne.	42	13
Boghar ville de Tartarie à 20. journées d'Urgence.	39	0

Remar-

Remarques faites par Richard Johnſon, qui étoit à *Boghar* avec Antoine Jenkinſon, ſur le rapport des Moſcovites & autres étrangers, des chemins de Moſcovie au *Catay*, où il eſt fait mention de divers peuples qui n'ont point été encore connus.

Route donnée par un Tartare nommé Sarnichoke ſujet du Prince de Boghar.

D'Aſtracan à Serachick par terre, en faiſant petites journées comme ſont celles des caravannes, 10. de ces journées.

De Serachic à une ville nommée Urgence, 15. journées.

D'Urgence à Boghar, 15. journées.

De Boghar à Caſcar, 30. journées.

De Caſcar au Cathay, 30. journées.

Autre route donnée par la même perſonne, qu'elle diſoit être la plus ſure.

D'Aſtracan au pays des Turkemens par la mer Caſpienne, 10. journées.

Des Turkemens avec des chameaux qui portent cinq cens de charge, 10. journées juſques à Urgence.

D'Urgence à Boghar, 15. journées.

Nota. La ville de Boghar eſt le lieu où les Tartares traitent avec les Cathayens & autres Nations de ces quartiers-là. L'on y paye deux & demi pour cent des marchandiſes.

De là à Caſcar, ville de la frontiére du Grand Chan un mois de chemin; il diſoit qu'il y a pluſieurs places entre deux.

De Caſcar au Catay un autre mois de chemin. Il ajoutoit qu'il avoit entendu dire (car il n'y avoit pas été) que l'on pouvoit paſſer de là par mer aux Indes, mais il ne ſavoit pas comment giſoit la côte.

Relation d'un autre Tartare, Marchand de la ville de Boghar, ſelon qu'il avoit été informé par un homme de ſon pays qui avoit été au Catay.

D'Aſtracan par mer à Serachik, 15. journées; il confirme que l'on pouvoit faire le chemin par terre, marqué ci deſſus.

De Serachick à Urgence, 25. journées.

D'Urgence à Boghar, 15. autres journées.

Nota.

Nota. Il nous faiſoit remarquer que dans ces 15. journées de chemin on ne trouvoit point d'habitation; mais ſeulement des puits de journée en journée.

De Boghar à Taskent beau chemin 14. journées.

De Taskent à Caſcar, 20. journées. Caſcar eſt la ville principale d'un Royaume qui eſt entre Boghar & le Catay, dont le Prince ſe nomme Reshit-can. *

De Caſcar à Sowchick, 30. journées de chemin. Sowchick eſt la premiére place de la frontiére du Catay.

De Sowchick à Camchick au Catay deux mois de chemin au travers d'un pays fort peuplé, fort tempéré, abondant en toutes ſortes de fruits, dont la Ville principale ſe nomme Cambalu, & eſt à dix journées du Catai.

Ces gens nous aſſurent qu'au delà du Catay qu'ils diſent être un pays fort poli &

* *Ce Reshit-can eſt peut-être le Prêtre Jean que l'on a placé en ces quartiers, & comme le mot de Teriſt chan à fait nommer l'Empereur des Abyſſins Prêtre Jean; Teriſt can qui en langue Perſanne ſignifie l'Envoyé, exprime bien le titre d'Apôtre que prend ce Prince.*

& plus riche qu'on ne le ſauroit croire, il y a un autre pays nommé en langue Tartare Cara-calmack, habité par des Négres: car pour le Catay, comme il tire vers l'Orient les peuples ſont blancs, & bien-faits de leurs perſonnes: leur Religion, ſelon le rapport de ce Tartare, eſt celle des Chrétiens, ou en approche beaucoup, & leur langue fort différente de la langue Tartare.

On ne trouve point d'ours dans cette route, mais des loups blancs & des noirs: ce qui vient peut-être de ce que les bois du pays ne ſont point ſi forts que ceux de Moſcovie qui en nourriſſent beaucoup. L'on y trouve, ſelon leur rapport, un animal que les Moſcovites nomment Barſe. Autant que j'en puis juger par la peau qu'ils me montrérent, il eſt auſſi grand qu'un lion, la peau tachetée, & je croi que c'eſt un tigre ou léopart.

Vous remarquerez encore qu'à 20. journées du Catay il y a un pays nommé Angrim, où ſe trouve l'animal qui porte le meilleur muſc. La plus grande partie ſe tire des genoux du mâle. Le peuple eſt olivâtre, & à cauſe, dit-on, que les hommes ne portent point de barbe, & qu'ils ſont du reſte fort ſemblables

aux

aux femmes; pour les distinguer, les hommes portent sur leurs épaules un fer rond, & les femmes le portent au dessous de leur ceinture. Ils se nourrissent de chair crue aussi bien que dans un autre pays nommé Titay, dont le Prince se nomme Can. Ces derniers adorent le feu, & sont à 34. journées du grand Catai. Entre le Titay & le Catay, on trouve des peuples qui se servent de couteaux d'or: on apelle ces peuples Comorom. Ils sont, selon leur rapport, plus près de Moscovie que du Catay.

Extrait de deux Lettres écrites de Petschora à Monsieur Hacluit par Jonas Logan du 24. Février 1611. Pour servir d'éclaircissement à ce que dit Linschoten dans ses deux voyages.

*IL vient ordinairement dans la saison de l'Hiver deux mille Samoiedes entre lesquels il en vint un qui nous apporta un morceau de dent * d'Eléphant qu'il dit avoit achetté d'un homme de son pays. Il nous parla de certains peuples appellez Tingoessi, qui*

* Cette piéce de la dent d'un éléphant fut portée en Angleterre.

qui habitent un pays qui est au delà de la rivière d'Oby & celle du Tas. Leur pays s'étend le long de la rivière Jenissai, rivière fort grande, & qui tombe dans la mer Natonzie. Il semble que ce pays ne doit pas être fort éloigné de la Chine; & que l'on pourra par là en découvrir le chemin si on s'y prend de bonne manière.

Autre Lettre de Petschora du 16. Aout 16 . . .

IL vient ici deux ou trois mille Samoyédes qui y apportent diverses fourures, des sibelines, des peaux de castors, des renards noirs, des écureuils, des loups, des rosomacs & des hermines. On y trouve au mois de Septembre beaucoup de saumons, d'huile d'un grand poisson nommé bealouga, d'huile de morsses, & en été de l'huile de baleine avec des peaux de renard blanc & des plumes. J'ai eu quelque conférence avec un Moscovite, qui m'a dit qu'il avoit appris des Samoiedes qu'ils avoient trouvé sur leurs frontiéres des tombeaux de minchins, c'est à dire d'étrangers qui avoient été enterrez là dans des biéres les bras croisez sur leur poitrine. Ils ajoutoient (a) *qu'il pouvoit bien y avoir soixante ans*

(a) Martinius dit que les Tartares apel-

ans qu'ils avoient été enterrez, qu'ils avoient trouvé dans ces biéres des tablettes écrites & d'autres bagatelles, que le passage du Waeigatz est quelquefois fermé par les glaces & quelquefois ouvert: que là proche il y a du cristal de montagnes; que les Moscovites & les Permaques trafiquent tous les ans sur la rivière d'Oby & en deçà; qu'ils vont quelquefois par Mer dans un grand golphe qui est en deça de Petchora. Ils l'apellent en leur langue Yowgorskysbar. Ils disoient encore qu'il y a 4. rivières qui s'y rendent, que celle qui est plus vers l'Orient s'apelle Cara-Reca, ou la rivière noire, qu'il y en a une autre nommée Moetnaya-Reca; que de là ils trouvent un Volock ou nez de terre, (ils entendent un promontoire) qui s'etend en mer l'espace de trois verstes; qu'ils le traversent & transportent par terre leurs marchandises & bateaux, & qu'ils trouvent après cela une autre rivière nommée Zelana-Reca, c'est à dire, la rivière verte; qu'en

pellent *Minchin* les étrangers, & que c'est de là que vient Mangi, & le nom que les Tartares & Marc Polo donnent à la Chine: ce qui est ici très remarquable, aussi bien que les biéres dont parle cette lettre.

ſuivant cette riviére ils deſcendent dans l'Oby ; que la riviére du Tas y entre du côté de l'Eſt & ſe rend avec l'Oby dans la mer. Ces deux riviéres n'ayant qu'une même embouchure, qu'il y a beaucoup d'Iles à l'embouchure & que d'un bord on peut voir l'autre.

Il nous parla auſſi d'une autre riviére nommé Yeneſſy au deça du Tas plus grande & plus profonde que l'Oby, qu'elle entre bien avant dans les terres, que perſonne d'entr'eux ne connoit ſa ſource, qu'ils l'avoient remontée à la rame l'eſpace de quatorze journées. Les Tingoëſſy qui demeurent le long de ſes bords, ne leur purent dire juſqu'où elle s'étend. Ils la remontérent juſqu'à une ville dont la muraille & les maiſons leur parurent blanches, ce qui leur fit croire qu'elle étoit bâtie de pierres de taille ; car ils n'oſérent pas s'en approcher de plus près ; qu'ils y entendirent un grand bruit de cloches, & virent des bétes qui n'avoient point de reſſemblance à leurs élans ; car elles ont, ce diſent ils, une longue queue, & n'ont point de cornes. La piſte de leurs pieds eſt ronde, & n'eſt point fendue comme celle des élans. Ces peuples, ajoutoient-ils, montent ſur le dos de ces bêtes, & ne s'en ſervent point

à

à faire tirer des traineaux comme nous. Je m'imagine que ces bêtes étoient des chevaux. Ces mêmes Samoyedes dirent encore qu'ils virent des hommes tout vêtus de fer; leurs têtes, leurs bras, en sorte que ni les épées ni les fléches ne leur peuvent faire de mal, & que deux cens de ces hommes pourroient conquérir tout leur pays. Vous voyez par là qu'ils ne sont pas fort éloignez de la Chine & du Cathay. Je croi vous avoir révélé un grand secret, que je vous prie de communiquer au Comte de Salisbury. Je vous souhaite toute sorte de prospéritez, & je demeure &c.



RELATION
DU SIEUR
FERRAND,
Médecin du Kan des Tartares,

Touchant la KRIME'E, *les* TARTARES NOGAÏS, *& ce qui se passe au Serrail dudit Kan.*

ON regarde le Kan des Tartares comme le premier Sujet de l'Empire Turc, devant succéder à la Couronne si la Maison Othomane venoit à manquer. Les Tartares qu'il commande sont ceux de *Krimée*, & les *Nogaïs*. Ces derniers habitent les Terres qui sont entre les fleuves *Volga* & *Tanaïs*. Il y a dans la *Krimée* trois Places qui sont gardées par les Turcs, la premiére se nomme *Caffa*, Ville fort ancienne, autrefois occupée par les Génois. Les *Kara-Nogaïs* l'ayant prise, la remirent au Grand-Seigneur

gneur pour aſſurance de l'alliance de Hadgy Mehemed Guiray Kan, avec Sa Hauteſſe.

La ſeconde eſt *Orkapy*, ou la porte d'or, qui eſt à l'Iſthme de la *Krimée*, & l'endroit où l'on paye les douanes. Elle n'eſt pas forte: il y a quelques années que le Prince Galiczin l'aſſiégea avec deux cens mille Moſcovites ſans pouvoir la prendre, Galga Sultan Frére du Kan & Généraliſſime de ſes armées étant venu à ſon ſecours. Il prit au Prince Galiczin vingt ſept piéces de canon, qui ſont encore à *Gulo* Ville maritime de *Krimée*.

La troiſiéme eſt *Yenykalé* qui eſt une forteresſe faite en dernier lieu par les Turcs dans le Boſphore Cimmerien: c'eſt la plus forte. C'eſt auſſi par là qu'on peut empêcher l'armée navale du Czar d'entrer dans la Mer noire, & les Coſaques d'y faire des courſes. On a établi beaucoup de villages aux environs de cette place, pour faciliter la ſubſiſtance de la garniſon. Sa fortification conſiſte en quatre baſtions, & pluſieurs ouvrages extérieurs, avec une platte-forme du côté de la mer à mettre deux cens piéces de canon. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt

que les murailles sont faites d'une pierre molle qui ne durcit jamais. Le Kan étant allé voir cette place, fit tirer un coup de canon de vingt quatre livres de balle dans une de ces pierres, qui ne fit qu'un trou à passer la tête. On compte sur les remparts trois cens canons, la plupart de vingt quatre, & dix huit: les autres portent plus de deux cens livres de balle; mais les boulets ne sont que de pierre, & ce canon est posé sur le bord de la mer comme celui des Dardanelles. Le Gouverneur de cette place prend la qualité de Janissaire Aga. On y avoit envoyé un Visir; mais il s'est retiré après avoir établi le bon ordre parmi la milice, & avoir pourvu la place de toute sorte de munitions.

Cette forteresse a été bâtie en quatre ans. Le Grand-Seigneur y envoyoit ses galéres & une partie de ses vaisseaux sous le commandement du Capitan-Pacha. Le premier qui y fut s'apelloit Atsehy Mehemed. Il n'en fit que les fondemens, & au retour de la campagne il fut déposé.

Le second Capitan-Pacha fut Osman Pacha beau-frére du Grand-Seigneur. Il

avança

avança fort les travaux ; mais Sa Hauteſſe ayant deſaprouvé l'ouvrage, ſur le deſſein qui lui fut envoyé, ordonna qu'on détruisît tout ce qui avoit été fait du côté d'Orient, & qu'on le refît ſur le nouveau plan qu'elle envoya : ce qui fut exécuté. Oſman Pacha ayant perdu neuf galéres, fut encore déposé à ſon retour.

Le troiſiéme Capitan-Pacha s'apelloit Abduram. Il étoit François de Nation. Il mit la place dans ſa perfection. A ſon retour il ne laiſſa pas d'être étranglé par un ordre ſorti de la bouche du Grand-Seigneur & preſqu'à ſes yeux. La malice de ſes ennemis fut grande ; car ils firent mettre le feu à un magazin de l'arſenal pour le rendre ſuſpect au Grand-Seigneur, & pour le perdre. Ils ne pouvoient ſouffrir ni le mérite ni la faveur de cet étranger.

Le quatriéme Capitan-Pacha fit ſeulement paliſſader tous les dehors, & quelque citernes dans la place : il s'apelloit Vily Pacha : ce fut en 1706. La garniſon eſt de cinq cens Janiſſaires, & d'autres troupes juſqu'au nombre de trois mille.

L'*Adda* ou petite *Circaſſie* eſt ſous la domi-

domination du Kan des Tartares. Il y a une ville qu'on apelle *Taman*, où l'on voit encore des débris du tems des Génois. A dix lieues de *Taman* il y a une autre petite ville nommée *Temerouk*, où l'on trouve beaucoup de Chrétiens & de Juifs, qui payent le Carach au Tartar Kan, & la douane. Mais il faut en payer une seconde au Grand-Seigneur, pour l'entretien d'un château qui défend le pays des courses des Moscovites & de Cosaques. Les douanes sont de trois pour cent. Tous ceux qui aménent des esclaves de *Circassie* en *Krimée*, sont obligez de prendre un Pengikt dans ce lieu-là: autrement ils seroient regardez comme des voleurs. Chaque Pengikt coute trois piastres.

La Province de l'*Adda* s'étend jusqu'à une riviére qu'on apelle *Karakoban*. Aprés l'avoir passée, on se trouve dans le pays que le Grand-Seigneur a assigné aux Tartares noirs. Ils ont effectivement une mine affreuse. Ils sont sujets du Kan, & ne laissent pas de faire souvent des courses en Moscovie, & dans la Russie noire, (contre les ordres) où ils font des esclaves en grand nombre. Il n'y a pas longtems que 30. mille de ces Tartares firent une course en Ukraine, d'où ils rame-

ramenérent six cens esclaves, & environ mille bœufs ou chevaux. Le Czar en fit ses plaintes au Kan des Tartares, lequel pour satisfaire le Czar envoya un de ses Agas dans le pays des *Nogaïs*, pour faire rendre lesdits esclaves & les bestiaux. Les *Nogaïs* répondirent qu'ils étoient fidelles sujets du Kan, mais qu'ils n'avoient point d'autre métier que celui de la guerre, & qu'ils étoient hors d'état de subsister, si on leur retranchoit les courses; que par conséquent ils ne pouvoient pas remettre lesdits esclaves, & que les Moscovites pouvoient prendre des *Nogaïs* à la place, s'ils en avoient la force. Le Kan ayant reçu cette réponse, ordonna dans toutes les échelles, & dans les terres de sa dépendance de n'achetter aucun desdits esclaves, sous peine de cinq cens coups de bâton à ceux qui les auroient achettez, & de la perte de leur argent. Les *Nogaïs* ayant apris l'ordre du Kan portérent leurs esclaves en Perse, où ils les vendirent avec avantage.

Les *Nogaïs* vouloient passer en Hongrie au service du Prince Ragotzy, mais n'ayant eu aucune de ses nouvelles, ils se déterminérent à la course dont je viens

de

de parler. Ils ont pour leur logement une maiſon portative à la façon d'un moulin, qu'ils font avec de grands cercles. Ils la couvrent de feutres: le deſſus eſt une eſpéce de paravant qu'ils tournent contre le vent pour empêcher que la fumée ne les incommode, quand ils y font du feu. On diſtingue la maiſon d'un Gentilhomme *Nogaïs*, autrement *Monrza*, par la figure d'un ſabre qui ſe voit par dehors ſur le paravant. Leur nourriture ordinaire eſt de millet qu'ils font bouillir avec de l'eau: ils l'apellent *Chorba*. Lorſqu'ils veulent faire un feſtin pour quelque mariage, ou autre réjouiſſance, ils coupent la tête d'un cheval, la font bouillir, & la mettent en hachis. Ils préférent ce mets au bœuf, au mouton, & à toute ſorte de volaille; & lorſqu'ils veulent diſtinguer quelqu'un de la compagnie, ils lui préſentent le boyau gras du cheval qu'ils eſtiment le meilleur morceau. Ils en portent même qui ont été fumez quand ils vont en courſe: & lorſqu'ils ont fait une bonne priſe, ils les mangent avec leurs amis.

Les *Nogaïs* peuvent demeurer dix & douze jours ſans manger, leurs chevaux de

de même ; & souvent ils font des courses au plus fort de l'hiver de deux & trois mois sans porter aucune provision, ne mangeant que ce que la fortune leur présente.

Un jour me trouvant dans le pays des *Nogaïs* avec Sultan Galga qui commandoit trente mille hommes, il m'ordonna d'aller voir un *Mourza* malade qui étoit à deux lieues de là : il me donna une escorte de trente cavaliers de sa garde. Nous partimes avec un domestique du *Mourza*, pour nous servir de guide. Quand nous eumes marché une heure, nous rencontrames environ deux cens hommes le sabre à la main partagez en deux escadrons, au devant desquels marchoient deux chariots couverts. Ils paroissoient se battre. Je consultois en moi même si je devois passer, lorsque l'officier qui commandoit mon escorte voyant l'incertitude où j'étois, me dit de ne rien craindre, & que dans l'un des deux chariots il y avoit une fiancée qu'on menoit d'un village à l'autre, & que ces gens là ne combattoient pas pour se tuer, mais seulement pour se faire quelques légéres blessures d'où il pût sortir du sang, pour pronostiquer aux enfans mâles qui viendroient de

de ce mariage, qu'ils ſeroient un jour de braves guerriers. Ils ont encore une maxime, que lorsqu'il nait un garçon, tout le monde va à la porte de la maiſon avec des marmites. Ils font un grand bruit, diſant que c'eſt pour faire fuir le diable, & qu'il n'aura plus aucun pouvoir ſur l'eſprit de cet enfant.

Ces Tartares donnent par an 2000. moutons au Kan, qu'ils envoyent à trois repriſes différentes. Les premiers *Mourzas* ſont encore obligez de venir ſouhaiter les bonnes fêtes au Kan dans le tems du *Baïram*, & ils lui aménent quelques chevaux & des oiſeaux de proye des meilleurs Le Kan leur fait donner un habit complet à chacun.

Pour la Juſtice, lorſqu'un homme a été battu, tous ſes parens & ſes voiſins vont avec un fouet à la main battre l'aggreſſeur, & ſouvent ils battent à la mort. Si l'on tue quelqu'un, il faut que le criminel meure à coups de ſabre ſur le tombeau du mort. Ce n'eſt pas comme en Turquie où ſouvent on ſe rachette pour de l'argent, & où il n'y a que les pauvres qui ſoient condamnez. S'ils ſe battent en duel, & ſans avantage, qui eſt mort eſt mort : on n'en fait point de recherche.

cherche. On ne trouve dans leur pays ni pain, ni vin, ni ſel, ni poivre, ni huile, ni vinaigre. En hiver ils ne vivent que de millet, & en été ils boivent le lait de leurs jumens. Ils ne laiſſent pas d'avoir des bœufs, des moutons, & de la volaille en quantité, mais ils l'eſtiment beaucoup moins que la chair de cheval. Ils font bouillir du lait qui devient dur comme une pierre; ils le font encore ſécher au ſoleil, & le mettent en pelotes, & pour ſe deſaltérer en été ils pilent une pelote, & la mêlent avec un pot d'eau qu'ils boivent. Voila leur ſorbek.

Les femmes de ce pays-là ſont toutes laides & noires, au contraire de celles de la grande *Circaſſie*, & je n'y ai vu qu'une ſeule fille d'un *Mourza* qui fût belle; mais elle l'étoit à l'excès.

Les *Nogaïs* ne cultivent aucun fruit, & on n'en trouve dans le pays que de ſauvages qui ſont fort mauvais. On voit des plaines à perte de vue qui ſont de bonne terre, mais ſans ſemence. Ils mettent leurs millets auprès des riviéres, & quand il arrive un débordement d'eau, ils ſe trouvent ſans recolte. Comme

me ils n'ont point de demeure fixe, on voit un jour des villages dans un endroit, & le lendemain on n'y trouve plus rien. Ils ne s'arrêtent guéres plus de deux mois dans un même lieu: ils en passent un à semer le millet, & l'autre à le recueillir.

Quand on a passé les *Nogaïs*, on entre dans la *Circassie*, qu'on appelle *Cabartha* du nom de la Capitale. Elle dépend du Kan, & c'est là son trésor par les belles esclaves qu'il en tire: le sexe y est généralement beau. Le Kan envoye souvent de ces filles au Grand-Seigneur, & plusieurs ont été assez heureuses pour changer leur condition d'esclaves en celle de Sultanes. Il y a un Beig dans cette Province, qui prend la qualité de Gouverneur-Général, & qui traite tous les habitans du nom d'esclaves. Il a d'autres Gouverneurs sous lui: ils sont tous obligez d'envoyer pour tribut annuel au Kan trois cens esclaves, savoir deux cens filles & cent garçons, qui ne passent pas l'âge de vingt ans: & s'il arrive parmi les Beigs quelque différend, qui les oblige de prier le Kan de leur envoyer un officier de considération pour les mettre d'accord, cet officier

officier prend pour ſes peines une certaine quantité de filles, les plus belles qu'il peut trouver dans le pays.

La nourriture de ces *Circaſſes* eſt à-peu-près de même que celle des *Nogais*, ils aiment fort le laitage : pour leur pain ils font bouillir un peu de farine de millet avec de l'eau ſans ſel, & ils ne le font cuire qu'à demi : enſuite ils le laiſſent ſécher.

Le pays eſt rempli de beaux arbres de toutes eſpéces & de très belles fontaines. On prétend que l'eau de ces fontaines, le laitage, & l'abſtinence du ſel, contribuent à la beauté des femmes Circaſſiennes. Le peuple reſpecte les Chrétiens, principalement les Génois, dont ils ſe diſent deſcendus.

J'avois un habit la Françoiſe, ce Kan m'ordonna de le mettre avec ma perruque & mon chapeau : je fus avec cet équipage dans une ville ancienne, où il y a encore pluſieurs veſtiges du tems des Génois. Tout le monde couroit après moi, & on me regardoit comme un homme miraculeux : chacun vouloit me mener dans ſa maiſon, & on me prioit pour recevoir des préſens. Quand on ſut que j'étois le médecin du Kan, on m'eſtima

m'eſtima encore davantage. Je me diſois Génois. Le Beig me propoſa ſa niéce en mariage, à condition que je ne la ménerois pas plus loin que la *Krimée*, & il lui faiſoit une dot de vingt filles eſclaves. La niéce du Beig étoit fort belle : je crus lui reconnoitre quelque diſpoſition à me vouloir du bien, quoique je ne puſſe lui parler que par ſignes. Elle pleura quand je partis, ou du moins elle en fit le ſemblant ; elle reprochoit à ſon pére la contrainte qu'il lui faiſoit de l'empêcher de me ſuivre, diſant que c'étoit le Ciel qui m'avoit envoyé là pour le bonheur de ſa vie. Je lui donnai une croix & une image, & je la baptizai en lui recommandant de baiſer la croix tous les jours. Je baptizai auſſi le pére & une partie de ſes parens. Pour le Beig il panchoit un peu au Mahométisme.

Un Miſſionnaire qui ſauroit la langue feroit de grand progrès en *Circaſſie*. Les Peuples n'ont ni livres ni Religion : ils adorent les cercueils de leur péres qu'ils ſuspendent à des arbres : il ne laiſſent pas d'avoir de la vénération pour les images. Lorsqu'ils tombent en esclavage, ils

ſuivent

ſuivent toujours la Religion de leurs maitres.

Quand le Kan a beſoin de troupes, il peut en tirer du pays des Beigs, jusqu'au nombre de vingt mille hommes; mais ils ſont plus propres à remuer la terre & à un travail dur, qu'à combattre: ils ne laiſſent pas de tirer fort bien une fléche.

Le *Boudgiak* eſt une autre Province dépendante du Kan; elle eſt entre le *Nieſter* & le *Danube*, & confine avec la *Moldavie*. Les habitans s'apellent auſſi Tartares; ils vivent comme ceux de *Krimée*, mangeant du pain, de la viande, &c. Il y a trois villes dans ce pays là qui ſont aſſez conſidérables; dont l'une eſt ſur le bord de la mer, & rend vingt mille écus de douane par an au Kan: mais il n'en retire que la moitié, donnant le ſurplus à un Sultan qu'on apelle Orbeig, qui demeure ordinairement avec un Corps d'armée ſur les paſſages de la *Moldavie*, & qui en rend le commerce libre.

Lorsque le Kan apelle les Tartares de *Boudgiak* en tems de guerre, ils ſont obligez de marcher avec quarante mille hommes, & ſouvent il en vient jusqu'à ſoixante mille. Ils obſervent une cou-

tume aſſez particuliére: quoiqu'ils ménent leurs enfans de bonne heure à la guerre, ils les laiſſent chez eux dans leur treiziéme année, ils en uſent de même à la vingt ſixiéme; enfin on ne voit point de Tartares de *Boudgiac* en campagne à la 39. à la 52. & ainſi de treize en treize ans jusqu'à la fin de leur vie. Ils ne portent même cette année là ni ſabre ni autres armes: ils diſent que c'eſt une année infortunée pour les guerriers. Ils ne ſe marient pas non plus, & ils ſe tiennent presque toujours en priéres, pour éviter le malheur de cette année. Le premier jour de la quatorziéme ils font un grand feſtin à leurs amis, où ils boivent une certaine liqueur apellée *boza*, faite avec la farine de millet qu'on laiſſe fermenter: elle ne laiſſe pas d'enivrer. J'ai vu des Tartares en boire trente ocques dans une heure: l'ocque peſe deux livres & demie poids de marc. Ils ne manquent jamais de tuer un cheval pour le feſtin, quelquefois deux, ſuivant la faculté de celui qui le donne. J'en ai vu tuer jusqu'à ſept par un *Mirza* qui ſe piquoit de magnificence. Il y avoit plus de trois cens Tartares invitez au repas. Quand ils ont bien mangé

gé & bien bu, ils se couchent sur le dos, le visage exposé aux ardeurs du soleil. Après avoir dormi, s'ils se réveillent avec un grand mal de tête, ils s'en réjouissent, disant qu'ils se sont bien enivrez, & se remettent à boire.

Les Tartares *Calmouks* sont en partie sujets du Kan des Tartares, & en partie sous la domination du Czar. Ils sont tous obligez de venir féliciter le Kan aux fêtes du Baïram; & ils lui apportent un présent d'un carosse assez propre tiré par quatre chevaux, & d'un autre petit chariot attelé de deux chameaux, dans lequel il y a deux pelisses de martes zibelines pour le Kan, une pour la Sultane mére, ou pour la Sultane favorite, & quelques autres pour Sultan Galba, Sultan Nuradin, Sultan Orbey, pour le premier Visir, & pour le Moufti.

C'est un des *Calmouks* le plus qualifié qui vient pour ce sujet, avec une suite de trente hommes qui font peur à voir par leur mine affreuse. Quand ils arrivent à la *Porte d'or*, ils sont obligez, avant d'entrer en *Krimée*, de faire avertir le Khan de leur arrivée. Il leur envoye un Chiaoux avec ordre de leur fournir tous leurs besoins pendant quatre jours, qui est le

tems neceſſaire pour venir à la capitale. Le lendemain de leur arrivée, ils font avertir le Viſir du Kan pour avoir audiance, laquelle étant accordée, le Viſir envoye ſon Kiaya avec deux Chiaoux pour les accompagner au Divan avec leurs préſens. Dès que l'Ambaſſadeur eſt arrivé à la porte du Divan avec ſon cortége, deux Capigy-Bachys viennent le prendre ſous les bras; & il eſt conduit en préſence du Kan. Pour lors il ſe proſterne jusqu'à terre, & baiſe le bout de la veſte de Kan, qui lui dit qu'il eſt le bien venu. Il ſe tient debout pendant les interrogations que le Viſir du Kan lui fait. Il aſſure enſuite le Kan de la fidélité de tous les *Calmouks*, & lui offre ſes préſens. On lui donne le Caſtan, & on le fait paſſer dans un autre appartement, où le grand Ecuyer du Kan le régale avec du caffé, du ſorbek, & des parfums ſuivant l'uſage des Turcs. On lui donne pendant ſon ſéjour un tayn en pain, viande, beurre, ris, & fourrage pour ſes chevaux. On le loge dans une maiſon commode, & on lui fournit l'emmeublement d'une chambre aux dépens des Chrétiens & des Juifs. Si les Chrétiens

ſont

font chargez de ces dépenses, ils ont aussi la douceur de ne payer qu'une piastre & un tiers de Karasch.

Les Beys de *Valachie* & de *Moldavie* envoyent aussi un présent tous les ans au Kan de la valeur d'environt vingt mille écus.

Le Kan a toujours cinq à six mille hommes de troupes réglées sous le commandement d'un Aga, pour aller par tout où le besoin le demande; & cet Aga prend sur le pays une espéce de dixme pour l'entretien de cette milice, sur tout dans la *Krimée* qui est fort peuplée. Son revenu peut aller à trente bourses. C'est le meilleur emploi de la *Krimée*.

Le Czar envoye tous les ans deux oiseaux de proye, qu'on apelle *sangurs* au Kan des Tartares. Ils sont estimez mille sequins piéce Autrefois le Czar donnoit la valeur de deux cens mille écus au Kan en pelisses, ou en argent: mais depuis le dernier Traité, Sa Hautesse pria Adgy Sultan Selin Guirai de se contenter de deux oiseaux, avec promesses qu'il lui tiendroit compte du reste; & ce fut un des articles du Traité entre le Grand-Seigneur & le Czar. Il y a pour l'ordinaire un Envoyé du Czar en

Krimée. Ce Prince dit un jour à un Tartare, que le Czar lui avoit envoyé dire qu'il vouloit éprouver ses forces avec le Kan, que pour cet effet il avoit ordonné qu'on choisît dix mille hommes de ses troupes qu'il faisoit discipliner avec soin; que le Kan pouvoit en faire de même: que si les Moscovites étoient victorieux, le Kan n'auroit plus d'oiseaux, & que s'ils étoient batus on lui donneroit le même tribut qu'avant le traité de paix. Le Kan fit répondre au Czar qu'il acceptoit le défi, à condition qu'ils commanderoient tous deux leurs troupes, s'il n'aimoit mieux terminer ce différend par un combat particulier. Le Czar ne s'est pas déclaré, & Gary Guiray Khan a été déposé par la Porte.

VOYA-

VOYAGE D'UN AMBASSADEUR

Que le Czar de Moscovie envoya par terre à la Chine l'année 1653.

CEt * Ambaſſadeur partit de la ville de *Tobol* en *Siberie* au mois de Mars 1653. Après quatre ſemaines & trois jours de navigation ſur la riviére † *Irtis*, qui ſe rend dans l'*Obi*, il arriva à la Ville de *Tara* le vingt ſeptiéme Juillet. Il en partit le premier Aout, & arriva le dix Septembre à *Belou Voday*, c'eſt à dirë aux *Eaux Blanches*; il y fut quatre ſemaines pour prendre des guides & des bêtes de ſomme que le Prince Ablai lui devoit fournir. Il en partit le quinze Octobre avec cinquante chevaux & quarante chameaux que ce Prince lui avoit envoyez. Après huit jours de marche il arriva à un lieu nommé *Calbaſin*; il n'y

* *Il s'apelloit Saedor Jacowits Boicoof.*

† *Elle eſt mal placée dans quelques Cartes.*

trouva qu'une grande maiſon presque ruinée. De là il fut à *Loukaragay*, qui en eſt à deux journées; il gagna après les bords de la petite riviére *Henkutia*, qui eſt à une journée de *Loukaragay*; elle vient d'entre des rochers, & ſe va perdre dans l'*Irtis*. A main droite en remontant la riviére *Irtis*, eſt l'habitation d'un (a) Laba, ou Prêtre Kalmuck, qui a quelques maiſons de pierre ſur l'autre rive de l'*Irtis*. Ce Laba vit de la culture de la terre, il a à ſon ſervice des Buchares: l'on cultive en cet endroit du bled, de l'orge, du millet & d'autres grains.

Le 22. (b) Novembre l'Ambaſſadeur arriva à la réſidence du Prince Ablay. Ses Sujets demeurent ſous des huttes bâties de brique, ils ont toutes ſortes de beſtiaux & de grains. Ce Prince faiſoit donner tous les mois à l'Ambaſſadeur, & à ceux de ſa ſuite, pendant qu'ils furent là, trente (c) *Kaepen* de bled & d'orge, cinq *Kaepen* de farine de froment, vingt moutons & dix chevreaux.

Le 27. le Prince envoya ſon frére vers

(a) *Peut-être Lama.*
(b) *ou Décembre, ſelon les Ruſſes.*
(c) *Kaep eſt un poids de quarante livres.*

vers l'Ambassadeur, pour voir les présens du Tzaar, ou Grand-Duc de Moscovie.

Le 27. Décembre l'Ambassadeur fut porter au Prince Ablai les présens de Sa Majesté Tzaarienne. Il demeura deux jours à sa Cour, & après avoir passé quatre mois & dix jours dans ses Etats, il prit avec lui son Ambassadeur, & ils arrivérent ensemble le troisiéme Avril, après douze jours de marche, à une petite riviére nommée *Beska*, qui prend sa source entre des rochers, & va se perdre dans l'*Irtis*. Le Prince Ablai fait cultiver la terre (a) proche de cette riviére, & il y a même fait bâtir quelques maisons de pierre par des ouvriers que le Grand-Cham lui a envoyez du *Cathay*.

Le trentiéme Janvier l'Ambassadeur quitta le Prince Ablai pour continuer son voyage; & après quatorze jours de marche, il arriva à la résidence du Prince Kol. A quatre journées de là est une petite ville nommée *Kol*, où il ne remarqua que deux maisons bâties de

(a) *Le pays porte du bled, du seigle, des pois & autres légumes.*

brique habitées par des Prêtres Kalmucks.

A cinq journées de la ville de *Kol* est le grand Lac, nommé en langue Kalmuque, *Kisilbas*; la riviére *Irtis* le traverse. Après que l'Ambassadeur eut marché huit jours au delà de ce Lac, le long de l'*Irtis*, il entra dans les Terres d'un (a) Taitsa Mogol.

Deux jours après il arriva au pays du Taitsa (b) Irdekulu, qui demeure avec ses Sujets sous des tentes dressées le long de l'*Irtis*. Après sept jours de marche, toujours entre des rochers, il entra dans le pays d'un Taitsa Kalmuck, apellé Suruktakon (c), où la riviére *Irtis* prend son origine, à un lieu nommé *Bulugan*, qui est la résidence de ce Taitsa. De là aux Terres du Taitsa Sudbiligenia Mogol, il y a vingt deux journées de chemin qui se fait par des montagnes fort hautes. Le pays qui dépend du Taitsa Semsi, aussi Mogol, en est à huit jour-

(a) *Taitsa, en Kalmuck, signifie Prince. J'ai parlé à Mosco à un Prince Kalmuck apellé Taitsa Aldadois.*

(b) *Dans l'original Moscovite Jerdakula.*

(c) *Suratekon dans l'original Moscovite.*

journées de chemin ; il y a trois autres journées de là jusques aux terres du dernier Taitſa Mogol, nommé Dobrona : car du pays que poſſéde ce Prince, jusques aux frontiéres du *Cathay*, il ne reſte que 15. journées de chemin.

Tous ces Princes Kalmucks & Mogols habitent ſous des tentes, qu'ils transportent ça & là quand ils veulent changer de demeure.

L'Ambaſſadeur employa deux mois à aller depuis les frontiéres du *Cathay* jusques à la ville de *Kokotam*, qui eſt la premiére des villes qui ſe rencontrent de ce côté là. Il ſouffrit dans ce chemin de montagnes très hautes, tenues par les Mogols & par les Kalmucks, de grandes incommoditez ; il fut même contraint de s'arrêter des deux ou trois ſemaines en quelques endroits faute de vivres & d'eau, qu'il falloit porter pendant le voyage. Comme l'Ambaſſadeur fut à dix journées au deça de *Kokotam*, il fit ſavoir ſon arrivée au Gouverneur, afin qu'il lui envoyat des vivres & des chevaux, ſuivant la coutume de la Chine ; mais le Gouverneur s'en excuſa ſur

ce qu'il n'en avoit aucun ordre du * Grand-Cham son Maitre. L'Ambassadeur ne laissa pas de passer outre, après avoir demeuré huit jours à *Kokotam*, il en partit le 21 Janvier avec deux Mandarins que le Gouverneur lui donna pour le conduire à la ville capitale du *Cathay* nommée *Cambalu*.

La ville de *Kokotam* est fermée d'une muraille faite de terre & flanquée de tours de brique, il y en a six plus grosses que les autres, dans lesquelles sont percées les portes de la ville, fermées chacune de deux battans de bois de chêne, couverts de placques de fer. L'Ambassadeur ne remarqua aucune piéce d'artillerie sur ces tours, ni aux côtez des six portes de la ville. Il vit dehors & dedans la ville plusieurs Pagodes bâties de briques vernies, comme aussi quantité de boutiques bâties de pierre, sur le derriére desquelles les marchands sont logez. Tout le trafic se fait en Lalas, qui valent un peu plus de trois onces d'ar-

* *Le Prince Aldadois m'a dit que le Grand-Cham, qui est maintenant maitre de la Chine, est apellé Mugal par tous les Tartares & Mogols.*

d'argent fin: les petites denrées se troquent contre le tabac & le thé. Ces boutiques étoient fournies de toutes sortes d'étoffes de soye, de damas, de satins, de taffetas, de toiles de coton teintes de diverses couleurs, &c.

La terre y produit toute sorte de grains, & les forêts les fournissent de bois.

L'Ambassadeur partit de *Kokotam* le 21. Janvier pour aller à la ville de *Kapty*, qui en est à douze journées; c'est la seconde ville du *Cathay* qu'il rencontra sur sa route. Plusieurs Princes Mogols qui ont secoué le joug d'autres Princes de leur nation, & qui se sont engagez au service du Grand-Cham, campent dans l'espace du pays qui est entre ces deux villes. Ils n'ont point de demeure arrêtée, non plus que les autres Princes de leur nation.

L'Ambassadeur étant donc arrivé le dix Février poche de la Ville de *Kapty*, il fit savoir au Gouverneur sa venue, & lui fit demander des vivres & des bêtes de somme. Il s'excusa sur ce qu'il n'en avoit point d'ordre du Grand-Cham son maitre, & qu'il en écriroit à la Cour.

 La

La ville de *Kapty* est entre ces hautes roches, sur lesquelles la muraille de la Chine est élevée. Cette muraille est bâtie de pierre, elle a trois * brasses de haut & la moitié autant de large; elle est défendue & flanquée par des tours de brique éloignées de plus de cent brasses les unes des autres. En quelques endroits les tours sont sur la muraille, en d'autres il s'en faut dix brasses qu'elles ne touchent à la muraille. Elle s'étend depuis la ville de *Suktsey* où croît la rhubarbe, jusques sur le bord de la mer, à ce que me dirent les Katayens, les Buchares, & les Kalmucks.

Dix jours après que le Gouverneur eut écrit au Grand-Cham sur le sujet de l'Ambassadeur, l'ordre vint de lui donner les choses dont il auroit besoin. Il partit de *Kapty* le 21. Février avec deux Mandarins envoyez par le Grand-Cham pour le conduire à † *Cambalu*, où il arriva après sept jours de marche. Dans cette marche il passa par dix huit villes bâties de pierre ou de bricque; il y vit peu d'armes à feu, mais seulement quelques petits canons de fer, quelques soldats

* *Dans le Russe Gaunas.*

† *Pekin.*

dats avec des fuzils & des picques. Il y remarqua des ponts de pierre bâtis fort proprement.

Les gens de quelque conſidération ont un ou deux valets qui les ſuivent, & qui leur portent un paraſol ou un bâton doré ; mais les Gouverneurs, les Princes & les Gens de marque, vont en litiéres portées par quatre ou par huit porteurs. L'on crie devant eux *nem toec*, c'eſt à dire, attendez un peu.

Le 3. Mars 1656. l'Ambaſſadeur étant arrivé à une Wurſt ou demie Wurſt de la ville de *Cambalu* capitale du *Cathay*, deux Mandarins l'y vinrent recevoir. L'un étoit Tartare & l'autre Chinois, tous deux Préſidens du premier Tribunal de la Chine. Ils conduiſirent d'abord l'Ambaſſadeur dans une Pagode, où ils lui firent ſervir du café & du thé. Leurs Pagodes ſont bâties à l'honneur & à la mémoire de leur Talemana, qui vivoit anciennement dans cette Pagode, & qui paſſe auprès d'eux pour leur Dieu. Après ce régal les deux Mandarins commandérent à l'Ambaſſadeur de ſe mettre à genoux, & d'incliner la tête devant la Pagode, lui diſant, inclinez vous devant notre Roi. L'Ambaſſadeur refuſa de le

faire,

faire, & leur dit que ce n'étoit pas la coutume en son pays de s'incliner de la sorte, & de se mettre à genoux ayant le bonnet sur la tête. Ils présentérent à l'Ambassadeur du thé bouilli avec du beure & du lait de vache, lui disant que cette boisson lui étoit envoyée de la part du Roi. L'Ambassadeur leur dit qu'il étoit carême, & que selon sa Religion il ne pouvoit pas en boire.

L'Ambassadeur remarqua sous la premiére porte de la ville de *Cambalu*, où il passa, trois petits canons de fonte long d'une aune & demie: il en vit encore deux autres de même longueur un peu plus avant dans la ville. Après avoir marché plus de trois Wurst dans la ville, il arriva à la maison qu'on lui avoit préparée; elle n'avoit que deux chambres, elles étoient tendues de tapis faits de racines d'herbes.

Pendant que l'Ambassadeur fut en la ville de *Cambalu*, l'on lui donnoit tous les jours par l'ordre du Grand-Cham, pour sa nourriture, un mouton, deux poissons, trois plats de farine, près d'une livre de thé, deux plats de ris, & environ une pinte d'eau de vie. Pour ses gens, ils avoient de la chair de bœuf, chacun

chacun du ris, & deux tasses d'eau de vie.

Le quatriéme Mars le Conseil envoya querir les présens du Tzaar; l'Ambassadeur refusa de les donner, & dit que l'on n'en usoit pas ainsi dans sa Cour, que l'on n'y donnoit les lettres ni les présens qu'au Prince même, au tems de l'audiance, & que le Grand-Cham ne la lui pouvoit pas refuser. Ces Envoyez répondirent que si cette coutume se gardoit à la Cour du Tzaar, il n'en étoit pas de même en celle du *Cathay*; qu'un Prince ne pouvoit pas prétendre établir des loix dans les Etats des autres, & enfin qu'ils étoient envoyez pour apporter les présens. Le refus que l'Ambassadeur fit de les donner n'empêcha pas que ces gens ne les emportassent. Ils dirent à l'Ambassadeur que le Grand-Cham lui donneroit audiance, & qu'il lui présenteroit lui même la lettre du Tzaar. Quelques jours s'étant passez, l'on vint querir l'Ambassadeur pour aller présenter la lettre du Tzaar au Conseil, ce qu'il refusa encore. Il ajouta qu'il étoit envoyé au Grand-Cham, & non à son Conseil.

L'on mit après cela l'Ambassadeur dans une autre maison, où il y avoit quatre

tre chambres ſemblables à celles de ſon premier logement.

Le dixiéme l'on envoya querir par diverſes fois l'Ambaſſadeur pour aller au Conſeil préſenter la lettre du Tzaar. Il continua dans ſon premier refus, diſant que cela étoit contre ſon ordre, & qu'il ne s'en pourroit jamais juſtifier auprès du Czar ſon maitre. Quelques jours après l'on rapporta à l'Ambaſſadeur ſes préſens, à cauſe, diſoient-ils, qu'il ne s'étoit pas voulu mettre à genoux, & qu'il n'avoit pas voulu préſenter au Conſeil la lettre du Tzaar. Ils ajoutérent que non ſeulement les Ambaſſadeurs étrangers ne voyoient point l'Empereur de la Chine, mais que les Chinois mêmes ſes Sujets ne le voyoient point, & qu'il n'y avoit que les principaux Seigneurs du pays qui le puſſent voir.

Je ne ſaurois dire au juſte comment la ville de *Cambalu* eſt grande, parceque l'on ne nous permit pas * de ſortir de notre logis, durant le ſéjour que nous y fimes. Je n'en ſai que ce que m'en ont dit les Mogols

* *Nieuhof m'a dit que l'on ne donna pas aux Moſcovites la liberté de ſortir du logis, à cauſe de leur mauvaiſe conduite.*

Mogols & les Cathayens, qui tiennent qu'elle a quarante wursts ou huit lieues de large, & autant de long.

Les principales marchandises qui se trouvent à *Cambalu* sont des brocards relevez d'or & de toute sortes de figures, comme fleurs, dragons, serpens & autres; l'on y fait aussi des satins, des velours, des tapis & d'autres étoffes de soye. L'argent, les pierreries & les perles y sont apportées du pays * de *Karatsei*, autrement nommé le *vieux Cathai* par ceux du pays. Il y a de *Cambalu* au pays de *Karatsei* deux mois de chemin. Ils disent qu'il est bien plus grand que le *nouveau Cathai*, & que l'on y trouve beaucoup de fourrures de martres zibelines, de renards, de castors & de tigres.

Leurs maisons sont bâties de pierre & couvertes de tuiles colorées, fort petites & fort basses: si ce n'est le palais du Grand-Cham. Il est fort élevé, spacieux, & peint de diverses couleurs, le haut du toit est doré; ce palais est fermé d'une muraille de brique, où sont percées cinq portes qui ne s'ouvrent que très

* *Peut-être Karakatai.*

très rarement, & qui ſont toujours bien gardées par des ſoldats. Il eſt fermé d'un foſſé plein d'eau, revêtu de groſſes pierres, avec un pont auſſi de pierre à chaque porte. Proche de chacun de ces ponts eſt dreſſée une haute colonne de pierre blanche, haute de ſix braſſes ſur laquelle ſont gravez des caractéres Chinois. Il y a une grande place devant le palais, où les courtiſans s'aſſemblent trois fois tous les mois pour faire la révérence au Prince.

Les Cathayens fêtent toutes les nouvelles lunes, & arborent ce jour-là dans les rues pluſieurs étendards & banderolles. Ce jour-là tous les grands Seigneurs & Officiers de l'Empire viennent richement vétus dans la place qui eſt devant le palais, où ils s'aſſeyent chacun ſelon ſon rang. Après avoir été aſſis une heure ou environ, il ſort du palais un Officier du Grand-Cham, qui leur commande à tous de s'incliner vers le Palais: ce qu'ayant fait ils ſe raſſeyent. Environ une heure après le même Officier revient, & tous les autres s'inclinent derechef, l'Oficier retourne une autre fois & ils s'inclinent pour une troiſiéme fois. Cet Officier leur donne à chacun

un billet écrit, qu'ils reçoivent avec grande ſoumiſſion. Ces Seigneurs ôtent après cela les habits magnifiques dont ils étoient parez, & s'en retournent chez eux. Le Grand-Cham a auſſi vingt ſix éléphans que l'on a accoutumez à s'incliner devant lui.

Les Cathayens affectent de mettre ſur leurs habits, ſur les toits de leurs maiſons, ſur leurs Pagodes, & enfin par tout des repréſentations de ſerpens & de dragons.

Leur pays produit toutes ſortes de fruits en grande abondance. Ils ont auſſi du poivre, du cloud de giroffe, de la muſcade, du gingembre, du benjoin, du thé & des * badianes.

La terre y porte auſſi de toutes ſortes de grains, il y en a même d'une espéce que l'on recueille deux fois l'année. Pour du ſeigle, je n'y en vis point. Les rues des villes du *Cathay* ſont pavées de grandes pierres, & ont des deux côtez des conduits où tombent les immondices des maiſons.

Dans le *Cathay*, à ce que me dirent les Ca-

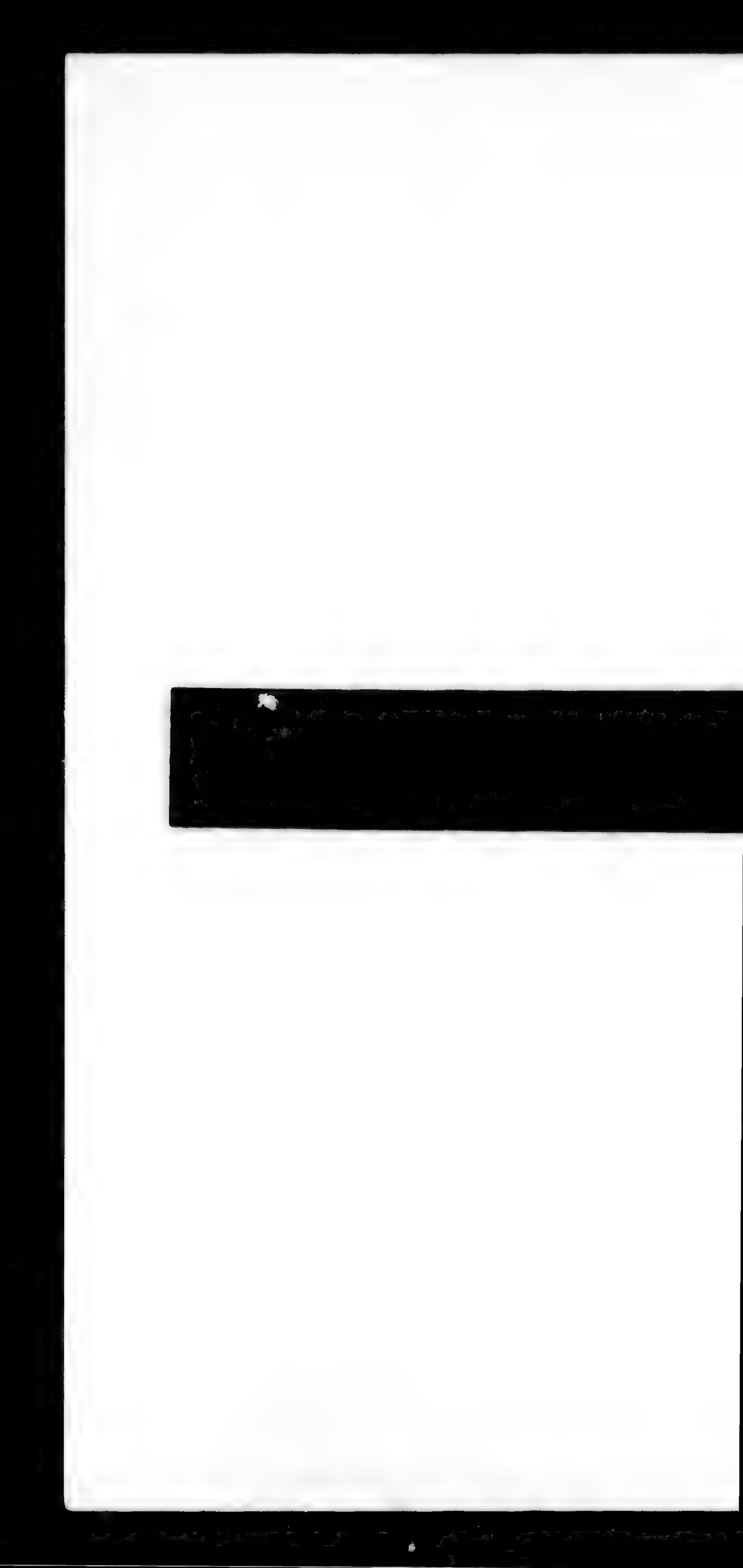
* *ou Bananes. C'eſt une eſpèce de fruit qui a été décrit.*

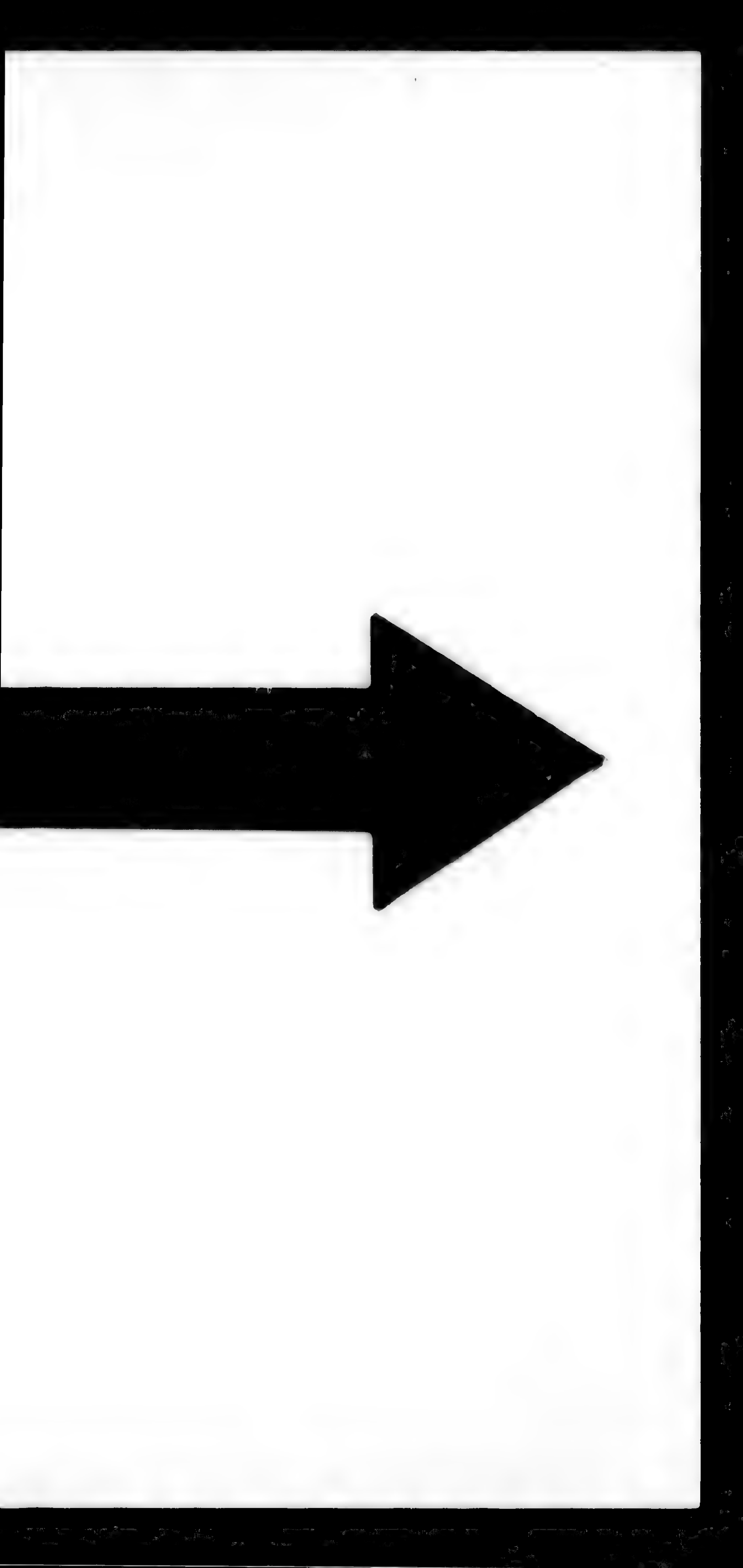
Catayens, il n'y a point d'autre grande riviére que celle qui est nommée *Chatul* qui vient de la *Bucharie*, & se perd dans la mer. Ils ajoutérent que cette riviére ne passe pas loin de la ville de *Cambalu*, que les Hollandois remontent de la mer avec leurs vaisseaux cette riviére, & que son embouchure est fort dangereuse pour les vaisseaux. Les gens du pays nous dirent aussi qu'il y avoit à *Cambalu* un étang dont l'eau est rouge, & que l'on y pêche du poisson qui paroit de la même couleur, mais que la chair n'en est pas rouge. Sur le sujet du Grand-Cham qui gouvernoit pour lors la Chine, ils me dirent qu'il étoit Tartare de Nation, qu'anciennement la Chine étoit gouvernée par un Roi Chinois; que depuis trente ans les Tartares avoient conquis la Chine; que Dai-Begham y regnoit lorsque les Tartares s'en rendirent les maitres, qu'il se pendit de desespoir; que son petit-fils lui survécut, & qu'il fut transporté par les confidens du Roi son grand-pére dans l'*ancien Cathai*. Le pays ainsi abandonné demeura en proye aux Tartares, qui l'ont toujours gouverné depuis. Il est resté fort peu de Cathayens naturels en la Ville de *Cambalu*, & ceux qui

qui y demeurent sont tenus dans un grand esclavage.

Tous les Officiers du Cham sont Tartares de Nation, & tous bien armez. Les armes au contraire sont défendues aux Cathayens, sous de grandes peines.

Les Cathayens, aussi bien les hommes que les femmes, sont d'une stature & d'une beauté médiocres. Celle des femmes consiste à avoir le pied petit. Elles se le forment de la sorte dès leur jeunesse, elles portent des habits courts avec des manches fort larges. Ils ont les cheveux épais. L'habit des hommes est une veste fort longue, ils la ferment par dessous le bras gauche avec deux boutons. Les habits du commun peuple sont de couleur obscure, mais les personnes de qualité en ont de diverses couleurs très vives. Ils se couvrent la tête d'un petit bonnet à l'extrêmité duquel est une houpe de soye, mais en été ils ont de petits chapeaux. Les femmes Cathayennes portent leurs cheveux comme les Tartares. Les Cathayens adorent des idoles faites de terre, de bois & d'autres matiéres, les unes dorées, les autres argentées, ou peintes de diverses couleurs; ils les gardent dans leurs Pagodes, où ils vont la nuit





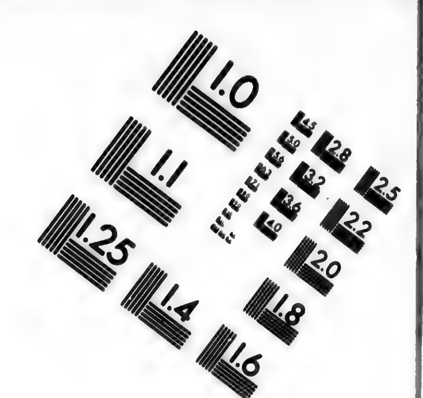
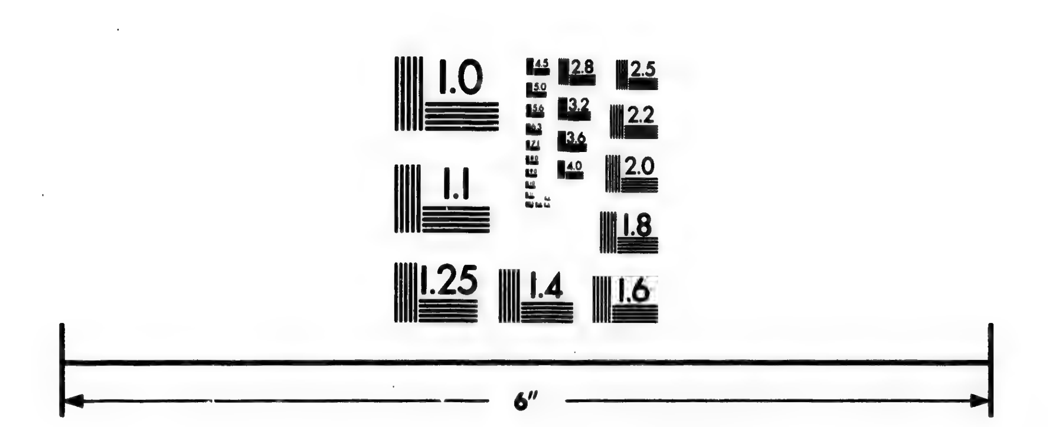
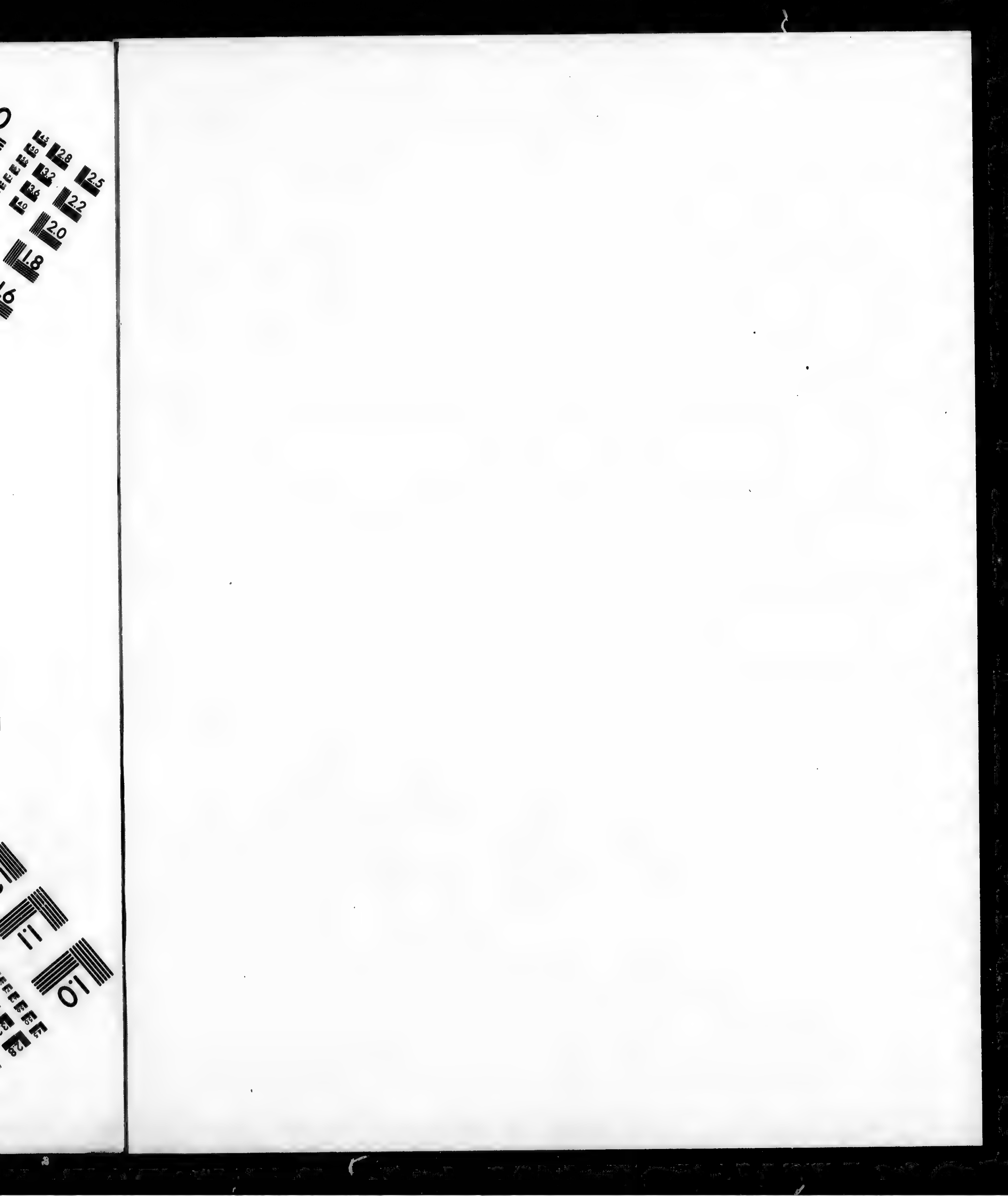


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





nuit les adorer, & font bruler devant elles des chandelles de cire ou de suif. Leurs cloches dont ils ont très peu, sont de fonte & de fer.

Ils mangent, dit on, de tout indifféremment, des grenouilles, des tortues & des chiens, dont la chair se vend publiquement dans les boutiques.

Les Tartares sont belles, ont le pied de la grandeur ordinaire, & sont habillées de même que les femmes Kalmuques. Leur habit traine jusqu'à terre, les hommes y sont en général vétus de noir, ou de quelque autre couleur brune. Ils ont la même croyance & la même Religion que les Cathayens.

Les grands Seigneurs, quand ils marchent par les rues, se font porter un parasol. On les voit acompagnez de plusieurs valets qui ont chacun à la main un bâton doré par le bout. Une centaine d'autres, plus ou moins selon la qualité de la personne, le suivent, & quand il passe dans une rue, tous ceux qui s'y rencontrent à cheval doivent mettre pied à terre, & ne remonter que quand ils l'ont perdu de vue.

Le bois est si rare au *Cathay*, qu'il en faut pour neuf ou dix sols toutes les

fois

fois que l'on veut faire cuire à manger.

Il vient en ce pays-là diverses Nations étrangéres que le trafic y attire, François, Hollandois, Espagnols, Italiens & autres. Elles y ont l'exercice de leur Religion libre; je vis même dans les maisons de quelques uns de ces étrangers des images de N. S. J. C., de la Vierge, & des Saints. Ces gens-là ont converti, dit-on, un grand nombre de Cathayens à la Foi Cath. Ils sont établis dans le *Cathay* depuis plusieurs années, mais les Cathayens ne savent pourtant pas quand ils y sont entrez, & d'où ils sont venus. Il y a aussi au *Cathay* plusieurs Persans qui y exercent librement la Loi Mahométane. On tient qu'ils y sont entrez avec Tamerlan, comme on le voit par leurs livres.

Du tems que nous étions là, le Grand-Cham faisoit la * guerre au fils de l'Empereur du *Cathay*, dernier mort; mais nous ne pumes savoir s'il gouvernoit le *vieux Cathay*. Quelques uns en doutent.

L'année 1655. le 7. Juillet il arriva à *Cambalu* une troupe de 28. Hollandois qui é-

* *Nota. Je croi que c'est plutot Inquam, auquel les Tartares faisoient la guerre pour lors.*

étoient partis, à ce que l'on nous dit, de leur pays avec trois vaisseaux sur chacun desquels il y avoit cent personnes. L'on ajoutoit qu'il s'en étoit perdu deux en chemin, & que de trois cens hommes qui étoient sur ces vaisseaux, il ne s'en étoit sauvé que soixante & quinze, dont ces vingt huit étoient venus en Ambassade vers le Grand-Cham ; que les autres étoient demeurez sur le vaisseau. L'on ne leur permit pas de sortir de leur logis pendant qu'ils furent à *Cambalu* ; c'est pourquoi nous ne leur pumes parler. Ces Hollandois envoyérent à l'Ambassadeur, comme il étoit sur le point de son retour, deux lettres pour Moscou, * l'une cachetée, l'autre ouverte.

Enfin nous partimes de la ville de *Cambalu* pour retourner en Moscovie, le quatriéme Septembre 1656 †. Nous allames

* *Nieuhoff en parle dans sa relation de l'Ambassade des Hollandois à la Chine, qui est insérée dans la troisiéme partie du Recueil des Voyages curieux en 4. vol. folio à Paris.*

† *L'année chez les Russes commence au mois de Septembre. Dans la Traduction Latine de cet écrit il y a 1657.*

lames d'abord à la ville de *Kapty*, & nous eumes encore plus à souffrir au retour qu'en venant, parceque l'hiver approchoit, & que nous trouvions fort peu de vivres & de fourrages sur les chemins. La plupart de nos chameaux & de nos chevaux moururent de faim & de soif, ou demeurérent ensevelis dans la neige; de sorte que nous fumes contraints d'en achetter d'autres fort chérement. Les Catayens nous avoient marqué un autre chemin que celui que nous avions suivi en venant, entre le pays des Mogols & celui des Buchares. Enfin après avoir souffert mille incommoditez, nous arrivames au pays du Prince Ablay après six mois de marche, le 31. Juin de l'année 1656. & de là à la ville de *Tobol*: Nous avons employé trois ans & cinq mois dans notre voyage.

LETTRE

De Mr. DELISLE *à Mr.* CASSINI, *sur l'embouchure de la Riviere Missisipi.*

MOnsieur. J'apris il y a quelque tems de Mr. de la Montre, que

la Carte Manuſcrite du nouveau Mexique que Mr. le Duc d'Eſcalone a envoyée à Mr. Regis, & que Mr. Regis a renvoyée à l'Académie pour y être examinée, avoit été remiſe entre vos mains, & qu'il y avoit deux choſes ſur cette Carte bien différentes de ce qui ſe voit ſur celles que j'ai fait graver. La premiére que l'embouchure de la Riviére de Miſſiſſipi étoit à l'extrêmité Occidentale du Golfe de Mexique preſque Nort & Sud, avec l'embouchure de Rio Bravo & de la Riviére de Panuco, & à peu près ſous le même Méridien que la ville de la Vera-crux, au lieu que dans mes Cartes, l'embouchure de Miſſiſſipi eſt d'environ 5. degrez plus Orientale que celle de Rio Bravo, & que les autres endroits que j'ai nommez ci deſſus. Et la ſeconde, que la Carte de Mr. le Duc d'Eſcalone, fait une Ile de la Californie, au lieu que dans la mienne, la Californie paroit comme une partie du continent.

Comme les preuves que je veux donner au public des corrections que je crois avoir faites ſur les Cartes, ne paroiſſoient pas encore, je veux, Mr., vous rendre compte ici des raiſons que j'ai eues de faire les choſes comme je les

les ai faites, d'autant plus qu'ayant eu l'honneur de présenter mes Globes à l'Académie, dont vous êtes un des principaux membres, je ſuis dans une eſpéce d'engagement de juſtifier mes ſentimens devant cette ſavante Compagnie.

Je commencerai par la Riviére de Miſſiſſipi, & je vous déclarerai d'abord que je n'ai pu tirer aucun ſecours de vos obſervations qui m'ont été ſi utiles ailleurs, parceque les Satellites ne ſe ſont pas encore fait connoitre en ce Pays là, & que les Eclipſes de Lune qui ont ſervi juſqu'ici au défaut de celles des Satellites, nous manquent pareillement. Il ſe trouve à la vérité quelques unes de ces Eclipſes de Lune obſervées en Europe & à la Vera-Crux; mais elles ne peuvent ſervir de rien pour déterminer l'embouchure de Miſſiſſipi.

Je n'ai guéres tiré plus de lumiére des Cartes imprimées ou de toute la Floride, ou ſimplement de la Côte, parceque la Riviére de Miſſiſſipi ne paroit ſur aucune de ces Cartes, ſi ce n'eſt ſur celle du Sr. Nolin, ſur laquelle il n'y a aucun fonds à faire, & que cette Côte eſt une des moins connues de l'Amérique. *Le Flambeau de la Mer* n'éclaire que médio-

diocrement en ce parage, & celui qui en eſt l'auteur, ou au moins qui a fait le dernier recueil des routes & des courſes de mer, déclare nettement qu'il n'a fait ici que fort peu de remarques, & qu'il n'a pas jugé à propos d'en faire davantage; parceque, dit-il, il n'y a rien à faire pour le commerce en ce Pays-là. Il donne à la vérité les hauteurs de quelques caps & les embouchures de quelques Riviéres; mais il n'en donne point les diſtances, ni par quels Rumbs de vent on va des uns aux autres; ce qui ſeroit néceſſaire. Herrera nous manque pareillement en cet endroit, & je n'ai trouvé que Gomara qui puiſſe en quelque maniére ſuppléer à ces défauts.

J'ai donc été obligé de m'en rapporter preſque uniquement aux relations, & de toutes celles qui ont été faites ſur ce Pays-là, il n'y a eu que celles de Pamfile de Narvaés, de Ferdinand de Soto, & de Mr. de la Salle qui m'ayent ſervi.

L'an 1532. Pamfile de Narvaés ayant obtenu de l'Empereur Charle-Quint la permiſſion de faire la conquête de toutes les terres qui ſont depuis le Cap de la Floride juſqu'à la Riviére des Palmes, s'embarqua dans l'Ile de Cuba, & alla prendre

prendre terre à un village que l'on apelloit Carlos du même nom que l'Empereur, ce qu'il crut être d'un présage heureux pour son expédition. Mais il se trompa bien fort; car après avoir fait 280. lieues par terre avec beaucoup de fatigues, il fut obligé de se rembarquer, & périt sur la mer, n'y ayant eu que quelques uns des siens, entre autres Alvare Nuguez surnommé Cabeça de Vacca, lesquels étant échapez du naufrage, coururent une partie du Pays durant plusieurs années avec des peines incroyables.

Comme on ne savoit ce que Narvaés étoit devenu, l'Empereur donna le gouvernement de l'Isle de Cuba & le Titre de Général de la Floride à Ferdinand de Soto, lequel étant affriandé par les richesses qu'il avoit amassées au Pérou, mouroit d'envie de découvrir des terres riches, où il pût encore mieux établir ses affaires, & obtint du même Empereur la permission de conquérir la Floride, & d'y marquer 30. lieues de pays en longueur, & 15. en largeur, qui seroient érigées en Marquisat, & dont il seroit fait Seigneur propriétaire.

Sur ces entrefaites arriva en Espagne Cabeça de Vacca, qui publia la perte de

Narvaés, & fit à l'Empereur une Relation de ses avantures, s'étendant beaucoup sur les fatigues qu'il avoit essuyées. Mais comme il ne s'expliquoit que malignement sur la qualité du Pays, il donna tant d'envie à plusieurs d'y aller, qu'il y en eut qui vendirent tous leurs biens pour y accompagner Soto, qui employa aussi tous les siens à cette expédition.

Soto partit de la Havane le 18. Mai 1539. Quelques jours après on découvrit la Floride, & l'on jetta l'ancre dans une baye que l'on apella du Saint Esprit, à cause que l'on y étoit entré le jour de la Pentecôte. Soto débarqua tout son monde, & renvoya quelque tems après ses vaisseaux à la Havane. Il fut 5. ans à courir le Pays, & à chercher des mines; mais il mourut au bout de ce tems-là au milieu de ces Nations sauvages, ayant perdu la plupart de ses gens & de ses chevaux; & celui qui lui succéda au commandement, ramena le mieux qu'il lui fut possible à Panuco le reste de cette petite armée.

Qand on eut appris sa mort en Espagne, plusieurs demandérent le Gouvernement de la Floride, & la permission de continuer la découverte, mais l'Empereur Charle-Quint ne voulut plus écouter

ter perſonne là-deſſus. Cependant les Eſpagnols n'ont pas laiſſé de s'établir dans la ſuite à ſaint Auguſtin & à ſaint Mathieu à Apalache, & peut-être encore ailleurs.

Dans ces derniers tems les François ſont entrez dans la Floride par la Riviére de Miſſiſſipi. Mr. de la Salle étant deſcendu ſur cette Riviére plus bas qu'aucun autre François, & en ayant, diſoit-il, reconnu l'embouchure, obtint du Roi la permiſſion de faire un établiſſement dans ces endroits, & Mr. de Beaujeu l'y conduiſit par mer. Il alla aborder à une Baye, qu'il apella de S. Louis, & il y débarqua ſon monde. Mais comme il alloit par terre cherchant ſa Riviére, & obſervant les peuples de ces endroits, il fut malheureuſement tué par un de ſes gens: & la guerre étant ſurvenue quelque tems aprés, on ne fit plus de tentatives ſur ce pays là.

Ce n'eſt qu'avec le ſecours de ces relations que j'ai fait ma Carte de l'intérieur & de la côte de la Floride; mais je m'y ſuis particuliérement attaché. J'ai lu avec attention les avantures de Pamfile de Narvaés, & de Cabeça de Vacca, le voyage de Ferdinand de Soto, tant celui qui a été compoſé par Garcilaſſo de

la Vega, que celui qui a été fait par un Gentilhomme d'Elvas en Portugal, & qui fut tiré il y a quelques années de la Biblioté-que de Mr. Bulteau pour être donné au public. J'ai même fait une Carte sur laquelle j'ai marqué les routes de Cabeça de Vacca & de Ferdinand de Soto, autant que l'obscurité de la matiére me l'a pu permettre.

J'ai examiné tout ce qui a été imprimé sur la Riviere de Missisipi & sur les voyages de Mr. de la Salle, & j'en ai même vu quelques relations manuscrites. J'ai entretenu Mr. de Beaujeu & Mr. Cavelier frére de Mr. de la Salle, & qui l'a accompagné dans son dernier voyage. J'ai vu deux Cartes manuscrites du Pays, l'une de la côte qui vient de Mr. de Beaujeu, & une autre des terres qui vient de Mr. de la Salle, & j'ai eu plusieurs conférences avec feu Mr. d'Amanville Prêtre habitué à saint Sulpice, & qui a été dans cette expédition. Je l'ai, dis-je, entretenu plusieurs fois de cette matiére avant & après son départ.

C'étoit alors une grande question parmi les curieux, de savoir positivement l'endroit où la Riviére de Missisipi se jette dans la mer; soit que ledit Sieur de la Salle ne l'eût pas assez observé, soit qu'il ne voulût confier son secret à per-

perſonne, comme il eſt plus probable. Et la difficulté ne laiſſa pas de-ſubſiſter, lorsque Mr. de Beaujeu en fut de retour, parceque ni lui, ni Mr. de la Salle ne trouvérent point l'embouchure de cette Riviére. Comme on ne voyoit point de Riviére ſur la côte de la Floride à laquelle on oſat attribuer ce que l'on diſoit de la Riviére de Miſſiſſipi, il y avoit des perſonnes & entre autres feu Mr. Thevenot qui vouloient qu'elle n'eût point d'embouchure remarquable & ſenſible, & qu'elle ſe perdît en terre ou dans des lagunes: parcequ'il eſt certain que la côte de la Floride eſt fort baſſe, & que les Riviéres par leurs avalaiſons ont formé pluſieurs Iles le long de cette côte, qui ſe joindront peut-être un jour au continent, comme il eſt arrivé à tant d'autres endroits dans le monde. D'autres, ſur tout Mr. l'Abbé Bernou, ſoutenoient que cela ne pouvoit pas, & qu'une Riviére ſemblable à celle que l'on avoit décrite juſqu'alors, devoit avoit une grande & une profonde embouchure. Et il s'en trouvoit d'autres encore qui croyoient ſauver les apparences, en diſant que la Riviére de Miſſiſſipi étoit celle que les Eſpagnols apelloient Rio Eſcondido; & telle a été l'opinion du P.

Coronelli, comme on voit par la Carte que le Sieur Nolin son graveur a mise au au jour.

Dans cette Carte la Riviére de Missisipi se jette dans la mer à l'extrêmité Occidentale du Golfe de Mexique. Pour moi je n'ai jamais pu être de cette opinion, à cause du cours que l'on donnoit à la Riviére de Missisipi que j'ai examiné rac à rac, & je trouvois selon mes calculs qu'elle ne pouvoit pas aller si fort à l'Occident. Je puis même dire ici avec assurance que, dans le tems que j'avois l'honneur d'enseigner la Carte à Mr. le Marquis de Courtenvaux, Monsieur de Louvois m'ayant demandé d'où venoit cette Riviére & où elle se jettoit, je lui en figurai le cours sur la Carte dont nous nous servions: & quoique je ne l'eusse fait que par conjecture, néanmoins son embouchure s'est trouvée à peu près comme je l'avois marquée.

Je fus bien confirmé dans cette pensée par le dernier voyage de Monsieur de la Salle, lequel allant chercher avec Mr. de Beaujeu l'embouchure de cette Riviére, alla aborder à une Baye qu'il appella de Saint Louis, beaucoup plus à l'Occident que l'embouchure de ladite Riviére, soit qu'il n'eût pas aperçû cette embouchure en

en passant, ou qu'il voulût pousser plus loin pour reconnoître la côte, & s'assurer des peuples qui étoient à l'Occident de cette Riviére ; ce qui est plus probable. Quoi qu'il en soit, Mr. de la Salle en allant à cette Baye de Saint Louis, fit route presque toujours droit à l'Ouest ; comme je l'ai apris de Mess. de Beaujeu & d'Amanville : ce qui se pourroit vérifier par le journal dudit Sieur d'Amanville que je n'ai pas, mais que l'on m'a dit être entre les mains de Mr. de Villermont.

Quand je n'aurois pas le témoignage de ces Mess., il est aisé de prouver que la Baye de Saint Louis est beaucoup plus Occidentale que la Riviére de Mississipi, parcequ'on voit par la relation du P. le Clerc imprimée à Paris, & par celle du P. Hennepin imprimée à Utrecht, que Mess. de la Salle & Cavelier son frére, en partant de la Baye de Saint Louis pour aller chercher ladite Riviére, firent environ 250 lieues jusques aux Akansas, (qui sont sur cette Riviére) marchant tantot au Nord-Est & tantot à l'Est-Nord-Est, qu'ils passérent par 50. peuples différens, & qu'ils traversérent environ 20. Riviéres, dont quelques unes se jettent dans le Mississipi, mais dont la

plupart se doivent jetter dans la mer ; ce qui fait voir qu'il doit y avoir beaucoup de mer entre la Riviére de Missisipi & la Baye de Saint Louis. J'ai marqué cette route & ces Riviéres dans ma Carte particuliére de la Floride.

Que si on vouloit objecter que l'endroit de la Riviére où sont les Akansas est effectivement éloigné de la Baye de Saint Louis, mais que son embouchure en est proche ; j'opposerois la route de Cabeça de Vacca qui fit naufrage à l'Ouest de cette grande Riviére, & qui erra longtems dans le Pays peu loin de la mer parmi différens peuples, & traversa beaucoup de Riviéres avant que de se rendre au nouveau Mexique.

Voilà, Monsieur, les raisons que j'avois quand je dressai ma Carte pour mettre l'embouchure de Missisipi à l'endroit où je l'ai mise. Ce n'est comme vous voyez que par raisonnement, par conjecture, par estime, & par rapport aux pays voisins que j'ai tâché d'établir cette position. Mais que faire quand on n'a point d'observation, ni de point fixe où l'on puisse mettre le pied avec assurance? Pour aujourd'hui bien loin de reculer cette embouchure en Occident, & de la mettre à l'endroit où la Carte de

Mon-

Monſieur le Duc d'Eſcalone & celle du P. Coronelli la repréſentent, je vois bien qu'il faut la mettre encore plus en Orient; & la queſtion a été décidée par le voyage que Mr. d'Iberville a fait ſur cette côte. Vous ſavez, Monſieur, que la paix qui fut heureuſement concluë l'an 1697. ayant fait renaitre l'envie des établiſſemens, le Roi envoya mondit Sieur d'Iberville chercher l'embouchure de Miſſiſſipi, & y établir une Colonie dans l'endroit qu'il jugeroit le plus convenable à cela; qu'il partit de la Rochelle avec Meſſ. de Châteaumorand & de Surgéres, qu'il arriva ſur la côte de la Floride le 24. Janvier 1698. & qu'ayant trouvé les Eſpagnols établis à Apalachicoli & à Penſacola, il fit ſon établiſſement ſur la Baye de Bilocchi où il fit élever le Fort de *Maurepas*. Mais ce qui fait plus à la queſtion, eſt qu'il trouva l'embouchure de Miſſiſſipi véritablement un peu embaraſſée, mais profonde, comme l'avoit penſé Monſieur l'Abbé Bernou; que pour s'aſſurer que ce fût elle, il la remonta plus de cent lieues, & qu'il revint en France rendre compte de ce qu'il avoit fait.

J'ai une Carte de la côte qu'il a envoyée à un de ſes amis, avec la copie de deux

deux lettres qu'il a écrites ſur cette matiére. J'ai une autre Carte que Monſieur de Châteaumorand a faite des endroits de cette même côte où il a été. Enfin j'ai encore la copie d'une lettre d'un Garde Marine qui étoit ſur ces vaiſſeaux : & par tous ces mémoires & le peu que j'ai trouvé dans les livres Hollandois, j'ai connu qu'il devoit y avoir près de cent lieues de l'embouchure de Rio Bravo à celle de Miſſiſſipi en tirant à l'Eſt-Nord-Eſt ; ce qui eſt bien différent d'être ſous le même méridien.

Mr. d'Iberville y eſt retourné comme vous ſavez, bien réſolu de n'en pas revenir ſans être parfaitement informé du Pays, comme il ſe voit par une de ſes lettres, & j'eſpére à ſon retour en ſavoir davantage. Car avant qu'il partît pour ce ſecond voyage, on lui envoya une Carte & des mémoires que j'ai faits, avec priére de faire attention aux choſes que je lui demande.

J'aurai l'honneur de vous parler au premier jour de la Californie.

Fin du Tome Quatriéme.

T A-

TABLE
DES RELATIONS
contenues dans les quatre premiers Volumes du Recueil de Voyages au Nord.

TOME PREMIER.

Discours préliminaire,
Deux Dissertations où l'on propose les moyens de Voyager utilement page XLIII.
Deux Relations de l'Islande & du Groenland par la Peyrere. p. 1
Les trois Navigations de Frobisher dans la mer glaciale. 189

TOME II.

Voyage de Frederic Martens au Spitzbergen & au Groenland. p. 1
Addition qui concerne la pêche de la baleine. 267
Discours sur le passage par le Nord-Est par le Cap. Wood. 283
Journal du Capitaine Wood &c. 299
Journal du Capitaine Flawes. 325
Remarques du Capit. Wood sur son Voyage. 345
Suplement aux Voyages de Martens & de Wood. 363

TOME III.

Premier Voyage de J. Hughes de Linschoote au Waeigatz. p. 11
Second Voyage du même. p. 185
Relation de la Baye de Hudson. 305
Relation de Terre Neuve. 357
Mémoire touchant le golfe de S. Laurent. 379
Voyages de quelques Anglois à la Virginie. 397
Lettre de M. de l'Isle concernant la Californie. 432
Mémoire touchant la Californie. 445
Relation d'une descente des Espagnols dans la Californie. 457

TO-

TABLE DES RELATIONS.

TOME IV.

Relation de la découverte de la terre de Jesso. p. 1
Lettre de M. de Lisle touchant le Japon. 17
Relation du Japon par Caron. 32
Additions & mémoires touchant le Japon. 142
Relation de la presqu'Ile de Corée. 243
Lettre du pére Jartoux touchant le Ginseng. 348
Relation de la Tartarie Orientale par le P. Martini. 365
Voyage de l'Empereur de la Chine dans la Tartarie Orientale par le P. Verbiest. 414
Voyage du même dans la Tartarie Occident. 437
Eclaircissemens sur la Géographie de la Tartarie par le P. Verbiest. 456
Voyage de Jenkinson dans la Tartarie. 470
Relation du Sieur Ferrand touchant les Tartares de Krim & les Nogais. 516
Voyage d'un Ambass. Moscovite à la Chine. 535
Lettre de M. de Lisle sur l'embouchure du Missisipi.
TABLE p. 555

Pour placer les Cartes.

Hémisphère Septentrional

Tome Premier,

Après, l'Epitre dédicatoire.
Passage du N. E. ou Carte Itinéraire. Ib. CXIII.
l'Islande Tome Premier à la tête de la Relation de l'Islande.
Groenl. à la tête de la Relation de Groenl. p. 66
Carte du Nord-Est & du Nord West du pole Tome Second devant le Discours sur le passage par le Nord-Est par Wood. p. 283
Carte du Waeigatz ou Detroit de Nassau suivant Linschote Tome Troisiéme. p. 11
L'Ile de Terre-Neuve. Ib. 357
Les Côtes de la Virginie. Ib. 397
Le Japon Tome Quatriéme. p. 32

8-20

S.

fesso.p.1
on. 17
32
on. 142
243
seng.348
r le P.
365
dans la
414
dent.437
la Tar-
456
470
s Tarta-
516
bine. 535
lu Missis-
p. 555

b.CXIII.
la Rela-

enl.p.66
t du pole
r le paf-
p. 283
ssau sui-
p. 11
Ib. 357
Ib. 397
p. 32

